N° 973 50e Année T. CCLXXXIX 1er Janvier 1939

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 7 *fr.* — *Étranger* : 1/2 tarif postal, 8 fr. ; plein tarif, 9 *fr.* 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME

1er Janvier — 1er Février 1939

1er Janvier — 1er Février 1939 Tome CCLXXXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIX

LE CATHOLICISME FRANCISCAIN DE JAMMES

—

Dès son premier volume, — *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir* (1898) — Francis Jammes est tout entier lui-même. Impressions quotidiennes, langue quotidienne, rythme hésitant et relâché proche du parler quotidien :

> Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai
> bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

S'il y a une affectation, c'est celle de l'absence d'affectation, d'être direct, de dire simplement ce qu'il a vu et ressenti. Il s'oppose au faire complexe du symbolisme, au travail patient et savant du Parnasse; il refuse de hausser le ton, de s'embarquer dans les grandes idées et dans les grands sujets. Lorsqu'il s'émeut, une saillie d'humour tempère aussitôt l'émotion. Il est frère de Charles Guérin; mais Guérin ne sait que se plaindre, Jammes sait aussi rire. Encore qu'il se garde bien de le reconnaître, il doit beaucoup à nos poètes familiers, de Villon à Marot, de La Fontaine à Coppée et Verlaine :

> Est-ce que tu te figures que c'est amusant
> d'être poète à vingt-huit ans?

> Ni le *Mercure* ni l'*Ermitage*
> ne me donnent de gages.

C'est un jeune bourgeois, issu d'une modeste famille bourgeoise en Béarn. Peut-être une famille d'origine loin-

tainement anglaise, comme portent à le croire le nom de Jammes, son minutieux réalisme, son candide naturisme, son humour; il y eut tant de soldats anglais qui, durant la guerre de Cent-Ans, se marièrent et firent souche dans notre Sud-Ouest. En tout cas une famille pas riche, revenue des Antilles après avoir été ruinée par les tremblements de terre. Je sais, par une vieille tante qui a longtemps vécu à Orthez et fréquenté la mère du poète, que Jammes à vingt-cinq ans faisait le désespoir des siens; il avait lâché un petit poste de clerc de notaire, chômait, flânait, se promenait avec son chien, courait un peu le cotillon, fumait la pipe, lisait ses vers à tout venant. Nous avons pris l'habitude de ne voir que le Jammes des vingt dernières années, le pieux patriarche d'Hasparren avec des lunettes et une barbe de Dieu le Père, entouré d'une demi-douzaine d'enfants, propriétaire d'un grand domaine, vêtu de bure pour se rendre à Lourdes ou guêtré de fauve pour la chasse aux palombes.

Il y a deux bourgeoisies à Orthez, l'une protestante, entreprenante, ambitieuse, riche, radicale; l'autre catholique, vieille-France par la petite fortune, la modestie, les idées, l'éducation chez les Jésuites ou au Sacré-Cœur, l'attachement à la terre et aux habitudes anciennes. De cette bourgeoisie catholique et vieille-France, la sienne, Jammes demeura toujours imprégné jusqu'à l'os. Il a beaucoup parlé de sa conversion, qui eut lieu vers 1905 sous l'influence de sa femme et de Claudel. Ce ne fut pas une conversion proprement dite; plutôt une mise au point de son âme et de son existence, un retour, après quelques menues fredaines sensuelles et intellectuelles, au catholicisme vécu de ses père et mère.

Dès son premier livre, Jammes apparaît vieille France essentiellement. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est sa maison d'Orthez, sa bonne petite ville où les grands événements de l'année sont la procession de la Fête-Dieu et les foires saisonnières aux veaux et aux moutons; c'est sa maison de campagne doublée d'une métairie où il entend, la nuit, les vaches qui tirent sur leur chaîne, les chevaux qui broient leur avoine :

Que ces temps étaient beaux où les meubles Empire
luisaient par le vernis et les poignées de cuivre...
Je pense aussi aux soirées où les petites filles
jouaient au volant près de la haute grille;
Elles avaient des pantalons qui dépassaient
leurs robes convenables et atteignaient leurs pieds;
Herminie, Coralie, Clémence, Célanire,
Aménaïde, Athénaïs, Julie, Zulmire;
Leurs grands chapeaux de paille avaient de longs rubans.

Maison bourgeoise d'Orthez, maison de campagne aux environs d'Orthez, il les aime pour leur atmosphère surannée, pour les souvenirs qu'elles racontent. Un poème typique à cet égard, et déjà classique, c'est *la salle à manger* :

Il y a une armoire luisante
qui a entendu la voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand'père,
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
— Comment allez-vous, monsieur Jammes?

D'autres fois, il imagine les romans qui se sont passés

dans ces murs, parmi ces meubles. — Et cela fait, en une trentaine de vers exquis, alertes, contigus à la prose comme ceux des *contes* de La Fontaine, un récit aussi substantiel, aussi enchanteur que tout un volume de Mme de La Fayette ou de George Sand, de René Boylesve ou d'Alain Fournier. Il y en a une bonne dizaine, de ces romans, dans *l'Angélus de l'aube* et dans *le Deuil des primevères* (Voir : *Elle va à la pension* ou bien *Guadalupe de Alcaraz*). Cela fut, cela est encore imité par des tas d'auteurs contemporains en prose et en vers. Si le mérite d'un écrivain se mesure au nombre de ses imitateurs, aux modes et aux courants qu'il crée, celui de Jammes est notable.

Au temps de l'*Angélus*, Jammes était catholique comme bien des gens. Il n'avait pas oublié la Noël et le petit Jésus, et la procession de la Fête-Dieu jonchée de roses, et Notre-Seigneur sur la croix, et Notre-Dame des Sept Douleurs. Un catholicisme guère pratiquant, pas sûr d'être croyant, dormant au fond de l'âme avec les années d'enfance et tout ce qu'on tient de ses ancêtres. Ils sentait que ça ne suffit pas, qu'un jour ou l'autre on doit mourir et rendre compte à Dieu de sa vie. Il n'était pas méchant; il s'attendrissait sur les petits chats qui n'ont plus de mère et qui courent les rues, sur les cochons qu'on égorge, sur les petits veaux qu'on tire à l'abattoir, sur

> les grillons aux grosses têtes
> qui chantent une sorte de petite messe
> délicieuse dont les boutons d'or sont les clochettes
> et les fleurs des trèfles les admirables cierges.

Il était souvent triste. La vie insignifiante, — notaire ou propriétaire, métayer ou cordonnier, — le remplissait de désespoir et d'ironie.

> Il nettoie son fusil et couche avec sa bonne.
> Il fit son droit jadis.
> Parfois le matin il s'essaye à un trombone.
> Il vit ainsi doucement, sans savoir pourquoi.
> Il est né un jour. Un autre jour il mourra.

Il était sensuel. Il restera toujours sensuel, avec une

fraîcheur émue de jeune collégien qui fait ses premières armes, de jeune papa qui embrasse son premier poupon, une exquise conscience de la grâce féminine, de la pureté enfantine. Mais il avait le sens chrétien du mariage et de la famille. Il jouissait de la campagne, des saisons, des moissons. Mais il avait le sens chrétien de la noblesse et de la sainteté du travail, de la Providence paternelle et fraternelle au labeur des hommes.

§

Le Deuil des primevères (1898-1900) est moins séduisant, dans sa première partie, que *l'angélus de l'aube.* Il y a des choses qui ont vieilli. Des impressions de voyage trop éparpillées pour qu'on en retienne une ligne et un ton dominants. Des impressions de campagne trop chargées de souvenirs littéraires, — Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Eugénie de Guérin —; le naturisme plus intime et plus direct des premiers poèmes valait mieux. Il y a des allégories comme *La Jeune fille nue, Le poète et l'oiseau* qui cherchent à être féeriques et symboliques : la féerie n'y est point assez féerique pour faire illusion et dégager un symbole. Il faut mettre à part dans ce recueil les *Quatorze prières.* C'est ce que Jammes a écrit de plus pur, de plus généreux, de plus émouvant, de plus évangélique, de plus *franciscain:* n'oublions pas que Jammes, dans ses dernières années, fut tertiaire de Saint-François. Il y a là, fors quelques sursauts d'orgueil ou de sensualité rebelle, le vrai ton de la prière, de la charité, de l'homme qui s'adresse à Dieu comme à son père, à la Sainte-Vierge comme à sa mère, qui leur demande d'être bon, doux et humble de cœur. Il faudrait tout citer; je cite cette strophe de *La prière pour que le jour de ma mort soit beau et pur :*

Vous savez, ô mon Dieu, qu'il y a quelque chose
qui manque à ce qu'on appelle le bonheur,
et qu'il n'existe point, et qu'il n'est pas de gloire
complète, ni d'amour, ni de fleur sans défaut,
et qu'à ce qui est blanc il y a toujours du noir...

A cause des *Quatorze prières*, Jammes prendra place parmi les grands poètes catholiques de notre époque, Péguy, Claudel, Marie Noël. Même là l'humour ne fait pas défaut, un délicieux humour à la Villon, comme en témoigne *La prière pour aller au paradis avec les ânes.*

J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je Vous vienne.

§

Le triomphe de la vie (1900-1901) contient *Jean de Noarrieu* que beaucoup de jammistes regardent comme le chef-d'œuvre de Jammes. *Jean de Noarrieu* pourrait s'intituler : l'automne en Béarn et la vie au jour le jour d'un gentilhommme campagnard, avec des épisodes comme la chasse aux palombes, le retour des moutons transhumants. Il est écrit en laisses assonancées comme nos récits du moyen-âge. Pour la qualité de la langue et de la métrique, pour l'unité de la composition et de l'atmosphère, pour la vérité campagnarde, les jammistes n'ont pas tort d'y voir la plus belle réussite du poète. Le roman rustique en vers n'avait jamais produit chez nous, au XVIe siècle ou au XIXe, que des œuvres ternes et lourdes. On peut prévoir que *Jean de Noarrieu* sera un jour classique. Ajoutons qu'il a exercé une influence décisive sur les romanciers provinciaux et paysans d'aujourd'hui, Ramuz, Giono, Pourrat.

§

Clairières dans le ciel (1902-1906) marquent le retour de Jammes au catholicisme explicite et pratiquant. Jammes a reconquis le sens du surnaturel enclos dans la

nature, de l'histoire divine de l'homme s'élaborant au fond de l'histoire apparemment humaine et la dirigeant. Ce petit poème, à la fois biblique et liturgique, déploie la lumière de la grâce parachevant celle du soleil et de la vie :

La colombe tenant le rameau d'olivier,
c'est la Vierge apportant, dans le trouble, la paix.
L'agneau pascal qu'on pend au linteau de la porte
sera plus tard l'Agneau que l'on a mis en Croix.
Ce n'est que peu à peu qu'un mystère se voit.
L'ardent Buisson parlait avant la Pentecôte.
Avant qu'y fût Noé sur l'eau était l'Eglise;
Noé était sur l'eau avant qu'y fût Moïse;
Moïse était sur l'eau avant qu'y fût saint Pierre.
De plus en plus se fait intense la Lumière.

Oserai-je-dire qu'il y a quelque chose d'éteint dans les derniers recueils de Jammes : *les Géorgiques chrétiennes, les Sonnets à la Vierge* et les *Quatrains?...*

Il faut l'avouer, *les Géorgiques chrétiennes*, long poème de 200 pages en distiques réguliers, sont bien monotones, bien ennuyeuses, un noble effort manqué. Peut-être en survivra-t-il quelques morceaux d'anthologie : la culture du maïs, la noce villageoise, le dialogue du père avec sa fille qui entre au couvent.

§

Il n'y a plus, dans la prose de Jammes, le charme du rythme un peu faux, trop quotidien. Il y a encore, dans les récits, trop de paysages qui encombrent et ralentissent l'histoire. Il y a aussi la même impuissance à créer une véritable atmosphère de féerie, le même humour entrelaçant au thème émotif le minutieux petit détail aussi drôle que réel, la même onction diluée, prêchailleuse, qui fait déjà paraître vieillottes *Pomme d'anis* et la *Brebis égarée*. Enfin il y a des œuvres qu'on relit et qui tiennent bon.

Le roman du lièvre (1902) procède des *Fioretti* et de La Fontaine. Il est d'avant la conversion de Jammes. Saint François y conduit les bêtes au paradis à condition

qu'elles acceptent la mort par amour de Dieu. Le paradis des bêtes et celui des hommes ressemblent fort à la terre; on y travaille, on y est amoureux; seulement c'est plus monotone, plus fade, les loups ne mangent plus de brebis, le lièvre regrette sa peur des chiens, des coups de fusil, des feuilles qui remuent. Ce qui est délicieux là-dedans, ce sont les noms donnés au lièvre : courte-queue, poil-de-chaume, oreillard, patte-usée.

Clara d'Ellébeuse (1899) serait un chef-d'œuvre s'il n'était alourdi de tant de descriptions. C'est le roman d'une couventine, seize ans, qui devient folle, se croit enceinte parce qu'elle a embrassé un de ses cousins, se suicide en souvenir d'une grand'mère antillaise qui eut une aventure semblable, mais plus grave. Sujet délicat traité avec une infinie délicatesse; tableau d'une famille béarnaise sous Louis-Philippe, du temps que Lamartine était le poète et l'homme politique à la mode dans nos provinces. *Almaïde d'Etremont* est beaucoup plus banale. Une jeune fille vivant seule avec un vieil oncle estropié s'éprend d'un chevrier. Le chevrier meurt dans une tourmente de neige; elle a un enfant, un vieil ami de sa famille la recueille. Le vieil ami est bien discoureur.

De même qu'il faut mettre hors de pair, dans l'œuvre poétique de Jammes, les *Quatorze prières,* ainsi convient-il de nous arrêter aux *méditations* incluses dans *Feuilles dans le vent.* Les *méditations* sont le fruit de la conversion du poète. Son catholicisme y revêt une teinte franciscaine, penché sur l'immense valeur dans l'infini de tout ce qui est humble, innocence des enfants, simple travail des ouvriers, foi muette et résignée des plus pauvres femmes, dévouement obscur des curés de campagne et des sœurs dans les hospices. Ceux-là vivent réellement à l'imitation de Notre-Seigneur et comprennent le sens profond de sa doctrine. La qualité d'amour des âmes et des actes importe avant tout. Comme saint Paul et comme saint François, Jammes, redevenu chrétien, veut accorder toutes les misères de toute vie à la Passion du Fils de Dieu :

« Il est une épargne aussi poignante que des sous dans la

bourse d'une mère pauvre; de l'eau dans le désert de Gobi; du foin dans la mangeoire d'un âne. C'est l'épargne de la douleur. Ce pain, qui ne diminue pas quand nous y mordons, non plus que celui de Dieu, remplit, jusqu'à la mort, nos bissacs. Mais il s'agit de ne s'en nourrir que peu à peu, tâchant à chaque jour d'oublier que la portion du lendemain est nécessaire et prête. Car ce pain est d'une telle amertume que si, à l'avance, nous voyions quelle part en a été dévolue à chacun, eh bien, chacun tomberait en angoisse et n'en pourrait prendre une miette, cependant que Notre-Seigneur le mangea tout entier au Jardin des Olives, et le nôtre avec le sien.

Les méditations de Jammes reprennent la formule de saint Paul, *Epître aux Galates*, 2, 19 : *Christo confixus sum cruci.*

PIERRE MESSIAEN.

NGOC, L'ÉTUDIANT PAUVRE

NOUVELLE ANNAMITE

—

Mme Lân, avec qui Ngoc, notre étudiant pauvre, venait de faire connaissance — avait une petite sœur appelée Tuyêt (1). C'était une jeune fille fraîche comme un bouton d'abricotier épanoui dans la rosée, et gaie comme une alouette de printemps. Elle avait le regard malicieux et le sourire taquin. Tout son charme résidait, semblait-il, dans une sorte de fusion harmonieuse de l'espièglerie spontanée de ses yeux, de sa bouche, de son menton, avec l'innocence éclatante de son front si pur qu'à le voir on avait presque envie d'y poser un baiser, comme sur un front d'enfant. Quel mystère coloré, dans un cerveau que n'agite encore aucune de ces tempêtes qui sillonnent de rides le visage et poudrent de blanc la chevelure! Quel rêve divin et quelle musique ensoleillée! Autant Mme Lân était sombre, autant elle, par contre, étincelait. On eût dit qu'elle était transparente : à travers elle, comme à travers un bloc de cristal, on lisait sa candeur. Son être tout entier était comme un rire argentin. Elle frémissait de vie; semblable à une corde de soie tendue et toute vibrante de l'allégresse du zéphir, elle était faite pour s'émouvoir de ce qu'il y a de plus agréable en ce monde.

Elle se maquillait avec goût, c'est-à-dire avec discrétion : un peu de rose aux joues, un peu de rouge aux lèvres, et c'était tout. Elle se gardait bien d'abîmer sa

(1) Ceci se passait à Hanoï, capitale du Tonkin.

peau en l'enduisant d'une couche épaisse de fard comme faisaient la plupart des précieuses de province, tant elle savait en estimer la splendeur naturelle. On remarquait dans sa beauté on ne sait quoi de modeste et de triomphant à la fois. Elle attirait la sympathie en même temps qu'elle imposait le respect.

Quand, la première fois, dans son appartement de la rue Jules-Ferry, la jeune fille apparut au timide Ngoc, ce fut pour celui-ci un émerveillement inoubliable : sa longue tunique couleur d'azur, doublée d'une aussi longue tunique couleur de neige, modelait parfaitement son corps svelte qu'on sentait palpiter sous chaque repli de l'étoffe ondoyante; son pantalon blanc scintillait à la clarté adoucie du jour, et, à travers la minceur du tissu, on devinait la chair rose de la puberté. Sous ses vêtements moelleux et chastes, elle donnait l'impression d'être ailée comme une libellule ou comme une fée.

Ngoc était venu pour voir Mme Lân; aussi ne s'attendait-il pas à se trouver en présence d'une fleur si ravissante. Il fut singulièrement étonné, mais, au fond, content. Pour un moment, il oublia sa robe de gaze trouée aux coudes, son pantalon raccommodé en maints endroits, ses grosses sandales poudreuses qui devaient faire injure au parquet luisant, en un mot toute sa misère qu'il traînait sur lui, comme la tortue sa carapace. Il était envahi de cette extase esthétique, c'est-à-dire de ce mélange indéfinissable de sensation et de rêve qu'occasionne la contemplation de la beauté. Contemplation, soit, mais le mot suppose quelque chose dont la timidité n'est pas capable : une certaine attention presque indécente s'acharnant sur son objet. Or, Ngoc n'osait pas regarder Tuyêt en face. De temps en temps, un coup d'œil furtif; et il ne saisissait pour ainsi dire que des parcelles de beauté, laissant à son imagination le soin de les assembler, et aussi de combler les vides...

Le salon, au premier étage, s'ouvrait sur la rue Jules-Ferry par une fenêtre d'où l'on voyait, à travers les carreaux et les rideaux vert tendre, le lac de l'Epée-Restituée. L'intérieur, surtout, en était exquis : la finesse

de l'Orient s'alliant à la simplicité de l'Occident, avait contribué à le rendre plus clair qu'un sourire et plus discret qu'une caresse. Sur les murs blancs qui avaient le mystère et la pudeur d'un voile, aucun portrait, aucun de ces imposants panneaux portant, gravées en caractères d'or, des maximes austères, aucun motif encombrant en somme. Au fond, à gauche, une petite broderie représentant une lune d'automne derrière une branche de pêcher; et à droite, un violon et une mandoline que l'on pouvait atteindre en allongeant un peu le bras tout en restant assis sur le canapé placé juste en dessous. C'était sobre, c'était léger, plein de rêves, dans la clarté du jour adoucie par les rideaux qui donnaient à cet intérieur paisible l'aspect d'un intérieur de grotte ou de sanctuaire. Au centre de la pièce, au lieu du lit de camp trop incommode, quatre fauteuils entouraient un plateau de cuivre ciselé, monté sur une sellette de bois sculpté, et sur lequel on offrait du thé et des confitures aux hôtes. Le seul meuble traditionnel qui fût conservé était une petite armoire garnie de vitres où étaient rangées des porcelaines antiques : sur l'ébène noir et lisse comme un miroir, des dragons de nacre couraient, lançant leurs reflets irisés. Un *Van-niên-thanh* (plante-qui-garde-dix-mille-ans-sa-verdure) fleurissait dans un vase de Chine, près de la fenêtre. Mieux que toute poésie, il pouvait servir de symbole à tout le salon. Vraiment, on y sentait la jeunesse et la joie de vivre.

Tuyêt était assise sur le canapé; Ngoc, dans le fauteuil qui lui était opposé. C'est elle qui amorça la conversation :

— Monsieur, excusez-moi, ...c'est vous, le poète?

La même question, dans la bouche d'une autre personne, eût été moqueuse; mais, tout chez elle finit par devenir aimable. Déjà, elle ajoutait :

— Ma sœur me parle toujours de vous. Elle vous estime beaucoup; moi, j'ai peur des poètes.

— Pourquoi? demanda Ngoc, intrigué.

— Je ne sais... ils sondent trop les âmes, paraît-il, et je ne veux pas qu'on connaisse mes secrets.

— Ah! moi je pense le contraire. Je serais transporté d'aise si l'on connaissait les miens. Il y a des choses que l'on a besoin de confier aux autres, mais que l'on ne peut pas... Mais j'ai oublié de vous dire que je ne suis pas poète.

— Si monsieur, j'en suis sûre, si!... Vous parliez de choses que l'on a besoin de confier aux autres. Pensez-vous! Par exemple j'ai acheté un châle très à la mode : je me garde bien d'en faire part à ma mère, car elle me gronderait. D'ailleurs je n'ai que des choses que je dissimule à tout prix!

Elle sourit, plus fûtée que jamais. Ngoc n'était point sans sentir la pointe, et, de son côté, il s'efforçait d'en trouver une plus piquante encore. Mais son esprit embarrassé ne s'y prêtait pas. Aussi, lorsque de l'eau bouillante fut apportée et que Tuyêt s'occupa à préparer le thé, fut-il tout heureux d'encaisser en douce sa petite défaite.

Il regardait la jeune fille attentive à son office rituel. Quel art et quelle délicatesse! Comme ses doigts effilés ressemblaient à des bijoux d'ivoire! Elle prit une pincée de ce thé dont l'arome subtil plonge dans la joie jusqu'à... l'ivresse; elle la laissa tomber avec un crépitement presque métallique dans une théière qui avait à peine la grosseur d'un œuf de cane et sur laquelle un pinceau anonyme avait esquissé une scène de la vie paysanne. Puis elle y versa doucement de l'eau bouillante. Une vapeur presque irréelle montait, répandant un soupçon de parfum. Ah! ravissement! Déjà ce corps de vierge, chaste comme un temple avec ses seins qui vibraient sous la soie et ses mouvements gracieux, n'était plus qu'une vapeur parfumée... Ah! la boisson qui sublime les sens et qui donne au songe des ailes, n'y trempe-t-on pas avec volupté ses lèvres tremblantes, surtout lorsqu'elle est offerte par des mains si pures? Ngoc éprouvait d'abord un apaisement qui envahissait tout son être, puis comme une tension vers la plénitude du rêve.

Mais il s'aperçut qu'il ne parlait pas assez, que son silence pesait et qu'il fallait coûte que coûte rompre la

glace. Il le fit, mais à sa manière, c'est-à-dire gauchement, comme font les timides :

— Mademoiselle, votre sœur est absente? demanda-t-il.

Son mot lâché, aussitôt il en mesura l'inopportunité flagrante. Il se dit : « J'aurais dû... ah! que je suis stupide! j'aurais dû adresser cette question-là tout de suite en entrant! »

La bonne Tuyêt fit de sa voix la plus affable :

— Ma sœur est retenue quelque part en ville; je crois qu'elle ne tardera pas à rentrer.

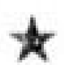
Puis, après une gorgée de thé :

— Elle m'a chargée de vous recevoir, en attendant qu'elle ait fini sa petite course... Vous ne vous ennuyez pas trop ici?

— Oh! non, mademoiselle, certainement non...

— Aimez-vous la musique?

— Ah! je l'aime beaucoup!



Il insistait pour qu'elle jouât un morceau. Elle rougit, lui de même, en la voyant rougir. Puis elle céda, surmontant sa modestie. Elle décrocha la mandoline, et, moitié souriante, moitié grave, de ses doigts de fée, elle effleura les cordes palpitantes. Bien qu'aucune architecture musicale ne prît forme encore, déjà la fuite vers le rêve; déjà l'enchantement! Tout semblait y porter : l'heure crépusculaire et le salon pénétré d'ombre, le visage de la jeune fille empreint d'une noble mélancolie et ses yeux humides et noirs qui brillaient comme deux étoiles.

Elle attaqua les premières notes de l'*Epouse délaissée*. C'était un ruissellement de haine mêlée à des ténèbres d'amour; c'était une plainte, oui, une plainte, mais émanant d'une âme infiniment tendre et prête à tout pardonner. Ah! tant de bonté dans tant de douleur! Tant de soumission dans la détresse! C'était d'une douceur qui attendrirait même le roc le plus dur, excepté le mari volage...

Puis, voici l'évocation du passé d'amour. On entendait comme des gazouillements de loriots dans des fleurs baignées de soleil. Joie, quelle joie étrange, avec de temps en temps un rythme qui revenait, un rythme poignant pour dire que tout cela était perdu, que tout cela était mort! Harmonie, harmonie où se fondaient rires et soupirs, où dominaient tour à tour rires et soupirs. Eclats de rire sur le canevas des soupirs, émergement des soupirs qui semblaient sortir des abîmes, alors que les rires, progressivement, s'éloignaient. Tout à coup, l'explosion d'un sanglot, le jaillissement d'une eau prisonnière s'échappant des fissures d'un vase d'argent brisé, le jaillissement d'un désespoir, se prolongeant en une sorte de clapotis lugubre qui s'assourdissait petit à petit, pour n'être qu'un souffle imperceptible à la fin... Les cordes de soie se turent. Le silence de ce moment s'épandit plus ravissant que la musique elle-même, car le cœur, plus conscient de ses affections, sentit en lui sourdre le chagrin.

Puis, voici le présent, — solitude! sombre poème! C'était une tristesse atone; c'étaient des pleurs à une heure tardive de la nuit, dans une barque amarrée, tandis que l'onde alentour suivait froidement sa pente. Ah! comme l'on était porté malgré soi à se représenter l'esquif dormant dans le brouillard, et la rivière avec les taches d'ombre que projetaient les roseaux gémissant sous la lune qui allait s'éteindre! Les notes s'égrenaient une à une, comme des gouttes de rosée tombant sur des feuilles. Chaque note était une larme qui allait au cœur; mais plusieurs notes, en se mêlant ensemble et en frappant au même endroit, suscitaient quelque chose d'analogue à l'insensibilité, comme, lorsqu'on entend un orage, ou une pluie de perles sur un plateau de cristal, on sent, mais on a l'impression qu'on ne sent pas... Le mouvement s'alentit pour mieux verser la souffrance. Chaque note reprit entièrement sa valeur de larme. Elle pesait, elle pesait; semblable à un grain d'eau s'écrasant sur le sable dans le silence, elle résonnait lourdement dans l'âme qu'elle emplissait d'attente et d'anxiété.

Les quatre cordes, pincées toutes à la fois, rendirent comme le bruit d'une toile qu'on déchire. Puis Tuyêt s'arrêta. Elle posa la mandoline et, d'un geste langoureux, elle arrangea les plis de ses tuniques. Dehors, avec la nuit qui descendait, les lumières de la ville s'allumaient. Les arbres noirs, confondus en un feuillage immense, dominaient le lac noir dans lequel tremblaient les images renversées des édifices.

Ngoc demanda :

— Pourquoi, mademoiselle, avez-vous choisi une mélodie si triste? Elle m'enchante, et comment dirais-je, elle m'afflige beaucoup.

— Donc j'ai eu tort? C'est un reproche que vous me faites?

En même temps la jeune fille pressa sur un bouton, et une rose clarté inonda le salon.

— Oh! non sincèrement! fit Ngoc avec un sourire. Quand je dis que quelque chose m'afflige, c'est que je l'aime. Il y a dans votre musique je ne sais quoi de profondément personnel et d'étrangement sombre. Très étrange en effet, car, à vous voir simplement, ne faut-il pas être impertinent pour croire que vous n'êtes pas la gaîté elle-même, toute la gaîté? Pourtant...

Il tourna vers elle ces regards troublants qu'ont parfois les timides, puis il reprit :

— Pourtant, vous avez su donner à la douleur un accent tel que je ne puis m'empêcher de penser que vous aussi vous avez souffert... Mais n'est-ce pas que j'aurais dû ne pas faire cette remarque-là, puisque vous-même vous m'avez dit : *Je n'ai que des choses que je dissimule à tout prix?*

Il s'empressa de poursuivre :

— Je reviens à votre touchante musique. Quel surcroît de plaisir aurais-je encore en l'écoutant ailleurs qu'ici, dans cette ville bourdonnante! Où? me demanderez-vous. Je répondrais : quelque part, dans une chaumière, avec entre vous et moi une bougie dont la flamme vacille; ou bien, dans un sampan dans n'importe quel embarcadère,

à défaut de celui du Tâm-Zuong où jadis le poète Bach-cu-Zi rencontra la belle guitariste qui lui fit le récit de ses malheurs...

★

Au même moment Mme Lân entra, précédée de la petite Thuc, sa fille, qui courut se jeter dans les bras de Tuyêt.

— Ne sois pas impolie comme ça mon enfant, réprimanda sa mère avec douceur. Va dire bonjour à Monsieur Ngoc.

Thuc vint serrer la main à Ngoc, puis elle alla s'asseoir sur les genoux de sa tante. Mme Lân s'excusa de son retard, et, s'adressant au jeune homme, elle demanda pour plaisanter :

— Comment ma sœur vous a-t-elle reçu? Ne vous a-t-elle pas trop taquiné? Les demoiselles des temps modernes, vous savez, elles sont terribles!

Tuyêt bouda un peu, puis l'on se mit à rire. On n'était ni méchant, ni susceptible jusqu'à jeter le froid dans le cœur des hôtes. Ngoc se sentit ragaillardi, tellement cette petite société lui était agréable. Il osa risquer un compliment :

— Mademoiselle Tuyêt a été charmante envers moi. Elle m'a souri. C'est la première fois qu'une jeune fille d'une plus haute condition que moi me sourit. Non seulement cela — d'ailleurs rien que cela m'aurait comblé de joie pour toute la vie, — mais encore elle a joué pour moi l'*Epouse délaissée...*

— Rien qu'un sourire, interrompit Mme Lân, vous comble de joie, pour toute la vie?

— Monsieur Ngoc est étrange, murmura Tuyêt. En même temps elle serra sa nièce contre son cœur.

Une voix tonnante vint d'en bas. Tuyêt se leva, comme par ressort, laissant sur le canapé Thuc qui ouvrit des yeux étonnés; et, tremblante comme une branche de saule :

— C'est encore papa! s'exclama-t-elle. Encore une colère!...

En hâte, elle descendit l'escalier; on entendit ses petits pas précipités, malgré l'obscurité.

Mme Lân s'efforça de réprimer son émotion et son chagrin :

— Ne vous inquiétez pas pour nous, dit-elle à Ngoc. Notre famille a ses rigueurs, mais, que voulez-vous, on s'y habitue.

Elle attira vers elle sa fille qu'elle caressa tendrement, puis elle ajouta :

— J'ai eu tort d'être trop discrète vis-à-vis de vous. J'aurais dû ne pas dire : *Ne vous inquiétez pas pour nous...* car le mot *nous* n'est pas sincère. Tuyêt et moi, nous avons toutes deux notre part de misère. Moi personnellement, je peux supporter la mienne avec résignation, mais une nature comme celle de ma sœur, qui est jeune, ardente, quoique bonne, ne manquerait pas de se révolter de temps à autre. Elle souffre beaucoup, vraiment; et j'ai pitié d'elle.

— Elle souffre beaucoup? pensa Ngoc. Ah! maintenant, j'ai compris : sa musique était un langage pour me confier un peu de son cœur!

HOANG-XUAN-NHI.

POÈMES INÉDITS

—

MALLARMÉ

Écrit sur un livre de Mallarmé.

Une lampe seule, à la plus haute fenêtre!
Un rayon glisse et meurt au pavé de l'impasse
en flocons frémissants de neige écartelée,
comme si le poète, éparpillé dans l'être
universel où les paillons de tout s'effacent,
jetait au sol fumeux son obole sacrée.

La maison de platras s'effile en tour de marbre!
Le chêneau de plomb sévade en une terrasse!
Un grand lys, d'un bond tranquille, épanouit
sa beauté triomphante et froide. Un arbre
grandit en fruits d'or et s'incurve dans l'espace.

Ainsi des vérités luisent sur le chaos!
Entre terre et cieux comme un miroir se crée
où les pas de l'amour apparaissent plus beaux!
Sistres froids célébrant l'éternel hyménée
de l'âme qui se brise avec le corps qui vibre;
pleurantes aux sarraux étroits comme des gangues,
ah! rythmez la fuite lente et lourde des nuages
et le départ vers le néant du masque exsangue,
couleur d'hiver où s'est scellée la voix du mage.

—

Que s'accentue plus lente la voix qui meurt
au creux de ce fossé roussi par les folioles
de l'automne qui vers les portes de l'hiver
emporte les lucioles, maigres clartés de l'univers

des soleils appâlis sur la brume du monde?

Déjà les branches, comme des mains mortes, ne sentent plus
le frisson des sèves ni le heurt des nues
ruisselantes, ni les parfums de la clairière,
et le ciel ne voit pas ce saut comme en arrière
de la clarté qui s'épouvante,
et que la voix perdue dans le creux du chemin
et seule, et qui ne peut être entendue
pour elle-même, profère les paroles dernières,
ombre sur le soleil pâle, vieux aussi,
près des fleurs flétries, les roses et les soucis.

—

J'ai quitté les grands arbres et les fleurs de genêt
qui mettent des bouquets d'or au long des chemins,
et le petit sentier dévalant vers la rue.

Instant sinistre où des éventails gris de poussière
s'ouvrent et se referment sans qu'une main les tienne
l'un après l'autre, sans que ma présence requière
leur présence et leur ombre auprès des musiciens
voilés et diaphanes aux murs des pans de lierre
épaissis sur les masques gris de ma vie.

Le reflet purpurin d'une rose éblouie
d'elle-même se meurt au reflet creux
d'une onde de soleil. Là-bas, c'est vers le fleuve
un rauque appel de la machine et du travail,
une trace, dans la morne étendue des rêveries,
rêverie dans cette mort dolente, accent de vie,
j'ai rêvé... Une colonne, là-bas ensevelie,
demeure d'un grand temple blanc.
J'ai rêvé quelque chose devant ce rêve qui se réveille.

—

Tendresses éparses au crépuscule de la vie,
musiques de l'esprit, accords des nerfs, chimie
des sens, faisceau des forces de la vie,
chimères du soir, élans des aubes, agonies

du moi que serre à la gorge l'antinomie
de vivre et d'espérer, de croître et de faillir!
O vieillesse pénible, aveugle et assourdie,
je te rejette ainsi qu'un lourd manteau de plomb
puisque au fond de l'azur chantent tous les violons
et que l'été se fredonne une symphonie
faite de tout l'éclat du ciel en incendie.

O murmure émané des sèves de la terre,
souffle qui fait germer aux creux des cimetières
l'herbe et la fleur frêle où s'arrête l'abeille,
vous remplissez le flanc vide et noir des corbeilles
descendues refroidies, de braise ardente encore,
survie qu'un tisonnier jette en étincelles d'or;
et des rêves dessinent sur le paravent sombre
de la chambre une arabesque de chimères
avec des dragons lourds mordant des pavots d'or.

Rêvai-je! un crépuscule atteint les ailes lourdes,
surplombe le village éclairé de palourdes,
il va noyer l'échoppe où peine l'artisan,
le tisserand des teintes d'aubes et fleurs de sang.
Une minute encore. Le crépuscule descend,
et ce sera la nuit sur l'homme de douleur.
C'est la nuit et les fronts se penchent vers l'oubli
et les doigts désertés glissent de l'établi.

Une lueur lunaire frôle au seuil apeuré
et l'artisan reprend le travail commencé,
à la cadence de ses doigts le ciel s'allume
et le soleil d'hiver est vainqueur de la brume.

Chante, mon vieux cœur, roi des vieilles saisons
dont les coquelicots étoilent les moissons
dorées ainsi qu'au soleil neuf de mes vingt ans!
Chante encore à ton heure froide sous le givre
qu'amasse au ras de ta fenêtre le mal de vivre;
vois l'essaim qui s'approche et va frôler tes tempes
des phalènes grisés par la dernière lampe.
Chante encore et ne songe jamais à demain
que l'essor d'un bouquet au vieux creux de tes mains!

AUTOMNE

Pluie d'automne! même pas mauvais temps!
Le soleil, marchand d'orviétan,
bonimente à coups de rayons salés
parmi des franges de pluie
qui tombent du vide des espaces,
et le monde passe distrait et alourdi,
de perles en perles, de globules en globules,
distrait, transi et ridicule.

Plus jamais, semble-t-il, ne reviendra la joie
partie on ne sait où, peut-être aux antipodes...
il faut le croire, il faut que tout le monde le note,
qu'il peut être quelque part un peu de joie
de l'œil, du goût, une effusion d'aurore
englobant largement des îles qui se dorent
de lointain, de caresse, de jeunesse.

Hélas! à l'île morne échouée vers la Seine
avec ses carènes et ses églises reines,
quel ennui te bloque à côté des Sirènes!

GUSTAVE KAHN.

LA MYSTIQUE SOVIÉTIQUE

OBSTACLE AU REDRESSEMENT FRANÇAIS

—

A l'époque trouble où nous vivons et qui, à bien des égards, rappelle le XVIe ou le XVIIe siècle, il importe que les pays restés encore libres tiennent. Pays « libres »? Ce sont ceux qui, tout en ayant des défauts parfois très graves, ne réduisent pas la personne humaine à l'état d'esclavage *total*, tant politique et économique que moral et intellectuel. « Tiennent »? — c'est-à-dire se défendent non seulement par les armes physiques, mais aussi par les armes spirituelles. Car les idéologies « totalitaires », mystiques, cruelles et simplistes, mais supérieurement servies par une propagande habile, merveilleusement adaptées à la psychologie des foules, tendent à s'y implanter (1).

En France, c'est sans aucun doute l'idéologie totalitaire rouge qui s'est enracinée le plus profondément dans une notable partie de la classe ouvrière et des intellectuels. Pendant 20 ans on a laissé s'exercer librement dans ce pays la propagande soviétique, alimentée par Moscou à coups de centaines de millions de francs. Grâce à cela, le parti communiste a pu jouer et joue encore un rôle important dans la vie politique française.

Qu'on ne dise pas que ce rôle s'explique par les défauts — qui, certes, existent — dans le régime politique et

(1) Il y a deux ans, la *Princeton University* (Etats-Unis) publia un livre extrêmement intéressant et actuel : *Propaganda and Dictatorship* (Princet. Univ. Press, 1936), qui montre avec quel art et sur quelle énorme échelle les Etats totalitaires organisent leur propagande dans le monde entier.

social de ce pays. Il s'agit de comprendre que, sans aide et intervention *extérieures,* le parti communiste français n'aurait même pas pu naître (ni exister). Avec cette aide, donc gonflé artificiellement et jusqu'aux dimensions monstrueuses, il a acquis une importance énorme, sans aucune proportion avec la valeur d'une dizaine de fantoches qui sont à sa tête et avec qui les gouvernements sont obligés de traiter de puissance à puissance, — expression juste littéralement, car ces marionnettes sont tiraillées, comme tout le monde le sait maintenant, par l'Etat soviétique (2).

Quand on parle de ces choses avec les intellectuels français de gauche, même avec ceux qui ne sont pas inféodés au Fascisme rouge, ils paraissent frappés d'une cécité politique à peu près totale. Ils vous sortent des clichés habituels (« le danger communiste n'existe pas », « les communistes sont devenus sages et patriotes », etc.), en ajoutant que le vrai danger, ce sont les « cagoulards », les « factieux » de droite, les fascistes qui sont sur le point, dans les jours prochains, de faire un coup d'Etat et de s'établir au pouvoir.

Nous avons essayé ailleurs (3) d'expliquer les causes psychologiques de cet état d'esprit. Ici, nous voudrions ajouter ceci. Dans la grande majorité des cas, ces intellectuels, hommes de cabinet, n'avaient jamais pris contact avec les masses ouvrières formant les troupes (ou troupeaux) du parti communiste. Ils ne pouvaient donc pas voir ou sentir jusqu'à quel point la propagande soviétique a réussi, au bout de 20 ans, à former, avec ces masses, *un monde clos,* presque imperméable aux influences extérieures. La propagande soviétique, comme toute propagande sectaire bien faite, tend à embrasser, à englober,

(2) Dans l'explication de sa rupture (en avril 1938) avec le parti communiste français, M. Ch. Rappoport, personne bien compétente en la matière, a confirmé cela d'une manière catégorique. « Il n'y a pas de *parti* communiste, écrivait-il, il n'existe, rue Lafayette, 120, qu'un *bureau d'enregistrement* des ordres et des directives de Staline et de son commis, Dimitrov. »

(3) *Les Intellectuels français et le Bolchevisme,* Ed. des « Libertés Françaises », 22, rue de Condé, 1938.

l'individu *tout entier*. C'est-à-dire non seulement ses aspects politique et économique, mais aussi moral, religieux ou philosophique, même esthétique et sportif (4). D'autre part, pour la première fois, l'ouvrier français, très individualiste, se vit imposer et accepta une discipline strictement militaire; plus : une discipline des sociétés secrètes. Car — et il ne faut jamais oublier cela! — les statuts fondamentaux de tous les partis communistes formant la IIIe Internationale comportent l'obligation de créer, à côté de l'organisation ouverte et légale, une organisation communiste illégale et secrète. Et c'est celle-ci qui, pratiquement, commande : déclenche les grèves, organise les manifestations, s'occupe des détachements de combat, de la propagande dans l'armée, etc., etc.

La situation s'aggrave surtout du fait que ce « monde clos » est concentré autour de presque toutes les œuvres vives de ce pays. Car les communistes se trouvent soit à la tête des syndicats importants, soit exercent sur eux une influence très forte. C'est le cas de la métallurgie, y compris celle de la défense nationale; des cheminots, des mineurs, des services publics, des instituteurs.

Les intellectuels de cabinet ne se rendent pas compte que ce fait est autrement grave que tous les complots des « cagoulards ». Nous n'oublions pas, certes, l'échec de la grève générale du 30 novembre 1938, mais il ne faut pas non plus oublier que, dans cet échec, la « peur du gendarme » a joué un rôle très important.

Eh bien, il faut dire et répéter que la condition *primordiale* du redressement français c'est la liquidation, la dissolution de ce « monde clos ». Qu'on nous comprenne bien : il ne s'agit pas de toucher aux *syndicats* ouvriers,

(4) En 1932-1933, nous avons eu l'occasion d'observer de près l'un des manèges du parti communiste dans une banlieue parisienne de l'Est. Une fois par semaine environ, le jour de la paie aux chômeurs, les communistes les réunissaient au sous-sol de la mairie pour leur distribuer quelques kilos de « fayots » ou de « patates ». Cela ne devait pas coûter très cher au parti ni augmenter de beaucoup l'ordinaire des chômeurs, mais l'effet moral était énorme. « Voilà *notre* parti qui *seul* pense à nous! » disaient ces braves gens. Et, d'autre part, jamais aucun représentant de la C. G. T. officielle ou du parti socialiste ne montrait le nez aux réunions des chômeurs.

mais de lutter contre la *mentalité* haineuse et éternellement revendicatrice que le parti communiste a réussi à y créer. *A la base de cette mentalité se trouve la croyance au paradis soviétique.*

Cette mentalité, le Front populaire et sa victoire en 1936 l'ont exaspérée au plus haut point. On ne saurait exagérer le mal que cette formation a fait à la France. La division du pays en deux camps qu'elle a réalisée est certainement plus profonde et plus redoutable que celle provoquée par l'Affaire Dreyfus; la baisse de la production et toutes sortes de difficultés économiques et financières, provoquées par la réalisation des réformes sociales suivant les « rythmes bolchevistes », ont affaibli la France juste au moment où elle aurait dû être forte.

Certaines de ces réformes étaient justes et nécessaires. Mais, en les réalisant *en union* avec les communistes, les deux autres partis fermaient les yeux sur un fait capital : pour les partis de la IIIe Internationale (voir ses statuts), toutes les réformes sociales ne sont que les moyens de désorganisation du régime capitaliste; que les moyens de création d'une « situation révolutionnaire », à la faveur de laquelle le parti communiste (« défenseur des libertés démocratiques ») doit renverser violemment le régime démocratique pour instituer sa dictature terroristes.

Jusqu'ici, trop souvent, hélas, la propagande anti-soviétique était si mal faite qu'elle aboutissait non pas à dissoudre le monde clos du mysticisme soviétique, mais à le consolider. Les premiers coups sérieux à lui portés, et qui y provoquèrent des fissures dangereuses, étaient, sans doute, les livres de Kléber Legay et d'André Gide.

Mais ces fissures, la propagande adverse, continuelle et active, essaie de les aveugler (5) soit en tâchant de discréditer les auteurs qui disent la vérité sur le bolchevisme, soit, et c'est le cliché le plus habituel, en affir-

(5) Nous n'oublions pas, certes, les quatre ou cinq autres ouvrages excellents, récemment parus (de Walter Citrine, de A. Smithe, d'Yvon, de Ciliga, etc.) mais ils n'ont pas eu la diffusion de ceux de Kléber Legay et de A. Gide.

mant que leurs descriptions retardent et que, maintenant, tout va très bien au pays des Soviets. Il importe donc de poursuivre la besogne. Or, notre expérience déjà longue nous dit que le meilleur moyen de le faire, c'est de citer la presse soviétique, comme nous l'avons fait ici même en octobre 1936. Certes, aucun moyen n'est parfait. Les fanatisés ou les gens de mauvaise foi y trouveront toujours quelque chose à redire (par exemple : nous citons les faits « isolés » ; nous les groupons « artificiellement », etc.). Faisons bien et laissons dire. Citons les faits *typiques* pour le régime. La presse soviétique, ces derniers temps, nous facilite la tâche. Certes, elle reste, comme toujours, remplie de louanges toujours les mêmes envers le « Grand », le « Génial » « Chef des peuples » (sorte de « Roi des Rois ») et de descriptions des « progrès immenses » dans tous les domaines. Mais les tares du régime sont devenues si évidentes qu'elle ne peut plus les taire. Elle en parle donc, en prenant seulement la précaution de les expliquer par l'activité des espions, des masses d'espions, des innombrables trotskistes, boukharinistes, rykovistes, zinoviévistes, etc., qui sont présents partout dans l'immense Russie et sur toutes les marches de l'échelle administrative. Ce sont eux qui s'arrangent pour créer une énorme bureaucratie; tenir à un niveau très bas la productivité du travail et la vie des ouvriers; piller les kolkhozes, saboter la récolte, désorganiser le ravitaillement des villes; dénoncer et emprisonner des bons citoyens; fusiller *exprès* (*sic*) les paysans pour provoquer leur mécontentement; empoisonner les ouvriers par les gaz délétères; épurer « exagérément » l'armée rouge pour créer des lacunes dans les cadres, etc., etc.

LA CULTURE SOVIÉTIQUE

Nous ne pouvons pas, on le comprend, dans un article de revue, nous occuper de *tous* les domaines de la vie soviétique. Nous laisserons donc de côté tout ce qui touche à l'industrie et à l'agriculture (6) et nous tâcherons

(6) Disons seulement que, d'après la presse soviétique, les branches principales de l'industrie — houillère, métallurgique — travaillent en

d'illustrer surtout la vie spirituelle de l'U. R. S. S. tout en prévenant que même en nous bornant ainsi nos données seront forcément fragmentaires et que nous n'utiliserons qu'une faible partie de nos coupures.

La revue *Pour l'Instruction Communiste* du 21 février 1937 se pose la question si le plan (adopté en 1927) de liquider l'analphabétisme en U. R. S. S. dans dix ans est exécuté. Elle répond : « Non, ce plan n'est pas exécuté. Il résulte des données du Commissariat de l'Instruction qu'il n'est exécuté que pour 35 %, pour 40 ou pour 57 %, selon les départements. »

A la suite de cette fâcheuse constatation, il a été décidé de « déployer », vers le 20e anniversaire des Soviets, une « émulation » énergique pour « liquider » enfin, l'analphabétisme. Le 20e anniversaire a passé, le 21e s'approche, mais la situation reste la même.

La *Pravda* du 30 août 1938 relate que le Conseil des Commissaires du peuple convoqua devant lui le commissaire de l'Instruction de la République russe des Soviets, Turkine, et le secrétaire général des Jeunesses communistes, Kossarev (« liquidé » en novembre) pour faire le rapport sur les causes de cette triste situation. Ils en trouvèrent une, très originale : l'instruction se trouve en mauvais état parce qu'elle... se développe très vite. On ne saurai' souligner assez le caractère typique de cette réponse pour le bolchevisme, dans la mesure où il était sincère. On dresse des plans magnifiques sans aucun rapport avec les possibilités matérielles et intellectuelles du pays. Le dictateur exige, ensuite, que ces plans soient réalisés selon les « rythmes bolchevistes » (expression courante soviétique). Et quand on essaie de les réaliser, on constate qu'on manque de ceci ou cela et, d'abord, des cadres humains. Or, les cadres humains, il faut du temps pour les

1938 moins bien qu'en 1937 et en 1937 elles travaillaient moins bien qu'en 1936. Et cela malgré le fameux « Stakhanovisme ». Pour les détails, les citations et les causes de ce fait, voir nos articles : *Ce que l'on peut lire dans la presse soviétique sur la situation des ouvriers de l'U. R. S. S.* dans *La République* du 14 juillet 1938 et, dans le même journal du 14 août, sur l'industrie soviétique. Et aussi nos revues de la presse soviétique dans le *Réveil Economique* du 10 août et du 2 novembre 1938.

créer, un temps beaucoup plus long que ces « rythmes ». Cela suffit déjà pour comprendre l'absurdité du Bolchevisme ou du Communisme dans tous les domaines (dans la mesure, répétons-le, où il est *sincère*). Le développement rapide, les « immenses succès », ce sont les « plans ». Jadis, Clemenceau, en parlant de Jaurès, disait (injustement) : « Chez lui, tous les verbes sont au futur. » C'est absolument juste pour les communistes. Turkine et Kossarèv ont dû avouer que, par rapport au plan, il manquera 123.000 instituteurs (7); selon le plan on devait construire 376 nouvelles écoles, on n'en a construit que huit. On manque de manuels, c'est le cri général : il n'y a nulle part de manuels pour toute une série de cours élémentaires.

Il n'y a pas non plus de manuels pour les instituteurs, on manque de cahiers, etc., etc. Mais ce n'est pas tout. Les deux rapporteurs ont omis de dire que cette lacune dans les cadres s'élargit considérablement (comme cela a lieu dans les cadres de l'armée rouge ou du personnel technique de l'industrie) du fait des « épurations » et de la terreur. D'autre part, ce qui existe est créé à la hâte, selon les rythmes bolchevistes, donc de mauvaise qualité. La presse spéciale continue à raconter des histoires croustillantes sur l'ignorance des instituteurs soviétiques. En voici quelques-unes.

QU'EST-CE QUE LE TONNERRE?

La Gazette des Instituteurs (n° 39, mars 1938) raconte :

Récemment, dans une école primaire de Moscou, eut lieu l'incident suivant : le maître de russe décida de joindre la leçon de grammaire avec la propagande anti-religieuse. Pendant une demi-heure il blaguait les superstitions populaires et, notamment, la croyance que le tonnerre c'est le bruit fait par le prophète Hélie qui roule sur son char dans les nuages. Mais voici qu'un élève se trouva pour demander :

(7) 64.000 pour les écoles primaires et 59.000 pour les écoles secondaires. Or, la totalité d'instituts pédagogiques ne peut fournir en tout et pour tout que 47.000. Et nous verrons tout à l'heure quel est leur niveau.

Mais quelle est la cause véritable du tonnerre? Le maître a rougi. Il bafouilla : le tonnerre c'est à cause de l'électricité. Mais comment! et pourquoi? insista l'élève indiscret. Et qu'est-ce que l'électricité? Le pauvre maître a rougi davantage. Il devint pourpre. Il rebafouilla quelque chose comme : vous saurez cela plus tard...

Dans une autre école (de village, celle-là) un maître de géographie voulut montrer du zèle : faire de la propagande pour les Kolkhozes (exploitations agricoles collectives). Se trouvant près du champ d'un Kolkhoze, il s'écria : voyez, voyez ce magnifique champ tout uni! Voyez comme les épis de blé mûrissent bien ici! Mais ce n'est pas du blé, cela! murmurèrent les gosses, c'est de l'avoine! Le maître a rougi. Il faut dire qu'une pareille propagande ne fait que nuire au parti et à l'œuvre scolaire.

LES CANDIDATS INSTITUTEURS APPRENNENT A LIRE ET A ÉCRIRE...

Mais l'histoire la plus impressionnante nous est relatée par la *Gazette des Instituteurs* du début d'août (1938). Elle paraît vraiment invraisemblable! Mais nous avons toujours affirmé que la meilleure alliée du bolchevisme russe c'est l'invraisemblance de ce qui s'y passe. Les choses, là-bas, sont, souvent, à tel point fantastiques qu'elles semblent inventées par les « fascistes » ou les « trotskistes » pour nuire au pouvoir soviétique.

Donc, voici. Les jeunes instituteurs qui viennent de terminer les études à l'Institut Pédagogique de Yaroslav, adressent (dans la *Gazette des Instituteurs*) une lettre collective de reconnaissance à l'un de leurs professeurs (qu'ils ne nomment pas). D'abord, disent-ils, il leur a paru un vrai contre-révolutionnaire. Et il y a eu de quoi! Mais laissons-leur la parole.

Quand, la première fois il se présenta devant l'auditoire (probablement, ayant d'abord pris connaissance de son niveau), il commença ainsi :

— Eh bien, camarades! Avant d'aborder les sciences nous allons d'abord étudier la grammaire élémentaire — et par cœur! Stupeur générale. Ensuite, murmure : Qu'est-ce que c'est? le retour à l'ancien régime? au tsarisme? C'est épouvantable! Mais lui, il tenait bon! Oui, oui, la grammaire élémentaire — et par cœur. Deux jours après, il nous déclara : A mon très vif regret, je me suis trompé : la grammaire élémentaire vous est encore peu accessible. Vous ne savez encore rien : ni comment on apprend une leçon, ni comment on doit se tenir dans la classe. On va donc commencer par là! Et on a commencé par là! Au bout de quelque temps, satisfait par les résultats obtenus, il nous annonça :

— Et maintenant, nous allons apprendre à lire! Nouvelle explosion d'indignation. Nous étions suffoqués! Comment! on a passé par l'école secondaire, on a étudié pendant 10 ou 12 ans et on veut nous imposer de nouveau « les premières leçons de lecture! » Mais quand il fit lire, à quelques-uns d'entre nous, un simple manuel, nous avons vu que nous n'étions pas en état de lire correctement. Plus tard, les mêmes lacunes et défauts se manifestèrent dans l'écriture. — Pourquoi écrivez-vous si mal? demandait-il. Certains répondaient: Telle est mon écriture. Il est trop tard pour la corriger. — Alors je vous conseille de choisir plutôt le métier de forgeron. — Mais je ne veux pas être forgeron! je veux être instituteur! Ah, vraiment? Alors ayez l'obligeance de prendre la craie et d'aller au tableau pour écrire l'alphabet — les majuscules et les minuscules. Et pendant deux jours, les *étudiants* de deuxième année traçaient sur le tableau les A. B. C., etc...

Après avoir décrit comment ce maître « innovateur » leur apprit à comprendre les œuvres littéraires (avant, il suffisait de « savoir » les intérêts de quelle classe « défendait » tel ou tel écrivain), ces jeunes instituteurs lui expriment leur chaude reconnaissance et promettent de suivre toujours son enseignement. Avouons que ce maître a montré un fameux courage, de même que ses élèves qui ont écrit cette lettre et leur *Gazette* qui l'avait publiée. Est-ce une exception, cet Institut Pédagogique de Yaroslav? Non. Dans nos travaux précédents nous avons cité

pas mal de révélations du même genre touchant les instituts pédagogiques d'Odessa, de Rostov, de Kharkov, etc. Seulement là, il n'y avait pas d'innovateurs aussi audacieux. Et nous ignorons, bien sûr, si celui-ci continue son travail.

Dans un autre numéro, du 17 mai, le même journal dit qu'aux villages on distingue facilement deux groupes d'instituteurs : les vieux, ceux d'avant la révolution (là, où ils subsistent encore) et les jeunes. Les vieux sont bien cultivés, communiquent des connaissances solides aux enfants, restent longtemps à la même école. Les jeunes s'ennuient, changent souvent d'école; leur enseignement est médiocre. Ils le sentent eux-mêmes mais estiment inadmissible au point de vue politique de s'adresser aux vieux pour profiter de leur science et expérience.

Mais certains ont ce courage. Ainsi, un nommé Kossolapov, récemment nommé maître de géographie dans une école secondaire et sentant son insuffisance, s'adressa au vieux pédagogue de Moscou Soloviev, et ce dernier, pendant un an complétait son instruction.

L'EUROPE BOULEVERSÉE... SUR UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE SOVIÉTIQUE

Il existe en U. R. S.S. un grand « Trust » central cartographique. En 1937, sa fabrique livra, en 100.000 exemplaires, la Carte politique du monde pour l'école primaire. On peut voir sur cette carte les noms du « rédacteur scientifique », professeur Boudanov, et du « rédacteur technique », Bobine.

La *Pravda*, après avoir examiné cette carte, tomba dans un accès de fureur. Et il y avait de quoi! Car Paris y est déplacé en Allemagne; Berlin en Pologne; Varsovie en Russie Blanche; Athènes en Turquie et, enfin, Leningrad, au nord, entre les lacs Ladoga et Onéga. La *Pravda* refuse d'admettre que ce sont des erreurs « involontaires ». Mais comment ces deux malheureux « rédacteurs » pouvaient-ils faire cela à bon escient puisque leurs noms y figurent et ils sont responsables?

LES PILOTES SOVIÉTIQUES

La *Pravda du Komsomol* (du 30 juillet 1937) accuse l'administration de la flotte aérienne civile de délivrer les certificats aux pilotes d'une ignorance crasse. A l'appui, le journal cite les réponses données par certains pilotes lors de leurs examens.

— Comment mesure-t-on les angles?

— Avec les mètres.

— Avez-vous entendu quelque chose sur l'équateur?

— Oui, il passe sous Leningrad.

— Combien de pôles la Terre a-t-elle?

— Quatre : du Nord, du Sud, de l'Ouest et de l'Est.

Ces pilotes ont obtenu leurs certificats.

DES CENTAINES D'INSTITUTS, DE FACULTÉS, D'ACADÉMIES, D'UNIVERSITÉS, MAIS... PAS DE PROFESSEURS

Le nouveau président du Comité de l'instruction supérieure, Kaftanov, après avoir constaté les « progrès immenses » de l'instruction supérieure en Russie, estime nécessaire, quand même, de mentionner quelques défauts. Ainsi dans les 40 instituts pédagogiques qui préparent les cadres de l'enseignement supérieur, on manque de 127 professeurs ordinaires; 52 professeurs, chargés de cours; 123 « docents » (chargés de cours réguliers) et 687 maîtres de conférences. A cause de cela les études sont très mal organisées (La *Pravda* du 12 mai 1938).

Voici maintenant quelques citations qui illustrent bien les deux causes (dont nous avons parlé plus haut) des vides dans les cadres de l'enseignement soviétique.

Il y a trois ans, le Comité Central du parti décida d'améliorer l'enseignement de l'histoire dans les écoles secondaires et, à cet effet, de créer des Facultés historiques, auprès des quatre Universités. On n'a réussi à en ouvrir qu'une seule. Mais les Instituts pédagogiques animés du zèle et des « rythmes bolchevistes » en ont créé, en un clin d'œil, *trente-neuf!* Immenses progrès sur le « front »

de l'histoire! Oui, seulement voilà : chacune de ces facultés possède, en moyenne, *...un quart de professeur* (*La Pravda du Komsomol,* 23 juillet 1938).

Quel est le pays au monde qui pourrait se vanter d'avoir autant d'« Académies » et d'Universités que l'U. R. S. S.? Sûrement aucun. Sûrement, à ce point de vue, l'U. R. S. S. occupe la première place!

Les « Académies » y ont poussé comme les champignons après la pluie. A tel point que le Conseil des Commissaires du Peuple s'est vu obligé de prendre quelques mesures en rapport avec ces « immenses progrès de l'instruction ». Sa résolution à cet égard est publiée dans les *Izvestia* du 9 août 1938. Nous y apprenons, d'abord, que presque tous les ministères soviétiques (les Commissariats du Peuple) avaient pris soin de créer auprès d'eux des « Académies ». Il y a des « Académies » de l'Industrie lourde et de l'Industrie légère; de l'Industrie d'alimentation; des Finances; du Commerce d'Exportation; des Chemins de Fer; de l'Agriculture (à part celle qui existait avant), des « Gosplan » (Plan d'Etat)... Au total, il y en a 22 (vingt-deux). A l'Académie de l'Industrie lourde, il y a *sept* Facultés et *quatorze* chaires spéciales. Ces « Académies » étaient chargées de préparer des fonctionnaires hautement qualifiés. Mais, hélas, il n'y a pas de professeurs. Le niveau du personnel enseignant — des « Académiciens » — est au-dessous de celui de l'Instruction secondaire. Le fait est si patent que la jeunesse évite ces académies. Ainsi, nous apprenons qu'à l'Académie de l'Industrie lourde, avec ses sept Facultés, il n'y a que 478 auditeurs. La résolution prescrit de soumettre les futurs « académiciens » aux examens des mathématiques élémentaires, du russe, etc., pour augmenter un peu leur qualification. Quant aux Universités et aux Facultés de Médecine et de Droit, il y en a... 150. Seulement, les neuf dixièmes d'entre elles n'existent que sur le papier.

Voici maintenant quelques exemples de la « seconde cause ». La *Gazette Rouge,* du 19 mars 1938 nous apprend qu'au commencement de janvier, *près de 60* professeurs

et chargés de cours à l'Institut de Médecine N. 2, de Léningrad, furent révoqués ou même arrêtés sous l'inculpation d'actes et de relations contre-révolutionnaires ». Ce qui arrêta net tout le travail de cet Institut. Mais le 20 janvier fut publiée la célèbre résolution du Comité Central du parti communiste, constatant qu'à certains endroits les « communistes arrivistes » et les « ennemis du Peuple », camouflés en communistes zélés, avaient beaucoup « exagéré » les « épurations ». C'est pourquoi Jdanov, secrétaire du Comité du parti à Léningrad a permis aux professeurs révoqués et arrêtés de présenter leur défense. Vérification faite, 24 sur 60 furent réhabilités. Leurs accusateurs, membres du Comité communiste de l'Institut — furent reconnus « calomniateurs ». Certains d'entre eux avaient fait des dizaines de dénonciations mensongères. La vie de l'Institut reprend peu à peu — jusqu'au nouvel accès d'épuration.

Beaucoup plus tragique est la situation dans les Instituts (il y en a 8)et dans les Ecoles (40) de Droit. Il faut savoir que, jusqu'en 1936, les suprêmes autorités juridiques, en matière de doctrine, étaient, chez les Soviets, Pachoukanis et le commissaire de la Justice Krylinko. Or, au cours de 1937, l'un et l'autre furent proclamés ennemis, trotskistes, boukharinistes, fascistes, etc. — et disparurent. Mais le personnel enseignant était, naturellement, trié à l'image des chefs déchus. On y a donc fait des coupes sombres. Ce qui arrêta le travail dans presque tous les Instituts de Droit. Et il est impossible, pour le moment, de le reprendre, car la doctrine *nouvelle* de Droit *n'est pas encore prête.* Donc, il n'y a ni de nouveaux maîtres, ni de nouveaux programmes ni de nouveaux manuels (la revue *La Justice soviétique*, avril 1938).

Finissons par un exemple tout récent. L'envoyé spécial de la *Pravda* publie, dans son numéro du 29 août dernier, les résultats de son enquête. Elle portait sur les causes de l'arrêt du travail de l'Université de Kazan (l'une des plus vieilles universités russes). Jusqu'au mois d'août 1937, l'Université fonctionnait normalement. A la fin de ce mois, le directeur de l'Université, prof. Ka-

maï, fut arrêté sous l'inculpation de trotskisme. Le recteur nouveau, Sitnikov, forma avec le secrétaire de la cellule communiste de l'Université, Lobov et un chargé de cours, Makarov, une « troïka » pour « l'épuration » générale. Comme résultat, la Faculté des Sciences exactes se vida presque entièrement ,et celle des sciences naturelles en grande partie. Mais, au printemps, le procureur de la République local et les organes de surveillance ont pu établir que beaucoup d'accusations étaient mensongères. Seulement, à la différence de « l'affaire » de Léningrad, les autorités locales n'osent pas, par peur des responsabilités, rétablir à leur place ceux qui ont souffert injustement. On ne réintègre que ceux qui ont eu la chance d'obtenir l'ordre de Moscou à ce sujet.

LES CONCEPTIONS ANTI-SOVIÉTIQUES
DANS LA PHYSIQUE MODERNE

Nous voyons — l'éternelle histoire! — que nous ne pourrons pas utiliser, faute de place, une dizaine de coupures qui nous restent. Nous ne dirons donc rien sur l'affaire du savant-biologiste Koltsov, accusé d'anti-darwinisme, ni sur celle du célèbre sinologue russe Alexéïév, chez qui on a trouvé (dans son histoire de la littérature chinoise) des passages anti-soviétiques ni sur bien d'autres choses. Bornons-nous à montrer par quelques exemples dans quelles conditions doit vivre la science de l'U. R. S. S.

Dans la *Pravda* du 12 juillet, nous trouvons le communiqué suivant :

...Les organes de surveillance du parti ont constaté que, ces deux dernières années, dans les travaux des savants physiciens soviétiques, se manifestent des déviations idéalistes tendant objectivement à la réfutation du matérialisme établi par le parti de Marx-Lénine-Staline, à la lutte contre l'athéisme et au raffermissement des croyances religieuses. Cette tendance était soutenue jusqu'ici impunément par le membre de l'Académie des Sciences Joffé; par les professeurs Tamme, Fock et autres. L'attitude particulièrement inadmissible était

celle de la revue *Les Progrès des Sciences physiques...* Les savants qui manifestent ces déviations invoquent, pour se justifier, la nécessité de tenir compte des travaux des physiciens étrangers. Mais les savants soviétiques doivent savoir qu'actuellement la physique des pays capitalistes est pénétrée d'idéalisme, ce qui la rend hostile à la science soviétique.

La *Gazette des Instituteurs* (N° 41, mars 1938), publie les instructions du parti pour préserver les instituteurs soviétiques enseignant l'astronomie des influences des conceptions « bourgeoises » dominant, en ce moment, dans cette science. A cet effet, disent les instructions, il faut lutter contre la critique nuisible de la géométrie euclidienne. Car c'est cette critique qui se trouve à la base des déviations les plus dangereuses, telles que les théories d'Einstein. Ces théories, en effet, sont immédiatement utilisées par les prêtres pour prouver que le monde est créé par Dieu. Les maîtres d'école ont le devoir de rejeter, notamment, l'idée du monde non-infini. Mais l'idée contraire, celle de l'infini, doit elle aussi être traitée avec beaucoup de précautions. En somme le mieux est de lire et de relire « l'Anti-During » d'Engels.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans nos articles précédents, de mentionner que plusieurs branches scientifiques furent proclamées « fausses sciences ». Ainsi, la pédologie et la psycho-technique (psychologie appliquée). On sait que ces deux sciences servent de base à la sélection et à l'orientation professionnelles — choses de première importance et qui se développent dans tous le monde civilisé. Or, vous n'en trouverez dans la presse soviétique pas un mot, pas une allusion. On ne parle que du « Stakhanovisme » qui n'est que le taylorisme poussé à l'extrême sous le couvert de « l'émulation socialiste ».

Telle est la situation de l'enseignement et de la science en U. R. S. S. (8).

(8) En septembre 1938 a été publiée, par le Comité Central du Parti communiste de l'U. R. S. S., une brochure sur l'*Histoire et la Doctrine du Parti*. C'est un véritable catéchisme dont la connaissance est obligatoire pour tous et toute « déviation » par rapport à lui est rigoureusement interdite.

LA LITTÉRATURE AUX PAYS CAPITALISTES ET LA LITTÉRATURE SOVIÉTIQUE

La *Revue Littéraire* (août 1938) compare la situation de la littérature en Occident et chez les Soviets.

Ce qui caractérise en ce moment la littérature de l'Europe Occidentale, c'est la débauche du mysticisme, l'emballement pour la pornographie. Ses types positifs, ses héros ne sont, maintenant, que voleurs, mouchards, prostituées, gangsters et souteneurs... Elle ne peut pas créer de véritables chefs-d'œuvre, car l'art vrai doit être animé d'un idéal supérieur. Par contre, notre littérature est libre car elle ne s'occupe que du beau véritable.

Il serait curieux de savoir ce que penseront de ce passage les Malraux, les Aragon, les Cassou, les Feuchtwanger, etc.

Mais voici quelques exemples pour illustrer la dernière ligne du passage cité. Nous avons, devant nous, une quinzaine de coupures relatant les « repentirs » des écrivains et des poètes soviétiques accusés de « toutes sortes de déviations » N'en citons que deux cas : du poète Pasternac et de l'écrivain Selvinsky, auteurs déjà connus ici.

A la réunion du Conseil d'Administration de l'Union des Ecrivains soviétiques le poète Pasternac et l'écrivain Selvinsky ont été mis sur la sellette. Le premier a été accusé de vouloir toujours avoir son « opinion particulière » et de se poser « au-dessus de la masse ». Dans son plaidoyer, Pasternac assurait que, malgré les multiples erreurs et fautes qu'on peut trouver dans ses vers, jamais il ne prétendait à se mettre au-dessus des « masses ». « Par toutes mes pensées, s'écria-t-il, je suis avec vous, avec le parti, avec le pays! » Il raconta ensuite, évidemment pour renforcer l'impression de sincérité, que le « calomniateur » André Gide, auteur de ces « répugnantes insinuations » contre les Soviets, cherchait avec insistance à le rencontrer et poussa l'audace jusqu'à venir chez lui pour faire une tentative — qui, certes, échoua — de tirer

de lui, Pasternac, quelque chose pour « ses sales manigances ».

Selvinsky, à part le crime d'individualisme, était accusé d'une grave erreur politique, qu'il avait commise dans l'un de ses ouvrages. Il la reconnut et exprima ses vifs regrets.

A la fin, l'écrivain Kirchone déclara : « Nous croyons Pasternac quand il dit être entièrement avec le parti et avec le pays. Il est un poète de beaucoup de talent. Mais il faut qu'il cesse de se tenir en dehors de notre atmosphère soviétique habituelle ». (*Izvestia*, du 28 février 1938.)

Le journal *L'Industrie*, du 20 août 1938, communique que récemment, le Commissaire de l'Industrie lourde, L. Kaganovitch (le « Commissaire d'acier », comme on l'appelle) convoqua à la rédaction de ce journal plusieurs poètes soviétiques pour les charger d'écrire des chansons pour les ouvriers fondeurs, lamineurs, ajusteurs, etc. Les poètes réunis se sont chargés d'écrire de beaux vers à la gloire : du « Commissaire d'acier », de Stakhanov, du Métro de Moscou et des ouvriers fondeurs, lamineurs, ajusteurs, etc.

Bien entendu, ils s'exécuteront. On ne sait pas si leurs vers seront « beaux », mais ils les feront, car autrement, ils seraient accusés de se mettre « au-dessus des masses », « en dehors de la vie soviétique» , etc.

La *Pravda* du 27 août 1938 critique sévèrement l'art dramatique soviétique. Il y a, chez nous, dit-elle, des centaines de pièces de théâtre. Leurs auteurs peuvent être divisés en deux catégories : ceux qui ont peur de toucher aux problèmes du jour. Ils s'enfoncent dans l'histoire, mais ne produisent qu'une falsification malfaisante de l'histoire. Et ceux s'occupant bien de la vie actuelle. Mais, pour éviter le risque, ils n'écrivent que sur des clichés établis : héros soviétiques surhumains, ennemis des Soviets, ramassis de tous les vices. C'est le règne de la routine. Or, dit l'auteur de l'article, Trénèv, la routine, c'est la mort de l'art. La *Pravda du Komsomol*, de son côté, dit à peu près la même chose sur les écrivains, en y ajoutant que

leur pacotille est devenue si évidente ces derniers temps, qu'involontairement vient le soupçon d'une moquerie consciente quoique masquée...

Mais ni l'un ni l'autre de ces journaux ne disent, naturellement, comment doivent agir les malheureux auteurs soviétiques. D'une part on leur *prescrit* d'écrire sur tel ou tel sujet, de *glorifier* les « Commissaires d'acier » et, en général, la réalité soviétique. D'autre part, quand ils s'exécutent, on les accuse de travailler selon les clichés établis et approuvés au lieu de créer librement. Telle est la situation des poètes et des écrivains en U. R. S. S.

« EXPÉRIENCES » SOVIÉTIQUES — VIVISECTION INUTILE

On se rappelle ce que nous avons dit plus haut sur deux causes des lacunes dans les cadres soviétiques d'enseignement. Transposez cela dans tous les autres domaines, industrie, Kolkhozes, armée rouge, etc. et vous aurez le tableau exact de la situation dans tous ces domaines. C'est partout la même choses : les « rythmes » absurdes, et impossibles et, d'autre part, la terreur. Dans la mesure où le bolchevisme était sincère (mesure bien modeste, car, avant tout, le bolchevisme était et reste partout une vaste entreprise du banditisme social), donc, dans cette mesure, son essence réside précisément dans ces « rythmes » fous et dans la terreur, sous tous les prétextes, contre les gens de métier qui s'y opposent. C'est cela qui explique l'échec de toutes ces « expériences » soviétiques — vivisection sanglante, aussi cruelle qu'évidemment inutile.

Mais cela n'empêche pas, certes, le gouvernement de Moscou de réaliser — ayant en sa disposition toute la fortune du pays — certaines performances qui frappent les yeux et l'imagination des visiteurs étrangers, tel, par exemple, le métro de Moscou, qui est certainement le premier au monde au point de vue du luxe : colonnes et murs en marbre rose, vert et blanc, statues et ornements en métal, etc. Mais voilà : le métro (qui ne dessert

que les quartiers du centre) est le premier au monde, mais Moscou manque presque totalement d'établissements de bains et de blanchisseries (c'est le président du soviet de Moscou Sidorov qui nous l'apprend). Les étrangers voient le marbre multicolore et la propreté du métro, mais ils ne voient pas la crasse des habitants. Il y a des *Palais de Travail* luxueux et de grands immeubles « dernier cri » (construits à la hâte, et par conséquent mal), mais la grande majorité de la classe ouvrière loge dans de mauvaises baraques, dans des masures, dans des taudis — la récente réunion plénière du Conseil Central des Syndicats de l'U. R. S. S. (1-15 septembre 1938) a constaté ce fait et tous les orateurs ont protesté contre cet état de choses (9).

Et ainsi partout. Les contrastes sans précédents, les bluffs des « plans » fantastiques, les cadres humains mal préparés et insuffisants à cause de la terreur. Tout récemment, le haut commandement de la marine de guerre a subi à peu près le même massacre que celui de l'armée rouge en juin 1937 (une dizaine d'amiraux fusillés). Le clan stalinien continue à mener une lutte farouche pour son existence contre le reste du pays (10).

CONCLUSION : LE REDRESSEMENT FRANÇAIS EXIGE, COMME CONDITION NÉCESSAIRE, LA DESTRUCTION DU MYSTICISME SOVIÉTIQUE

Il y a deux ans, en été 1936, la France a pu avoir l'avant-goût des rythmes et de la terreur communistes. Et elle en subit encore les conséquences. Un homme politique intelligent avait dit alors : chaque pays ne peut

(9) Pour faire accepter aux ouvriers russes leur triste sort, le *Manuel politique* de Volsky et Ingoulov, 1937, affirme qu'au cours de la seule année 1933, dans différents pays capitalistes : Angleterre, France, Allemagne, Italie — deux millions quatre cent mille ouvriers sont morts de faim (p. 24) et la *Pravda* racontait en octobre 1935 que des ouvriers, à Paris, fouillent dans des poubelles pour trouver quelque chose à manger.

(10) A Londres, a paru récemment le livre intéressant *The red Army*, du communiste allemand Wollenberg, qui, avant de fuir, avait occupé pendant quinze ans des postes militaires importants en U. R. S. S. Il nous révèle l'histoire des complots dans l'armée rouge contre la dictature stalinienne et la cause de leurs échecs.

supporter *qu'un certain rythme, assez modéré, des réformes sociales*. Ce rythme dépassé, le pays plonge, plus ou moins vite, dans toutes sortes de difficultés (financières, économiques, etc.) et, finalement, dans le désordre, le chaos, les désastres. Cette profonde vérité politique reste inaccessible non seulement aux masses ignorantes mais aussi à bien des intellectuels de gauche hautement qualifiés. Une partie de la population, sous le choc dur des leçons de choses, l'a comprise ou, plutôt, sentie.

Mais le « monde clos » du communisme, ce monde qui, comme nous l'avons dit, entoure les œuvres vives de la nation (syndicats importants gouvernés par les militants communistes), vit toujours dans l'illusion des « rythmes bolchevistes ». Les leçons de choses et la propagande des Kleber-Legay ne l'ont entamée que fort peu.

Car le parti communiste entretient quotidiennement, par les mensonges (conscients et organisés) sur le paradis soviétique, sa foi mystique en « plans » quinquennaux et autres réalisés au moyen de ces rythmes. On a pu voir, au cours des journées critiques de septembre 1938, jusqu'à quel point cette partie, très importante, de la classe ouvrière fait un monde à part, qui ne poursuit que ses propres buts. Des grèves (avec occupation et incidents violents) dans le bâtiment, dans les aciéries de Longwy, chez Latécoère, etc. Aucun argument invoquant les intérêts de la défense nationale n'agissait sur eux. Pourquoi? Parce qu'ils avaient une autre foi mystique inébranlable, celle en la toute-puisance de l'armée rouge des Soviets. A la fin de septembre 1938, on pouvait entendre, dans la banlieue parisienne, maints ouvriers communistes affirmant qu'en cas de nécessité, immédiatement des millions et des millions de soldats rouges vont se mettre en marche pour secourir la France et écraseront tout devant eux. C'est la réédition, mais dix fois pire! du célèbre « rouleau compresseur » de 1914 (11).

Ces deux funestes illusions peuvent, à chaque mo-

(11) Voir dans *Le Réveil Economique* du 3 août 1938 et dans *La République* du 21 septembre 1938, nos articles sur la valeur de l'armée rouge d'après les données de la presse soviétique.

ment, mettre la France en situation périlleuse. Elles constituent donc un très grave danger. Il est temps d'en finir avec ceux qui, en mentant *sciemment,* entretiennent dans la classe ouvrière française cette mystique. C'est à l'Etat de le faire.

Qu'il s'inspire des exemples salutaires de la Suisse et de la Finlande qui, autant qu'on sache, ne sont pas devenus Etats fascistes pour avoir dissous leurs partis communistes respectifs. D'autre part, il faut continuer et parachever l'œuvre des Kléber-Legay, des André Gide, des Yvon, etc. C'est autrement difficile. Car la *mentalité* bol-(mais il ne le peut pas, n'ayant, lui, aucune autonomie) Même si le parti communiste français voulait *sincèrement* (mais il ne le peut pas, n'ayant, lui, aucune autonomie), faire machine arrière, cela lui serait extrêmement difficile, car cette mentalité s'est solidifiée, au cours de ces vingt ans. C'est à tous les hommes de bonne volonté de fournir l'effort nécessaire pour dissoudre, par la diffusion de la vérité, cette mentalité imperméable à l'expérience, ce corps solidifié, ce véritable *corps étranger* dans l'organisme de la France. Ce n'est qu'à ce prix que la France guérira. Ce n'est qu'à ce prix qu'elle pourra résister victorieusement (dans tout le sens de ces mots) aux autres idéologies et systèmes totalitaires, étroitement apparentés avec leur modèle bolcheviste, et qui tendent, eux aussi, et avec le même acharnement, à détruire la civilisation française et la paix et la liberté et l'indépendance de l'esprit dans le monde entier.

W. DRABOVITCH.

QUELLE FUT LA VERITABLE DECOUVERTE DU BOUDDHA?

—

Le Bouddha après « quatre fois sept jours » interrompit sa méditation sous le figuier aux feuilles productrices d'ombres, parce qu'il avait fait une découverte. Cette découverte concernait le monde des Dieux et des hommes, — et non pas le monde des hommes seulement, — et elle avait trait à leur salut. Ceux qui sont sauvés sont ceux qui d'abord ont été perdus.

Le Bouddha avait pressenti cette découverte et compris la nécessité de la faire. Il avait tenté d'y arriver par des pratiques d'ascétisme rigoureux, il avait jeûné et constaté que le jeûne n'est pas un adjuvant des facultés intuitives. Aussi il avait accepté un plat de riz au lait, préparé par une excellente femme appelée Sujata. Ce plat était assez important et devait suffire à sa subsistance pour plusieurs jours. Le Bouddha en fit quarante-neuf boulettes et les absorba sur-le-champ, par réaction contre l'absurdité du jeûne. La découverte fut sans doute grandement aidée par ces boulettes. Aussi, il faut noter que le plat de riz de Sujata comportait une légère addition de miel. Les rapports du corps et de l'esprit sont pleins de mystère.

Quand, par l'illumination, la découverte relative au salut fut accomplie, le Bouddha fut joyeux et alla s'asseoir sous d'autres arbres, voisins du figuier, pour com-

parer la qualité de l'ombrage et des aromes végétaux. Les plaisirs du sage sont incompréhensibles pour les hommes ordinaires. Ce ne fut qu'après ces plaisirs qu'il alla trouver ses disciples et qu'il leur annonça la découverte. Il avait hésité auparavant, ne sachant pas s'il était sage de la révéler ou s'il fallait la garder pour lui.

Quelle était cette découverte? Depuis vingt-cinq siècles on répète à satiété que le Bouddha a découvert que la vie était douleur et qu'il importait pour l'homme d'en sortir pour entrer dans le Nirvana.

D'abord, que la vie soit douleur, cela est relatif à chacun. Ensuite, bien avant le Bouddha, un grand nombre de sages de la religion de Brahma professaient la même opinion que lui sur la vie et pensaient qu'il faut y échapper. Le nord de l'Inde était plein d'ascètes qui méditaient sous d'autres figuiers ou sous d'autres arbres d'une autre espèce, et, si leur méthode ne comportait pas quarante-neuf boulettes de riz additionnées de miel, ils n'en aspiraient pas moins à la délivrance et au Nirvana.

Qu'a donc découvert le Bouddha? Que comptait-il dire à ces deux « nobles sages », les maîtres qui l'avaient instruit et qu'il ne put instruire à son tour, car ils étaient morts? Qu'alla-t-il révéler près de Bénarès aux cinq compagnons de ses premières méditations, qu'il avait quittés pour atteindre l'illumination sous le figuier? Assurément il ne les rejoignit pas pour annoncer que la vie était douleur et qu'il fallait atteindre le Nirvana. Cela, ils le savaient bien.

Ce qu'il leur apprit, ce fut le résultat de son illumination, ce qu'il avait vu avec l'élan de son esprit, c'est-à-dire la raison de la douleur de la vie et par quelle nécessité il fallait atteindre sans retard le Nirvana.

Car chaque homme aurait pu répondre au Bouddha : La vie n'est pas douleur pour moi et je préfère au Nirvana, serait-il une béatitude consciente, l'activité, la joie grossière de la vie, le contact direct avec la matière. Quand le problème se pose pour eux, tous les hommes du vaste occident et cela depuis des millénaires, se font cette réponse à eux-mêmes, sans la plus petite hésitation.

Même pour ceux-là, le Bouddha avait un argument péremptoire, qui était la seule explication à son rejet systématique de la vie, à la précipitation qu'il fallait apporter au détachement.

La découverte du Bouddha provenait de sa vision clairvoyante, par laquelle il avait remonté le cours des temps afin d'atteindre les origines de la terre et de connaître la source première de la vie. Car chez ce peuple de métaphysiciens, c'était là la question capitale, éternellement discutée. La découverte ne pouvait avoir trait qu'à la vie de la terre primitive, qui était la base des préoccupations de tous les philosophes de ce temps. C'était la terre qu'il invoquait sans cesse à ce moment-là. On en a la preuve. Les sculpteurs qui l'ont représenté pendant la méditation sous le figuier l'ont tous sculpté avec la main droite étendue la paume en bas, montrant la terre du doigt, pour qu'il n'y ait aucun doute.

Le Bouddha a vu la naissance de la terre, puis le déroulement de sa vie, puis sa mort. Et il a perçu que le point de cette évolution où il se trouvait, lui, le sage assis sous le figuier, était non un instant de la vie de la planète comme chacun le croit, mais un instant de cette mort, un instant de la longue dissolution du cadavre terrestre.

Il s'est rendu compte qu'il y avait eu pour la terre une longue période de vie ignée. Les vrais habitants de la terre jouissaient alors de l'élément feu, celui de la transformation perpétuelle, et ils avaient émigré pour d'autres destinées quand la planète s'était refroidie et quand était apparue la monstruosité parasitaire qu'est la matière, l'écorce de mort sur laquelle ne peuvent subsister que les résidus du cadavre.

Le Bouddha, par son don de vision, a assisté à l'ascension des êtres du feu vers d'autres mondes, il a assisté à la coagulation gigantesque de la planète, quand le règne des essences laissa la place à la puissance de densité, à la force qui matérialise. Il a connu l'erreur des retardataires humains qui ont préféré la lente mort sur la terre en voie de durcissement.

Et en même temps que cette vision infiniment mélanco-

lique, il a vu l'unique moyen d'échapper à l'inéluctable extinction spirituelle promise aux hommes à la fin des âges. Il a vu que la grande loi inconnaissable, dans sa clémence pour les attardés et les imprudents, avait laissé une porte de sortie qui menait au Nirvana. On l'atteignait par le détachement, par la fin de l'ignorance, la connaissance des modalités de la loi.

Mais pour passer par la porte, pour que l'accès du Nirvana fut possible, il a vu aussi que le temps était limité, qu'il fallait se hâter, car il a dit :

— Ne vous occupez pas d'autre chose! Cela seul importe!

L'accession au Nirvana, c'est-à-dire à un état exempt de douleur, peut devenir, pour des causes qui nous échappent, de plus en plus difficile. Les organes se matérialisent et la pensée fait de même. Les murs de la prison vont s'épaississant. Le simple bon sens indique que sur une planète, qui se contracte et se durcit, l'esprit captif sera condamné à suivre la même évolution et aura de plus en plus de peine à s'élancer dans les univers immatériels. A la réflexion, c'est la conception contraire de l'esprit évoluant vers la perfection sur un monde en marche vers le néant, qui paraît absurbe.

Le Bouddha craignit de ne pas être compris ou d'enseigner une vérité trop triste. Il songea à garder le silence. Mais par le même pouvoir qui lui avait montré le passé de la terre, il entrevit son avenir.

Très loin dans le futur, il discerna les ombres du véritable enfer et de l'éternelle mort. Il y aurait un temps où ceux qui avaient confondu l'amour physique des formes avec l'amour de la vie s'apercevraient qu'ils sont à jamais captifs de la densité de la matière, c'est-à-dire qu'ils ont à jamais perdu la vie tellement aimée. Les âmes non libérées comprendraient trop tard la beauté de l'esprit perdu, ce que les religions appellent peut-être, dans leur confus pressentiment, la souffrance par l'« absence de Dieu ».

Ce fut ce qui lui donna, jusqu'après sa quatre-vingtième année, le courage d'enseigner aux hommes le chemin de

la délivrance. Ma doctrine est une doctrine de salut, disait-il.

Sans doute entrevoyait-il, dans le crépuscule des millénaires futurs, pareille à un ossement en voie de désagrégation, cette planète gelée et traçant son ellipse inutile dans les étendues silencieuses.

§

Si l'on trace une courbe spirituelle qui passe à travers vingt-cinq siècles et va du figuier de Bodh Gaya à une chaire de la faculté d'Iéna où un professeur éminent enseigna la physiologie aux environs de 1880, on est amené à faire un curieux rapprochement. La courbe unit le sage de l'Inde au savant W. Preyer, qui faisait autorité en matière de science, fut traduit en français par Jules Soury et était encore cité dans un des derniers ouvrages de Jean Rostand (1).

Il faisait autorité avec la réserve qu'une de ses théories sur l'origine de la vie avait un caractère étrange et dont il était convenu qu'il fallait se méfier. Son étrangeté était de reposer sur le bon sens et d'être contraire aux théories généralement admises.

Voilà ce que disait Preyer.

La vie ne naît jamais que de la vie. L'expérience montre que les organismes vivants descendent toujours d'autres organismes vivants et qu'il n'y a pas de génération spontanée. Or, tous les hommes de science sont à peu près unanimement d'accord pour faire sortir, *à l'origine*, les premiers corps organisés de la matière inorganique. La vie serait donc sortie de ce qui est sans vie. Pourtant, il n'en est rien. La vie ne peut avoir sa source dans la matière brute.

A l'origine, toute la masse incandescente du globe terrestre représentait un organisme unique, gigantesque. Le puissant mouvement dans lequel était sa substance était sa vie. Lorsque le globe commença à se refroidir, les substances

(1) Jean Rostand : *Etat présent du transformisme*, Stock.

qui ne pouvaient plus exister à l'état fluide à cette température se séparèrent en masses solides (2).

Le protoplasme originel dont sont issues les formes connues de la vie demeure comme un vestige de l'activité vitale intense de la planète, activité qui alla se ralentissant par la perte de ses essences animées, par l'abaissement de la température.

Les métaux lourds, autrefois eux aussi éléments organiques, demeurèrent solides et ne restèrent plus dans la circulation d'où ils étaient sortis. Ce sont les signes de la rigidité cadavérique qui atteint cet antique et gigantesque organisme incandescent, dont le souffle était peut-être une vapeur de fer brillante, le sang du métal en fusion et qui, peut-être, se nourrissait de météorites (3).

Ainsi, le Bouddha et le savant moderne sont d'accord pour considérer la terre comme une planète morte dont la période de vie s'est terminée jadis avec son durcissement.

A un moment des âges, les êtres pour qui le feu était ce que l'air est à présent pour nous, les Pyrozoaires, quittèrent la terre, laissant derrière eux une essence plus lourde, le reliquat de leur vie, destinée à vivre sur le cadavre de pierre et d'eau de leur monde refroidi. Ainsi, l'origine de la vie cesse d'être mystérieuse. Il n'est point nécessaire d'imaginer une génération spontanée qui se serait produite une fois seulement au moment de la création ou, sous le nom de panspermie, la chute de germes à travers l'espace. La vie est née de la vie, sans création brusque ou successive, comme on l'a supposé de façon déraisonnable. Elle a seulement changé d'aspect.

§

A partir du moment où l'on considère la terre comme un cadavre, une foule de choses incompréhensibles devien-

(2) Verworn: *Résumé de la théorie de Preyer* dans : « *Physiologie générale* ».

(3) W. Preyer : *La science de la nature et ses problèmes*, Berlin (ouvrage malheureusement non traduit, comme tant d'ouvrages intéressants !).

nent claires. Ce n'est pas vainement que certaines écoles bouddhistes prescrivaient, pour mieux comprendre le monde, de méditer sur l'évolution d'un corps mort et sur les étapes de sa décomposition.

La victoire du mal et de la haine, la loi primordiale qui veut le triomphe du plus fort au mépris de la justice, tout cela cesse d'être une injure à la raison. On imagine aisément que, sur un déchet cosmique, justice, amour, beauté ne peuvent être qu'accidentels, ne sont là qu'à titre de grâce. Ainsi, sur le corps d'une bête morte où se concentre la laideur de la matière, pousse tout de même un peu d'herbe ou une fleur et l'on ne songe pas à exiger une rose aux nuances délicates.

La vie douée d'ailes, celle qui avait en elle les propriétés spirituelles de développement sans fin, a quitté jadis cette planète quand elle est devenue inhabitable. Cette vie de l'incandescence et du feu avait-elle donné naissance à des créatures animées de conscience? C'est vraisemblable. Elles abandonnèrent l'élément spirituel inférieur, les essences non épurées que tentait l'étreinte de la matière.

Ces essences se développèrent dans des incarnations de végétaux, d'animaux, puis d'hommes. Selon la loi cosmique qui régente les univers bien au delà des systèmes solaires visibles, elles s'orientèrent malgré elles vers une certaine perfection qui mène à la conscience, mais dans la mesure où la perfection est possible sur un cadavre de planète.

Les formes parasitaires où se manifestèrent ces essences retardataires eurent leur naissance et leur apogée, puis elles commencèrent leur déclin. Non seulement, il n'y eut plus d'apparitions d'espèces nouvelles d'arbres et de créatures, mais beaucoup d'espèces s'éteignirent. La science enseigne unanimement que la terre a devant elle une immense durée de développement et chacun peu se dire à part lui-même qu'il a bien le temps, car chacun ignore ou se refuse à croire qu'il sort d'une poussée parasitaire, issue de la mort.

Dans leur orgueil insensé, les hommes ont longtemps cru que l'univers entier était créé à leur usage et que la

terre était le seul centre habité des mondes visibles. Quand l'invraisemblance de cette croyance est apparue, il s'est créé une foule de petits idéalismes qui n'aspiraient qu'à la remplacer. Ces idéalismes promettent à l'homme des destinées inouïes. Il y est question de perfections idéales, de conquêtes du divin, accessibles par quelques efforts, par quelques lectures. Vers cette perfection, on pourrait aller sans hâte, grâce aux prodigieuses facultés humaines et aussi à la durée probable de la terre.

Un savant naturaliste, M. Naudin, a évalué la durée maximum de la vie animale sur le globe à environ une cinquantaine de millions d'années. Si l'on songe que l'homme existe depuis environ trois cent mille ans, l'avenir paraît tout à fait rassurant. Mais il en est des planètes comme des hommes et un accident imprévisible peut survenir. Aucune évaluation scientifique de la vie de la terre ne néglige l'hypothèse de cet accident. S'il doit se produire un jour, il est déjà déterminé par les mouvements cosmiques. Peut-il avoir été pressenti ou vu, malgré l'énormité de l'échéance dans l'espace, par quelques âmes d'élite? Le Bouddha en a-t-il eu connaissance?

Quoi qu'il en soit, ceux que les hommes ont considérés comme les plus sages d'entre eux, ceux qu'ils ont appelés des sauveurs, se sont rencontrés pour dire qu'il fallait se hâter si l'on voulait accéder au salut.

Jésus, qui ne parlait pas comme le Bouddha à des métaphysiciens spécialisés, mais à des hommes très simples, voulant leur faire comprendre qu'il était nécessaire d'aller vite, ne craignait pas d'exagérer et les menaçait d'une prochaine fin du monde.

« Je vous dis en vérité que cette génération ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies. »

Et il a dit aussi :

« Beaucoup d'appelés, peu d'élus. »

Ceux qui ajoutent foi aux paroles des premiers Pères de l'Eglise seront impressionnés par leur unanimité à penser qu'il n'y aurait qu'un tout petit nombre d'hommes de sauvés. Par salut, ils entendaient l'équivalent de la béatitude du Nirvana bouddhiste, la participation à la

conscience suprême. Lequeux a publié et traduit au XVIII[e] siècle un *Traité sur le petit nombre des élus,* où sont rassemblées les opinions de ces Pères, hommes méditatifs et désintéressés, qui avaient examiné le problème du nombre et professaient tous la même opinion sur le caractère minime de ce nombre.

Ainsi, d'après tous les sages qui se sont concentrés sur ce problème, il n'y aurait pas une heure à perdre, car il ne faut pas oublier que la route est longue. Et cependant, les hommes n'apportent aucune hâte à la poursuite de la seule chose essentielle, leur salut. L'immense durée que l'on croit avoir devant soi, au lieu d'être une aide, est plutôt un facteur contraire, si l'on prend le chemin qui fait rétrograder. Et ce chemin, les hommes l'ont pris, bien que prévenus par ceux qu'ils nomment justement leurs maîtres. Dans un unanime élan, ils se sont précipités vers une jouissance de plus en plus grande de la vie matérielle et ils ont donné à ce mouvement rétrograde le nom de progrès.

La soif de vivre, le désir qui enfante la souffrance et le mal sont multipliés et déifiés. Un aéroplane qui traverse l'air jette les hommes d'Occident dans une extase délirante, une admiration du génie humain que rien, semble-t-il, ne pourra plus modérer. Ils ne réfléchissent pas que ces machines volantes ont surtout servi jusqu'à présent et serviront dans le futur à transporter des engins de destruction et que c'est là leur merveilleuse utilité. Si l'on calculait le bien et le mal apportés par cette invention et par toutes les inventions du soi-disant progrès, en tenant compte de l'augmentation proportionnelle de désirs inassouvis, causes de souffrance, on verrait que le mal l'emporte dans une énorme mesure sur le bien. La vitesse fait découvrir des pays, mais ne donne pas la paix à l'âme. Les découvertes des laboratoires diminuent les épidémies, atténuent certaines souffrances, mais des maladies nouvelles apparaissent, plus cruelles, aussi inexorables. Et l'on n'a qu'à mettre dans la balance les races détruites par les civilisateurs, Maures d'Espagne et d'Afrique, Caraïbes, Zélandais, Indiens de l'Amérique et voir avec

quelle hypocrisie, sous le nom de contrat de travail, ces civilisateurs ont reconstitué à leur profit l'antique esclavage, un esclavage dramatisé par l'alcool et où la pitié ne peut plus intervenir parce que ceux qui sont les bourreaux sont en même temps les défenseurs du progrès.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement leurs frères humains que les apôtres du progrès ont mis à mort. Ce sont leurs alliés naturels des autres règnes, les végétaux et les animaux. Si l'on pouvait comparer l'image de la terre, il y a encore deux mille ans, avec celle d'aujourd'hui, l'on verrait une saisissante différence. Le temps est peu éloigné où les dernières grandes forêts seront détruites, où le plaisir du sportsman chasseur aura anéanti les espèces animales qui ne sont pas utiles à la nourriture de l'homme. La terre ressemblera alors à cet ossement cosmique entrevu par le Bouddha au cours de son illumination.

Il n'y a pas de progrès, mais une formidable régression. Et cette régression est sans remède, car on l'a mise sur un piédestal, telle une Minerve bâtie par Edison avec un masque d'acier chromé, une couronne de fils électriques, une T. S. F. sous le front et une bouche stupidement ouverte pour annoncer des victoires de boxeurs ou des vitesses de sous-marins.

§

Mais nous n'avons pas le droit de désespérer. L'homme a des frères spirituels, qu'il a quittés il y a des millénaires, et le secours doit venir d'eux. Pour s'arracher de cette matrice de pierre, de cette tourbillonnante planète inexorablement vouée à l'ossification et au gel, il peut compter sur des intelligences supérieures à la sienne, dont le génie évolutif doit certainement comporter la pitié puisqu'ils nous en ont laissé le germe. L'amour est l'essence du monde. Tous les êtres ne font qu'un par l'esprit. Cette unité doit être cosmique, embrasser le système solaire et même des groupes de systèmes solaires. Nous ne pouvons être abandonnés. Qui sait? Nous sommes peut-être même l'objet d'une attention constante et, s'il y a un abandon, il ne vient que de nous.

On peut supposer davantage. L'intervention est peut-être la règle et c'est nous qui la repoussons ou l'empêchons de se manifester. Il y a peut-être une science de l'appel et c'est cette science qu'on devrait cultiver, plus que les lois de la mécanique. Certains ont découvert en eux-mêmes cette mécanique transcendante et se sont détachés dans la joie. Ceux-là ont renoncé au combat de cette terre, ils ont jugé vain d'assurer le triomphe du bien sur le mal. Mais on ne peut les accuser ni de pessimisme, ni de découragement. Ce sont eux les vrais amants de la vie. Mais de la vie supérieure, de ce que le Bouddha nommait Nirvana et qui est la claire béatitude de l'esprit vivant et conscient.

MAURICE MAGRE.

LES
LEÇONS DE LA MOBILISATION

—

On n'entend pas tirer ici les leçons d'ordre militaire de la récente mobilisation, mais celles d'ordre moral. Disons pourtant que les officiers de réserve nous paraissent, ainsi que ceux de l'active qui n'ont pas fait la guerre, trop sévères dans leurs appréciations. Une armée mobilisée n'est au point qu'au bout de plusieurs mois d'adaptation à cette vie nouvelle qu'est, pour elle, celle des opérations de guerre; et encore doit-elle continuer à faire face à des problèmes presque toujours imprévus. Souhaitons pourtant que « les bureaux », y compris le Conseil supérieur de la guerre, tiennent désormais mieux compte des avis de ceux qui commandent la ligne Maginot.

Au point de vue moral, tout le monde tombe d'accord sur le parfait esprit de l'armée : officiers, gradés, hommes, tant de l'active que de la réserve, rivalisaient d'entrain et de bonne humeur, malgré certains inconvénients auxquels il vient d'être fait allusion. Les Parisiens se montraient inquiets de l'impression produite par les quelques manifestations qui eurent lieu à la gare de l'Est et répétaient à leurs camarades qu'ils avaient promptement mis à la raison les étrangers qui en étaient les auteurs. Quant à la population alsacienne et lorraine, elle fut admirable de sang-froid et d'énergie, malgré les bruits d'évacuation massive que l'on faisait courir à dessein.

Pour la première fois, on s'est rendu compte de ce que pouvaient donner les nouvelles formations de troupes fron-

talières. On sait, en effet, que les militaires de la réserve et de la territoriale des trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle sont mobilisés sur place et renforcent immédiatement les garnisons des ouvrages de la Ligne Maginot. Ils sont habillés, équipés et armés à la mairie de leurs communes où l'on voyait leurs femmes ou leurs enfants venir reprendre leurs effets civils. Ce que les officiers admiraient le plus, c'était l'esprit de discipline de toute cette population uniquement occupée d'assurer la défense de la frontière : de *leur* frontière. On en donnera une preuve suffisante en disant que ces hommes, mobilisés pendant une quinzaine de jours à quelques centaines de mètres de leurs maisons, couchèrent dans les ouvrages ou sous la tente sans qu'il fût besoin d'exercer sur eux la moindre contrainte et que femmes et enfants leur apportaient, sur place, ce dont eux et leurs camarades avaient besoin. On vit aussi les curés visiter régulièrement leurs paroissiens, se transformant spontanément en aumôniers militaires, distribuant cigarettes, jeux de cartes, apportant surtout des nouvelles dont tous étaient très friands, faute de recevoir des journaux.

Croyait-on, sur la Ligne, à la guerre? Non. Comme me l'expliquait un jeune Breton de l'active qui, dissimulé derrière un arbre, surveillait consciencieusement les « Boches » qui travaillaient, nuit et jour, sur la rive opposée : « Ils ne peuvent venir chez nous et nous ne pouvons aller chez eux, alors ça ne peut aller bien loin. » Eh bien, malgré cette certitude qu'officiers et hommes partageaient, tous firent leur devoir comme si la guerre devait éclater : et c'est ce qu'il y eut de plus réconfortant pendant ces journées pleines, malgré tout, d'anxiété.

C'est que tous les Français se sentaient de nouveau *unanimes*. « Croiriez-vous, me disaient, dans le train qui nous ramenait de Strasbourg à Paris, de jeunes ouvriers, que, pendant ces quinze jours, on n'a pas dit un mot de politique? » Parole bien profonde mais pas tout à fait exacte, car on ne se gênait pas pour accuser les « Rouges » et surtout les Juifs *d'avoir voulu la guerre.*

Au juste, ce que voulaient dire les fils des *poilus*, c'est qu'en cette période où la France fut de nouveau en danger, tous comprirent, comme de 1914 à 1918, la nécessité bienfaisante du patriotisme et la malfaisance de la politique des partis.

Ces jeunes hommes, si fiers d'avoir fait leur devoir et qui étaient prêts à donner leur vie pour le Pays, n'avaient pas oublié, comme on l'avait cru, la Grande Guerre et ceux qui la firent. Ils avaient entendu leurs pères la leur raconter et, alors qu'on les croyait inattentifs, ils recueillaient de ces souvenirs ce que leurs âmes d'enfants en comprenaient le mieux; aussi voulurent-ils rentrer à Paris avec un collier de barbe « *pour montrer que pendant* 15 *jours, ils ne s'étaient pas rasés* »; il ne leur manquait pas même la « *canne des tranchées* », coupée dans les forêts de la frontière.

« Unis », eux aussi l'ont été. Quelle cordiale simplicité mais aussi quel esprit de discipline entre les hommes, les gradés et les officiers, en ligne et même dans le train, une fois démobilisés! Plus de « *lutte de classes* » entre le bourgeois qui devait à son instruction supérieure ses galons d'officier et l'ouvrier qui jugeait cette inégalité nécessaire.

Mais unis, le demeureront-ils longtemps, maintenant qu'ils ne sont plus que le troupeau dont vivent ces politiciens qu'ils ont maudits pendant quelques jours, comme leurs pères l'avaient fait pendant quatre ans et demi?

Cette union des Anciens Combattants fut, durant l'après guerre, la grande, l'unique préoccupation de ceux qui vivent des divisions des Français. Ce qui nous avait tous unis c'était l'amour de la Patrie, c'est à lui qu'on s'en prit sans relâche.

Sous le prétexte de remédier à des injustices sociales évidentes, un grand nombre des démobilisés entrèrent dans des organisations syndicales dont ils ne saisissaient pas l'esprit internationaliste et, peu à peu, ces anciens soldats se conduisirent, en tant que citoyens, comme si la Patrie n'existait pas; de plus, ils furent peu à peu sub-

mergés par la marée montante des générations plus jeunes à qui on avait dénoncé le patriotisme comme le grand mal.

Mais qu'allait faire la grande masse des catholiques qui, dans leur ensemble, s'étaient montrés si bons Français? La question était vitale pour les hommes de métier dont nous parlons. Ils manœuvrèrent, reconnaissons-le, avec une suprême habileté. Ils acceptèrent de renouer des relations avec la hiérarchie ecclésiastique, de faire avec elle la « *politique des gains acquis* », grâce à quoi toutes « *les forces spirituelles* » furent employées, *chez nous* mais pas ailleurs, à saper le patriotisme.

On ne peut, même dans ses grandes lignes, retracer cette lamentable histoire du haut clergé français se faisant, pour la première fois, l'instrument d'une politique dirigée contre le Pays : qu'on se rappelle l'attitude magnifique du général de Castelnau barrant la route à cet internationalisme, à cet antipatriotisme comme il l'avait barrée à l'invasion allemande devant Nancy et dénonçant publiquement l'attitude criminelle de la Jeunesse catholique qui s'excusa officieusement en disant « *qu'elle avait reçu des ordres* ». Cela ne date pas de si loin : des derniers mois de 1932. Et peut-on aussi oublier cette campagne en faveur de « *l'objection de conscience* » menée, pendant l'hiver suivant, par les *Volontaires du Pape,* avec l'approbation au moins tacite du Nonce, et qui ne prit fin que sous la menace de poursuites judiciaires formulée par le Généralissime.

Si nous rappelons ces faits si tristes pour tout Français, ce n'est pas pour porter atteinte à cette union nationale que nous voulons croire en voie de reformation; mais bien parce qu'elle court de nouveaux dangers ou, plus exactement, parce qu'elle est toujours tout aussi menacée.

Les politiciens qui vivent de nos divisions ne peuvent s'en prendre, au moins momentanément, au patriotisme et même au militarisme qu'ils ont exaltés, sur l'ordre de Moscou, pour préparer la guerre générale dont devait sor-

tir la bolchevisation de la France, puis de l'Europe. De même, il leur est impossible de déclancher rapidement un grand mouvement anticlérical; or le temps presse; de plus ce serait donner l'occasion aux catholiques ou aux simples spiritualistes de se fédérer et c'est à leur désunion que l'on tient le plus, celle du *monde du travail* étant acquise pour une durée qui paraît devoir être longue.

Au lendemain de la guerre, bien unis comme ils l'étaient et soutenus par la sympathie de tous les anciens combattants, les catholiques auraient dû obtenir l'abrogation des lois laïques, comme le leur proposait M. Daudet, alors député de Paris. Mais la *Chambre bleu horizon* se laissa manœuvrer par quelques vieillards ou valétudinaires à qui, pour ne l'avoir pas faite, la guerre n'avait rien appris. Le mot d'ordre fut de ne pas *abuser* de la *victoire* pour préparer des élections d'où sortirait un Parlement encore plus catholique. Le général de Castelnau, lui-même, vota le *maintien des lois laïques*, sur l'ordre du Nonce comme il devait le dire plus tard.

La religion du grand soldat était, il faut le reconnaître, mal éclairée. Le Magistère de l'Eglise, qui rentre dans son pouvoir de juridiction, a pour objet d'enseigner le dogme et la morale et non de faire des principes de celle-ci — surtout sous une forme impérative — l'application politique. L'Eglise condamne, comme mauvais en soi, l'athéisme et la neutralité scolaires, ce qui est son devoir et son droit, mais elle n'a pas à décider si, dans tel ou tel pays, les citoyens doivent les abroger ou les maintenir, au moins momentanément en vue du maintien de la paix publique : dans le cas qui nous occupe, c'était aux membres du Parlement et non au Nonce apostolique d'examiner si ces lois, mauvaises en soi et donc nuisibles à la France, devaient être abrogées.

Après les élections de 1924, les catholiques, de nouveau menacés de persécution, se fédérèrent sur l'initiative du général de Castelnau mais, deux ans après, l'union ainsi réalisée vola en éclat sous la condamnation de l'*Action française*, service que Briand obtint du Saint-Siège après

le lui avoir longtemps demandé. Il ne restait plus, pour parfaire la division des catholiques, qu'à aiguiller leur « gauche », soutenue par Rome, vers l'internationalisme, l'antimilitarisme et l'antipatriotisme, ce qui fut fait comme il vient d'être rappelé.

A l'heure actuelle, ces mêmes catholiques sont l'objet d'une manœuvre plus savante encore et qu'ils ne déjoueront qu'autant qu'ils la discerneront nettement.

Il ne s'agit plus, au moins pour le moment, d'en faire des internationalistes, des antimilitaristes et des antipatriotes, mais de les empêcher de s'unir.

Le mot d'ordre qu'on leur a passé est le suivant : la France a besoin d'une mystique, il faut que ce soit la *mystique chrétienne*.

Le mot mystique a beaucoup servi à certain politicien : dans le cas présent il n'a aucun sens, au moins dans notre langue. L'union ne peut donc être que verbale et c'est bien ce qu'on veut. Les catholiques s'en rendront bien vite compte eux-mêmes et chacun s'en retournera chez soi, découragé par ce nouvel et inutile effort.

Mais un autre résultat aura pourtant été acquis : l'union n'aura pas été faite entre les catholiques et ceux qui ne le sont pas, au moins politiquement parlant. D'une *mystique chrétienne* la grande majorité des Français ne veut pas, parce que chrétien signifie pour eux la domination de la Hiérarchie ecclésiastique. Et ils n'ont pas tout à fait tort : les catholiques fidèles sont payés pour savoir qu'il est avant tout exigé d'eux d'être *dociles*, surtout en matière politique.

L'union de tous les Français est nécessaire pour faire face aux périls de l'heure; elle peut être efficace, la peur qu'elle inspire le prouve. Qu'elle se fasse sur la loi naturelle qui a Dieu pour auteur et sans laquelle les sociétés ne peuvent vivre, que le Christ n'a fait que restaurer dans sa pureté première et que, au fond, chez nous, tout le monde admet et observe en quelque façon! Dès lors si l'on est d'accord sur les idées, pourquoi discuter sur les mots et laisser les gens de métier tirer profit de cette confusion

verbale? Pourquoi ne pas dire par exemple : « Les parents ont le droit d'élever leurs enfants selon leur idée », pour employer l'expression populaire. Tous comprendront et approuveront.

De même pour l'organisation du travail, qui est la question à l'ordre du jour : qu'elle soit réglée selon les principes de la loi naturelle et non, comme on le demande, *selon l'enseignement des Encycliques* qui, dans ce qu'elles ont d'infaillible ou même d'impératif, ne font que rappeler ces mêmes principes; ce dont les membres de la hiérarchie devraient se contenter, sans se mêler d'en faire, sous prétexte d'*action catholique,* les applications pratiques. Ils ne font ainsi qu'ajouter au désordre général.

Ce que le peuple chrétien, lui-même, demande aux prêtres c'est de lui enseigner les vérités révélées et de lui distribuer les sacrements où chacun trouve la force d'observer tous ses devoirs, y compris le devoir social. Un même homme ne peut tout savoir et il est beaucoup plus utile à la société, parce que plus ordonné, que le prêtre connaisse mieux la Bible que de nombreux ouvrages d'économie politique. Il apportera ainsi aux hommes, divisés par leurs passions, un écho de la Sagesse divine.

En bref, que dans notre monde bouleversé chacun, à commencer par l'Etat et l'Eglise, regagne sa place et que tous les Français, unis dans l'amour du bien public, de la France, donnent aux problèmes actuels les solutions qui découlent des principes sur lesquels ils s'entendent, sans hélas! le savoir.

* * *

PROTESTANTISME ET PEINTURE

—

De tous les créateurs, le peintre est le moins défendu contre la souffrance. Ecrivains et musiciens s'extériorisent facilement; les premiers en définissant leur état d'âme, les seconds en l' « infinissant ». Chez les peintres rien de semblable. Limités par la couleur et le trait, ils traduisent chaque crise par des formes d'autant plus conventionnelles qu'elles se doivent de demeurer compréhensives. Car la définition que Socrate donne du surréalisme pictural ne vaut que pour l'esprit. Non pour les yeux.

Quand une crise — le doute, le saint doute — attaque un peintre, celui-ci se défend pauvrement. Il oppose à son adversité intérieure une technique, et seulement une technique. Et parfois, si sa crise conduit sa technique au seuil de l'exaspération picturale, il franchit immédiatement les barrières qu'admet la raison. Du même coup, il ouvre toute grande son âme. Il ébauche des sentiers qui conduisent au plus profond de lui-même, à la limite du subconscient. Un Vlaminck, en perpétuelle lutte contre ses démons, trahit son inquiétude par des ciels sinistres, dont le bleu crie de douleur. Le vieux maître Ensor colle sur des masques ses démoniaques libérations. Chacun des dessins de Cocteau pose un problème psychanalytique dont les spychiatres déterminent facilement les multiples solutions. Ses complexes s'expriment avec une insistance parfois touchante.

Donc le problème « traduction picturale des mouvements de l'âme » se résout de lui-même toutes les fois qu'un homme libre — on devrait dire plus justement libéré — le pose. Classer en catégories, numéros à l'ap-

pui, les genres de ces traductions, n'est qu'un jeu d'esprit. Non une explication.

Mais le problème change du tout au tout et sa solution diffère singulièrement quand un homme non libéré le pose. Non libéré et non libérable. Et c'est ici qu'apparaît le type spécial, unique au point de vue humain, du peintre protestant, c'est-à-dire d'un être chez qui l'éducation féconde des refoulements valables pour la vie entière. A moins que n'intervienne le travail d'évacuation intérieure que proposent les psychiatres par l'analyse.

Peintre protestant ! Ces deux mots contiennent une contradiction intrinsèque, essentielle. Le peintre, un homme qui doit être en éternelle disponibilité, puisque sa curiosité visuelle, ses vibrations d'âme, ses appels d'esprit concourent à former sa personnalité. Protestant, donc un être que n'inquiète pas, — pas encore, doit-on préciser, — la lutte terrible que soutient un individu contre un ensemble d'individus, soit une masse, puisque le mot est à la mode. Un être, encore, non marqué par l'angoisse du devenir. Au cap de la pensée, le protestant ne s'occupe que de sa propre situation spirituelle. Ne pas se livrer, donc ne pas participer avec autrui, demeure sa loi. Or, la vie de chaque seconde, dans l'espace aussi bien que dans le temps, alerte un peintre. La vie des choses comme la vie des hommes.

Pour un peintre, les influences du protestantisme prennent parfois allure de catastrophe. Nu, il va au-devant des choses, les contourne d'abord, les absorbe ensuite, les recrée enfin. Première et unique condition : être nu. Or, le protestantisme place entre certaines choses et les yeux qui ont charge de les situer un véritable écran. Toutes les fois, par exemple, qu'apparaît la femme, le protestantisme se défend avec vigueur et dresse ses plus noirs écrans, car la pudeur huguenote interdit, hors certaines limites « génésiques », de se livrer aux plaisirs de la chair. Cette défense prend de telles proportions, les générations aidant, que dans le pays de Montbéliard, entre autres, les bonnes gens bien pensants n'emploient jamais les mots seins ou poitrine. Ils les remplacent

par : estomac. Parlant d'une femme dont les charmes attirent quelque peu le regard des hommes, ils diront : « Elle pourrait bien cacher son estomac. » Avec logique d'ailleurs, le ventre, dans leur langage, prend la place de l'estomac. Pour les régions plus éloignées, ils se refusent à une définition et Littré est battu. Cette pudeur du mot caractérise la pudeur des mœurs, elle-même témoignant d'une timidité intégrale.

L'étonnant, c'est qu'un peintre protestant puisse partiellement se libérer des influences imposées par sa religion, affermies par son éducation. Il atteint le sommet quand il peut recréer le monde selon sa vision intérieure. La lutte, pour lui, se poursuit sur deux plans. Continuellement traqué, cerclé de solitude, le protestant court à la recherche de l'homme. L'ayant découvert — ou reconstruit, comme on voudra, — il lui faut alors situer l'artiste dans un territoire humain. Peu de protestants résistent à cette tuante dualité. Ceux qui ne sombrent point appartiennent à la classe des forts. La nature les classerait parmi ses vainqueurs, tel l'élan qui lutte et vainc pour la conquête d'une femelle. Sélection du plus fort, donc cas d'espèce. Le protestantisme exige de ses peintres le même combat à la loyale. Beaucoup s'y essaient, mais peu sont élus. Deux noms modernes sont à retenir, suisses tous deux. Ils sont des exemples purs : Ferdinand Hodler et Rodolphe-Théodore Bosshard.

Encore que la chose paraisse paradoxale, ils sont plus semblables par ce qui les différencie que par ce qui les unit. Ce qui les unit, c'est un commun esprit moralisateur. Ce qui les différencie, ce sont les expressions picturales de cet esprit — et chez les protestants, cet esprit transforme un homme en militant, donc le pousse à l'action.

Placer l'une à côté de l'autre deux toiles, une d'Hodler et une de Bosshard, représentant une femme par exemple, donne immédiatement un aspect total du protestantisme. Soit, fait de grandeur et de misère. La femme d'Hodler sera une femme de fer et de pierre, sans vie intérieure, sans espoir, sans résonance. La femme de Bosshard sera

de lumière et de blondeur, sans vie intérieure, sans espoir, sans résonance non plus; le rêve en plus. Donc, toutes deux essentiellement inhumaines. La différence entre ces deux hommes se manifeste dans leurs formes, leur extérieur, leur expression : grandeur du protestantisme, qui permet de si divers aboutissements. La similitude entre ces deux hommes, c'est le manque absolu d'âme à mesure humaine : misère du protestantisme qui absorbe au bénéfice de l'individu seul et exclusivement, toutes les forces de l'âme. Une remarque encore. Le protestantisme installe dans le « moi » le plus intime de ses enfants une timidité qui ne cesse de s'accroître avec l'âge. De rares et belles exceptions confirment la règle. Quand la puberté appelle de toutes ses forces la vie, cette timidité à l'égard des femmes, par exemple, se transforme presque toujours en brutalité ou en grossièreté.

La peinture, pour Hodler comme pour Bosshard, prend l'importance d'un journal intime. Autant de peintres protestants, autant d'Amiel. A chacun sa confession.

La vie d'un peintre ne se mesure pas avec nos limites courantes : année ou mois. Au contraire, elle se caractérise par une succession de périodes ou de cycles, chacun avec son originalité. Celle de Bosshard mérite attention, tant apparaît avec simplicité les trois cycles de sa production artistique. Le premier porte sa marque : la timidité. Bosshard la transpose sur ses toiles. Elle se traduit de la façon la plus étonnante, avec une lenteur dans sa progression, une réticence si dépourvue de panache, qu'il faudra vingt ans à l'artiste pour qu'il consente à piquer des poils dans le bas-ventre de ses modèles. C'est-à-dire vingt ans pour séparer le protestant de l'homme et l'homme de l'artiste. On imagine les combats épuisants que deux décades engendrent : vingt ans, en somme, pour admettre la vérité des choses et des faits, donc pour tuer le formalisme d'une religion. Ou encore vingt ans pour substituer, à une image de la vie, la vie elle-même. Or, qui dit vie, dit vérité.

Pendant cette première période de création — entre deux séjours à Paris, — Bosshard donne quelques ta-

bleaux qui disent l'influence des maîtres et des écoles : le lac, la maison de paroisse, l' « école du dimanche » (1), étant considérés comme des maîtres. Ses toiles veulent prouver quelque chose. On les appellerait presque des toiles à thèses. Le symbole y joue un premier rôle et, si le tout témoigne d'une belle instabilité intérieure, il n'en apparaît pas moins que chaque toile résume une position morale. La *Ville Folle* aussi bien qu'*Escales*. Et c'est ici que le protestant transparaît, dans cette nécessité non seulement d'expliquer, mais de démontrer. Conséquence logique d'un enseignement moral qui exige d'un homme une continuelle revision de ses valeurs. Cette habitude de repasser au crible de la raison, et selon une échelle de valeurs du plus pur conventionnel, les faits et les idées du temps, favorise d'inattendues créations. La grandeur du protestantisme, c'est aussi cette révolution permanente demandée à ses fidèles. Cette révolution, chez Bosshard, se manifeste surtout au moment où la vingtaine sonne à son ciel, soit à cet âge où l'homme n'a pas d'idées encore, mais des associations d'idées seulement.

Deuxième cycle. Quand Bosshard atteint la trentaine et plus, il peint cette *Léda* qui fit courir tout Paris lorsque l'artiste l'exposa en 1924, aux Tuileries, provoquant une véritable sensation. Se souvient-on de cette femme à la tête légèrement penchée, marquant ainsi un excès de pudeur,mais dont on sait qu'au tréfonds de ses chairs elle est conquise déjà? D'une part, ce corps violemment offert et bousculé par un grand frémissement de plumes; d'autre part, cette chasteté dans le jet du cou, cette défense muette contre l'humiliation future de son être physique. Encore une autre contradiction : ce cygne brutal et aérien, dionysiaque et angélique. Rien d'absolu, rien de définitif, rien d'un homme qui assure ou affirme. La timidité tient encore le premier rôle. Timidité ou, ici, manque d'audace.

De 1923 à 1930, tous les nus de Bosshard présentent quelques caractéristiques communes. Il ne suffit pas de

(1) Leçon d'histoire religieuse donnée aux enfants de la Suisse Romande, au temple, chaque dimanche, de onze heures à midi.

les regarder comme on regarde généralement un tableau. Soit en critique ou en technicien, — l'admirateur pur appartient à une classe spéciale, entachée de subjectivisme. Il ne faut pas s'arrêter à la chose qu'ils expriment, mais plutôt essayer de déterminer la cause qui les engendre. Ils se rattachent davantage au subconscient qu'à la vision pure. Qu'on le veuille ou non, le protestantisme marque un être si profondément, dès l'enfance, qu'une existence tout entière consacrée à la lutte ne suffit pas à effacer d'une âme les rigoureuses empreintes qu'il y grave. Bosshard pas plus qu'un autre. Au contraire. On lit sur ses toiles chacun des efforts entrepris en vue d'une totale libération. On y lit surtout l'influence d'une éducation morale extrêmement stricte. Ses nus se reconnaîtraient d'entre des milliards. Ils sont d'une chair de rêve, nourrie elle-même de rosée. A aucun moment on ne peut s'imaginer que du sang coule dans les veines de ses nus. A peine du lait. Seulement de la chair blonde, si blonde qu'il semble parfois que seul le soleil peut la féconder.

Toutes ces femmes de Bosshard brûlent l'imagination, laissent les sens en éveil, donnent aux lèvres un goût de cendres, lèvent de ténus désirs, mais jamais n'alertent ce qui demeure en nous de primitif ou d'animal. Donc, des nus qui n'existent qu'en fonction du rêve. Même si, charnellement, le peintre a pris possession de la femme, il ne l'a pas assimilée dans son for intérieur, car la pudeur veille et la timidité agit. A cet instant précis, le protestantisme montre sa grimace triomphante, car sa victoire, c'est d'avoir situé la chair — source de tous péchés — dans les nuages, hors de la portée des hommes. Et si parfois l'imagination d'un poète rejoint ces altitudes-là, elle ne peut plus rencontrer qu'une apparence de réalité.

Bien malgré lui, Bosshard ajoute, à son cas de refoulé, des exemples multiples. Même le ventre, pourtant si impudique, de ses nus pourrait se retrouver quelque part dans le ciel. Dans le royaume des cumulus. Cette obsession du péché de la chair, si intrinsèquement huguenot, prend une telle importance qu'elle disproportionne cer-

tains tableaux, tels, par exemple : *L'Enlèvement des Sabines; Nu au Rocher; Nus au Viaduc.* Sur ces toiles, des femmes jetées bas sur le dos, les jambes écartées, — comme si on venait de les violer, — vidées de tous leurs désirs, occupent presque tout l'espace. Elles sont là, ainsi, parce que le peintre les subit ainsi. Comme une obsession. Moralement, il n'ose pas les « absorber ». Toute son éducation milite contre la nature.

Parfois, pour apaiser son fiévreux besoin de chair, Bosshard peint des fruits ou des paysages. Ici encore, on retrouve des réminiscences protestantes. Synthèse et recherche de la vérité. Douceur et volupté. A mesure que les années s'accumulent, le peintre se dégage de ses entraves et quelques toiles symboliques — emprunt à l'antiquité — laissent entrevoir la libération. Quel beau et viril spectacle!

Cette marche vers la sérénité coïncide avec une très grave maladie du cœur — au delà de la quarantaine — que les médecins arrivent à guérir. Les tableaux de cette troisième époque sentent la mort. Une sorte d'attrait irrésistible nous en rapproche. Devant ces toiles-là, on sent battre son cœur pour soi seulement. Moment de tranquillité aussi, faite de force calme.

Agé de quarante ans, l'artiste s'est dépouillé du protestant. Partiellement du moins. Avec la renaissance de sa santé, se manifeste la renaissance de ses instincts. Il peint alors plus libre, plus grand. Ses tableaux deviennent des « composants ». Un *Socrate mourant*, un *Nicolas de Flüe*, disent tous deux la même résignation victorieuse. Aussi la même dignité devant la vie comme devant la mort. Mais encore faut-il préciser que la chair est peinte comme de la vraie chair. Un tableau de la même époque ajoute une preuve supplémentaire à ce retour vers la réalité. Un *Bacchus*, ivre de joie et de vin. Lèvres, joues, nez, témoignent d'une absolue disponibilité devant l'événement. N'importe lequel. Physique ou moral, sentimental ou spirituel. Cette toile explique la dernière aventure de l'âme du peintre. Elle dit encore une certitude projetée vers l'avenir. C'est le signe de la maturité. Car pour

la première fois dans sa vie, Bosshard peint des hommes vrais, physiquement vrais. Des femmes de même. Il est passé sans heurt de l'état d'enfance à l'état d'homme, car le protestantisme s'y entend pour saper, chez ses fidèles, la belle, l'unique adolescence. Sont-ils nombreux les protestants qui peuvent se vanter d'avoir connu l'adolescence? La véritable, faite de générosité et d'égoïsme outrancier, de désirs de perfection et de mauvaises actions!

Les tableaux de Bosshard, ceux de la dernière époque, portent chacun une moralité. Protestantisme encore qui veut, de toute façon, prouver, témoigner et conquérir.

Le cas de Ferdinand Hodler sera plus simple encore. Issu d'une très pauvre famille du canton de Berne, Hodler fréquente, très jeune encore, les assemblées de « mômiers », c'est-à-dire ces assemblées sectaires qui réunissent les âmes en peine, leur servent la nourriture spirituelle de la Bible et de la prière inspirée. Cette emprise d'un milieu religieux marque le jeune artiste si profondément qu'il médite, au seuil de sa carrière de peintre, de laisser là toiles, couleurs, pinceaux et de se faire pasteur, — donc protestant militant.

Moins embarrassé des problèmes sexuels que Bosshard, — peut-être à cause de sa puissante constitution physique et aussi à cause de son origine campagnarde, — Hodler ne semble pas connaître les mêmes refoulements. Aussi ne tarde-t-il pas à peindre des nus étranges. Des nus qu'on pourrait presque qualifier d'habillés. Lui non plus n'arrive jamais à connaître totalement la femme. Ses transpositions en témoignent. Il ne la saisit pas à la manière d'un Léonard de Vinci ou d'un Botticelli, encore bien moins à la manière d'un Rubens; il ne la « reconstruit » sur ses toiles qu'avec une partie de lui-même, amputé qu'il est par le protestantisme.

Ses productions se classent en trois catégories : paysages, tableaux symboliques, fresques et portraits. Au début de sa vie et vers la fin, Hodler peint surtout des paysages. Les premiers lui assurent un misérable gagne-pain. Les derniers consacrent sa maturité d'homme et

attestent en même temps sa victoire complète sur lui-même.

Paysages. Ils sont protestants par une étrange minutie de la forme; aussi par l'économie des moyens utilisés, Le trait se purifie au point de rendre une toile squelettique. La couleur joue son drame en trois ou quatre teintes essentielles. Mais le résultat n'en demeure pas moins grandiose. Le protestantisme tient en horreur toute exubérance. Si, d'aventure, elle se manifeste, elle se manifestera dans les limites de la foi. Donc, épisode intérieur qui ne trouve jamais l'audacieux chemin de l'extériorisation. Les conséquences s'éclairent d'elles-mêmes : le peintre protestant n'ose pas s'aventurer hors des frontières de la géométrie, car font défaut, dans son esprit, les bases solides qui permettent à un Picasso, par exemple, de bouleverser l'art du trait sans que la logique en souffre.

Hodler, d'instinct, va aux paysages les plus dépouillés. Qui ne connaît ses toiles puissantes dont un unique petit cerisier en fleur, à moins qu'il ne s'agisse d'un bouleau tremblant, occupe tout l'espace? Qui ne connaît ses ciels immenses que soulignent, presque à ras de terre, quelques cumulus? Il est rigoureusement normal qu'Hodler rencontre sur son chemin le paysage le plus nu et le plus pur qui soit : l'Alpe.

Ne pouvant épancher ailleurs que dans la nature leur immense amour, — celui de tous les hommes, — les protestants, les Anglo-Saxons, d'abord, découvrent l'Alpe. Ils en deviennent les Don Juan. Hodler, en vertu des mêmes altérations sentimentales, s'arrête longuement devant la haute montagne, l'aborde peu à peu et, au jour de sa maturité, la recrée magnifiquement. Sommet par sommet; vallée par vallée. Trois quarts de siècle avant lui, deux peintres protestants, eux aussi, ouvrent les yeux de leurs contemporains : Calame et Diday. En littérature, le seul poète qui ait donné de l'Alpe une notion d'infinie et austère grandeur, c'est encore un protestant : C.-F. Ramuz (on songe ici surtout à sa *Grande Peur dans la Montagne* et à *Derborence*.) Hodler, lui, fait la connais-

sance de la montagne par l'extérieur. Et il la peint ainsi. Au cours de sa jeunesse, il lui suffit de la voir, non de la sentir. Aussi ses premières toiles alpestres laissent-elles un sentiment confus. La brutalité des moyens employés ne cache qu'un certain déficit artistique. Et le peintre n'en est pas dupe longtemps. Il se rend compte de son infériorité. Aussi, pendant de nombreuses années, néglige-t-il glaciers, granit et sommets. Plus tard, en possession d'un art personnel et purifié, il revient aux mêmes sources d'inspiration et donne ces tableaux si pathétiques dans leur vérité que quotidiennement ils renouvellent leur miracle d'enrichissement. Au moment où, sur une toile, un glacier, une paroi de granit, quoique synthétisés à l'extrême, ne donnent plus l'impression de pauvreté, ou de nudité, on peut déduire que cette toile a de la classe. Habitué à se dépouiller de tous ses éléments personnels affectifs au bénéfice de sa foi, le protestant tend naturellement à simplifier ses moyens d'expression s'il se double d'un créateur. Ce postulat posé, admis, explique la réussite d'Hodler dans ses paysages de haute montagne. Le protestant accorde ses paysages intérieurs avec ceux de l'Alpe. Même rigueur, même froideur, même inhumanité. La pauvreté picturale et expressive du protestantisme sert ici, singulièrement, un sujet et un créateur. On peut calculer la somme d'énergie humaine qu'un artiste doit mettre dans la balance de l'art pour compenser le passif que porte en lui, intrinsèquement, un paysage alpestre.

Vers la cinquantaine, après la tempête que fut sa vie, le peintre bernois réalise ses plus beaux paysages : un *Mont-Blanc, vu de Genève*, un *Matin sur le Léman*, par exemple. Sur tous, on trouve une même tranquillité, une extrême fraîcheur que seule l'âme d'un poète ou l'état d'enfance peut conférer à un geste ou à une œuvre. Pacifié, le protestant poursuit son chemin, la foi chevillée au corps. Ou le contraire, ce qui n'affecte, en tout cas, pas l'homme, tout au plus le croyant. L'essentiel, c'est de se retrouver, pas trop abîmé, au bout du chemin de la vie. Qu'on sache qu'une récompense médiocre attend

le protestant au lendemain d'une de ses victoires de l'âme. Libéré de lui-même pour un temps très bref, il revient à lui-même. Toujours et encore. La sévérité de ces retours vers soi, — sorte de manège où l'âme joue le rôle du cheval, — écartèle souvent un homme. Pas d'issue.

La conclusion ultime de cette évidence est simple : nul, plus qu'un protestant, ne peut personnellement s'approcher davantage de Dieu. Voire, s'identifier avec lui. S'il omet de s'identifier, c'est qu'un peu d'humilité l'en retient. Ce destin de Dieu divise les protestants, engendre les sectes, pousse à l'individualisme le plus pur. Chez un Hodler, quels sont les résultats pratiques d'un raisonnement ainsi poussé jusqu'à ses derniers retranchements? Près de cinquante toiles prouvent qu'Hodler, consciemment ou pas, s'est engagé sur la voie de la déification à échelle humaine. Catholique, il se serait tourné vers la mythologie grecque ou aurait donné dans ce qu'on nomme la « peinture religieuse ». Protestant, il s'aventure sur des sentiers qu'il trace lui-même, s'arrête à des carrefours où soufflent l'esprit divin — ou mystique, si on veut y voir plus clair — et l'esprit du monde, ou cosmique. Il éprouve alors le besoin de justifier pour autrui les conditions de ses luttes intimes. Moralisateur comme le sont tous les protestants, il cherche à donner à ses justifications un sens précis, plus élevé. D'où une seule possibilité, qui concilie son besoin de communion avec les hommes et ses tourments intimes : le symbole. Il en use et abuse. Pendant vingt ans, le pasteur qu'il regrette de ne pas devenir peint ses sermons. *Regards dans l'Infini*, *Las de vivre*, *Ames déçues*, *Elévation vers l'Infini*, *Dialogues avec la Nature*, *Regards vers l'Infini*, *Désillusionnés*, etc., voilà les titres qu'il imagine pour ses toiles.

Pour les expliquer, il frise souvent l'arbitraire. Parfois même l'incompréhensible. Les tableaux de cette catégorie-là brillent par leur parfaite mise en page et, somme toute, préparent Hodler à ses fresques grandioses telles que la *Retraite de Marignan*, *L'unanimité*. L'apport d'un

genre à l'autre, ici, est avant tout technique. Le protestant trouve son compte davantage dans l'intention des toiles que dans leur réalisation. L'âme noire, le tourment au cœur, la foi déchirée, Hodler peint une sombre et sévère morale. Il y ajoute tout ce qui lui reste de Bernois, c'est-à-dire de germanique. Et cette complication d'influences heurte souvent un esprit latin dont on dit que la mesure et l'équilibre sont les valeurs de base.

Les portraits maintenant. Ceux qui intéressent sont ceux de femmes. Dans ses tableaux symboliques Hodler recourt volontiers à la femme. Peut-être qu'il la considère comme moins précise et moins limitée que l'homme. (A-t-on remarqué qu'un tableau symbolique n'est généralement précis que dans ses détails, rarement dans son ensemble?) Mais elle aussi, de même que chez Bosshard, vit au delà de notre entendement. Si Hodler ne la situe pas dans les nuages, il la construit, par contre, avec de solides matériaux. On pense immédiatement à ces vierges de bois peint ou à ces statues de la pré-Renaissance italienne où les formes se compliquaient de « barbouillages ». En plus, Hodler craint l'impudeur qu'à ses yeux représentent le ventre et le bas-ventre d'une femme. Il simule et feint. Il cache par un vêtement grossier tout ce qui pourrait éveiller en nous des désirs charnels.

Ses femmes n'ont pas de vraie chair. En outre, elles se nuancent souvent de couleurs mauves, vertes, violettes. Rarement belles. Résultat d'une théorie personnelle? Certainement et qu'il ne convient pas de discuter. Mais que le hasard fait bien les choses, puisque cette théorie des couleurs concorde parfaitement avec le puritanisme protestant. Sans faire appel à beaucoup de bonne volonté, on en déduit facilement que l'un a engendré l'autre. Et le protestantisme, une nouvelle fois, triomphe bruyamment. Il transforme la femme — à son point de vue, c'est femelle qu'il faudrait écrire — en matière morte. Il approuve le peintre qui ne « participe » pas. Les vrais nus d'Hodler sont d'ailleurs rares. Presque tous se situent dans des tableaux symboliques. Comment exprimer la « Vérité » sinon sans aucun vêtement?

Le protestantisme tue-t-il la peinture? C'est ainsi que se pose brutalement la question. Le fait de pouvoir, sans bousculer le raisonnement, la poser ainsi souligne sa gravité. Il ouvre également le champ des conclusions. La réponse peut tenir en une seule phrase : le protestantisme tue les mauvais peintres. Et par mauvais peintres il faut entendre tous ceux qui n'ont pas la force d'imposer leur vision du monde, tous ceux qui se réservent parce que manquant de moyens d'extériorisation suffisants, ou encore tous ceux qui suivent des chemins de longtemp battus. L'élimination intéresse donc la qualité de la peinture aussi bien que la quantité des peintres. Et c'est fort bien ainsi.

Un homme que tourmente le génie créateur franchit tous les obstacles, vainc toutes les difficultés, se purifie jusqu'à la pleine confusion de son art et de sa raison d'être. Dès le berceau, attaqué par le protestantisme, un artiste, sa vie durant, éliminera les influences de son éducation ou les subira intégralement. Donc, il triomphera ou succombera. La brutalité de cette alternative dissipe la médiocrité. Pour « percer », un peintre protestant doit être magnifiquement doué. Il lui faut subir trop d'épreuves contraires à son extériorisation pour que la volonté de triompher n'en sorte pas trempée ou minée. Qu'on remarque encore que l'artiste, ici, seul est en cause. Le problème de l'homme suppose des luttes tout aussi pénibles.

Grandeur et misère du peintre protestant dont la victoire finale, donc l'accès à la sérénité, n'est qu'une longue suite de défaites.

FERNAND GIGON.

LES
LETTRES AU PAYS DES RUTHÈNES

—

On parle beaucoup en ce moment de la Russie subcarpathique et de ses efforts désespérés pour garder son indépendance, chèrement acquise après la grande guerre. Aussi, il nous a paru intéressant et même urgent d'esquisser un tableau de la présente activité littéraire et culturelle de ce pays, en le faisant précéder d'un bref aperçu sur l'histoire plus que millénaire de la Ruthénie.

Ce qui était connu hier encore sous les vocables « Russie subcarpathique » (*Podkarpatskïa Rouss*) et qui, par la décision du gouvernement ruthène, s'appellera désormais l' « Ukraine carpathique », est une vieille terre slave qui fut, des siècles durant, la marche occidentale de la principauté de Kiev, fondée au IXe siècle par les Slavo-Russes des rives du Dnieper (1).

Erigée en fief indépendant au moment où la principauté de Kiev s'acheminait vers son déclin, elle fut nommée principauté de Galitch, du nom de sa capitale d'alors, actuellement petite ville déchue de la Galicie dite orientale.

Le premier souverain de Galitch fut le prince Romain, un descendant direct des Ruriquides russes. Son fils Daniel lui succéda. De même que son père, ce prince eut beaucoup d'ennuis avec ses boyards turbulents et ses voisins, Polonais et Hongrois, avides et pressants. En plus, il dut faire l'impossible pour préserver son duché de la cupidité des Mongols qui venaient d'envahir à cette épo-

(1) Nous avons donné l'explication du terme « slavo-russe » dans notre chronique de la *Revue des Questions historiques*, novembre 1937.

que la terre de Kiev. Après la mort de Daniel, survenue en 1264, la principauté de Galitch passa à divers princes de sa famille, dont le dernier fut un certain Boleslaw-Joury, assassiné en 1340, qu'un document du temps désigne ainsi : « *Dei gratia natus dux minoris Russiae* ». Ce terme de *minoris Russiae* était employé pour la première fois. Au XIVe siècle, Galitch fut englobé dans le royaume de Pologne, tandis que son hinterland, c'est-à-dire sa partie précarpathique, passait sous la domination hongroise. Ainsi la terre de Galitch était définitivement perdue pour la Russie, car, après le partage de la Pologne, elle ne revint pas à la mère patrie, mais fut cédée à l'Autriche.

Le joug que la Hongrie fit peser sur la population de la Russie subcarpathique la tint à l'écart de l'évolution économique, sociale et culturelle des autres peuples de l'Europe. A l'instar des Allemands, mais avec bien moins de droits, les Magyars considéraient les peuples de souche slave comme un simple *ethnographische stoff*. Ils appliquaient donc ce point de vue à ceux des Slaves qui étaient tombés, grâce aux vicissitudes de l'histoire, sous leur dépendance.

C'est dire qu'ils les laissèrent croupir dans l'ignorance, la misère et la crasse (2). Enfin, dans l'espoir de les éloigner encore davantage de leurs frères de l'est, les Magyars encourageaient la mainmise sur leurs sujets russes du clergé uniate et favorisaient l'usage de la langue « ruthène » ou « ukrainienne » au détriment du russe, comme langue de culture. Ils allèrent même plus

(2) Nous trouvons dans le remarquable ouvrage de M. René Martel : *La Ruthénie subcarpathique* (Paris, 1935), seul livre paru jusqu'à ce jour en langue française sur cette intéressante contrée et son peuple, les lignes suivantes, consacrées aux relations hungaro-ruthènes : « ...Les anciens dirigeants hongrois ont toujours manqué, envers les peuples soumis à leur contrôle, à la mission naturelle de civilisation qu'ils auraient dû assurer. Persuadés, par une sorte de psychose collective, indéracinable, de leur éminente supériorité raciale, ils auraient cru déchoir s'ils avaient élevé jusqu'à eux les jeunes nations qu'ils régentaient en maîtres absolus. » Ajoutons que M. Martel est une autorité dans les questions ukrainienne et polono-russes. Aussi son ouvrage sur les Ruthènes des Carpathes est une monographie très complète et solidement bâtie, que tous ceux qui s'intéressent à l'Europe orientale peuvent consulter avec profit.

loin dans cet ordre de chose. Ainsi, durant la grande guerre, les autorités hongroises défendirent l'emploi de l'alphabet russe (*cyrillitza*) et le seul journal russe qui eut droit de paraître dans les années 1915-19, le *Mésiatslov* (*La Parole Mensuelle*) fut obligé de publier son texte russe en lettres latines dans une transcription magyare. Mais vint la victoire des alliés et la chute des Habsbourgs. En avril 1919, la Russie subcarpathique fut occupée temporairement par des troupes roumaines et tchèques. Au mois de mai de la même année, une assemblée nationale de Carpatho-Russes, tenue à Uzhorod, proclamait solennellement le rattachement volontaire de leur patrie à la République tchécoslovaque dans le cadre d'une autonomie administrative locale. Cette décision fut confirmée à Saint-Germain, au mois de septembre 1919.

La longue domination hongroise n'avait guère favorisé l'éclosion d'un mouvement littéraire au pays des Ruthènes. Ce n'est donc qu'après leur libération politique et leur rattachement aux frères Slaves de l'ouest, que surgit de la masse assez amorphe et passablement ignorante de paysans, montagnards et petits bourgeois des quelques villes de la Russie subcarpathique, un certain nombre d'esprits distingués, portés vers les belles lettres. Encore n'exercèrent-ils leur talent que principalement dans le domaine de la poésie. Le roman, le long essai, leur fut interdit par l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient et se trouvent encore aujourd'hui de les publier, vu le manque quasi absolu de maisons d'édition sur place, leur pauvreté personnelle et la pauvreté de leurs lecteurs possibles. Donc, la production littéraire carpatho-russe se résume presque toute dans des œuvres poétiques qui, de temps en temps, sont rassemblées en de minces « Almanachs » ou « Recueils » à prix modique et à la portée de tous.

Mais le mouvement littéraire carpatho-russe recèle encore une autre particularité : il est bilingue, et il englobe des poètes et des prosateurs qui écrivent en russe et d'autres qui s'expriment dans le dialecte du terroir, c'est-à-

dire dans la langue « ruthène » ou « ukrainienne » ou encore « petite-russienne ».

Il n'y a pas de grande différence entre le grand-russe littéraire et le ruthène ou l'ukrainien; les racines de la plupart des mots sont les mêmes et l'alphabet aussi. Un Grand-Russe de Moscou ou de Toula comprendra assez facilement son frère de race de Lwow ou d'Uzhorod. Aussi, il y eut toujours des transfuges d'une langue dans l'autre, ce qui s'explique par le caractère en réalité très indéterminé du dialecte ruthène, qui n'est qu'une langue en formation. C'est ainsi que le plus grand poète de la Russie subcarpathique, Vasili Grendza, né en 1897 à Volovo, dans le district de Marmaroche, écrit simultanément en langue russe littéraire et en dialecte ruthène. En 1927-28, il avait édité une revue littéraire en langue russe, *Nacha Zemlia* (*Notre terre*), et en 1929 il publia à Kharkov un recueil de vers en dialecte ruthène, où s'exprime la tristesse du sol natal, sa pauvreté, sa misère, le malheureux destin d'un peuple longtemps opprimé. De 1925 à 1928, Grendza avait subi fortement l'influence des idées communistes, qu'il exprime en poète sous une forme imprécise, naïve et touchante.

Le double courant qui alimente la poésie ruthène représente deux tendances politiques différentes, qui s'affrontent et entrent souvent en lutte. Les représentants de la tendance russe sont plutôt animés d'un mysticisme religieux et penchent pour une grande Russie, allant « du Popral au Pacifique », comme l'a dit un jour un autre poète de là-bas, André Vassiliévitch Karabeles; ceux qui tiennent pour la langue ruthène ou ukrainienne sont portés vers une politique de gauche, autonomiste, et le culte au terroir. A cette dernière tendance appartient le jeune poète Julyj Borsos, né en 1905 à Veliky Komyaty. Borsos fit ses études à l'Institut professoral d'Uzhorod. On lui doit deux recueils de vers. Le premier de ces recueils, publié en 1928, est intitulé : *Vesnjany Kvity* (*Fleurs de Printemps*). Il est dédié à ses élèves et exalte dans un langage lyrique les beautés de sa patrie, ses forêts, ses

montagnes, son peuple honnête et travailleur. Le second recueil, paru un an plus tard, a pour titre : *Z moyo Kraju* (*De mon pays*). Il diffère du précédent par son accent et les thèmes choisies. Le lyrisme juvénile y est remplacé par une religiosité confuse et plaintive où la douleur personnelle s'anéantit dans l'immensité de la souffrance collective du peuple ruthène. Mais, aussi bien dans son premier livre de vers que dans le suivant, la personnalité de Borsos reste encore fortement influencée par certains maîtres étrangers : on y voit des influences de Pouchkine, de Chevtchenko, le grand poète ukrainien, de Petöfi et de Brezina.

Parmi les poètes doués de la jeune génération, Mikolaj Bozuk, né en 1907, vient, lui aussi, du corps enseignant. Il a publié, en 1930, un volume de vers, *Poeziji* (*Poésies*), où la nouvelle langue ruthène a déjà trouvé une forme stable et qui semble bien proche de son stade définitif. Avec Bozuk, le lyrisme prend une note personnelle, d'une tournure quelque peu élégiaque.

Bien plus personnel encore est le poète Karabeles dont j'ai déjà cité le nom plus haut. Né en 1906, il publia le premier recueil de ses vers en 1928 et fut d'emblée reconnu comme le plus grand lyrique de l'école « russe » et le continuateur direct de la tradition littéraire russe allant de Pouchkine à Alexandre Blok. En 1929, Karabeles fit paraître un second livre de vers, intitulé : *W Lucach Razsvyéta* (*Dans les rayons de l'aurore*). C'est un recueil de cinq longs poèmes, religieux, mystiques et panslaves, qui exaltent l'idée d'une grande Russie unifiée.

La production littéraire carpatho-russe ne s'est pas limitée à la seule poésie. Si elle n'a encore abordé le roman que d'une façon occasionnelle, elle a essayé déjà ses forces dans le drame. Le meilleur auteur dramatique de la Russie subcarpathique est actuellement un représentant de l'école « russe », Pavel Stépanovitch Fedor (né en 1887). On lui doit deux drames : *Nieshchastnaja Sudba* (*Une destinée malheureuse*), publié en 1927, et *Pravda pobezdayet* (*La vérité vainc*), en 1929. La première

de ces deux pièces nous dépeint la vie du peuple carpatho-russe sont la domination magyare; la seconde est un espoir en des jour meilleurs. Mentionnons encore Antony Bobulsky (né en 1877), qui lui aussi a écrit beaucoup pour le théâtre. Mais ses pièces, de même que celles de Fedor, ne sont appréciées que par la jeunesse universitaire carpatho-russe, fréquentant les théâtres de Prague. Le peuple et la petite bourgeoisie de la Russie subcarpathique ne sont pas encore mûrs pour goûter l'art dramatique.

Et maintenant, concluons. Si, comme le remarquent fort justement Arthur Pruden Coleman et George B. Bezinec dans leur savante et copieuse étude sur la *Carpatho-Russian Culture* (3), il s'est créé là-bas, ces temps derniers, une atmosphère propice aux belles-lettres, le schisme linguistique qui divise l'activité littéraire des auteurs carpatho-russes est toujours aussi important que jadis. Il est devenu même plus insurmontable que jamais depuis que les passions politiques s'y sont mêlées. Quelle sera la tendance qui l'emportera dans les années à venir? Il est assez difficile de le prédire, mais il est incontestable que vaincra celui qui aura le plus de vitalité et qui, en même temps, reflétera le mieux les aspirations du peuple carpatho-russe dans le domaine artistique; aspirations qui sont loin encore d'être réalisées.

NICOLAS BRIAN-CHNINOV.

(3) *The Central European Observer*, Prague, 1938.

POÈMES

TU DIS : POUR ETRE HEUREUX...

Tu dis : pour être heureux,
Pour qu'une lumière
Sereine m'éclaire
Comme un ciel très bleu,
Et pour que les heures,
L'air de mon amour,
La couleur des jours,
Mes plaintes mineures...

Si j'étais poète,
Ces beaux mots d'argent...

Je n'en sais que faire.

CETTE FOIS, IL FAUT EN FINIR...

Cette fois, il faut en finir,
Enfance, il faut nous séparer
Sans savoir jamais si je reviendrai,
T'abandonner, jeunesse, avec tes grandes pluies.
Il faut vous supporter, lancinante fatigue,
Cœur durci, tête vide, amas de solitudes,
Dans nos tristes chemins.

Cette fois, il faut quitter l'âme
Où le ciel avait son silence,
Plier l'ange pour d'autres ailes
Et les songes pour d'autres nuits.
Paix sur la terre aux hommes de dure volonté!
Ceux-là sont forts qui vivent

Sans musiques d'éternité,
Et sont bien plus grands et sont bien plus sages.

La vie emportera ce qui reste de ciel,
Il ne pèsera plus brûlant sur ton épaule.
Et cela finira comme une voix trop frêle
Du très vieux temps,
Comme une grave fin d'automne ou de voyage.

Il n'y aura plus rien, à peine un souveni
Pour te déchirer, te survivre.
Rien vraiment que des heures prises,
Et des journées, et des années,
Dans ce pas d'homme sur la route
Avec son gros cœur d'étranger.

—

CE DEVOIR D'HOMME...

Ce devoir d'homme accompli,
Que reste-t-il?
Des yeux s'éteignent inutiles
Au fond d'un visage de cire.
Un corps s'endort plein de fatigue.

Le temps fut d'argent...

Bien en chair, en tête,
Un sommeil anonyme et pur.
Rien qu'une aventure manquée,
Une histoire, une destinée.

—

JE SUIS HEUREUX...

Je suis heureux, paisible,
Je vous ressemblerai.
Je tourne et me retourne
Dans mes jours sans nuages;
La nuit est alentour,
Il n'est plus de saisons,

J'imite vos alarmes,
J'apprends votre sourire
(N'ayant plus qu'un visage)
Et vos graves leçons.
Très vite je serai
Un homme comme vous,
Prisonnier de son corps.
Traversé de soucis
Et bousculé de tâches.
Il ne se passera
Guère que des années.
Je vous remercierai
Peut-être et ce sera
Une seconde triste à boire,
Rien que cela dont je mourrai.

—

IN MEMORIAM.

Tremblant de poésie,
Je m'approche de toi
Et nous nous regardons
Heureux comme autrefois,
Dans un monde sans larmes
Placé je ne sais où.
Tu as pris avec toi
La ville où nous passions,
Les chemins sourds du parc,
Son haut ciel, ses maisons.
Tu es là plein de paix;
Il fait un temps de songe
Sans paroles, sans bruits.
Si fort nous nous aimons
Malgré ce grand silence,
Que parfois j'en oublie
Que je suis un vivant
Portant son poids de jours
De mots et de violence.

—

LES MORTS SONT EN NOUS...

A Théophile Briant.

Les morts sont en nous. Ils rêvent.
Nos mots sont lourds de leur passé.
Ils dorment en nous, ils reposent
Enfin
Dans une paisible lumière.
Souvent ils nous regardent,
Heureux et délivrés
De leurs mains, de leurs os,
De leurs nuages.
Ils ne se souviennent plus
De leurs tristesses, de leurs peines;
Ils n'ont plus à prier
Que s'apaise le sang
Qui tourmentait leur cœur
De toutes ses histoires.
Ils n'ont plus à chercher
De pays, de voyages,
A tristement humer
Un semblant de bonheur,
Ni à faire le tour
Des jours et de l'amour.
Plus rien ne les bouscule
Qu'un vent parfois de grande douceur
Venu de Dieu.

Alors une harmonie étrange nous consume...

ANDRÉ CHARDINE.

INTROÏBO[1]

—

Ici sont substitués au manuscrit de l'abbé Sancerre des fiches d'une autre écriture, collées sur du papier fort et visiblement assez anciennes. Je les crois contemporaines du séjour de l'abbé Sancerre au Grand Séminaire de Plémobiers et l'œuvre d'un de ses condisciples, encore que rien, sauf leur graphisme, ne s'oppose, il me semble, à ce qu'elles soient de lui. J'en reproduis quelques-unes.

ÉTUDIANTS AU GRAND SÉMINAIRE 1900-1901

5e *Année.* — Le cours des diacres ne compte aucun aigle, mais un bœuf : Pouzioux. Louisanet, Vidal, Petit et Bertin n'ont que le souffle. Deux garçons très effacés : Lavoir et Nicole. Un sentimental, Thonon, perdu en Lacordaire, qui le perdra. Flan, la « grosse mademoiselle », marche sur la pointe des pieds et fait des gestes de fourmi. Gournay, trop chahuteur pour un séminariste. Rey, le renifleur. Prudon, la « petite mademoiselle ». Namière, le grossier. A Donville, en quatrième, il s'était attaché sur le ventre un banneton à miches pour simuler une femme grosse. Çà le faisait rire. Rick, le batailleur. Dandelot, le prétentieux et le dissimulé; il a son « fifi ». Leroux, le plain-chantiste.

4e *Année.* — Biaubes veut être missionnaire; en profite pour ne pas se laver, ne pas changer de linge, et puer. Mâchoire qui grince, yeux de porcelaine. Sancerre, surnommé *Judex,* mauvais caractère, se fera trop d'ennemis pour

(1) Voyez *Mercure de France,* n° 972.

aller loin. Urbain, le meilleur des hommes, *aristos*, mais non le plus beau, certes, et il bredouille. Dublard, petite fouine, faux, farceur, menteur, etc. — Lemodon; saint Paul a dit pour lui : *Si non fueris vocatus, fac ut voceris;* écrivassier, vaniteux; signe Le Modon en deux mots. Naydat, débraillé, prise trop. Brudeuil, scrupuleux, prise trop, finira mal. Mille : a la pelade. Schmid, ancien domestique en Alsace, rêve d'y retourner pour y pontifier. Piret, surnommé la « miousique ». Riton, rossard comme une marmotte, mémoire et voix de phonographe.

3e *Année.* — Louis, le dégingandé, sans personnalité, suiveur. Lioquin, la « fillette », doublure du précédent. Lestrange, front plissé, inquiet, allure compassée, yeux fuyants, neveu de M. Lestrange, le curé de la cathédrale. Lebeau, le gracieux Henri, promis aux charges. Balinet, le « fifi » de Dandelot. Commelle, a battu ses parents, que fait-il ici? Passerat, le grand, le doux, le beau, le bon! Prévost, le balafré, tête et âme de croquemort, étroit comme un cercueil.

2e *Année.* — Chabert, l'ascète. Chabot, tête de bique. Maniger, gentillesse de gros chien. Bars, le malicieux. Mondaut, froid, franc, rêve aux Pères blancs. Saclay, grand liseur de n'importe quoi. Mépy, soigne son avenir. Ruhaut, manque de tenue, trop indépendant, veut être professeur. Gervais, le vieux, œil terne, vocation tardive, antédiluvien. Viry, pot à moutarde, et piquant. Cazol, toujours prêt à rire.

1re *Année.* — Buret, yeux pers, réfléchi, taciturne. Brossard, rigoleur et ficelle. Lebin, réservé, calme. Chavigne, pincé, peu commode. Grand : « N'y a pas longtemps, Arsène faisait cor dans ses culottes. » Girard, du vif argent. Hottin, nez busqué, lèvres sensuelles, yeux cernés, aime trop la musique. Jacquinet, parle et s'admire. Lebas, mine de chat crevé, bon garçon. Mirolier, que l'évêque a amené du Cotentin, a en poche une clef pour aller à l'Evêché quand il veut, ce qui ne suffit vraiment pas pour prouver qu'il est le fils de l'Evêque. Travin, aimable gar-

çon, égaré ici. Chamine, promis à Proserpine. Voisin, *oculi porcini,* sémillant. Porcher, le saint homme, paupières constamment baissées. Rougier, ne pense qu'à l'Eternité.

Ici reprend le manuscrit de l'abbé Sancerre :

J'ai dit plus haut que je manquais de mémoire. Je m'attachais donc à retenir, non pas le texte latin de la théologie fondamentale et de la philosophie, mais les idées que ce texte contenait. J'étais gêné principalement par la division quasi indéfinie de la matière. Ah, que je l'aurais béni, le professeur qui m'eût conseillé ce que plus tard j'ai enseigné à tous mes élèves : « Pénétrez-vous de la table des matières de vos livres d'étude. L'auteur ne l'a pas rédigée seulement pour en remplir une ou deux pages. Exercez-vous à raisonner avec lui sur l'ensemble de ce que vous avez à apprendre. » Aussi bien n'étais-je pas brillant aux examens : « C'est à croire, me dit un jour un examinateur, que vous n'aurez pas besoin plus tard de ce que vous avez appris et que vous savez, du reste, puisque vos travaux écrits sont bons. » Je m'inclinai tristement et songeai : « *Humiliate capita vestra Deo.* » « Demandez et vous recevrez, a dit le Christ. Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Je demandais donc à Dieu la mémoire.

Je la lui demandais à genoux, le visage tourné vers la porte de ma cellule, et mon regard traversait cette porte, le corridor, la porte de la chapelle qui se trouvait sur la droite, la porte du tabernacle enfin, et je pleurais. « Travaille, il suffit », me disait une voix. Je pleurais quand même. J'avais un tel appétit de savoir! Tout à coup la poignée de ma porte bougea, grinça, et un personnage m'apparut, et j'en fus tellement surpris que je ne songeai pas à me relever. Je ne trouvais pas de mots, j'étais béant de stupeur. Ce personnage était l'Evêque, c'était Monseigneur Duberville.

— C'est bien vous, le petit brun des cerisiers? Que faites-vous ainsi, mon enfant? questionna-t-il, surpris au-

tant que moi. Pourquoi vos yeux sont-ils rouges? Vous venez de pleurer. Dites-moi pourquoi, je vous prie.

— Je n'ai pas assez de mémoire, monseigneur, et j'en demande à Jésus.

— Vous a-t-il répondu?

— Oui, monseigneur.

— Comment cela?

— Par sa parole intime, plus certaine que toute parole humaine.

— Méfiez-vous des élans mystiques! Levez-vous et asseyez-vous, ajouta-t-il, s'asseyant lui-même.

Il était revêtu de la soutane commune du clergé, sans boutonnières ni ceinture violettes. Une seule tache de couleur y tirait l'œil : celle du ruban de la Légion d'Honneur.

— C'est presque un boudoir ici! Ah, petit brun, je vous retrouve, tiré à quatre épingles, comme vous l'étiez l'autre jour à la maison de campagne! Depuis ce jour-là, je me promettais de vous revoir, de vous surprendre en plein travail. Et voilà que je vous surprends à la fois au travail et en prière!

Mirolier, celui de mes camarades qui avait la clef de la porte de l'évêché, lui avait parlé de moi en bons termes. En général, on tenait Mirolier à distance. Je m'efforçais de corriger ce que ce traitement avait pour lui de pénible. L'Evêque m'en remercia, puis :

— De la vie qu'on mène ici, tout vous plaît-il, mon enfant?

— Tout, monseigneur.

— Quel est votre auteur préféré?

— La Bruyère, monseigneur.

— Le mien est Bossuet. Vous aurez souvent l'occasion de l'entendre dire. Savez-vous ce qu'on a dit de La Bruyère et de ceux qui l'apprécient?

— Oui, monseigneur : que s'y plaire, c'est avoir déjà beaucoup profité.

— On peut le dire de tous les maîtres. Le vôtre est un des plus grands... J'aimerais, cher enfant, vous revoir de temps à autre. Saviez-vous que, comme aujourd'hui

chez vous, je suis quelquefois venu à l'improviste chez plusieurs de vos camarades?

— Non, monseigneur.

— Vous n'ignorez pas en tous cas que les diacres me rendent visite. Quand ils le désirent, ils n'ont qu'à prévenir le Supérieur. Vous ferez de même. Je donnerai ordre qu'on laisse venir à moi quiconque d'entre vous en fera la demande... Allons, à bientôt, le petit brun!

Je m'agenouillai pour baiser l'anneau épiscopal... absent. Une main ferme me releva, serra la mienne, rouvrit et referma promptement la porte. L'Evêque avait disparu.

Quel était donc cet étrange évêque qui entrait ainsi sans crier gare dans les cellules de ses grands séminaristes et, contrairement à tout protocole, les questionnait familièrement sur leurs affaires personnelles?

Par l'exclamation qu'il avait eue en pénétrant dans ma cellule : « Ah, c'est vous, le petit brun des cerisiers! », on a compris que j'étais pour lui une figure de connaissance. En effet, j'avais déjà échangé avec Sa Grandeur quelques mots, voici dans quelles circonstances. Certains congés étaient entièrement passés à la maison de campagne du Séminaire. Le matin, vers six heures, après la prière et le *Veni sancte,* tous, professeurs et étudiants, partaient pour le coteau qui domine le fort d'Estrebay. La traversée de la ville et de la banlieue se faisait en silence, chacun étant supposé poursuivre la méditation amorcée dans la chapelle. Je me rappelle pourtant qu'un jour le gros et malicieux Bars, plus priseur que méditatif et qui avait perdu de vue le sujet de son oraison, promenait autour de lui des regards éperdus et à voix basse interrogeait en vain ses voisins. Tout à coup : « J'ai trouvé! », s'écria-t-il à la façon d'Archimède, et de s'exclamer en désignant un chien qui furetait au pied d'un arbre : « Merci, Seigneur! La queue en trompette de ce chien me rappelle celle du Jugement dernier! »

Dès notre arrivée dans la propriété, la messe était dite à la chapelle. Ensuite commençait une journée de détente parmi les bosquets, les pelouses, les parterres. En 1900, à la fin de mai, l'Evêque voulut partager avec nous cette

vie champêtre. Avant le repas de midi, nous le vîmes, entouré des directeurs, paraître dans le jardin. Aussitôt, de tous les sentiers débouchèrent pour l'approcher, et peut-être pour être remarqués de lui, comme les courtisans parmi les charmilles de Versailles, des séminaristes confits en admiration et en déférence. Il s'engagea dans le verger, au milieu des cerisiers rouges de cerises et dont chaque grosse branche supportait l'instant d'avant un maraudeur à la soutane retroussée. Un seul d'entre eux resta dans son arbre et continua de gober des fruits sans se soucier de la présence de l'Evêque : « Eh, là-haut, le petit brun! », cria le prélat. Le petit brun, c'était moi. J'étais brun, mais je n'étais pas petit. Je sautai de mon arbre et m'avançai sous tous les regards : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas dérangé, mon ami? » — « C'est que je ne crois pas, Monseigneur, que Votre Grandeur soit venue ici pour qu'on l'entoure, mais seulement pour faire comme nous et prendre l'air tranquillement. » — « Voilà une réponse qui me plaît », fit l'évêque en s'éloignant.

III

Le 8 juillet 1898, l'*Officiel* avait publié un décret promulguant l'élévation au siège épiscopal de Plémobiers, en remplacement de Monseigneur Riou, nommé à l'archevêché d'Alger, Monseigneur Albert-Léon-Marie Duberville.

Monseigneur Duberville était né à Bourg-du-Mont en 1844. Son père était un humble tailleur de village. Après avoir appris à lire, à écrire et à compter à l'Abbaye de Bourg-du-Mont, chez les frères de la Miséricorde, il poursuivit ses études au collège de Lavargnes, puis au grand séminaire de Tanouses où il se fit tout de suite remarquer par la distinction et la vivacité de son esprit. Ordonné prêtre en 1868, il fut professeur à l'Abbaye de Bourg-du-Mont pendant deux ans. En 1870, vicaire à Saint-Nicolas de Tanouses, il débuta comme écrivain à la *Revue Catholique* sous le pseudonyme de Léon Albert. Deux ans plus tard, directeur de l'institution Saint-Jacques, à Tanouses,

il publiait diverses brochures sur l'éducation. Son évêque, qui appréciait son talent, lui permit d'aller suivre à Paris les cours de l'Ecole des Hautes-Etudes des Carmes. Chapelain de Sainte-Geneviève à Paris en 1877, aumônier de l'Institution des Religieuses de la Mère de Dieu en 1882, prêtre libre en 1888, il n'avait pas tardé à se faire connaître comme le plus aimable, le plus disert, le plus séduisant des orateurs. La série de ses conférences aux femmes chrétiennes à Saint-Vincent de Paul, à Sainte-Clotilde, à Saint-Eugène, le mit au pinacle. A l'Institution Maintenon, qu'il avait fondée rue de La Tour-d'Auvergne et dont les omnibus faisaient chaque matin la rafle des élèves sur toute la rive droite, il était l'idole des jeunes filles. « Sa grâce précieuse, écrivait plus tard un de ses adversaires les plus acharnés dans une intention de dénigrement qui ne se laisse que trop voir, ce ton de bonne compagnie, sa subtilité dans la casuistique des péchés mignons, son indulgence charmante et sa connaissance délicate de l'âme féminine lui valurent les recommandations des grandes dames du Faubourg et de la politique; il fut tôt considéré comme un des rares « épiscopables » républicains et sa fortune s'annonça sous les meilleurs auspices. » Diseur de rien, saint Paul à rebours, « apôtre des gentilles », telles étaient les appellations dont on le désignait déjà en 1896. Son maniérisme, son afféterie, ses cheveux et ses ongles bien soignés, sa bouche vermeille, ses beaux traits empreints d'une grâce expressive et d'une animation intellectuelle qui sentaient l'artiste et le poète beaucoup plus que le sermonnaire, étaient sévèrement blâmés. Les opuscules littéraires qu'il publiait sur son pays, l'Association de Notre-Dame des Arts qu'il avait fondée à Saint-Roch pour « réagir contre les turpitudes qui, depuis trente ans, font à l'extérieur un triste renom à la France artistique », ne faisaient qu'aggraver le caractère profane de tout ce qui émanait de lui. Chanoine en 1893, protonotaire apostolique en 1895, il prit la tête de l'œuvre nationale de Vaucouleurs, que Mgr Jépasse s'était révélé incapable de diriger, mais il se plaignait de manquer de prestige et réclamait un titre épiscopal. Son

évêque offrit de démissionner en sa faveur à condition d'être nommé lui-même archevêque. On adopta une solution mixte qui consistait à le nommer évêque *in partibus* d'Arca et auxiliaire de Verdun. C'était en 1896.

Deux ans s'écoulèrent avant qu'un évêché fût vacant, et presque un an et demi avant que Mgr Riou, ayant quitté le matin même Plémobiers, le bourdon annonçât, à l'issue des vêpres du chapitre cathédral, la prise de possession par procureur du siège épiscopal auquel Mgr Duberville avait été nommé l'année précédente. Le 15 février 1899 celui-ci faisait son entrée à Plémobiers, accompagné des vicaires généraux qui étaient allés l'attendre à Barplaine.

Mgr Duberville fut accueilli à Plémobiers avec faveur, entend-on dire encore, et en effet il y arrivait précédé d'une réputation d'éloquence, de talent littéraire et de largeur d'esprit. La plupart de ses nouvelles ouailles mettaient donc en lui beaucoup d'espoirs. Mais en même temps que sa réputation d'orateur et de lettré, de mauvais bruits s'étaient répandus depuis un an. Sa candidature à l'épiscopat avait été mouvementée. N'avait-il pas encouru autrefois l'animosité de Mgr d'Hulst? N'avait-il pas pour ennemi personnel le cardinal Richard, archevêque de Paris? « Moi vivant, aucun évêque ne montera dans la chaire de Notre-Dame! », lui avait déclaré le vénérable prélat. « Votre Eminence a bien peu de confiance dans l'orthodoxie de ses confrères », lui avait répliqué du tac au tac le jeune auxiliaire de Verdun. Occupant, quai Voltaire, l'ancien appartement d'Alfred de Musset, ne disait-il pas sa messe dans l'alcôve du poète? L'évêque de Coutances n'avait-il pas refusé, ainsi qu'une grande partie du clergé, d'assister à son sacre, à Bourg-du-Mont? Au dernier moment, le *billet* de la Nonciature n'avait-il pas fait défaut? Le nouvel évêque n'était-il pas la créature du directeur des Cultes? N'était-il pas le favori des dames?

De fait, il se révéla du premier coup, et le jour même de son intronisation, un charmeur, mais le ver était dans le fruit.

On jugea bientôt qu'il n'avait pas des manières d'évê-

que, et c'était vrai. Il prenait seul des résolutions qui avant lui auraient été délibérées par le vénérable Chapitre de la cathédrale ou par le Conseil épiscopal composé de MM. les vicaires généraux, le chancelier, l'archiprêtre de la cathédrale et le supérieur du Grand Séminaire. Ces messieurs, qui avaient dû comparaître individuellement à ses pieds le jour de l'intronisation, nourrissaient certainement ce jour-là des pensées déjà opposées. Lui qui se piquait, non sans raison, d'être physionomiste, le lut certainement sur leurs visages; d'où, au premier contact, un éloignement réciproque. Le curé de la cathédrale est inamovible en tant qu'archiprêtre, mais les autres fonctions du diocèse étaient révocables d'un simple trait de plume; un seul mot, un mouvement de tête pouvait faire d'un haut titulaire un vicaire de petite ville. L'Evêque vit tout de suite sur les figures qui l'environnaient autant de crainte que d'aversion. Il décida de les écarter. Il voulait plaire, et qu'on lui plût. Par prudence, il temporisa, mais, par imprudence, eut des propos que les pierres répétèrent à M. Lestrange, archiprêtre curé de la cathédrale. Ce saint homme n'avait pas encore de visions, ou n'en disait mot, mais il copiait le torticolis de saint François de Sales, tenait les paupières hermétiquement closes et arborait une très ascétique calvitie, moyennant quoi il s'estimait *omni exceptione major,* comme dit la théologie morale. Sa conduite à l'égard de l'Evêque ne tarda pas à vérifier l'apophtegme de mon grand-père.

Non, Mgr Duberville n'avait pas des manières d'évêque, et les directeurs du Grand Séminaire s'en aperçurent aussi vite que ces messieurs du Chapître et du Conseil épiscopal. Habitués à faire chez eux la pluie et le beau temps, ils s'étonnèrent, ils s'affligèrent que l'Evêque s'enquît de la marche de leur maison, y arrivât seul à l'improviste et entrât sans frapper dans les cellules des élèves. Son intention n'était pas de nous prendre en défaut, il voulait plutôt produire un agréable effet de surprise. Je m'en rendis bien compte le jour qu'il entra chez moi.

Qu'il eût, du fond de son Cotentin, amené comme se-

crétaire particulier un prêtre fort laid, M. Nyon, déplut également. M. Nyon aurait pu passer pour juif tellement il en avait l'air. Son regard d'oriental se dérobait continuellement. Il ne quittait jamais l'Evêque, et pourtant on ne s'apercevait pas de sa présence. Envers tous, son empressement était tel qu'il en devenait obséquieux. Je ne saurais mieux le comparer qu'à Dom Martora que j'ai connu ici l'année dernière.

« Tenez, me dit le R. R. Abbé provincial, Dom Lecomte, lors de ma première visite, vous aller voir arriver Dom Martora. Son nom ne vous dit rien? Rappelez-vous ce petit juif romain que sa bonne avait baptisé et que Pie IX fit enlever à ses parents pour le confier à notre ordre. Il vient tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, me demander des permissions extravagantes, et il insiste, il insiste, il est collant, tellement collant que, pour m'en débarrasser, je suis toujours obligé de lui accorder quelque chose. On ne dirait pas qu'il a 84 ans! Il est chrétien, il est prêtre, mais il n'a rien perdu de sa race. » Effectivement, un instant après frappa et entra un petit vieillard ratatiné, guilleret, aux yeux de chacal, qui se précipita aux pieds du R. R. Abbé, le salua de titres emphatiques et lui demanda la permission de me parler. Il savait que j'étais français, il aimait les Français, il voulait en connaître le plus grand nombre possible, c'était une de ses joies sur cette terre, et il ne doutait pas que le bon Dieu n'y mît le comble au Paradis. « Mais, lui objecta le R. R. Abbé, ce monsieur n'est pas venu ici pour vous, mais pour moi, et vous savez bien que je dispose de très peu de temps pour chacun! Retirez-vous! » Et il le repoussait légèrement du bout du pied, mais ce pied, Dom Martora s'en saisit à deux mains et y colla ses lèvres en pleurnichant, non sans s'interrompre de temps à autre pour m'adresser la parole et me questionner. « Lâchez mon pied tout de suite et sortez! », s'écria Dom Lecomte. A ces mots, le vieux moine s'allongea par terre, les bras en croix, et ne se releva que pardonné, et tout en se retirant à reculons, il se confondait en louanges sur l'inépuisable bonté du R. R. Abbé. M. Nyon était un type du même genre.

Je reviens aux manières dont on faisait grief à l'Evêque. Les jours d'offices pontificaux, à la cathédrale, il n'observait aucun protocole, aucune règle spéciale de démarche et de tenue. Il ne bénissait personne. Apercevait-il dans l'assistance un visage déjà vu ailleurs, il lui faisait signe, et, si l'on était à portée, donnait franchement une poignée de main, disait un mot bref. C'était, paraît-il, avilir la dignité sacerdotale. Le même reproche a été fait à certain archevêque de Sens, coupable de s'abaisser jusqu'à attendre son tour chez le coiffeur, et à un évêque de Langres qui, le soir, faisait sa manille dans l'arrière-salle d'un café, près de sa cathédrale.

Un grief qu'on faisait aussi à Mgr Duberville était de parler en chaire, quelquefois pendant une heure, sans nommer Dieu, ni la Vierge, ni les Saints.

Son tort réel était de laisser s'extérioriser ses pensées avec trop de naturel. J'ai noté l'extrême mobilité de son masque. Les saintes personnes qui ne valaient pas mieux que lui, mais dissimulaient leurs défauts jusqu'à paraître avoir les vertus contraires, ne lui pardonnaient pas de différer d'elles à ce point. Parce qu'en lui la vertu prenait d'autres apparences, elles le jugeaient sans vertu. Un langage mielleux, une échine souple, une voix étouffée, une sévère économie de gestes prudemment arrondis, des yeux baissés, sont pour beaucoup les vraies caractéristiques de la vertu. L'Evêque était d'autre carrure. Non seulement il dédaignait l'opinion qu'on pouvait avoir de lui, non seulement il ne faisait aucun cas de l'avertissement de Tacite : « *Contemptu famæ, contemni virtutes :* le mépris de la réputation conduit au mépris de la vertu », mais il bravait délibérément l'opinion. Quand il mourut, M. Préaux, qui fut son confesseur et qu'il manda pour qu'il le fût encore à son lit de mort, dit de lui sans la moindre apparence d'émotion : « Mgr Duberville était l'orgueil personnifié. » Si l'un de ses favoris l'appréciait ainsi, quelle pouvait être sur lui l'opinion de ses adversaires?

L'homme qui lui tapait le plus sur les nerfs était certainement M. Turbat, le supérieur du Petit Séminaire.

Sa seule vue lui donnait, par répulsion naturelle et en quelque sorte physique, la chair de poule. J'ai présenté M. Turbat. Tel un bon corroyeur, il enfermait ses élèves dans la sainte fosse de la tradition et les arrosait du pur tannin des coutumes antiques, croyant réaliser ainsi le précepte de saint Paul touchant le vieil homme à détruire et à ensevelir avec le Christ. Ainsi livrait-il chaque année au Grand Séminaire un contingent plus ou moins nombreux de cadavres vivants. L'Evêque désapprouva d'abord la méthode en Conseil épiscopal. Cet avertissement n'ayant pas suffi, il retira M. Turbat du Petit Séminaire pour en faire un curé doyen je ne sais où. Le chanoine Turbat avala sa salive avec sa rancune et déclara une guerre sournoise mais sans merci à l'Evêque. Plus tard, ce martyr de l'orthodoxie fut rappelé aux honneurs et placé à la tête, non plus du Petit Séminaire, mais du Grand. Là il pourrait parfaire son œuvre. Il la parfit jusqu'à sa mort, ayant refusé l'épiscopat pour ce qu'il disait être sa mission : écarter des postes de commande les derniers partisans de celui qu'il n'avait plus raison de craindre, mais auquel il ne pouvait pardonner. Qui avait préparé M. Turbat, de formation purement historique, à son rôle d'initiateur de prêtres? Sur l'improvisation déplorable à laquelle sont voués tant de maîtres du clergé, je citerai encore un fait. Lorsque les Sulpiciens durent abandonner le Grand Séminaire de Plémobiers, M. Préaux, alors chancelier de l'Evêché et *dimidium animae* de Mgr Duberville, fut prié de préparer pour la rentrée d'octobre le cours de dogme. Il ne se récusa pas. Vers la fin des vacances, on lui demanda d'enseigner la morale. Il enseigna la morale. Dieu sait comme!

L'Evêque trouva un autre opposant de marque en la personne de celui des trois frères Meisson que le précédent évêque avait fait directeur de la maîtrise de la cathédrale. Je l'ai déjà mentionné à propos de sa brouille avec M. Tobi, directeur de l'école Notre-Dame. Grand par la taille, cet homme l'est plus encore par l'âme et par l'excès des qualités qui l'ont fait à la fois aimer et haïr.

Il faut avoir vécu dans son intimité pour connaître son émouvante tendresse et son intransigeance osseuse et coupante comme son visage. Disciple de Dom Pothier qui, lui-même disciple de Dom Guéranger, abbé de Solesmes, restaura le chant liturgique comme son maître avait restauré la liturgie, travailleur infatigable, autodidacte étonnant, il établit avec le grand moine bénédictin une édition des mélodies antiques qui fit apprécier leur charme et prévalut jusqu'à une édition plus récente. Il avait commencé par bannir de la maîtrise tous les instruments de cuivre, le « bastringue », comme il disait. En peu de temps sa petite troupe de chanteurs atteignit une perfection qui fit accourir de loin les amateurs. Son interprétation du plain-chant diffère, il est vrai, de l'interprétation bénédictine dont la monotonie paraissait plate lorsqu'on avait entendu les quatre-vingts enfants et adolescents et les quarante grands séminaristes et laïcs, suspendus à son index, soit qu'il se contentât d'en mouvoir les deux premières phalanges, soit qu'il eût recours à d'imperceptibles clins d'œil, soit que, pris par le rythme, il balançât un peu le corps. Ses choristes et, dans la nef de la cathédrale, les amateurs les plus fervents suivaient le mouvement et ondulaient comme des épis sous la brise. Son fameux index montrant le ciel ou pointant vers les enfers: « Vingt, Môssieu! », ou bien: « Douze! », ou bien: « Sept », vous criait-il au cours des répétitions, voire des exécutions, et il relevait deux, trois ou quatre doigts en vous regardant, pour vous signifier que vous chantiez un vingtième, douzième, septième demi, tiers ou quart de ton trop haut ou trop bas, et si vous ne rectifiiez pas à la seconde, il prenait un air de martyr. Comme tous les artistes, ce musicien n'a jamais goûté d'autre manière que la sienne. Rien ne comptait, ni de ce qui avait été fait avant lui, ni de ce qui pourrait être fait après. Mgr Riou lui avait donné carte blanche. Aussi tomba-t-il de haut lorsqu'il apprit de la bouche même de Mgr Duberville que le nouvel évêque préférait l'ancien plain-chant. M. Meisson avait l'esprit caustique, la dent dure. Il ne ménagea point les sarcasmes à l'Evêque.

Ce serait une erreur de croire que celui-ci n'entendait pas la musique. Des concerts de musique de chambre avaient lieu à l'évêché, qui prouvaient assez son goût. Ce qu'il reprochait surtout au directeur de la maîtrise, c'était un rythme trop rapide.

Au printemps de 1900, Mgr Duberville fut atteint de rhumatismes articulaires, de grippe infectieuse et d'empoisonnement du sang. Il reçut les derniers sacrements et appela M. Meisson à son chevet. Une réconciliation eut lieu qui ne dura pas. « Je ne sais s'il s'est réconcilié avec moi, disait le directeur de la maîtrise, je suis sûr seulement de m'être réconcilié avec lui. » Mais il n'entre pas dans mon propos de relater en détail la petite guerre que l'Evêque et le musicien se firent pendant deux ans et qui, grâce à Dieu, s'acheva par la victoire de M. Meisson. Sa ténacité finit par avoir le dessus.

J'ai laissé M. Préaux au Petit Séminaire de Donville. Le « Cours spécial » était en baisse. On le fit professeur de troisième. Il sollicita une bonne cure en pays de vignobles. C'est là que Mgr Duberville le découvrit et, séduit par ses manières amènes, le nomma chancelier de l'évêché : « Je suspends ma tournée, lui dit-il, pour vous installer moi-même dès demain. Vous logerez et mangerez à l'évêché en attendant un logement convenable. » Devenu chancelier, M. Préaux devint aussi chanoine honoraire. Ses insinuations, ses réticences, ses silences, ses « peut-être », ses « probablement », ses « oui, oui », firent de lui un homme universel et nécessaire, si universel et si nécessaire que cinq évêques successifs le gardèrent comme vicaire général. *Sede vacante*, c'est-à-dire lorsqu'un siège épiscopal est vacant, le chapitre cathédral se rassemble et nomme vicaire capitulaire un de ses membres à qui sont dévolus tous les pouvoirs de juridiction, mais non d'ordre, jusqu'à la nomination du nouvel évêque. Trois fois, durant trois interrègnes, M. Préaux remplit les fonctions de vicaire capitulaire. Les anciens élèves de Donville, qui ont gardé le souvenir de ses violences, s'étonnent aujourd'hui de sa bienveillance et attribuent à la grâce divine cette transformation de son caractère.

IV

Par un corridor pris sur la vaste salle capitulaire de l'ancien couvent et qui faisait communiquer le Séminaire avec l'évêché, chacun des diacres allait à tour de rôle servir pendant une semaine la messe à l'Evêque dans sa chapelle. Lorsque Mgr Duberville arriva à Plémobiers, le Supérieur du Séminaire avait seul la clef de cette porte. L'Evêque en fit faire une autre à son usage, une autre pour Mirolier, le jeune compatriote qu'il avait fait venir de son pays, et une troisième pour le diacre de service. Après s'être assurés par ce dernier ou par Mirolier qu'ils ne feraient pas chou blanc, ceux qui désiraient voir l'Evêque en demandaient la permission au Supérieur qui leur remettait alors sa clef et, par le corridor de l'ancien monastère, puis par le grand escalier du palais épiscopal, atteignaient au premier étage le cabinet de l'Evêque. Les moins dégourdis, dont celui-ci se moquait, sollicitaient audience par lettre. Quant à moi, je sus toujours me passer de clef. Je demandais bien la permission au Supérieur, mais quand il me présentait sa clef : « C'est inutile, monsieur le Supérieur, je vous remercie. — Comment donc? La porte est toujours fermée! — J'ai observé des heures d'ouverture. — Lesquelles? — Elles varient, M. le Supérieur. — Vous êtes un malin, vous! » Le cher monsieur ne l'était pas, lui!

Au cours de ces visites que nous lui faisions, l'Evêque nous posait avec insistance les questions les plus imprévues, les plus diverses. De prédicateur promu soudain évêque, il ignorait tout de ce qu'était un diocèse. Il ne savait que parler, très bien d'ailleurs. Il avait constamment le nom de Bossuet à la bouche. « Je vais vous dire une chose drôle de la part d'un évêque s'adressant à ses clercs, nous dit-il un jour. Dans mon pays, dans le vôtre aussi, j'en suis sûr, chaque jeune homme a ce qu'on appelle sa « chacunière ». Chacun de vous pareillement préfère un auteur. Moi, je préfère Bossuet... » La comparaison causa de l'étonnement.

Dans les entretiens que nous avions avec lui tête à tête,

il s'intéressait à notre famille, à nos ascendants, à notre généalogie. De notre région d'origine, nous devions lui dire tout ce que nous savions, au besoin pêle-mêle. Il entendait tout, remarquait tout, retenait tout : curés, maires, paroisses, communes et environs, types curieux, sites et monuments remarquables. De cette façon il connut vite, ou du moins crut connaître, son diocèse. Ce n'était pas suffisant. C'est pour avoir négligé de prendre l'avis de ceux qui, sous lui, étaient constitués en charge, que Mgr Duberville eut de si amers déboires.

Je le revois m'accueillant à ma première visite et me désignant un fauteuil près de son bureau. Son teint clair et rose, frappé de biais par le soleil, ses cheveux longs et bouclés, d'un gris d'acier, ses yeux bleus d'homme de l'Ouest, ses mains elles-mêmes, ses admirables mains, semblaient traversés par la lumière. Evêque eut-il jamais tête plus belle, en même temps plus énergique et d'expression plus spirituelle? Il a été comparé à Mirabeau pour l'encolure et la mâchoire, mais l'expression farouche du tribun se tempérait chez lui de nuances exquises. Un chroniqueur l'a comparé aussi à un lion : « On connaît au monde deux beaux masques de lion, celui de Belfort, taillé à même dans la montagne, et celui de Mgr Duberville, sculpté dans la pierre la plus dure. Quand il préside, on voit le fauve au repos, grand, fort et massif. Le prélat est voûté du haut, comme si la mitre emportait en avant les épaules avec le crâne. Les traits semblent ébauchés par un sculpteur de génie qui aurait abandonné son travail sans le finir. De la mitre mise à la façon d'un bonnet de coton normand sortent des cheveux sauvages et longs comme une crinière que les vents du désert auraient emmêlée et que la poussière aurait poudrée de ses teintes grises. Quand la fête est trop longue, le sommeil tire parfois le lourd rideau des paupières frangées de cils épais. Mais l'Evêque ne dort pas, il regarde en dedans et se repose d'avoir vu la foule en se contemplant lui-même. S'il préside somptueusement, il parle mieux encore. Il parle comme d'autres se taisent, par art et par nature. Il parle pour persuader et pour être éloquent. Il parle pour émou-

voir et pour être ému. Il parle pour verser sur les auditeurs éblouis les torrents de mots contenus dans sa cervelle et qui feraient après un trop long repos éclater le couvercle. Lorsqu'il a devant lui la foule des auditeurs, sa poitrine se soulève, ses mains s'accrochent au rebord de la chaire comme des griffes aux saillies du rocher. Le front est labouré par des sillons de rides et de souvenirs. Les yeux se dilatent et s'illuminent comme des globes électriques grandis par leur éclat. Les lèvres vibrent longtemps après qu'elles ont parlé. »

Dans ma cellule il m'avait interrogé sur mes origines, mes aspirations, mes ambitions. Cette fois il m'entretint de lui-même, et avec une liberté, une spontanéité dont je suis encore abasourdi quand j'y repense. Il me raconta son enfance dans son petit village et les souvenirs qu'il avait gardés de son père le tailleur. Il avait été un jeune prêtre vraiment excellent, m'affirma-t-il, et il ajouta :

— Tous les jeunes prêtres sont excellents. Nos débuts dans le sacerdoce sont notre meilleur temps, vous verrez cela...

Comment il était devenu évêque?

— J'avais une grande facilité de parole. Sans y prendre garde, j'en tirais vanité, j'en usais, j'en abusais, je prenais plaisir à me faire entendre. Peu à peu j'en vins à rechercher de parti pris toutes les occasions de goûter un plaisir que j'avais savouré d'abord ingénument, presque involontairement. Par cette fissure de vanité passa l'ambition de devenir évêque. Je n'y aurais pas pensé de moi-même. D'obligeantes personnes m'en inspirèrent l'idée. Or, pour accéder à l'épiscopat sans remplir les conditions nécessaires, il faut en donner du moins l'illusion. Ce qu'on n'a pas, on l'emprunte, on s'en affuble, on se travestit et, par ces mensonges, on se diminue sans se l'avouer, puis on se l'avoue en se le reprochant, puis on cesse de se le reprocher, tout en persévérant dans des simulacres et en faisant fi de plus en plus des principes essentiels qui devraient commander notre vie intérieure. Eh quoi, tout cela est humain et un évêque pèche comme le commun des hommes! Comme le commun des hommes,

il lui arrive de se ressaisir, de lutter. La vie est une lutte perpétuelle...

Et il se plaignait de la lourdeur de sa charge, que personne ne soupçonnait, il citait saint Jean Chrysostome pour qui l'épiscopat était déjà un océan de labeur et un abîme d'angoisse : *pelagus laborum et abyssus aerumnarum*. Saint Augustin lui-même, le si vaillant ouvrier de Dieu, trouvait exténuants ses devoirs d'évêque et traduisait son accablement dans cette plainte d'une âme presque découragée : « *Illius officii tempestate jactamur* ».

Passant aux attaques dont il était l'objet :

— J'ai des adversaires, mais je me défendrai, disait-il. Je leur ferai voir à qui ils ont affaire... Plaise à Dieu que je puisse m'en tenir à la défensive!

De tels propos tombés de la bouche d'un évêque dans l'oreille d'un jeune clerc à peu près inconnu de lui avaient de quoi me remplir de stupeur. En vérité, ce n'étaient pas là des confidences à me faire. Si encore il ne les avait faites qu'à moi! Mais il s'épanchait de même avec ceux de mes camarades qu'il avait autorisés comme moi à le venir voir sans permission particulière, pour la seule raison que leur physionomie lui avait été sympathique au premier coup d'œil, et ils étaient au moins cinq ou six. Il y eut un traître parmi les apôtres. Pourquoi un évêque jouirait-il d'un meilleur sort que N.-S. Jésus-Christ?

A ma seconde visite il évoqua sa vie d'étudiant pauvre à Paris :

— Je logeais en ville, au cinquième, sous le toit, et il m'arriva bien des fois de rentrer chez moi sans avoir mangé, n'ayant pour me réconforter que l'espoir de trouver dans un placard un reste de pain et de fromage. Si, par chance, ils y étaient, je les mangeais, assis sur ma petite malle, et les arrosais d'un verre d'eau. S'ils n'y étaient pas, je me couchais l'estomac creux... Je manquais de tout, même d'argent pour me faire tailler les cheveux. Denys le tyran se les faisait couper par sa fille; je pris l'habitude de me les couper moi-même. Je l'ai conservée. D'où mes cheveux longs, qui me font ressembler davantage à Bossuet.

Et il souriait. Il n'était pas médiocrement fier d'une vague parenté de traits avec le grand orateur. De Bossuet, il savait des pages entières par cœur. Il le citait à tout propos. Le style de ses allocutions et de ses sermons avait les larges inflexions, les amples courbes, les mouvements de draperie de celui de Bossuet. Sa grande idée sur l'Aigle de Meaux était que le pompeux portrait de Rigaud avait trompé tout le XVIII[e] siècle. Bossuet était un homme simple et imprégné de bon sens. Son premier portrait, actuellement à Florence, le représentait beaucoup plus véridiquement que le dernier, achevé de mémoire par Rigaud. Du portrait de Florence, Rigaud avait fait plusieurs copies et Mgr Duberville en possédait une, qu'il jugeait meilleure que l'original. Avec plus de cent gravures, des manuscrits et des éditions rares, elle formait le noyau d'un petit musée Bossuet qu'il avait installé dans un salon de l'évêché. Lors de son voyage *ad limina,* il devait offrir au Pape une statue de Bossuet en bronze vénitien.

Mgr Duberville n'a jamais été accusé de modernisme ni de gallicanisme systématique. Systématique, il ne l'était à aucun degré. Ses connaissances en théologie ainsi qu'en histoire manquaient d'étendue et de profondeur. Avant tout, il était un moraliste, un psychologue, je serais tenté de dire : un homme de lettres, un artiste. Cependant il me lut un jour avec une visible satisfaction ces lignes écrites par Bossuet à propos de la régale : « A quoi bon exagérer avec tant de vivacité, avec des expressions et des sentences si recherchées, l'importance prétendue de cette cause? Comment oser nous dire que le salut de l'Eglise et l'honneur de l'ordre épiscopal en dépendent?... Eh quoi, après avoir soumis à la puissance des rois les plus grandes dignités de l'Eglise, on discutera pour quelques canonicats, il n'y aura pas lieu à accommodements, et, pour un si mince sujet, on fera à un grand prince si bienfaisant envers l'Eglise des menaces que nous avons horreur de rapporter!... Nous désirons ardemment qu'un courage si intrépide se réserve pour des occasions plus importantes et qu'un pontificat aussi recommandable, dont on doit attendre d'aussi grandes choses, ne soit pas

entièrement occupé d'une affaire trop peu digne d'une aussi forte application. » Le même jour, il me lut ces lignes de Bossuet à l'abbé de Rancé : « Les affaires de l'Eglise vont très mal, le pape nous menace ouvertement de constitutions foudroyantes et même, à ce qu'on dit, de formulaires nouveaux. Une bonne intention avec si peu de lumière, c'est un grand mal dans de si hautes places. Prions, gémissons. » A diverses reprises où je le vis plongé dans l'histoire de l'Eglise, il me donna l'impression de s'attacher en particulier aux épisodes de la résistance des évêques et des rois à la papauté. Les difficultés soulevées par l'absolution d'Henri IV le passionnèrent au moins une semaine, il m'en entretint par deux fois, ainsi que de l'affaire de Fortunat, rival de saint Cyprien au siège de Carthage, et de l'affaire de Polycrate, évêque d'Ephise, pour lequel prirent parti contre le pape saint Victor, saint Irénée et avec lui beaucoup d'autres évêques. Rien ne l'intéressait autant à cette époque que les preuves d'indépendance à l'égard de Rome données par les évêques au cours des âges. Je me rappelle aussi qu'il me fit cette question :

— De quoi croyez-vous que soit né le protestantisme? De controverses doctrinales ou de conflits d'ordre disciplinaire?

Et comme j'hésitais à répondre, il me renvoya aux *Cent griefs* de 1522.

Selon lui, si la France catholique était restée attachée à Rome, malgré la grande secousse de la Réforme, elle l'avait dû au gallicanisme.

Qu'on me comprenne bien, qu'on ne croie pas que j'attache aux idées de cet ordre émises devant moi par Mgr Duberville, plus de poids qu'il ne leur en attribuait lui-même! Le ton de boutade sur lequel il les formulait indiquait assez que ces problèmes étaient pour lui secondaires et qu'il ne s'y intéressait qu'en passant. On lui a reproché d'avoir été un évêque politique. Je suis persuadé qu'au contraire il se souciait peu de politique. Il s'était contenté de suivre celle du pape Léon XIII, vers laquelle l'inclinaient, il est vrai, ses origines populaires. Un mora-

liste et un orateur, il n'était guère que cela, au fond.

René Mirolier, son jeune compatriote, n'était entré au grand séminaire qu'au mois de décembre 1900. Arrivé sans postulat et en pantalon, il parut dès le lendemain en clerc. Nous sûmes vite de lui, car il avait la langue bien pendue, qu'il était du pays de l'Evêque auquel il ressemblait étrangement, et devait à Monseigneur son « installation » au Grand Séminaire. Le mot déplut. Sans doute l'Evêque jouit-il dans son diocèse d'un pouvoir quasi théocratique, mais si, pour faire bénéficier les hommes de la Révélation, Dieu le Père a pris Moïse pour intermédiaire, puis son Fils incarné sous les espèces d'un homme ordinaire, afin que les relations entre Lui et nous en fussent rendues plus faciles, pourquoi Mgr Duberville affectait-il de négliger ces intermédiaires tout désignés que sont les directeurs d'un Séminaire? C'est à eux que sont présentés les aspirants au sacerdoce, c'est eux qui les reçoivent. Jamais encore évêque n'avait agi avec cette désinvolture. « L'Evêque de Plémobiers reçoit en son Grand Séminaire M. René Mirolier porteur de ce mot, » disait simplement la carte que le nouveau venu remit à M. Vildoux. « Eh, dame, mon bon ami, puisque Monseigneur vous reçoit ici, vous êtes reçu! », se contenta de lui dire le Supérieur. Autour de Mirolier, il y eut d'abord, comme je l'ai dit, un peu de froid, mais il était si liant qu'on cessa bientôt de le traiter en intrus. A la Toussaint de l'année suivante eurent lieu les « appels » à la tonsure. Les Sulpiciens n' « appelèrent » point Mirolier. Il s'en fut conter la chose à l'Evêque qui s'empressa de lui remettre une autre carte de visite : « L'Evêque de Plémobiers appelle M. Mirolier à la tonsure. » Ce que voyant : « Eh, dame, mon ami, puisque Monseigneur vous appelle, vous êtes appelé! », fit M. Vildoux. L'appel de Mirolier aux ordres mineurs eut lieu dans les mêmes conditions, et voilà pourquoi, le temps du sous-diaconat étant venu pour lui, l'Evêque lui fit conférer ce premier des ordres majeurs par le chef d'un diocèse voisin.

Ces procédés ne dépassaient pas le droit strict qu'a tout évêque de disposer de ses sujets et de les faire avancer

à sa guise, mais ils ne laissaient point de surprendre désagréablement les séminaristes et de froisser les directeurs. Leur pouvoir d'« appel » n'est qu'un *jus commissum*, alors que celui de l'Evêque est un *jus proprium;* toutefois, l'usage est tel qu'il ne l'exerce jamais sans consulter les directeurs, lesquels, mieux que lui, ont eu le loisir d'apprécier ceux qu'ils « appellent », ou non, aux ordres. Partout un « appel » direct fait par l'Evêque pardessus la tête des directeurs est considéré comme injurieux pour ceux-ci.

Trois mois plus tard, Mirolier fut envoyé à Quatres pour y recevoir le diaconat. Désormais sa présence était impossible chez nous. Les directeurs ne s'occupaient plus de lui que pour le fuir. Ses allées et venues du Séminaire à l'évêché, et vice versa, le rendaient redoutable. On disait ouvertement de lui qu'il était la « casserole » de l'Evêque. A l'improviste, Mgr Duberville l'envoya comme surveillant au Petit Séminaire de Donville. Ses frasques l'en firent retirer peu après. L'Evêque dut se résigner à le prendre auprès de lui. Le temps de la prêtrise arrive enfin pour Mirolier. Une fois de plus, l'Evêque l'appelle directement. Il prend place dans le cortège des ordinands qui s'avance au milieu de la cathédrale. Il pénètre dans le chœur. Sa Grandeur pontifie. La cérémonie se déroule jusqu'à l'imposition individuelle des mains par l'Evêque. Chaque ordinand s'agenouille devant lui qui est assis devant l'autel. Il leur touche la tête et leur transmet par une formule rituelle le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés. Après quoi, ils vont s'agenouiller sur le pavé du sanctuaire, formant une demi-couronne le long de laquelle tous les prêtres présents, en surplis et en étole, vont passer en leur imposant également les mains. Le rite est simple, mais émouvant. De son trône, l'Evêque assiste à la scène. Or, que voit-il? Il voit ce fait inouï que devant Mirolier tous défilent sans lui imposer les mains, ce qui équivaut à refuser moralement de l'admettre dans la communauté sacerdotale. L'Evêque ne bronche pas; Mirolier non plus.

Nommé curé d'un village voisin de Plémobiers, Mirolier fut privé de pouvoir par le successeur de Mgr Duberville.

Au lieu de céder il se cramponna et provoqua un petit schisme parfaitement ridicule. Un vicaire de Plémobiers venait le dimanche célébrer la messe pour les fidèles. Mirolier en célébrait une autre où se donnaient rendez-vous tous ceux qui, jusque-là, n'avaient jamais mis les pieds à l'église. Ne disposant plus de son traitement, privé de ressources, il se défroqua et accepta les subsides d'une société anticléricale pour faire des conférences contre la religion. Je le rencontrai à cette époque devant l'église Saint-Pierre, à Lhermes-sur-Saône : « Quel hasard, René, de vous trouver ici, et en pékin ! — Ne m'en parlez pas, me répondit-il d'un air las et navré. Vous devez savoir comment j'ai quitté Saint-Sidoine sans le sou. On a profité de mon désarroi pour me payer 2.000 francs ce qui est annoncé là-bas sur une affiche rouge. Je vous en prie, ne venez pas à ma conférence, en tout cas n'y apportez pas la contradiction, rien ne me serait plus pénible. Je fais un sale métier, je le sais bien, mais quoi ! j'ai un contrat ! Je ne le renouvellerai certainement pas. J'en ai avisé Monseigneur. Je me retirerai en Angleterre et ferai ensuite ce qu'on voudra. » Une question me brûlait les lèvres, mais j'hésitais à la formuler. Aussi fis-je en sorte de retenir Mirolier jusqu'à ce que le courage me vînt de lui dire : « René, permettez-moi d'être indiscret. Il importe que votre témoignage entre un jour ou l'autre dans l'histoire. Oui ou non, êtes-vous le fils de l'Evêque ? — En toute sincérité, me répondit-il sans nulle gêne, je ne le crois pas. Je sais tout ce qu'on a dit à ce sujet et à quelles suppositions a donné lieu ma ressemblance physique avec Mgr Duberville, mais, je vous le répète, je ne le crois pas. » Je n'ai jamais revu Mirolier. Il est, je crois, entré à la Trappe.

Nous sympathisions, lui et moi, sans plus. Je n'eus pas d'ami au Grand Séminaire. Le règlement prescrit aux étudiants de se fréquenter tous sans exception, et j'en tenais compte, bien qu'il m'arrivât souvent de me promener avec des diacres, en particulier avec celui que l'on appelait le « saint homme », aujourd'hui curé d'une paroisse à Plémobiers, et le « bon monsieur Vincent », à présent curé

de Ségis. Le principe est de rester avec ceux que le hasard vous fait coudoyer en descendant en récréation, mais certains s'arrangent pour ne pas vous coudoyer, d'autres vous « plaquent » ouvertement, d'autres au contraire vous recherchent, et alors comment les rabrouer? Hottin, jeune philosophe, me recherchait. Il avait des lèvres un peu trop charnues, des yeux un peu trop expressifs. Je me tins avec lui le raisonnement que les diacres avaient pu se tenir avec moi : « Il faut être accueillant... » Mon accueil l'encouragea. Il en vint à me marquer une confiance dont je fus touché. « *Post amicitiam credendum est, ante judicandum* », écrit Sénèque à Lucilius. Après le choix d'un ami, il faut tout croire; avant, il faut tout examiner. « *Dia cogita an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit.* Réfléchissez longtemps avant d'admettre quelqu'un dans votre amitié... » Toujours est-il que le jeune Hottin mit une telle insistance à me témoigner qu'il se plaisait en ma compagnie qu'afin de le mieux connaître l'idée me vint, au cours d'un congé que je passai à Lonay, de rendre visite à sa famille. Mais ceci eut lieu en 1901. Je venais d'être appelé au sous-diaconat. Mon récit a marché trop vite. Il me faut revenir en arrière et m'étendre quelque peu sur la formation morale qui nous était donnée au Grand Séminaire et sur l'affermissement, l'approfondissement qu'en reçut ma vocation jusqu'au point de remplir tout mon être et d'en exclure toute aspiration qui ne se serait pas identifiée complètement à elle.

Un an, jour pour jour, après ma prise de soutane, le 21 novembre 1898, j'avais reçu la tonsure des mains de Mgr Riou. Comme la vêture, la collation de la tonsure se faisait dans la chapelle du Grand Séminaire, Mitre en tête, assis à l'autel, les genoux couverts du grémial de toile au-dessus duquel le second chapelain maintenait un plateau d'argent, l'Evêque voyait s'agenouiller un à un devant lui ceux dont il faisait définitivement des clercs en leur coupant cinq petite mèches de cheveux en forme de croix et en prononçant avec eux la formule : *Dominus, pars haereditatis meæ et calicis mei tu es qui restitues haereditatem meam mihi,* cependant que l'assistance chantait le psau-

me XV : *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te.* Après la tonsure, nous recevions le surplis que nous avions tenu jusqu'à ce moment sur le bras.

Je me souviens d'avoir, en attendant mon tour, médité à la fois sur les paroles du psaume et sur l'étymologie grecque du mot clerc : *clêroô,* je tire au sort. Le clerc a tiré le meilleur sort, celui de servir le Seigneur. Or, déclare le *Livre Pontifical,* servir Dieu, c'est régner. Le vrai clerc gouvernera ses passions, il régnera sur lui-même et sur les âmes qui l'approcheront. Il renonce à ses héritages terrestres, il ne boira désormais à d'autre coupe qu'à celle de Dieu. L'année précédente il a revêtu l'habit de deuil; cette année, il sacrifie sa chevelure. J'avais de beaux cheveux, je puis le dire. Les ciseaux de l'Evêque m'enlevèrent une chose à quoi je tenais. En inclinant, en offrant ma tête, en la maintenant au-dessus du plateau, je consentais un réel sacrifice. Ah, l'inoubliable journée que celle de ce premier contact, en quelque sorte officiel, avec le Maître que j'avais choisi! S'il est impossible, comme je le crois, d'assister à une ordination sans en être ému, comment rendre les impressions sublimes, l'envol de l'âme dont l'ordinand est enivré? Oui, l'ordinand est transfiguré, embelli, mais il ne l'est que parce que, perdu en Dieu, il ne sait pas qu'on le regarde.

Après le Jour de l'an et après Pâques avaient lieu des examens qui, avec la tenue générale de chacun d'entre nous, contribuaient à former l'opinion des directeurs sur leurs sujets. Une fois par semaine, plus souvent au besoin, ces messieurs se réunissaient en conseil et se communiquaient leurs observations. L'« appel » ou le « refus d'appel » aux ordres était voté au scrutin secret.

Ma santé n'étant pas solide et m'ayant obligé plusieurs fois à prendre des congés, je ne fus pas appelé aux quatre ordres mineurs dans le délai normal, c'est-à-dire au mois de février de ma troisième année de présence au Séminaire. Je dus attendre le mois de juin suivant. Cette ordination me fut donnée à part, dans la chapelle privée de l'Evêché, non par Mgr Duberville, mais par Mgr Ferrero, évêque auxiliaire de Buenos-Ayres, alors de passage à

Plémobiers. Cette cérémonie faite pour moi seul, sans la préparation ordinaire, sans la retraite, ne m'a pas laissé d'impressions fortes. J'ai sonné la clochette, touché les clefs et le livre des Leçons, puis celui des Exorcismes, puis le chandelier, le cierge et la burette, avec autant de ferveur que si cela se fût passé, comme pour les autres, en grande pompe à la cathédrale, mais ma sensibilité n'en reçut qu'un faible ébranlement. Ainsi s'explique le vague des souvenirs qui m'en sont restés.

La formation d'un jeune homme en vue de n'importe quelle carrière se fait principalement par le milieu dans lequel il évolue. Dans un Séminaire, l'influence réciproque des cohabitants est plus considérable que partout ailleurs, car ils sont privés de distractions extérieures et vivent continuellement en présence les uns des autres, sans la permission de choisir leur partenaire, ni de paraître le juger, ni de le chapitrer, ni de le délaisser. Parfois la conversation tombe. Il faut la ranimer, c'est tout un art, et qui n'est pas sans analogie avec celui d'une maîtresse de maison obligée d'être aimable pour tous ses invités, art bien fastidieux parfois, contrainte insipide, dont le séminariste conservera le pli toute sa vie. « *Mea maxima poenitentia, vita communis,* la vie en commun voilà la plus grande pénitence », me suis-je souvent répété en ce temps-là, m'efforçant d'être affable sans afféterie, ouvert et pourtant discret, mais impuissant à refréner entièrement ma vivacité naturelle. Les bavards, les vantards, et il y en avait, je ne pouvais pas les supporter!

La formation sacerdotale se fait également par des exercices religieux qui sont l'assistance quotidienne à la méditation du matin, à la messe, à l'examen particulier, au chapelet, à la lecture spirituelle, la confession et la direction hebdomadaires, enfin la participation aux grands offices, dans la chapelle les jours de fête sulpicienne, et dans la cathédrale les dimanches et jours de fête ou à l'occasion des sermons de Carême, d'Avent, de mission, etc...

Assez délicat, comme je l'ai dit, je ne pouvais, le matin, m'arracher de mon lit qu'à grand'peine; il m'arrivait

même de ne pas me lever à l'heure, et alors ma place restait vide pendant la méditation. Mes voisins en jasaient, mes supérieurs en délibéraient chaque fois que je m'étais mis en retard. Je devais au sortir de ma cellule aller trouver le Supérieur et m'excuser : « Monsieur le Supérieur, je ne suis pas allé à l'oraison ce matin. »

— Pourquoi donc?

— J'étais fatigué.

— Il y a soixante ans que je suis fatigué, et je me lève tout de même, me répliquait invariablement, et sans se fâcher, M. Macogny.

Une fois par semaine il interrogeait un certain nombre d'entre nous sur la Méthode d'oraison de Saint-Sulpice qu'il fallait savoir de mémoire comme la théorie au régiment. Plusieurs avouaient ne pouvoir faire autre chose en oraison que de rabâcher la Méthode. Le plus grand nombre somnolaient d'un air faussement recueilli. Quelques-uns lisaient des formulaires de méditations. Pour moi, je me contentais de lire lentement l'Evangile.

Le dimanche, un séminariste prononçait un petit laïus qui passait pour une méditation et quelquefois ne manquait pas de drôlerie. Il était ensuite remplacé en chaire par un Sulpicien dont l'allocution devait servir de modèle.

A la messe comme à l'oraison se manifestait la diversité des tempéraments. Les uns se figeaient dans une raideur janséniste, d'autres s'inclinaient modestement, d'autres s'affalaient, comme écrasés, comme anéantis, sous le poids de leurs pensées. Les diacres et sous-diacres lisaient un peu de bréviaire. La plupart suivaient la messe dans un missel. A la communion les diacres se levaient les premiers et leurs deux rangs se rejoignaient au bas du chœur pour en monter les trois degrés et s'agenouiller au pied de l'autel. Nous nous agenouillions derrière eux et tout le monde récitait d'une seule voix le *Confiteor*. La douceur de cette récitation en commun, je la ressens encore après vingt ans écoulés. Le Supérieur qui a ouvert le tabernacle et en a retiré le ciboire, se retourne vers nous et prononce la formule absolutionnelle qui termine le

Confiteor. D'un large signe de croix, il bénit les têtes inclinées. D'un seul mouvement, elles se redressent et, mains jointes, yeux mi-clos, nous nous approchons de l'autel pour recevoir le corps du Christ. C'est à la source que nous puisons alors l'intelligence et la force : l'intelligence de ce que nous devenons quotidiennement, de ce que nous serons absolument plus tard, *alter Christus,* et la force de dépouiller ce qui, dans la nature humaine, s'oppose à l'ascension indéfinie de l'âme... J'avais trouvé l'Ami, le Maître, Celui qui rend doux et humble de cœur. Ah, heureux, mille fois heureux celui qui connaît ces déifiantes effusions! On les reconnaîtra plus tard, les vrais hommes de Dieu, à la manière simple, attentive et concentrée dont ils célébreront la messe! Ils seront vraiment des pontifes, ils établiront vraiment un pont entre Dieu et l'homme!

L'examen qui, à 11 h. 45, suit une courte lecture du Nouveau Testament, est dit particulier, non parce qu'on le fait à part soi, en silence, mais parce que, rédigé pour tous, lu à tous, il permet à chacun de considérer chaque jour un détail de la sainteté sacerdotale. Les examens de M. Tronson, sulpicien mort en 1700, prêtaient parfois à sourire, mais ils sont d'une très fine psychologie et l'on n'a eu qu'à les mettre à jour pour qu'ils soient encore efficaces.

La récitation quotidienne du chapelet passe justement dans toutes les maisons religieuses pour un indispensable exercice de sanctification. Il est fâcheux qu'on la place après le déjeuner, en pleine digestion et qu'on la rende ainsi fatigante. La lecture spirituelle de six heures et demie du soir consiste soit en une pieuse lecture que, sur l'indication du Supérieur, font à haute voix les meilleurs lecteurs dans la salle des exercices, soit en une causerie du Supérieur sur la vie sacerdotale. Les causeries du soir de M. Macogny étaient pour nous des régals. Celles de M. Vildoux, qui n'avait jamais pu faire un cours sans notes écrites, étaient malheureusement gâtées de bredouillements et de digressions confuses.

Quant à la confession, mon avis est que ni les Sulpiciens, ni le plus grand nombre des prêtres ne savent con-

fesser. Presque aucun confesseur n'interroge ses pénitents sur les causes de leurs péchés. « De même, disait un jour un dominicain que j'écoutais prêcher un carême, de même que les oiseaux migrateurs reviennent aux mêmes endroits, de même l'immense majorité des pécheurs retombent aux mêmes péchés », et il désignait une certaine espèce d'oiseaux dont le nom seul, proclamé avec l'annonce de son sermon, avait fait accourir toute la ville au pied de sa chaire. Ce dominicain avait raison. Le motif du péché est, plus que le péché, important à connaître. M. Vildoux étendait sur l'âme de tous ceux qui se confessaient à lui le même jour le même liniment, à tous il imposait la même pénitence. C'était l'absolution en série. Nous ne retirions pas de ces confessions grand profit. Pourtant, nous nous approchions volontiers de notre confesseur. Nous n'étions pas gênés par la honte, mais plutôt par l'impuissance à nous rendre compte de ce qui nous faisait retomber dans le péché. Tout se tient, répétait souvent M. Macogny. Il me le fit comprendre en m'expliquant l'enchaînement d'un traité de théologie : *pars prior, pars secunda,* l'une et l'autre partie comportant des chapitres, les chapitres des divisions, celles-ci des subdivisions, thèses, paragraphes, alinéas, phrases, propositions, mots... En confession comme en direction, M. Macogny partait d'un mot. En revanche, M. Vildoux n'attendait qu'une occasion de placer tout ce qu'il avait ruminé depuis l'oraison matinale. Les deux systèmes ont du bon, c'est l'application qui les rend efficaces ou non. M. Macogny nous disait des choses opportunes et pertinentes, alors que M. Vildoux développait le même système de spiritualité pour tous ses pénitents. M. Macogny nous faisait parler et mettait de lui-même l'entretien sur tel détail qu'il avait retenu de notre confession précédente. M. Vildoux planait dans les hauteurs de la Sainte Trinité et du Verbe incarné. Nous devions nous contenter d'attendre patiemment que son envolée eût pris fin. Pour être juste, je dois reconnaître d'ailleurs que de ses considérations éthérées un mot me restait parfois qui pouvait par la suite m'éclairer l'âme. Il avait bien

remarqué mon excessive sensibilité: « Eh, là, mademoiselle la sen-si-tive, il faut prendre sur soi, dominer ses nerfs! Moi aussi, j'ai été un grand nerveux, et je le suis encore... *Non in commotione Dominus...* »

Je l'avais choisi parce qu'il avait succédé à M. Macogny qui m'avait connu enfant et m'aimait paternellement. Changer de confesseur, par conséquent de directeur, était considéré comme impossible et il m'eût répugné de prendre en cachette un second directeur, comme faisaient tel et tel. J'en étais donc réduit aux sublimes et impersonnelles exhortations de M. Vildoux.

Notre formation morale se complétait enfin par l'assistance aux grands offices, aux grands sermons. Le samedi, le cérémoniaire affichait les noms de ceux qui seraient de service le lendemain à la cathédrale et dans les diverses paroisses de la ville. Aux dimanches ordinaires, on n'envoyait dans les paroisses qu'un diacre et un sous-diacre, mais aux jours de grande fête s'ajoutaient à eux un cérémoniaire, un thuriféraire et deux acolytes. A quelles cajoleries du cérémoniaire général ces sorties tant souhaitées ne donnaient-elles pas lieu de la part des grands enfants que nous étions! Le soir du samedi, une répétition du cérémonial du lendemain avait lieu à la chapelle. Je m'y plaisais et m'irritais à part moi contre ceux qui, riant et se moquant, s'habituaient à faire légèrement des choses graves.

Deux années de philosophie et de théologie fondamentale, et trois années de théologie dogmatique et morale, ces cinq années de cours comportant par semaine deux leçons d'Ecriture Sainte, une leçon de théologie pastorale et une leçon de liturgie, assuraient notre formation intellectuelle. Le développement de ces cours, les études, les réflexions auxquelles ils nous entraînaient, les notes que nous y prenions, ls méditations que nous en faisions, concouraient à nous rendre peu à peu dignes de notre mission de prêtres et aptes à la remplir. On a coutume de regarder le prêtre français comme pourvu d'une culture étendue. Il faut en tout cas reconnaître que ses études l'ont bien préparé à se spécialiser ensuite sans maîtres

dans une discipline de son choix. Aussi voit-on maint curé d'humble paroisse faire montre d'un savoir bien supérieur aux besoins journaliers de ses ouailles, supériorité qui ne se peut acquérir que grâce à l'habitude de se lever tôt, à une vie minutieusement réglée et à une pitié de simple et honnête aloi.

L'enseignement de la philosophie comportait un cours d'une heure dans l'après-midi pendant deux ans. Les deux volumes de M. Vallet : *Logique et Anthropologie, Métaphysique et Ethnique,* sont rédigés en latin et en français. Notre professeur, M. Charbout, les suivait de plus ou moins près. Il parlait en français, mais aux examens nous étions interrogés en latin. Toute la philosophie comme toute la théologie des grands séminaires se réfère à Aristote et à saint Thomas. *La Théologie dogmatica et moralis* formait six tomes : *De la vraie religion, de la véritable Eglise du Christ; Des Sacrements en général; Traité de la Pénitence; Des indulgences et des suffrages; De l'Extrême-Onction; De l'Ordre et du Mariage chrétien,* et voilà pour le dogme. *Traités des actes humains, de la Conscience, des Lois, des Péchés, des Vertus, des préceptes de Dieu et de l'Eglise; Traité de la Justice, des Contrats, des obligations, des Etats, des Censures et Irrégularités,* et voilà pour la morale. Pour l'Ecriture Sainte, nous avions les trois volumes du *Manuel biblique* de Vigouroux, et pour la Liturgie le manuel de Herdt, en latin, avec l'*Ordo* et les rubriques du Missel dont la lecture nous rendait bien inutile, sinon nuisible, le fatras sorti tout entier de la cervelle du bienheureux de Herdt. Une fois dans le ministère, les jeunes prêtres continuent à chercher leur nourriture chez des maîtres écrivant en français. J'ai toujours entendu dire qu'ils s'en trouvent bien.

V

On écrira un jour la vie de Mgr Duberville et ce sera un livre bien intéressant, pour lequel j'ai à plusieurs reprises rassemblé des matériaux. Je les ai brûlés. Les esprits ne sont pas prêts à lire la vérité. Les archives offi-

cielles et autres refusent de s'ouvrir. Je ne fais donc ici qu'essayer de projeter quelques lueurs de détail sur le sujet. Il s'agit pour moi de rendre clair le caractère de Mgr Duberville afin d'expliquer si c'est possible — mais est-ce possible? — l'acte qui a fait de moi ce que je suis, cet être à part...

L'affaire Duberville, comme on a dit, se subdivise en un certain nombre de conflits qui, de 1900 à 1904, mirent l'Evêque aux prises avec des personnalités dirigeantes de son diocèse. Il y eut l'affaire Orgeley, l'affaire Lejeune, l'affaire de l'école Saint-Stanislas, l'affaire de la maîtrise, dont j'ai dit quelques mots en présentant M. Meisson; l'affaire de l'Hôpital général, l'affaire des confirmations, enfin et surtout il y eut l'affaire du Grand Séminaire dont toute la presse s'empara.

L'abbé Orgeley, docteur en théologie et en droit canonique, polémiste et conférencier, dirigeait un journal démocrate chrétien, l'*Ame du Peuple,* et faisait œuvre électorale en même temps qu'il exerçait le saint ministère comme curé de Vamicourt. Tout alla bien d'abord entre l'Evêque et lui, mais la vivacité de ton de l'*Ame du Peuple* ne tarda pas à déplaire à Monseigneur qui prit le premier prétexte venu pour le marquer à l'abbé Orgeley : une demande d'autorisation de celui-ci d'aller assister à Paris à un congrès organisé par M. Etienne Lamy. L'autorisation fut refusée et l'abbé nommé à une cure dont l'éloignement lui rendait difficiles les relations avec l'*Ame du Peuple.* Cette nomination fut rapportée et remplacée par une autre à la cure de Morly où l'abbé Orgeley, qui avait cédé l'*Ame du Peuple* à un laïc et cessé d'y collaborer régulièrement, dut se rendre sous la menace d'avoir à se considérer comme suspens *ipso facto.*

Le droit de déplacer un desservant n'a jamais été contesté à un évêque, mais les changements de ce genre ne doivent se faire que sur un jugement sommaire de l'Officialité; de quoi Mgr Duberville n'avait point souci.

Bien que missionnaire de saint Bernard, le vieil abbé Lejeune n'habitait pas dans la maison des autres missionnaires, à Source; il occupait la cure avec sa famille,

tandis que le curé de Source, lui-même missionnaire, habitait chez les missionnaires. Cet arrangement déplut à l'Evêque. Il exigea que le curé habitât sa cure et que l'abbé Lejeune se procurât un autre logement, ce qui fut fait. En 1901, M. de la Périllière, vicaire général honoraire, supérieur des Missionnaires et directeur de l'Ecole Saint-Stanislas, décida de prendre l'abbé Lejeune comme économe à cette école. Monseigneur parut d'abord se rallier à cette solution. Plus tard exigea le retour de l'abbé Lejeune à Source, le nomma curé d'une paroisse de faible importance, changea de nouveau d'avis et lui enjoignit d'aller vivre en retraite à la maison des Missionnaires, à Source, jusqu'à ce qu'il eût été définitivement statué sur son compte, et cela sous peine de suspense *ipso facto*. Interdiction lui était faite du même coup de dire la messe à l'école Saint-Stanislas, d'y prêcher, d'y confesser, d'y habiter, d'y manger. L'abbé Lejeune fit appel de cette sentence au tribunal métropolitain de Lyon. Le cardinal primat des Gaules l'exhortant à l'obéissance, il maintint son appel et fut alors invité à le porter devant le Pape, juge des évêques. Au Vatican, l'affaire traîna. C'est seulement en mai 1904 qu'elle fut versée au Saint-Office avec les autres dénonciations venues de Plémobiers. En peu de mots, telle a été l'affaire Lejeune qui, à mon départ de Plémobiers, n'en était qu'à sa première phase.

Mon départ de Plémobiers! Ah, j'en ai encore l'amertume dans le cœur! Elle me remonte encore aux lèvres! Mon Dieu, pardonnez-moi!

Je venais donc d'être appelé au sous-diaconat par le conseil des directeurs. Mes bans avait été publiés au prône, à Lonay, où j'avais été reçu par tout le monde avec une amitié déjà respectueuse qui m'avait rempli de joie, d'une joie pure et toute dirigée vers Dieu, on peut me croire. Au cours du bref congé que j'avais demandé de passer dans ma famille avant de recevoir le premier des ordres sacrés, j'avais pris un plaisir innocent à revêtir parfois l'amict et l'aube que m'avaient brodés vingt jeunes filles et mères, à ceindre le cordon symbolique de la chasteté, à me familiariser avec les chassés-croisés du bréviaire

sur lequel, sept fois par jour, je devrais bientôt m'incliner. Mon beau rêve d'enfant prenait corps. J'allais être sous-diacre, j'allais me consacrer à Dieu sans retour possible! La malencontreuse pensée que j'eus un matin de prendre le train pour le Châtelet, situé à quinze lieues de Lonay, de m'y présenter aux parents du jeune Hottin, de leur parler de leur fils et de prendre de leurs nouvelles que je me faisais déjà un plaisir d'apporter toutes fraîches à leur fils! Une idée de derrière la tête que j'avais en outre était de jeter un coup d'œil dans le milieu originel de mon ami, de me rendre compte d'où Hottin sortait, de me faire par là une idée de lui plus complète et mieux informée. J'avoue qu'il y avait dans mon cas beaucoup d'inutile curiosité, mais l'intention n'en pouvait paraître suspecte qu'aux yeux de supérieurs décidés d'avance à m'appliquer avec la dernière rigueur la lettre d'un règlement dont l'esprit exigeait en fait la plus subtile délicatesse d'interprétation. Les amitiés particulières sont éminemment affaire d'appréciation et cas d'espèce. Celle où m'avaient entraîné les insistances d'Hottin était absolument innocente et, au surplus, à peine ébauchée. On avait le droit d'en douter, mais alors il eût fallu m'avertir; j'eusse tenu compte de l'avertissement. Il parut plus opportun et plus urgent de frapper en ma personne le favori d'un prélat détesté. Quand je revins à Plémobiers, Hottin n'y était plus. J'appris qu'il s'était plaint de mon indiscrétion : « Je n'admets pas qu'on aille inspecter ma famille pour se décider sur moi! » et, vexé que dès lors tout le séminaire pût savoir par moi que ses parents étaient concierges, il était allé me dénoncer au Supérieur qui s'était empressé de lui donner congé pour une semaine, le temps de me laisser achever mon séjour à Lonay et de me renvoyer dès mon retour.

C'était, je m'en souviens, un mercredi. Le Supérieur me fit appeler. Sa pendule marquait dix heures moins douze.

— Monsieur Sancerre, me dit-il sans m'inviter à m'asseoir, il faut qu'à dix heures et demie vous ayez quitté cette maison.

Sa physionomie creusée, ravagée par l'ulcère d'estomac

qui lui occasionnait de fréquents vomissements, avait l'aspect de la cire.

— Mais, monsieur le Supérieur... balbutiai-je, littéralement foudroyé.

— C'est une décision du Conseil, monsieur Sancerre. Je regrette de ne pouvoir y apporter aucune atténuation.

La tête me tournait, tout vacillait autour de moi, tout s'estompait.

— Puis-je du moins savoir le motif...

— Vous êtes trop attaché au jeune abbé Hottin.

— Qui dit cela?

— Lui-même.

— Il est vrai, monsieur le Supérieur, tentai-je de répliquer en reprenant un peu de sang-froid, que j'ai pour lui de l'amitié, mais cette amitié n'est pas de telle nature... Je vous en prie, appelez-le, confrontez-moi avec lui!

— Impossible! Il est chez ses parents.

Mes protestations, ma stupéfaction, ma douleur parurent, sinon ébranler mon interlocuteur, du moins le gêner. Son expression impassible laissa percer quelque trouble.

— Vous savez, reprit-il, ce que depuis longtemps je pense de vous comme confesseur. Je vous estime et vous aime, mais, tout supérieur que je suis, je ne suis pas seul maître ici. Au Conseil, je n'ai même pas voix pour vous... Croyez-moi, obéissez, partez, partez immédiatement!

Rentré dans la cellule où j'avais passé des heures si douces et que l'idée ne m'était jamais venue de quitter avant d'avoir atteint le sacerdoce, je me jetai sur mon lit : « O mon Dieu, est-ce possible! » Et à travers mes sanglots, j'appelais celle par qui j'avais connu la seule affection véritable : « Maman! Maman! » Ce que je perdais n'était pas l'espoir de devenir prêtre un jour; le rêve de mon âme, j'étais encore bien sûr qu'ici ou là il se réaliserait un jour. Si je pleurais, si je gémissais, si je ne craignais pas d'offrir aux Anges un spectacle que les hommes eussent mal jugé, c'est parce qu'en moi s'éteignait la foi en l'amitié, c'est parce que la parole du prophète me frappait par sa cruelle vérité : « Que chacun

de vous se garde de son ami..., car tout ami répand la calomnie. » (*Jérémie,* IX, 4.)

On ne me laissa même pas le temps de faire ma malle. Elle fut expédiée chez moi par un diacre natif d'un village voisin.

L'examen de conscience que j'eus le loisir de faire dans le train qui me ramenait à Lonay ne donna pas entièrement tort à ceux qui venaient d'assouvir ainsi sur moi leur rancune contre l'Evêque. « Voilà, me dis-je, où t'a conduit ta petite et sotte amitié particulière! Voilà le résultat de ton attachement excessif à des vues trop personnelles! Te voilà puni du soin que tu prends de ta chère santé, de ta chère cellule, au détriment de tes études et de ta formation cléricale! Vraiment, te crois-tu assez avancé dans la pratique des vertus pour te considérer comme injustement puni? En fait d'humilité, en fait de mortification, où en es-tu, mon pauvre ami? Quel est ton esprit de recueillement, de prière, d'oraison? Bien faible, avoue-le! Apprends à te renoncer, l'occasion est excellente! Sois humble, mon ami, sois humble! » Hélas, quoi que je fisse pour m'en rendre maître, le tumulte de mon âme ne réussissait que trop bien à couvrir la voix qui s'efforçait de tourner en leçon et en bienfait l'épreuve dont j'étais frappé.

Mon père était mort l'année précédente. Ma mère et mon frère cadet tenaient la boulangerie et s'y tuaient de fatigue pour assurer mon entretien au Grand Séminaire. Je ne me rappelle pas l'attitude qu'eut mon frère en cette circonstance, mais celle de ma mère m'est restée présente. Aux premiers mots que je prononçai, la pauvre femme devint toute rouge et recula vers un fauteuil où elle se laissa tomber pour n'en plus bouger d'un long moment, comme frappée de paralysie. Puis elle se redressa et, sans dire un mot, monta dans sa chambre.

— Que fais-tu? lui criai-je d'en bas.

— Laisse-moi! Je m'habille.

Et en effet elle reparut, le chapeau sur la tête.

Il y avait un train vingt minutes après. Elle le prit. Elle allait voir l'Evêque. L'explication que je lui avais

donnée de mon renvoi ne lui était pas entrée dans l'esprit. De toute l'énergie morale dont elle disposait, elle se jurait qu'elle en aurait le cœur net.

— Ce n'est pas jour de réception, lui dit le domestique de l'évêché, et jamais Monseigneur ne reçoit à cette heure-ci.

— Annoncez-lui tout de même la mère d'un de ses grands séminaristes et dites-lui que je suis pressée, répliqua-t-elle sans se laisser intimider.

C'eût été la première fois de sa vie.

Mgr Duberville accueillit sur le champ cette femme du peuple qui, pour être éloquente, n'avait pas eu besoin de Quintilien ni de Bossuet.

Après avoir exposé brièvement ce qu'on me reprochait :

— Je le connais assez, conclut-elle, pour être sûre qu'il dit la vérité.

Elle ajouta que ces messieurs ne comprenaient rien à l'éducation, si, comme les parents, comme Jésus-Christ, ils ne savaient point pardonner. C'était trop facile de se débarrasser des gens de cette manière! Avaient-ils donc toujours été des saints, eux? Pareille histoire était bien faite pour décourager enfants et familles! On ne cessait de demander des prêtres, et voilà comment pour une peccadille on traitait un jeune homme dont la vocation n'avait jamais été mise en doute!

L'Evêque ne savait rien de mon renvoi. Il se renseigna, me convoqua, m'interrogea soigneusement. Il en faisait de belles, le petit brun! Et il y avait dans la voix de mon protecteur un accent de complicité taquine qui n'excluait pas, à vrai dire, le reproche et l'irritation, mais celle-ci ne concernait que les gens dont il ne pouvait douter qu'ils eussent voulu l'atteindre à travers moi. Notre conversation dura une grande heure. J'en sortis rasséréné. L'Evêque m'avait formellement promis de me recommander à Mgr Dupuis, évêque de Quatres, et de me faire recevoir au Grand Séminaire de cette ville.

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean Hytier: ***André Gide,*** **Edmond Charlot à Alger. — Léopold Lacour:** ***Une Longue Vie, histoire d'un homme,*** **Editions Edgar Malfère. — Noel Bureau :** ***Funambule,*** **Editions de la Girafe.**

Je crois que sur M. **André Gide** on peut écrire, avec la même loyauté, des livres très différents. Je crois aussi que M. Jean Hytier vient de nous donner l'un des bons livres possibles sur cet écrivain. Un de ces livres de compréhension fine et insinuante qui doit faire dire à l'écrivain étudié : Je suis content d'être présenté au public avec tant d'intelligence et de sagacité. De fait, M. Jean Hytier avec une belle agilité d'esprit relie chacune des œuvres et l'ensemble des œuvres au complexe tissu des intentions gidiennes. Bien des pages de cet ouvrage apportent au lecteur une vive délectation d'intelligence. Explications, interprétations ingénieuses et pertinentes, on en trouve à plaisir. On aimerait dire à un esprit qui ne connaîtrait pas l'œuvre de M. André Gide : Voilà un guide de qualité, il vous engagera dans les bonnes pistes, libre à vous par la suite de réagir à votre manière propre! Si l'on voulait discuter à fond la valeur d'un tel ouvrage critique, c'est plutôt la question de ses limites qu'il faudrait soulever. Quand le hasard des circonstances vous a engagé dans une pratique assidue de la critique, il vous arrive de pressentir au delà du terrain à peu près ferme de la critique, qui s'appuie sur les textes avec prudence, une autre critique audacieuse, périlleuse et séduisante et qui serait aventure parmi les sables mouvants et les zones mal définies. Critique intuitive et osée qui derrière les problèmes jetés en pleine lumière par les œuvres en pressent d'autres

plus cachés dans la pénombre et qui requièrent je ne sais quelle cruauté et je ne sais quel appétit du risque. En d'autres termes, derrière les problèmes posés par M. Jean Hytier, j'en pressens une foule d'autres, de ces problèmes qu'on flaire çà et là au tournant d'une ligne, voire dans certains blancs d'une page, et qu'on voit prendre forme lorsque, après être devenu familier avec une œuvre, on reste des mois et des mois sans lui appliquer volontairement son esprit. Pour l'instant d'ailleurs, ces problèmes au delà des problèmes posés par M. Jean Hytier, je ne songe même pas à les poser.

Pourquoi lorsqu'il s'agit de M. André Gide et de son œuvre, le mot *adresse* se présente-t-il avec tant de force à mon esprit? Par un tour de passe-passe — d'ailleurs admirable — n'est-il pas arrivé à transmuer quelques-unes de ses insuffisances comme écrivain créateur en caractères indiscutables du classicisme éternel? Il y aurait à faire à ce sujet un bien joli travail d'investigation psychologique. Peut-être le ferai-je, peut-être ne le ferai-je pas : la vie est si courte et la pêche à la ligne est si captivante!

Comme M. Jean Hytier sait bien choisir ses citations! Comme il sait discerner les phrases de M. Gide particulièrement révélatrices. J'aime qu'il mette bien en évidence ces quelques lignes :

A la seule exception de mes *Nourritures*, tous mes livres sont des livres ironiques; ce sont des livres de critique. *La Porte étroite* est la critique d'une certaine tendance mystique; *Isabelle* la critique d'une certaine forme de l'imagination romantique; *la Symphonie pastorale*, d'une forme de mensonge à soi-même; *l'Immoraliste*, d'une forme de l'individualismè.

Et comme M. Jean Hytier a raison de dire que les récits gidiens ont été souvent mal compris « parce qu'on n'en a pas senti l'ironie secrète »! Mais qu'il est peu d'oreilles assez fines pour saisir les subtils tressaillements d'ironie et qu'il est peu d'esprits à discerner une forme un peu ambiguë de sérieux que certains écrivains arrivent à chérir comme la forme la plus piquante et la mieux voilée de l'humour. Les subtiles flammes d'ironie font souvent l'œuvre de M. Gide ailée et pétillante. Je recommande tout particulièrement les pages où M. Jean Hytier étudie de fort près la syntaxe gi-

dienne. La structure de la phrase et tous les jeux variés de syntaxe, problèmes capitaux dès qu'il s'agit de la prose gidienne. On voit très vite en lisant une page de M. André Gide qu'il rejette certains effets et certains moyens d'expression. Je dis que M. André Gide est un très grand artiste parce qu'il est expert au jeu des compensations. Lorsqu'il rejette certains effets, lorsqu'il se prive de certains moyens d'expression, je sens qu'il envisage toujours par quel autre genre de richesse il doit suppléer à leur privation.

Voici des lignes qui offrent sur les *Faux Monnayeurs* une riche possibilité et de méditation et de discussion :

Il y a peu de romans qui, à complexité égale, soient d'une pareille aisance... La domination des éléments mis en jeu est parfaite, trop parfaite peut-être. Les personnages n'échappent pas à leur créateur, et les événements ne l'entraînent pas malgré lui. Tout au contraire, on serait plutôt tenté de reprocher aux *Faux-Monnayeurs* leur sobriété. Gide craint tellement la surcharge, il est si désireux de nous laisser sur notre faim, que, trop souvent, nous désirerions un peu plus de développement, un peu plus d'analyse, un peu plus de transitions. Je sais bien que c'est précisément tout le contraire de ce qu'a voulu Gide, et il est très flatteur de le voir laisser au lecteur le soin d'imaginer ce qu'il ne nous peint pas, de comprendre ce qu'il se contente d'indiquer, de deviner ce qu'il nous suggère et de lier lui-même le discontinu ou de prolonger les intentions... Il y a là un agréable exercice pour l'esprit, un stimulant de sa paresse. Mais on peut se demander si le plaisir du roman est dans cette gymnastique mentale; je crains que l'intérêt qu'on y prend, et qui peut être d'une alacrité réconfortante, ne détourne sur cette technique de la compréhension un plaisir qui devrait le porter sur le fond de l'œuvre. Et, de fait, si l'art de Gide est très attachant, je crains bien que ses personnages, à deux ou trois exceptions près, et leurs aventures, nous touchent beaucoup moins. Il y a là un déséquilibre dans l'intérêt qui serait moins préjudiciable en sens inverse; si les personnages et les événements nous prenaient aux entrailles, nous passerions plus facilement sur des gaucheries de technique ou même sur un manque de piquant dans la manière dont nous sommes amenés à les considérer, ou de subtilité dans l'éclairage critique.

§

M. Léopold Lacour (**Une longue vie, histoire d'un homme**) a eu une existence assez mouvementée et son récit, à vrai

dire un peu inégal, offre un bon nombre de pages où il y a de la verve, du piquant et de la drôlerie. Certains de ces souvenirs sont antérieurs à 1870, c'est dire qu'ils remontent loin. Lorsque M. Lacour était élève au lycée de Nancy, il a vu Bazaine : « un épais bonhomme de taille moyenne, l'air et la démarche d'un sous-officier de cinquante-cinq ou cinquante-six ans, au regard finaud de paysan madré ». Il avait été déçu par cette « vulgarité d'aspect ».

M. Léopold Lacour a vécu le siège de Paris, il a vu le 4 septembre et la Commune. Au moment des premiers désastres, son oncle ne perdait pas confiance : « Les Allemands ont le nombre, c'est possible, mais nous avons Mac-Mahon. » Le 4 septembre lui a laissé l'impression d'une journée radieuse et emplie d'allégresse. Il en fut de même de la journée du 28 mars où fut proclamée la Commune. L'avènement de la Justice sociale semblait tout proche. Un peu plus tard, M. Lacour assista à l'entrée des Versaillais et fut témoin d'exécutions capitales dépourvues de vaines formalités. Il vit même de ses yeux une hallucinante boucherie de communards. Je vous détache ce récit d'une mort qui ne manque pas d'allure.

Le nouvel arrivant, de tournure élégante, au fin visage rasé et qui, de sa taille altière, dominait les pioupious chargés de le tuer, c'était un musicien, un compositeur, Salvador, que la Commune avait nommé directeur du Conservatoire.

Il tient à la main une cigarette qu'on ne lui a sans doute pas laissé le temps d'allumer. Un général, à cheval, arrive en sens inverse lentement. Ce général fume un cigare. Salvador lui demande du feu. Le général — est-ce assez beau? — s'incline, tend son cigare. Salvador lance une bouffée puis — est-ce abominable ou magnifique? — ayant fait vivement un pas en arrière, il allonge au général une telle gifle que celui-ci, qui ne s'est pas encore redressé, chancelle, a peine à retrouver son équilibre. Un instant pétrifiés, les soldats se ruent sur l'extraordinaire insulteur, qui, la cravate arrachée, se dégage et se dirige comme un chef vers le monceau de cadavres; et là de ses deux mains, il écarte violemment sa vareuse, sa chemise et, le buste découvert, d'une voix de commandement : « Vive la Commune! Feu! »

M. Lacour fut élève de l'Ecole normale supérieure de 1875 à 1878 et il fait revivre ce milieu de façon vive et plaisante.

L'un de ses professeurs, Gaston Boissier, était en même temps de l'Académie où il trouva à qui parler en la personne de Leconte de Lisle.

A l'Académie française, dont il finit par être le secrétaire perpétuel, Boissier ayant tendu la dextre à Leconte de Lisle en lui demandant : « Comment va monsieur le Poète? » Leconte de Lisle, du haut de son monocle, lui répondit olympiennement : « Comment va Monsieur le Pion? »

M. Lacour ne fit que traverser l'Université où son humeur indépendante ne put trouver un climat respirable. Mais sa carrière professorale lui valut de cocasses aventures qui, ma foi, sont fort divertissantes pour le lecteur. A Nîmes, il flanque le proviseur à la porte de sa classe, prend au bout d'un mois le train pour Paris, ce qui lui faisait encourir le risque de révocation. Heureusement que le fameux Charcot lui décerna un certificat de folie; heureusement que le secrétaire de Jules Ferry soûle Zévort, le directeur de l'enseignement secondaire qui, bien inspiré par l'ivresse, s'écrie : « Comment! dans cette corporation de couillons qu'est notre corps enseignant, il y a un type capable de foutre son proviseur à la porte de sa classe! Mais c'est grandiose, épique; on devrait le décorer, ce type-là! »

En vérité, on ne s'ennuie pas à lire les souvenirs de M. Léopold Lacour.

§

M. Noël Bureau, avec une ferveur tenace, élabore, dans une forme qui est bien à lui, une suite de brèves allégories en prose qu'il a réparties jusqu'ici en six volumes : *Ruptures*, *Musique de chambre*, *Chapeau Chinois*, *Marché aux Puces*, *Cirque* et *Jim au Miroir*. Dans *Funambule*, il continue à se délecter de proses très serrées, très savantes, cherchant tantôt des harmonies pleines et soutenues, tantôt des jeux scintillants d'ellipses et de suggestion explosive. Il aime emprunter ses décors aux fêtes foraines et aux parades du cirque. Il marie de la sorte le clinquant des apparences à je ne sais quel sentiment enjoué, âcre et ironique de la vie. Il fait miroiter toutes les verroteries, il fait gesticuler tous les pantins des parades de la vie, puis fait passer sur

tout cela, venu d'en dessous, un vent d'ombre et de dérision. Tout chatoie, tout papillote et l'on sent brusquement je ne sais quel frisson anxieux et l'on entend je ne sais quel rire diamantin et énigmatique. Je songe en particulier au fragment qui nous fait assister à une révolte des animaux peinturlurés qui tournent, tournent encore, tournent toujours, gloires du manège qui fait rêver les bambins. Le chef d'orchestre du « Limonaire » parle en leur nom : « Vivre! s'échapper de cette ronde fastidieuse, de ces refrains trop connus! » Eternelle aspiration de la vie à s'élancer vers autre chose! Tous nos personnages désertent le manège et s'engagent dans les rues du village nocturne : « Vivre! nous voulons vivre, vraiment vivre et ne plus être le jouet des hommes! » Ils rencontrent soudain un homme contrefait qui s'esclaffe en constatant leur tentative : « A chacun sa caravane! leur dit-il. Vous n'échapperez pas au tour de piste. Ainsi, moi qu'on nomme... Mais, qu'importe? comme vous, je tourne en rond, et sans musique encore... » Et il ajoute : « Jouet! ici ou là? » Et encore : « Et qu'avez-vous tant à vous plaindre? La musique de l'orgue ça vaut, pour vous, celle des sphères. Les paillettes scintillent. Il y a le frou-frou des jupes, les reflets des glaces, les rires... Alors, n'est-ce pas la meilleure des rondes? » Mais puisqu'ils veulent vivre, vivre... qu'ils le suivent! Quand ils eurent vu ce que l'homme voulait leur montrer, « à l'aube, les révoltés réintégrèrent leur place au manège ».

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Henry Charpentier : *Signes*, « éditions du Trident ». — Adolphe de Falgairolle : *Treizaine Ligure*, « éditions des Iles de Lérins ». — Jean-Marc d'Anthoïne : *Au Clair d'Hellas*, « la Comédie Humaine ». — Marie Dauguet : *Passions*, Albert Messein. — George Day : *Grappes*, Albert Messein. — Andrée Massenet : *Le Miroir Voilé*, « Au Divan ». — Yvonne Réalmont : *Quand Même!* « éditions Corymbe ». — M.-A. de Meixmoron de Dombasle : *En Plein Ciel*, « la Caravelle ». — Marie Gounin : *« le Front sur la Vitre »*, « les Editions d'Aquitaine ». — *Anthologie du Prix du Goéland* 1937, « éditions du Goéland ». — Louisa Paulin : *Airs Villageois*, « Editions du Goéland ».

Signes, ce titre repris par Henry Charpentier à son recueil de 1928 paru au *Pigeonnier*, parce que des douze sonnets groupés dans cette édition nouvelle le plus grand nombre

déjà y figurait. Il est très curieux de constater que, sous cette plume éminemment, purement, exclusivement classique, et par endroits *néo-classique*, aucun de ces sonnets n'est de forme tout à fait régulière. Jamais, par exemple, les deux quatrains ne sont construits sur des rimes identiques; les rimes sont plus fréquemment croisés qu'embrassées, les tercets aussi sont souvent peu conformes aux modèles tenus pour les plus stricts. Cependant la composition, le ton du poème annoncent, justifient, par leur précision nette et réservée, concise, le titre de sonnet que le poète lui attribue, avec autant d'authenticité que chez José-Maria de Heredia ou que chez Pierre Louys. Voici un de ces beaux, sonores et mystérieux sonnets, qui évoque le rêve des grands ciels étoilés et le rythme universel des destinées humaines et cosmiques :

LA NUIT

Les sordides soucis, toute la vie humaine,
Egéus, et mon cœur las de ses trahisons,
Ni ces funèbres jours, éternelle semaine,
Ni l'ombre de la mort sur les vieux horizons;

L'espoir, d'un maigre doigt, protégeant mal sa lampe
Contre le vent glacé d'astres toujours couchants;
Nos chemins où l'ennui, comme un serpent qui rampe,
Tarit le cristal pur des rayons et des chants;

Rien ici!
Mais, montante aux plus hautes fenêtres,
Chaque soir, et si fraîche aux fronts pensifs des êtres,
La nuit roule en ses flots des paradis obscurs.

Dors! La nébuleuse annulaire de la Lyre,
Buée au sein gonflé de l'aube et du délire,
Prépare le berceau de nos hymnes futurs.

Certaines fois, par un amour-propre infiniment consciencieux et respectable, Henry Charpentier se complaît à des tournures préservées d'un archaïsme périmé grâce à la prédilection que marquèrent pour elles les premiers parmi ses maîtres aimés, Raymond de La Tailhède, Maurice Du Plessys, Jean Moréas. Cela est plus sensible, d'ailleurs, dans certaines de ses *Odes* que dans ses sonnets. Tout au plus des inversions

dont l'effet peut être heureux (Et t'enivrant de songe *et l'âtre tisonnant*) ou ce beau tercet final au *Tombeau du Gréco* :

> Oh! telle Urne, en dépit sacré de son dur torse
> Buvant nos pleurs, autant d'aromates exsude
> Que du pin sabéen la funéraire écorce!

Mais l'amour ingénu de la poésie la plus nette et profonde en les essentiels reflets de son rayonnement magique, par l'étude des maîtres modernes les plus rigoureusement purs, Leconte de Lisle, Mallarmé, Mikhaël, Henri de Régnier, détourne Henry Charpentier d'erreurs ou d'abus dans l'emploi de formes dont la portée ne peut être qu'exceptionnelle et rare pour demeurer efficace.

Si à **Treizaine Ligure** éditée aux Iles de Lérins nous joignons (en plus d'*Ames Hypothétiques,* éditions de *Scripta,* Saint-Lô) *le Tombeau de Pirandello* (Editions de *Sagesse*), nous comparerons les deux versions que donne d'un même poème, *Fille Guelfe,* Adolphe de Falgairolle. Dans *le Tombeau* nous lisons, en effet :

> Née un matin de feux follets sur le Danube,
> Tu guettes de la tour de midi les incubes.
> La fleur de l'avenir.........................
> Le doux hérissement des cyprès de l'Arno
> Peuple tes jours d'appels...................

tandis que dans la *Treizaine Ligure* se trouvent, ainsi modifiés, heureusement à mon sens, ces vers (surtout le 1er, le 5e et le 6e) :

> Née un matin de deux follets sur les Borgias
> Tu guettes à midi la tour des parias.
> La fleur de l'avenir sur ta poitrine halette,
> Lis trop haut pour la salle où ton cœur est en fête.
> Végétale sierra, les cyprès de l'Arno
> Mordent tes jours de jeûne. Aux lèvres du tombeau
> Dans les nuits de Toscane étouffées de silence
> Ainsi l'amante guelfe enflammait sa Florence.

Je perçois à l'origine des poèmes d'Adolphe de Falgairolle un sens très aigu de la musicalité des expressions et des images. Mais de même que Mallarmé, si précis, admirait dans

le développement continu, sans cesse fugace, des poèmes du recueil *les Exilés* de Théodore de Banville, j'estime curieuse cette fracture du vers continûment à la recherche de soi-même et de sa propre perfection; il semble que les poèmes d'Adolphe de Falgairolle n'atteignent point leur forme définitive et soient, en quelque sorte, en une perpétuelle gestation. C'est un stade singulier, et tout morceau achevé, qui chante à l'oreille et plaît au regard, donne l'impression d'attendre une retouche, une version plus juste. Je crains qu'il y ait chez ce poète trop de hâte à finir ce qu'il a commencé, un manque de patience, quelque nervosité qui le décourage de s'appliquer avec plus de réflexion au labeur.

Jean-Marc d'Anthoïne est des heureux du monde, un de ceux qui ne sont pas familiers seulement par le livre, la méditation ou la visite assidue des plus beaux musées d'Occident, avec la sagesse illuminatrice de la Grèce maternelle, mais il a vécu, à plusieurs reprises, **au Clair d'Hellas;** il en a foulé le sol et baisé de lèvres pieuses les seuils de marbre incorruptible; Naxos, Délos, Delphes, la suprême Athènes ne sont pas pour lui de scintillants appels de syllabes; il a vécu dans leur ciel, il s'est imprégné de leur azur. Est-il, d'inspiration essentielle, un poète? Je ne sais, mais d'un stylet net et précis il grave en nos mémoires le reflet des souvenirs qu'il a recueillis dans la terre sacrée. Ils me font songer à cette collection de photographies merveilleuses qu'il me fut donné récemment d'admirer, grâce à une indiscrétion amicale et confiante : Delphes, les fouilles et, derrière, les aspects de ses paysages... Ah, combien heureux, ceux-là, au nombre desquels je ne compterai jamais. Illusions chères et vivaces, qu'il m'en coûte de vous abandonner!

Que je me trouve embarrassé à parler, comme j'aimerais, du nouveau livre **Passions** par Marie Dauguet. Voici longtemps que j'éprouve une profonde sympathie pour le talent presque ingénu, si direct et naturel, de l'auteur de *Clartés*, des *Pastorales*, de *Ce n'est rien, c'est la vie*. Déjà cependant s'y laissait soupçonner un penchant à adultérer la pureté de ses visions champêtres, florales, sylvestres, par un désir de monter à des pensées plus générales, à l'expression de conclusions philosophiques, terriblement faciles, rompues de malencon-

treuse façon, à mille détours, par la brusquerie de quelque banale et presque triviale impatience : « le diable l'emporte! — Laissez-moi donc tranquille! — Pourquoi ai-je flanqué ce fantôme à la porte? », etc..., etc... Il y a dans ces parties qui sont les plus développées du livre, une sorte de bousculade, un tohu-bohu de plaintes, de lassitudes, d'appels vains à des puissances inconnues, d'affirmations hasardées telles que cette perpétuelle rengaine : « mieux vaudrait n'être pas né », comme si nous en pouvions rien savoir, et comme si notre insatisfaction dans ce monde-ci impliquait que nous serions plus satisfaits ailleurs... Non vraiment, cela entraîne, tout ce désordre de pensées, un manque de contrôle, un déséquilibre du talent, un laisser-aller d'expressions, un abandon même de tout rythme et une confusion d'images, qui déconcertent chez un poète aussi doué que le fut toujours Marie Dauguet. Qu'est-ce que, par exemple : page 14, « Au gosier — j'ai la crampe » — page 20 : « Malgré mon stric*te* sort »..., page 34 : « j'*entrepénétrerai* dans ton éternité »... Tout n'est pas, par bonheur, d'un tel acabit, et Marie Dauguet se retrouve elle-même où elle est plus simple, et sensible, et féminine, dans des passages de *la Hutte en Pisé,* par exemple, surtout de la délicieuse série intitulée *Chantons,* ou dans les *Cadences.* Pour ces quelques vers de sentiment et d'allure délicatement ronsardiens :

Grand ami diadémé
De chèvrefeuille embaumé,
Qui portes dans ta corbeille
La cigale et le cricri,

Avec sa gorge vermeille
Le bouvreuil; avec son cri
Pathétique, la chouette,
Et la rose et la violette...

j'abandonnerais avec plaisir une partie, la plus copieuse, de ce surabondant recueil. Ah, poète, soyez donc vous-même; soyez pure et soyez harmonieuse; vous l'avez été tant de fois; vous ne sauriez devenir, ne le tentez pas, à quoi bon? une nouvelle, plus vaine encore Pauline Ackermann, malgré les incontestables qualités, la fermeté de pensée, notamment, qui fut son apanage, mais n'est guère, je le suppose, le vôtre.

George Day dans **Grappes** consent à écrire au début de certains de ses poèmes : « Combien de regrets il *exhume*, cet oiseau que j'ai ramassé... » ou : « Posez ce miroir qui radote... » ou même, sous le titre *Unicité* où « du cosmos au chaos tout s'agite et tout vibre — à l'unisson », à poser cette question bizarre : « Souffrirais-tu que l'on demande — A l'aigle de ne plus voler », elle réussit, avec plus de simplicité et plus de réflexion sur la valeur des mots qu'elle emploie, des poèmes tels que *Ancre Flottante, Pollen* s'achevant dans ce cri de généreuse et douloureuse pitié :

...Mais comme je plains, ô ma mère,
Celles qui n'ont pas eu d'enfant!

Je signalerai aussi le mouvement dansant et vaporeux du poème intitulé *Nymphes.* Mais elle peut dire, se répétant un de ses vers : « Je n'ai d'ennemi que moi-même » ; elle sait avoir du talent aussitôt qu'elle se laisse être simple et vraie, et ne prétend plus à la profondeur, aux arrière-pensées philosophiques ou pseudo scientifiques : *endosmose, anadipsie,* ou encore *tardiveté,* termes qu'elle ferait bien (comme la plupart des poètes) de n'employer qu'à bon escient; mais est-il jamais utile qu'un poète s'en serve? Je me permets d'en douter.

Beaucoup de correction, de connaissance des règles prosodiques traditionnelles et de sentiment sincère surtout dans l'attendrissement maternel marquent les poèmes aux vers alignés, en général deux par deux, qui sont par Andrée Massenet rassemblés sous le joli titre **le Miroir Voilé.** De même je ne puis que m'incliner devant les témoignages de talent familier et dépourvu de prétention, que donne Marie du Hec dans ses **Fleurs Sauvages.** Plus de mouvement, plus de hardiesse dans les poèmes par Yvonne Réalmont, **Quand Même,** amour de la nature allié à l'amour maternel.

En Plein Ciel, poèmes de ferveur sincère, poèmes d'amour par M.-A. de Meixmoron de Dombasle, ce sont surtout pièces intimes qui ne gagnent rien à être exposées à la vue de tous; elles sont irréprochables, mais ne vont pas jusqu'à émouvoir le lecteur pour qui elles n'ont pas été faites spécialement. Je suis sensible à une délicatesse plus spéciale, à

plus de nouveauté dans l'expression, à quelque chose de plus mélancolique, de plus tendre et de plus pénétrant dans ce livre, édité à Bordeaux, que son auteur, Marie Gounin, appelle **le Front sur la Vitre.**

Je m'en voudrais de tarder plus longtemps à signaler, avec la chaleureuse préface de Saint-Pol-Roux, la première **Anthologie du Prix du Goéland 1937,** où figurent, dans un premier groupe, les noms de Marthe Boissier, Marthe Dupuy, Jeanne Sandelion, André Romane, Adolphe de Falgairolle et d'autres poètes dont la réputation est établie, et, dans un second groupe, ceux, entre autres, de poètes aussi diversement intéressants que André Chardine, Jean Mardigny, Alain Messiaen, Maurice Fombeure, Joseph de Belleville, tous plus jeunes, je crois, et quelques autres moins connus. A Louisa Paulin pour ses **Airs Villageois** le prix du *Goéland* 1937 a été attribué. C'est, comme dit dans sa préface l'initiateur et animateur de ce beau journal d'art et de littérature, Théophile Briant, une poétesse pastorale dont les vers libres, tout spontanés, ont toutes les vertus de la spontanéité et les mérites d'une ingénuité naturelle qui s'ignore et parfois avec les trouvailles les plus heureuses s'exprime délicieusement.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : « *Chronique des Pasquier* », *Cécile parmi nous*, Mercure de France ». — R.-L. Stevenson : *Un drame de conscience et deux contes fantastiques*, Les libertés françaises. — Jean Martet : *Le quart d'heure d'Anibal Bumbo*, Albin Michel. — Jean-Paul Le Tarare : *Moi, un nain*, Denoël. — Henri Troyat : *L'Araigne*, Plon. — Hélia de Ruffi : *L'heure du démon*, Tallandier. — Lucien Maulvault : *Glaïeul noir*, A. Fayard. — Pierre Villetard : *M. Bille, dictateur*, Ferenczi.

On se rappelle que la sœur de Laurent, le héros de la « Chronique des Pasquier », s'était mariée (sans amour, en vérité, pour avoir un enfant) avec un intellectuel, Richard Fauvet. La voici mère, et mère admirable : **Cécile parmi nous.** M. Georges Duhamel est un des rares écrivains d'aujourd'hui qui sachent parler du plus beau des sentiments dont la femme soit capable; et je me souviens de certaines pages de l'histoire de Salavin que je tiens, à cet égard, pour des plus émouvantes qui aient jamais été écrites. Plus que sa musique, son amour maternel console Cécile de ses déboires

conjugaux. Mais comme l'intelligence stérile, l'envieuse prétention de Richard se font agressives; comme il va jusqu'à courtiser la cadette des Pasquier, la jolie Suzanne, qui est actrice, Cécile cherche, bientôt, quelque chose, *quelqu'un,* en dehors ou au-dessus de ce monde indigne de sa noblesse d'âme, à qui demander la patience, la résignation nécessaire à supporter son affront. A vrai dire, elle méprise un peu son mari, et plus encore qu'une aide, c'est une protection qu'elle attend de Dieu, car elle tremble pour son enfant. Son cher bonheur la rend craintive (Ah! la prière qu'elle fait à l'église, et qui eût enchanté saint François!) Elle a, on dirait, le pressentiment du malheur qui la guette. Son petit mourra, en effet. Mais cette mort survenue tragiquement, en plein scandale, ne la détachera pas de Dieu, au contraire. Voilà l'admirable, et que comprend Laurent, si son éducation scientifique, la formation matérialiste de son esprit, l'empêchent de suivre sa sœur dans la voie lumineuse où elle s'est engagée. Il manquait à cette femme exquise l'auréole qu'on voit à sa patronne dans le tableau de Carlo Dolci : elle se pose doucement sur sa tête tandis qu'elle est au piano, et c'est comme un mystère qui s'accomplit sous nos yeux... Autour de cette tragédie spirituelle, d'une singulière grandeur, M. Duhamel a orchestré, avec l'art le plus subtil, les thèmes de son nouveau roman. Ils me semblent avoir tous pour sujet l'inquiétude morale, le tourment de l'être en quête d'il ne sait toujours quoi qu'il place hors de lui, et qui le dépasse. Cécile mise à part, bien entendu, et Laurent dont l'amour pour la vie décevante se nuance mélancoliquement de pitié, voici M. Pasquier père, pour commencer, qui veut devenir romancier... « Il n'a pas fini de nous étonner », déclare son fils, en donnant à cette remarque un sens qui confirme ce que je viens de dire; Richard, dont l'ambition se heurte à toutes « les vitres » (pour parler comme Mallarmé) sans pouvoir prendre son vol; et Justin Weill, le juif, aux nerfs féminins, qui porte le cilice de sa race, et ne parvient pas à se dépêtrer des soupçons d'une antique manie de la persécution, pour marcher vers son destin; Ferdinand, que son admiration pour son frère Joseph, « l'homme d'affaires », incite à se dépouiller de ses économies; seul, ce même Joseph... Mais, comme on a

dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, ne pourrait-on pas discerner dans la façon dont ce *businessman* exploite les plus généreux sentiments des hommes, une reconnaissance de la vertu de ceux-ci?... Il est remarquable que chacun des volumes de la chronique des Pasquier ait ainsi, dans sa diversité ou sa complexité, une unité profonde. Cependant, je serais tenté de donner, sous ce rapport, la préférence à ce dernier — quoique *Le désert de Bièvres, Les Maîtres* aient bien, aussi, leur essentielle harmonie... Laissons cela. Ce qui m'enchante, par-dessus tout, c'est la façon dont M. Duhamel sous-entend, *suggère*. Chaque trait qu'il ajoute, d'autre part, à ses personnages s'incorpore intimement à ceux qui permettaient de nous faire une *mouvante idée* d'eux. Cécile, Laurent, M. Pasquier, Weill deviennent plus complexes, mais ils ne subissent aucune déformation; ne se chargent d'aucune excroissance. C'est qu'ils sont créés par le dedans, qu'ils ont des dessous. C'est la vie même — c'est-à-dire l'illusion que parvient, seul, à nous en donner, l'art le plus savant. M. Duhamel ne vise point à l'effet. Il y a une discrétion dans sa manière de concentrer le pathétique, qui n'est pas seulement un effet de la maîtrise, mais le résultat d'une sensibilité, d'une pudeur d'âme, je dirai même d'un respect de l'homme d'autant plus profond, à bien voir, qu'il s'enveloppe d'humour. Quelle réussite que M. Duhamel allie une aussi rare délicatesse à tant d'intelligence et de sens critique! Lisez les pages relatives aux balles *dum-dum*, où il montre à quelles erreurs notre générosité nous entraîne; celles où il donne un échantillon du style des gens qui ne savent pas écrire... Et son portrait, à la La Bruyère, de Richard Fauvet, où l'on reconnaîtra dix modèles... M. Georges Duhamel a déjà pris rang parmi nos classiques.

M. Nicholson, le père de John Nicholson, le héros du plus important des trois récits — **Un drame de conscience et deux contes fantastiques,** par Robert-Louis Stevenson — qu'a traduits Mme Luce Clarence, est, aujourd'hui, proverbial en Angleterre. On a fait de ce gentleman à principes, et fort jaloux de son autorité, un personnage représentatif. On dit, Outre-Manche, « c'est un Nicholson », pour désigner un monsieur d'esprit étroit, timoré, formaliste, comme nous disons

« c'est un Homais » pour caractériser un sot solennel et primarisant. On s'étonne, en conséquence, que ce récit, où le grand conteur écossais a mis le meilleur de son humour, et qui est, à la fois picaresque et dramatique, ne soit pas déjà célèbre, ici. Mais on trouve encore, dans ce brelan de contes, un récit fantastique, *Le déterreur de cadavres,* inspiré par les circonstances horriblement macabres que relatait, il n'y a guère, Mme Pailleron. Il est question, en effet, dans ce récit, du chirurgien Knok, lequel professait à Edimbourg, au début du siècle dernier, et des misérables qui, contre rémunération, bien entendu, approvisionnaient sa table de dissection, de cadavres, souvent arrachés à des tombes toutes fraîches, parfois obtenus par l'assassinat... Si cette sombre histoire, fort habilement narrée, fait songer à quelque conte d'Edgar Poe, *Markheim,* en revanche, me semble d'une profondeur où n'atteint pas généralement l'intelligence mathématique de l'auteur de *L'Assassinat de la rue Morgue.* Quand il est maître dans son art, le conteur fantastique laisse au lecteur la possibilité de trouver une explication rationnelle au merveilleux qu'il lui propose. Le mystère qu'il a suscité, il ne doit pas le résoudre comme l'énigme d'un roman policier. Il faut que ce mystère subsiste, se prolonge en nous, sans que s'évapore son essence; mais il faut, aussi, qu'on puisse se dire qu'il n'existe peut-être pas, sous la forme où notre imagination s'est plu d'abord à se le représenter. Tel est bien le cas pour *Markheim,* où il ne s'agit, *peut-être,* que d' « un drame de conscience » — je dirai, pour préciser, d'une sorte de dédoublement de la personnalité, d'extériorisation d'un des deux « moi » de l'*homo duplex,* sous l'influence d'une crise morale d'une violence extrême : et c'est assez, déjà, pour nous troubler singulièrement. Tout en conservant leur saveur propre aux récits de Stevenson (qui n'est pas un auteur facile) Mme Luce Clarence a réussi, par l'aisance de sa traduction, à leur donner l'air d'avoir été écrits directement en français.

Voilà longtemps, je crois bien que c'est à l'occasion de son second ou même de son premier roman, que j'ai reconnu en M. Jean Martet un conteur-né, et qui avait le don d'animer ses personnages d'une vie étonnante. Si sa prédilection va

aux êtres primitifs, ou dont les passions sont impérieuses, cela ne veut pas dire qu'il ne soit point psychologue. Il faut souvent plus d'observation attentive pour surprendre les brusques mouvements, ignorés d'eux-mêmes, des individus qui échappent aux conventions sociales, que pour analyser les lentes ruminations des êtres policés, prisonniers des convenances ou péniblement refoulés. Aussi bien, j'incline à le croire, si les femmes nous paraissent énigmatiques, est-ce parce qu'elles sont plus près que nous de l'instinct... Mais voyez le héros du nouveau récit de M. Martet : **Le Quart d'heure d'Anibal Bumbo.** Comme cet homme — que nous connaissons, d'abord, enfant — nous paraît secret, malgré ses actions explosives! Quelles puissances obscures le gouvernent dont les démarches nous surprennent, par leur simplicité même, quand les événements les révèlent!... Anibal est né à Campèche dans le Yucatan (Mexique). Soumis par son beau-père à un régime qui est celui de la chiourme, il a juré de se venger, et de ne connaître la femme qu'une fois sa vengeance accomplie. Le gouvernement, en décidant la sécularisation des biens du clergé, lui fournit l'occasion qu'il attendait. Il tue son tortionnaire, et, peu après, parti en mission dangereuse avec un père Jésuite, s'offre le plaisir qu'il avait différé. C'est son « quart d'heure ». Les effets en sont tragiques. L'amour n'a flambé qu'un moment dans la vie d'Anibal, mais ce sera pour couver ensuite sous la cendre, et le consumer... Je m'en voudrais de détailler les péripéties du roman de M. Martet, qui fait preuve, dans l'invention, d'une fécondité inépuisable. A chaque instant le récit rebondit avec une vigueur nouvelle. Il est violent, nerveux, haletant, tout entier dominé par la fatalité vénusienne — que la femme y soit ou non présente — par les puissances de la mort et par celles de la guerre. Tout est, ici, plus évoqué que décrit; suggéré qu'expliqué. Il y a, comme dans les pays mêmes où l'action du drame se passe, des oppositions brutales d'ombre et de lumière; et le plus émouvant n'est pas toujours ce que M. Martet nous dit ou nous montre — mais ce qu'il nous laisse soupçonner.

D'artifice littéraire, je ne crois pas qu'il y ait le moindre dans le style populiste, ou plus exactement populaire, de

Moi, un nain par M. Jean-Paul Le Tarare. Ce style est celui même que devait employer pour s'exprimer (il est écrit à la première personne) le héros de ce roman. Il le caractérise tout de suite, définit d'emblée les origines de cet « artiste » de cirque, qui se hausse assez vite à la qualité de mime et de comédien de grande classe — son intelligence et sa sensibilité le douant d'une aristocratie naturelle, bien supérieure à son éducation. L'originalité du roman de M. Le Tarare, ce n'est cependant pas dans son pittoresque qu'il faut la chercher. *Moi, un nain* ne vise aucunement à rivaliser avec *Les frères Zemgano*, des Goncourt, les histoires de music-hall de Colette, de baraques foraines de Charles-Henry Hirsch. Il est sobre de descriptions, d'évocations, en effet. Son intérêt me semble, surtout en fonction de la manière de voir et de sentir de son héros, singulièrement isolé du monde, non par sa grandeur, comme le Moïse d'Alfred de Vigny, mais par l'exiguïté de sa taille, au contraire... On le traite en enfant, il est vrai; mais sans qu'il bénéficie de ce traitement. C'est en humilié perpétuel qu'il vit parmi les hommes et les femmes, hélas! Le moins intéressant dans les révélations d'un disgracié de son espèce, ce n'est pas ce qu'il nous dit des embarras physiques qu'il éprouve, et qui sont consécutifs aux modes d'existence des individus normaux. Son malaise est de tous les instants; et voilà bien ce qui le rend plus misérable que les *exclus* d'autre sorte, parmi lesquels on pourrait le ranger. Une franchise d'accent, assez gaillarde, mais qui ne vise jamais au scandale, retient de tomber dans la sensiblerie le roman de M. Le Tarare. On n'y trouve pas, non plus, les déclamations chères au père romantique de Quasimodo. Il est amer, plus que révolté; émouvant, surtout, dans les moments où son désespoir paraît le plus contenu, le plus discret; et, souvent, d'un réalisme modéré, d'une qualité excellente. (Je songe, en particulier, à la scène où les camarades d'une trapéziste, qui s'est enivrée, attendent avec angoisse un accident qui ne se produit point). On ne s'étonnera pas de trouver quelques fils lâches dans la trame de ce récit, puisque c'est un début. Mais j'y ai relevé, avec agrément, maintes heureuses images ou choses bien vues. Ceci, par exemple, d'une femme appuyée sur un piano : « On ne

voit que son cou, l'emmanchement de son épaule. Elle semble un buste sur ce piano qui la double, comme la dame de trèfle. »

M. Henri Troyat, qui est, à coup sûr, un des mieux doués d'entre les jeunes romanciers d'aujourd'hui, nous conte dans **L'Araigne** la triste histoire d'un impuissant exerçant avec despotisme sur ses sœurs l'autorité dont sa faiblesse lui interdit, ailleurs, l'emploi. A défaut de séduction, c'est par le pédantisme et l'ironie que cet intellectuel morose s'efforce de régner. Mais il voit, l'une après l'autre, ses victimes lui échapper. Ce sera pour les faire revenir auprès de lui — la dernière étant à la veille de se marier — qu'il s'empoisonnera, en voulant simuler le suicide... M. Troyat pousse sa peinture au noir, avec la volonté inflexible de nous en inspirer une horreur totale. Il y réussit; mais on peut regretter qu'aucune pitié ne vienne éclairer son pessimisme, comme ce rayon de lumière dorée qui met quelque chose de divin dans la pénombre des tableaux de Rembrandt. Le réalisme est, ici, dépassé; non dans le sens ordurier du naturalisme, mais dans celui d'une exactitude qui atteint au monstrueux par sa rigueur même. Le héros de M. Troyat représente un cas pathologique, il est vrai; et plus un pareil cas est étudié avec minutie, plus il déconcerte le lecteur qui se sent éloigné de lui, de son univers, malgré qu'il en ait.

L'heure du démon sonne, comme juste, à midi, dans le roman de Mme Hélia de Ruffi. Roman attachant, auquel confère un surcroît d'intérêt le fait qu'il se passe en Angleterre, et qu'il a pour héros un magistrat intègre de ce pays. L'épouse du personnage, une malheureuse femme que d'être négligée désespère, réduit presque à l'état de fantôme, et chez qui la pitié le dispute singulièrement à la jalousie, brisera — un pied, déjà, dans la tombe — la chaîne asservissante de son compagnon. Il y a de l'observation, de la distinction, dans ce récit entrecoupé, elliptique, ou qui trahit, peut-être, un peu de gaucherie en son ambition (point médiocre, certes!) d'entremêler sur deux plans les fils d'une intrigue. Avec un peu plus d'approfondissement dans l'analyse, d'accentuation ou de prolongement du pathétique — d'art? — Mme Hélia de Ruffi eût écrit un livre de tout premier ordre.

L'âpre roman de M. Lucien Maulvault, **Glaïeul noir,** donne une vue, qui doit être exacte, de cette malheureuse guerre civile espagnole dont l'horreur s'éternise. Mais l'auteur a beau s'efforcer à l'objectivité, il ne peut réprimer l'indignation que certains spectacles lui inspirent. Le plus odieux qu'offrent les hommes, quand leurs mauvais instincts sont déchaînés, est celui de la lâcheté mettant la force à son service pour abuser de la faiblesse. On conçoit l'état de prostration dans lequel tombe, à Madrid, la malheureuse Laura Sandoval — une Française mariée à un Espagnol — en proie aux exigences abjectes des brutes qui la tiennent captive. Il n'y a pas de pire crime que de réduire une âme à douter d'elle-même.

Le héros comique de M. Pierre Villetard, M. Bille, empruntait, peut-être, à la guerre, un pittoresque qu'il a perdu à la couleur des événements actuels. **Monsieur Bille, dictateur,** a du mal à incarner dans sa falote personne, en effet, l'énormité de la sottise et des prétentions qui caractérisent les hommes de notre époque. Il n'est leur Homais qu'en grisaille. Sa femme le méprise, le peuple le bafoue. Peut-être les ambitions verbales de ce velléitaire ne répondent-elles pas à celles, haineuses, à base d'envie, de nos trublions? L'ingéniosité, l'ironie de M. Villetard nous distraient un temps, néanmoins.

JOHN CHARPENTIER.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Production de quinzaine dominée par la curiosité qui attendait le nouveau film de Sacha Guitry, *Remontons les Champs-Elysées,* au Normandie. C'est plutôt une sorte de divertissement historique et le sujet est vraiment bien sommaire pour le public habituel de l'écran, qui attend surtout de l'action. L'allure de cette production, qui est plutôt une simple narration ponctuée par des images dont beaucoup n'ont aucun rapport avec les Champs-Elysées, empêche l'intérêt de se concentrer suffisamment pour atteindre à l'émotion. En somme, la formule qui réussit jadis si brillamment à Pigalle avec *Histoires de France.* Mais Sacha Guitry cède de plus en plus à sa prédilection pour ces sortes

de conférences ininterrompues, et, dans le cas présent, il a un peu abusé. Il reste d'ailleurs excellent dans les parties de comédie avec Mme Jacqueline Delubac et Mlle Lisette Lanvin, qui fait de grands progrès.

Aux Portiques, une nouvelle salle fort belle, grande production italienne qui nous ramène aux temps primitifs de l'Ecran, où nous vîmes des sujets historiques traités avec une ampleur qu'on n'a plus retrouvée. Cette fois, il s'agit des guerres entre Rome et Carthage, traitées avec une profusion de mise en scène et de personnel qui nous est bien interdite à l'heure actuelle, faute de moyens nécessaires. Il y a là des milliers de figurants, des scènes de batailles et des visions de la plus grande beauté. Carmine Gallonne, le metteur en scène, a déployé une maîtrise qui vaut d'être vue par tous les amateurs de cinéma.

Voici encore *La Belle Etoile,* à Paramount, de beaucoup le film le plus amusant de la période. L'auteur, Michel Durand, a la dent dure lorsqu'il fait œuvre de critique, mais il a beaucoup de talent et il importe de lui rendre justice. Baroncelli a mis en scène cette fantaisie infiniment plaisante et dont le succès a été très vif aussi bien pour les images que pour le dialogue. Michel Simon triomphe ici dans un personnage pittoresque de clochard auquel il a donné une saveur et une gaieté irrésistibles. Une partie du film se déroule à la Cour d'Assises dans le ton et avec la fantaisie des meilleures inventions de Courteline et MM. Marcel Vallée, Saturnin Fabre, Jean-Pierre Aumont, et Mlle Meg Lemonnier ont été justement applaudis.

A l'Olympia, *Gibraltar,* film d'espionnage, met surtout en valeur Viviane Romance qui, décidément, devient une vraie vedette. A côté d'elle, Eric von Stroheim a tenu dans cette histoire une fois de plus l'un de ces personnages inquiétants où il excelle. Il s'agit pour l'Amirauté britannique de surveiller les abords de Gibraltar, qu'une bande internationale cherche à isoler en détruisant tous les bateaux et les transports de troupes anglaises qui cherchent à y aborder. Une belle Espagnole, Mercédès, sert de liaison à cette malfaisante entreprise, mais naturellement, comme toujours au Cinéma, elle s'éprend de l'officier chargé de surveiller ses complices,

et se sacrifiera, le moment venu. Des documentaires de Gibraltar, des points de vue de Tanger, établissent suffisamment l'atmosphère. Jean Périer, Abel Jacquin, Yvette Lebon et Georges Flamend assurent la belle interprétation nécessaire à ces images sensationnelles.

A l'Aubert-Palace, *Le Héros de la Marne,* agencé évidemment pour fournir à Raimu l'un de ces beaux rôles où il triomphe. André Hugon a tiré d'un roman de lui-même ce film qui peut être classé dans la bonne série des ouvrages sur la guerre. C'est peut-être un peu tard, mais l'histoire est solide, bien mise en scène et servie par une interprétation de premier ordre. Germaine Dermoz, Jacqueline Porel, Denis d'Inès, Catherine Fontenay, Camille Bert et bien d'autres, entourent Raimu. Mais l'intérêt principal se porte sur Bassermann, le grand comédien allemand, qu'André Hugon a eu l'heureuse idée d'appeler pour jouer un chef ennemi auquel l'artiste donne une autorité, une gravité et une maîtrise magnifiques. Nous connaissions déjà Bassermann, mais le public français a vraiment ici l'occasion d'apprécier comme il convient l'un des artistes les plus justement réputés de l'autre côté du Rhin.

ANTOINE.

PHILOSOPHIE

I. Descartes. *Revue de Synthèse,* avril 1937. N° spécial. — Léon Brunschvicg : *Descartes.* Rieder, 1937. — Descartes : *Lettres sur la Morale,* Boivin, 1935. — II. Pascal : Georges Desgrippes : *Etudes sur Pascal. De l'automatisme à la foi.* Paris, P. Téqui (s. d.). — Jacques Chevalier : *Pascal.* Flammarion, 1936. — J.-R. Carré : *Réflexions sur l'Anti-Pascal de Voltaire.* Alcan, 1936.

I. — Nous avons mentionné ici l'importance des numéros de la *Revue de Métaphysique et de Morale,* ainsi que de la *Revue Philosophique,* parus en 1937 à propos du tricentenaire du *Discours de la Méthode.* M. Henri Berr trouve en l'occurrence une opportunité de préciser le rôle de l'idée de synthèse, à laquelle reconnaissent une valeur capitale historiens et philosophes qui hantent la noble demeure de la rue Colbert; d'où un troisième numéro de revue consacré aux études cartésiennes.

Ernst Cassirer y attire l'attention sur l'unité de la science selon **Descartes,** en commentaire des thèses exprimées dans

le « Discours » (2e partie) sur la logique et la géométrie. Pas de concepts juxtaposés, mais une pensée continûment créatrice, vraie « logique de l'invention ». Le moins possible d'intuition imaginative en géométrie, afin qu'elle reste fondée sur l'entendement. Tout comme la méthode est une chaîne de raisonnements, il existe une *catena scientiarum.*

Un article de René Hubert confronte Descartes à Bacon — celui-ci partisan, celui-là négateur d'un progrès à venir dans les principes et les méthodes. Or, l'*Encyclopédie* procède surtout de Bacon. Il faut discerner plusieurs sens du mot raison pour préciser les rapports entre l'auteur du *Discours* et les zélateurs de l'*Aufklärung* française. La relation entre Descartes et Comte fait l'objet d'une étude par P. Ducassé.

Suit une bibliographie de la littérature cartésienne depuis 1900 (Italie, Allemagne, Pologne, Angleterre et Amérique, Pays-Bas). En ce qui concerne la France, G. Milhaud a repéré, de façon très utile pour les étudiants, les interprétations si diverses émises par nos critiques ou nos historiens de la pensée.

L'ouvrage de M. **L. Brunschvicg** ajoute beaucoup à ce que l'auteur enseigna jusqu'ici, dans plusieurs de ses travaux, sur Descartes. Composé pour la collection « Maîtres des Littératures », il fournit un parallèle constant de l'œuvre et de l'homme, à travers sa biographie. Très tôt le philosophe a compris que la simplicité n'existe que dans les actes de l'esprit; que l'intuition porte non sur des données, mais sur des opérations; que la rationalité consiste en un mouvement continu de la pensée (24). Sur les étapes de la double carrière scientifique et métaphysique de Descartes, personne n'ignore combien est fine et solide la connaissance de M. Brunschvicg; mais ce livre apporte aussi des jugements symétriques sur l'œuvre pratique et sur la tâche spéculative. On nous présente, à l'occasion, un Descartes homme de lettres, dont la phrase est toute proche de celle de Montaigne, et jusqu'à un Descartes auteur comique et versificateur, librettiste d'un ballet. De nombreux documents figurés enrichissent le volume, joignant l'image — non de la fantaisie, mais de l'histoire — à la vérité doctrinale.

Tous les détails concrets qui expliquent la pensée du philosophe, où les trouve-t-on, sinon dans sa correspondance? A cet égard, M. Jacques Chevalier (auteur, voilà une quinzaine d'années, d'un *Descartes* dont la maison Plon offre la 12e édition), rend service en présentant dans un volume de 300 pages, donc sous une forme plus maniable que l'édition Adam-Tannery, les lettres à la princesse Elisabeth, à Chanut et à la reine Christine.

II. — Les éléments irrationnels de la croyance chez Pascal : tel est l'objet qu'étudie **G. Desgrippes.** Certes, il y a dans les *Pensées,* surtout dans l' « art de persuader », un « automatisme psychologique » comme dans la thèse célèbre de Pierre Janet; par conséquent, ajouterons-nous, une pédagogie de l'inconscient, solidaire d'une théorie — avant la lettre — de l'inconscient. Théorie toute mécanique, celle même des automates selon Descartes. Cependant elle trouve sa compensation dans ce « sentiment », d'origine divine, la grâce, qui complète l'habitude machinale par une affinité de cœur avec Dieu. « L'automate de Descartes est l'instrument du sage, celui de Pascal l'instrument du chrétien » (79). Rien de plus juste. Parmi les pages de Desgrippes, qui sont inégales, signalons les meilleures : elles ont trait à la « nature » et à la « raison ».

Nous voici ramenés à M. **J. Chevalier,** qui avec majestueuse ampleur, sur le ton du discours académique et en pastichant le style « grand siècle », retrace la vie et l'œuvre de Pascal. La critique — en quelque sens qu'on prenne ce mot — ne paraît pas en cette large esquisse. Sauf pourtant sur un point, dont d'autant plus on s'étonnera : « les *Provinciales,* en dépit de leur force et de leur beauté, marquent un temps d'arrêt, ou un recul, mais non pas, à coup sûr, un progrès ». Qu'est-ce à dire, sinon que le doyen de la Faculté des lettres de Grenoble juge plus en directeur de conscience qu'en psychologue ou philosophe? Hâtons-nous de reconnaître que le livre fut écrit pour la série des « grands cœurs ».

Franchissons l'hiatus qui sépare le XVIIe siècle du XVIIIe, et considérons, avec J.-R. Carré, analyste de Fontenelle, l'attitude de Voltaire à l'égard de Pascal; opposition décidée,

comme celle de leurs épigones, Chevalier d'une part, Carré de l'autre. Mais gardons-nous d'aviver le débat, car la France se reconnaît en l'esprit frondeur de Voltaire comme en la spiritualité grave de Pascal. Ce que le sage de Ferney critique en l'auteur des *Pensées,* c'est l'argument du pari, l'apologie du sentiment, l'introduction du surnaturel. Pourquoi présenter l'homme comme abîme de contradictions? Du biais de la nature et aussi des mœurs il se laisse étudier sans paradoxe violent. Carré aurait pu risquer cette opinion, que Voltaire définit en Pascal et condamne en lui, à l'avance, le Romantisme. « Mon grand homme, êtes-vous fou? » — Le plus fou n'est pas celui que l'on suppose, riposterait un pascalien, si l'on appelle ainsi un mystique. Et puis, la raison se prend au moins en deux sens : comme intuition ainsi que comme raisonnement.

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

Déclin de la Liberté. — On parle beaucoup de liberté : c'est mauvais signe. Quand un bien nous devient si cher, c'est qu'il est prêt à nous manquer. « C'est d'ordinaire quand fléchit la réalité, écrit Daniel-Rops au cours d'un ouvrage dont nous allons parler, que le mot qui la désigne connaît le plus grand succès. »

Qu'est-ce dont en fait que cette liberté dont on nous entretient avec tant de chaleur? Sur le problème du libre-arbitre, M. Paul Valéry nous livre des vues fort curieuses et fort séduisantes, mais, selon l'habitude, il ne conclut pas. En écoutant ce ravissant disciple de Renan, on a l'impression de ces feux-follets dansants et toujours en fuite, ou de ces volutes de fumées qui s'enlacent, se déroulent et se dissipent dans le néant. J'ai scrupule de médire de ces jeux : ils ont un grand charme. Ils offrent une distraction de choix à des sceptiques un peu tristes, qui se plaisent à chercher, ayant renoncé à savoir.

A mesure que je réfléchis, pour ma part, sur les choses essentielles, je me persuade qu'elles sont très simples. Le libre-arbitre est une de ces réalités élémentaires que les hommes intelligents se donnent beaucoup de mal à ne pas

comprendre. Pour le discuter, il faut déjà être un peu corrompu. Le libre-arbitre se prouve en vivant, comme le mouvement se prouve en marchant. C'est un fait que l'homme vit comme s'il était libre. Une plante se demande-t-elle ce que c'est que l'air, et peut-elle démontrer qu'il existe? Pourtant, elle conforme sa vie à cette existence, et par cela même, elle l'atteste.

Il arrive d'ailleurs à M. Paul Valéry, au cours de ses exercices, de rencontrer des vérités profondes; et le tour paradoxal qu'il leur donne est un merveilleux excitant pour la pensée. Il constate, par exemple, « que le nombre et la force des contraintes d'origine légale est peut-être plus grand qu'il ne l'a jamais été. La loi saisit l'homme dès le berceau, lui impose un nom qu'il ne pourra changer, le met à l'école, ensuite le fait soldat jusqu'à la vieillesse, soumis au moindre appel. Elle l'oblige à quantité d'actes rituels, d'aveux, de prestations; et, qu'il s'agisse de ses biens ou de son travail, elle l'assujettit à ses décrets, dont la complication et le nombre sont tels que personne ne les peut connaître et presque personne les interpréter. »

Une telle page, lourde d'expérience amère, nous conduit au cœur même du problème pratique, qu'à la suite de M. Paul Valéry va s'efforcer de résoudre dans un livre collectif, *La France veut la liberté* (1), une équipe de chercheurs loyaux, qui va de MM. Léon Archimbault, vice-président du parti radical, Francis Delaisi, rédacteur à la *Flèche,* Robert Lacoste, membre de la commission administrative de la C. G. T., à M. Thierry Maulnier, qui est d'*Action française,* en passant par MM. Marcel Déat, Maurice Schumann, Le Cour Grandmaison, Henri de Kérillis, Edouard Krakowski, Ed. Giscard d'Estaing et Pierre Forest. Félicitons une fois de plus pour cette parfaite réussite la *Collection Présences* et son animateur M. Daniel Rops, à qui l'on doit en outre des pages de conclusion d'une pénétrante profondeur et qui donnent au débat une singulière élévation. Ce nouveau cahier, venant après *Les Juifs, L'Homme et le Péché,* etc. (2) affirme à son tour l'excellence de la méthode qui consiste à opposer les

(1) Collection « Présences » (Plon, éditeur).
(2) Collection « Présences » (Plon, éditeur).

opinions d'hommes réfléchis et de bonne foi, animés d'un égal amour de la Vérité. Peu d'œuvres, autant que celles-ci, auront contribué à la concorde et au rapprochement des âmes.

C'est l'aspect politique du problème qui a surtout retenu l'attention. La Déclaration des Droits de l'Homme a défini la liberté « le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Cette définition est bien mauvaise. Qui ne voit, en effet, que l'exercice d'un droit, quel qu'il soit (dans l'ordre matériel s'entend), limite le droit d'autrui et par conséquent le lèse? La vie sociale est justement la recherche d'un compromis satisfaisant entre les droits individuels, chaque citoyen consentant au sacrifice de certaines de ses libertés en échange de la garantie d'autres libertés qu'il juge plus précieuses. Equilibre toujours précaire, parce que de nouveaux modes d'existence font naître de nouveaux besoins, et parce que chaque partie contractante cherche toujours égoïstement l'occasion d'augmenter son pouvoir et de restreindre ses obligations.

Sur un point, les signataires de ces études sont unanimes. Ils signalent tous, au cours du XIX[e] siècle, la croissance monstrueuse de l'argent, qui constitue aujourd'hui la principale force d'oppression. Il faut suivre la montée et les transformations de cette puissance irrésistible dans l'historique extrêmement clair et frappant que présente M. Francis Delaisi. Née du machinisme, on la voit se substituer aux valeurs terriennes, constituer de nouveaux privilèges que la Révolution n'a pas abolis, puis, après avoir failli un moment se « démocratiser » par la répartition du capital des grandes entreprises entre les actions des petits épargnants, aboutir, par la création des Sociétés anonymes, à une exploitation nouvelle du consommateur et du contribuable sous le couvert de l'Etat républicain.

M. Marcel Déat, d'accord avec M. Thierry Maulnier, dénonce l'erreur fatale de la Révolution française qui, en protégeant la libre concurrence économique, a assuré la suprématie au plus fort. Il réclame une « économie organisée et contrôlée », « une production disciplinée par des accords, des contrats collectifs, dont l'Etat serait le garant et le surveil-

lant ». Mais, tandis qu'avec M. Archimbault et M. Maurice Schumann, il garde sa confiance à la démocratie parlementaire, M. Thierry Maulnier met en cause le régime lui-même, qui n'a donné aux Français que l'illusion de la liberté :

C'est une vue de l'esprit infiniment trop théorique, que de mesurer le degré de liberté ou de tyrannie propre à un certain régime au nombre des actes que ce régime autorise ou interdit; il est à peu près indifférent que la loi accorde certaines libertés à tous les individus, si la structure de la société et l'état des forces dans la société ne permettent l'exercice de ces libertés qu'à certains.

Veut-on un exemple? Dans la société libérale, il est permis au premier venu de fonder une entreprise, mais des millions d'hommes sont trop pauvres pour faire usage de ce droit.

Essayez, dira de son côté M. Daniel-Rops, de faire une campagne contre l'alcoolisme, si vous êtes journaliste, ou d'exprimer une opinion quand elle se heurte aux distributeurs de publicité!

Menacés dans leur sécurité et leur liberté, les individus, au cours de ce même siècle, ont pris conscience de leurs intérêts communs; ils se sont organisés en syndicats et en partis; ils ont opposé la force du nombre à celle de la fortune. A la vérité, la puissance des masses ainsi constituée n'est pas beaucoup plus rassurante que celle de l'argent. La revanche de la classe ouvrière sur la classe bourgeoise, si elle est conduite par le même esprit égoïste, risque d'entraîner les mêmes conséquences tyranniques. C'est parce qu'il redoute une nouvelle forme d'esclavage que M. Pierre Forest préconise une conciliation et une collaboration des classes et que M. Robert Lacoste exhorte les syndicalistes à ne pas laisser le « Bien-Etre » prendre le pas sur la « Liberté ».

Les mêmes craintes se répètent au cours du recueil posthume de M. Elie Halévy, que ses amis présentent au public sous ce titre significatif : *L'Ere des Tyrannies* (3). Professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques, cet historien impartial, après avoir étudié pendant trente ans le développement du socialisme, s'est senti pris, à la fin de sa vie, d'une espèce d'angoisse, devant les perspectives d'oppression qui s'ou-

(3) Edit. de la N. R. F.

vraient de toutes parts devant lui. Il a marqué avec beaucoup de force la double nature du socialisme qui se présente d'une part,

comme une libération du dernier asservissement qui subsiste après que tous les autres ont été détruits : l'asservissement du travail par le capital,

mais qui est aussi, d'autre part,

une réaction contre l'individualisme et le libéralisme.

Doctrine d'émancipation donc, mais en même temps doctrine d'organisation par la contrainte; c'est cette seconde tendance qui a pris le pas sur la première, à la suite du grand conflit mondial de 1914-1918. L'étatisation des moyens de production, de distribution et d'échange, réclamée par les socialistes, l'étatisation même de la pensée, « la guerre dans une large mesure l'a réalisée, pour des raisons que les socialistes n'avaient point prévues ».

Le bolchévisme, et les fascismes qui l'ont imité, sont des « phénomènes de même nature ». M. Elie Halévy les définit « une tyrannie exercée au nom de l'Etat par un groupe d'hommes armés, animés par une foi commune ».

Dans une Europe constamment en alerte et maintenue sur le pied de guerre, la concentration de la force entre les mains d'une autorité despotique apparaît à M. Elie Halévy comme une fatalité inéluctable. D'autres, comme M. Bouglé qui préface cet ouvrage, sont d'un pessimisme plus tempéré. Ils espèrent, au prix de certaines contraintes économiques, sauvegarder la liberté de la pensée.

Ceci nous amène à constater qu'au cours de ce vaste débat sur la liberté on n'a guère envisagé que le côté politique du problème. Quelques collaborateurs du cahier de « Présences » nous rappellent heureusement qu'elle est avant tout intérieure. Personne ne conteste qu'un certain bien-être matériel soit indispensable au développement de la vie spirituelle. Mais il en est peu qui sachent remarquer avec M. Giscard d'Estang que la richesse peut être aussi une servitude, et avec elle tous les faux besoins que font naître en nous une civilisation dépravée et cette « tentation intérieure de l'asservissement » qu'a si bien décrite M. Daniel-Rops.

M. Paul Valéry qui doute, en philosophe, de sa liberté, est très sensible, en tant qu'homme, aux atteintes qui lui sont portées. Dans une belle page qui mérite d'être méditée, il énumère certaines formes d'oppression, les plus cruelles, celles qui nous « visent au cerveau » :

Il serait, dit-il, très injuste et très superficiel de ne considérer que les contraintes légales. L'homme moderne est l'esclave de la modernité : il n'est point de « progrès » qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne. La liberté de la presse et les moyens trop puissants dont elle dispose nous assassinent de clameurs imprimées, nous percent de nouvelles à sensation. La publicité, un des plus grands maux de ce temps, insulte nos regards, falsifie toutes les épithètes, gâte les paysages, corrompt toute qualité et toute critique, exploite l'arbre, le roc, le monument, et confond, sur les pages que vomissent les machines, l'assassin, la victime, le héros, le centenaire du jour et l'enfant martyr. Il y a aussi la tyrannie des horaires.

Je crois qu'il faut en conclure que la liberté ne doit pas trop attendre de la politique, et que la crise dont elle pâtit n'est pas tant une crise de régime qu'une crise de civilisation.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

XVIe Congrès international de Physiologie à Zürich (août 1938). — Remy Collin : *Les Hormones; Sciences d'aujourd'hui*, Albin Michel.

Le 16e Congrès international de Physiologie s'est tenu à Zurich du 13 au 20 août dernier. Environ mille savants ont pris part aux discussions sur les grands problèmes actuels, en particulier ceux relatifs aux hormones et aux vitamines. Le *Siècle médical* a recueilli les impressions des divers physiologistes.

Voici entre autres l'avis du professeur Szent-Györgyi (Hongrie).

Si l'activité physiologique s'est révélée florissante et féconde, le congrès n'a pas eu à enregistrer une découverte sensationnelle inaugurant une orientation nouvelle.

Et il est probable qu'un tel état de choses va persister un certain temps encore.

D'ailleurs, les progrès réalisés dans ces dernières années,

comme le fait observer Camille Soula, ont été conditionnés presque uniquement par la technique.

Ce ne sont pas des idées nouvelles qui sont venues révolutionner les théories admises. Ce sont des faits biologiques connus, à l'étude desquels l'application des méthodes rigoureuses de la physique et de la chimie a été faite. Et il en est résulté une connaissance plus approfondie de leur mécanisme.

Les faits priment les idées. On s'engage dans les voies nouvellement tracées, où on a chance d'obtenir des résultats rapides. Je crains qu'on ne recherche surtout le rendement maximum.

§

En août dernier, j'ai consacré ici une chronique aux hormones. A la même date a paru, dans la nouvelle Collection scientifique dirigée par André George, un excellent livre du professeur Remy Collin (Nancy), **les Hormones.** L'ouvrage comprend deux parties : la « théorie hormonale classique », et les « problèmes actuels ». Le mérite de l'auteur est de montrer que ces problèmes sont susceptibles d'intéresser, non seulement les physiologistes et les médecins, mais encore les psychologues et les philosophes.

Un chapitre est consacré aux *hormones, vitamines et enzymes.* On n'oppose plus les vitamines introduites avec les aliments, aux hormones secrétées par des glandes spéciales, endocrines; on a même proposé de les réunir sous la dénomination commune d'*ergones.* Elles réagissent entre elles; on a noté des actions antagonistes, par exemple la thyroxine (hormone de la thyroïde) et la vitamine A, et aussi des actions synergiques.

Ces données concernant la synergie ou l'antagonisme des hormones et des vitamines n'ont présentement que la valeur de faits bruts; elles ne conduisent pas très loin. Le fait qui caractérise le mieux la biochimie contemporaine, écrivait récemment A. Szent-Györgyi, le découvreur de la vitamine C, c'est la coexistence du succès le plus merveilleux et de l'ignorance la plus profonde. En faisant intervenir les hormones et les vitamines, nous pouvons obtenir les réactions les plus sensationnelles; nous restons cependant incapables de préciser le mécanisme de leur action...

Quoi qu'il en soit, la comparaison des hormones et des vitamines d'une part, et des ferments d'autre part, « semble acheminer l'esprit à une conception très intéressante de ces substances ».

En étudiant les effets produits par l'administration continue de certaines hormones, les hormones de l'hypophyse, on constate que leur pouvoir s'atténue progressivement jusqu'à devenir nul. On admet maintenant que ces hormones provoquent dans l'organisme la formation d' « anticorps » spécifiques, *d'antihormones.* C'est là un nouvel aspect de l'immunité acquise.

J'ai déjà parlé ici de l'intervention des hormones dans le cancer.

D'une façon générale, les glandes endocrines, c'est-à-dire à sécrétion interne, jouent un rôle dans la *morphogénèse* ou développement de la forme des animaux. A ce propos, l'auteur développe des considérations fort originales sur « la « forme individuelle, pluralité de formes subordonnées ». La forme apparaît comme une « résultante ». Une forme donnée est un système de formes inférieures, elles-mêmes décomposables en systèmes de formes plus inférieures encore...; l'analyse doit être poussée jusque dans « le monde des dimensions négligées ». Rémy Collin insiste sur les phénomènes d' « induction chimique » chez l'embryon, et sur les « facteurs germinaux et hormonaux de la morphogénèse sexuelle ».

Le chapitre central de cet ouvrage synthétique est celui consacré aux *relations des hormones et du système nerveux,* où l'auteur expose ses recherches personnelles. En 1926, Gley, professeur au Collège de France, qui un des premiers a compris l'intérêt des hormones et s'est attaché à leur étude, déclarait que le fonctionnement des glandes endocrines est indépendant du système nerveux. A l'heure qu'il est, une telle opinion n'est plus soutenable. On a décrit diverses sortes de « réflexes neuro-endocriniens d'origine sensorielle » en particulier les « réflexes opto-sexuels », c'est-à-dire des réflexes où l'excitant lumineux agissant sur la rétine déclanche finalement l'activité des glandes sexuelles quand elles se trouvent au repos, ou entraîne leur suractivité quand elles fonctionnent normalement.

Mais, si le système nerveux exerce une action sur les glandes endocrines et les hormones, inversement les glandes endocrines et les hormones interviennent dans le fonctionnement du système nerveux. L'auteur est ainsi conduit à évoquer le problème tout récent de la « transmission chimique de l'influx nerveux » : ce ne sont plus les fibres nerveuses elles-mêmes qui transmettent l'excitation aux organes réactionnels (muscles...), ce sont des intermédiaires chimiques, apparus au niveau des terminaisons nerveuses qui agissent sur ces organes. Voici une glande endocrine, l'hypophyse : elle déverse ses sécrétions, d'une part dans le sang et d'autre part dans les parties avoisinantes de l'encéphale, entraînant ainsi une modification d'activité des neurones.

Il arrive que les corrélations hormono-neurales ou neurohormonales sont liées visiblement à des manifestations psychiques. L'auteur insiste sur le déterminisme de la lactation et de l'amour maternel. La prolactine, une des hormones de l'hypophyse, est un activateur des glandes mammaires; or, par des injections de prolactine purifiée, on a obtenu l'apparition de l'instinct maternel chez le Rat. En réalité, la question est assez complexe : les facteurs hormonaux à eux seuls ne sauraient expliquer complètement l'instinct maternel; il y a lieu de tenir compte aussi des stimulants externes. Plusieurs biologistes ont cherché, sans succès d'ailleurs, le mécanisme nerveux de l'instinct maternel en détruisant diverses parties du cerveau, les corps striés entre autres; les perturbations de l'instinct seraient proportionnelles à la quantité de tissu cortical enlevé. Certains animaux paraissent plus affranchis que d'autres vis-à-vis de leurs hormones. Peut-on étendre à l'espèce humaine les résultats des expériences faites sur les animaux? Non point, dit l'auteur : pour lui, c'est tout autre chose, et on ne doit parler qu'avec le plus grand respect de l'amour maternel chez la femme.

S'il est un amour plus fort que la mort, c'est bien l'amour maternel. Sans doute, il est tissé sur une trame commune et grossière, mais sur ce fond grisâtre où les animaux brodent toujours le même dessin, la femme sait composer une tapisserie individuelle et infiniment variée qui survit à la disparition même de la

trame hormonale. Ce n'est pas assez de dire que l'instinct est sublimé, il est supplanté et transfiguré par l'intelligence.

Là-dessus certes, la discussion est aisée.

Pour terminer, Rémy Collin fait une analyse poussée des « mécanismes neuro-hormonaux et hormono-nerveux de l'émotion ».

Il conclut que « les hormones sont partout associées à la vie psychique des animaux et de l'homme », mais il ne va pas jusqu'à leur conférer des attributs psychologiques.

Les tendances spiritualistes de l'auteur n'échappent pas, je pense, au lecteur. Rémy Collin semble craindre que les résultats de la physiologie chimique n'impressionnent trop le lecteur, et ce en faveur du déterminisme. Dès le début, il nous prévient que « les biologistes actuels ne savent pas très bien ce qu'est une hormone ». Que d'échecs à côté de réussites. « Nous pouvons plus que nous ne savons », parole de Claude Bernard.

La poursuite de la vérité, enivrante par son dynamisme, est parfois une chose décevante : on croit saisir une forme stable : il ne reste entre les mains du savant qu'une ombre fugitive et presque évanescente, et c'est avec une série de ces ombres qu'il s'agit de reconstituer une réalité substantielle. Mais contrairement aux prisonniers enchaînés de la caverne de Platon, les savants savent aujourd'hui distinguer les ombres de la réalité et ils se résignent à ne connaître cette dernière que par ses reflets. Ils renoncent ainsi à terminer une œuvre, sachant que les édifices qu'ils construisent sont des palais provisoires et caducs. Les poètes sont mieux partagés : il leur est donné d'atteindre du premier coup à ces accords mystérieux entre le rêve et la nature et à ces transpositions de la réalité plus vraies que la réalité. Nausicaa nous émeut encore, alors que la biologie d'Aristote nous apparaît comme un prestige écroulé.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

L'Encyclopédie Française, tome I. *L'outillage mental* (Pensée — Langage — Mathématique). Société de Gestion de l'Encyclopédie Française, éditeur, 13, rue du Four, Paris 6e. Librairie Larousse, dépositaire général.

C'est un redoutable honneur que me fait la Direction du *Mercure de France* en me chargeant de rendre compte de cet ouvrage. Je suis de ces Français moyens qui par leur métier

et leur curiosité peuvent tenter la chose, mais quelle bataille! J'en sors singulièrement enrichi... les yeux congestionnés, ayant dû à plusieurs reprises appeler à mon aide l'indispensable antipyrine. Des spécialistes et quels spécialistes! Emile Borel, Vigo Bröndal, Elie Cartan, Jean Chazy, Claude Chevalley, Arnaud Denjoy, Lucien Febvre, James Février, Maurice Frechet, Lucien Godeaux, René Gosse, Jacques Hadamard, Béla de Kerekjarto, Michel Lejeune, Henri Maspéro, Antoine Meillet, Paul Montel, Anatole de Monzie, René de Possel, Abel-Rey, Aurélien Sauvageot, Ernest Vessiot; des Français, un Danois, un Belge, un Hongrois, la fine fleur de leur spécialité, même un ministre. Toute la science du passé et l'indication de l'avenir dans un présent parfaitement inventorié. Et ça va de la pensée de nos ancêtres de la préhistoire et des peuplades d'aujourd'hui les plus animales, des technicités les plus austères de la linguistique aux problèmes les plus ardus de la mathématique.

J'ai emporté ce livre — que je tiens à peine à bras tendu — dans la petite vallée de l'Ariège où je me repose de la médecine et de la littérature — et, persuadé que, grâce à ma discipline du métier et ma passion du purisme dans l'usage des mots, je grimperais assez facilement, j'ai commencé l'ascension. Course de fond. Piolets et cordes nécessaires. Une succession de cimes à gravir, avec la récompense des horizons élargis. Les guides ont le regard d'aigle et, quelle que soit leur préoccupation de leur « client », à de telles altitudes ce dernier cligne dans ses lunettes fumées. J'ai lu, je le répète; pas seulement « consulté », et je me demande s'il est un seul des éminents collaborateurs qui « lira » les vingt et un volumes (car il y en aura 21). Et qu'on ne me plaigne pas si j'avoue que j'ai perdu pied souventes fois dans les mathématiques. Cordes et piolets ne suffisaient pas. En fait de « bosse », je n'avais que celles de mes chutes.

Certes, comme le dit l'avant-propos, le grand Œuvre ne sera pas un dictionnaire. Français par sa filiation et sa conception, son souci d'œcuménicité s'impose immédiatement. Il permettra de posséder intellectuellement notre civilisation. C'est une admirable tentative pour repenser, d'ensemble, un

monde « impensable parce qu'impensé ». Et pour que ce ne soit pas au bout d'une décade un poids de papier mort, les précautions sont prises, dans les reliures électriques et l'indépendance des cahiers qui composent chaque tome, afin que — au prix très modique d'un abonnement annuel — les statistiques, les découvertes, les idées nouvelles, les inventions dans tous les domaines viennent harmonieusement compléter dans le livre lui-même ce qu'était la connaissance au moment de sa publication.

Relier les travaux particuliers, exposés par les Maîtres du genre, au système général des connaissances positives, et, selon le conseil de Bergson, comprendre le nouveau en possédant l'ancien, voilà le but.

Le résultat de ma consciencieuse lecture sur mon esprit sans envergure me fait croire qu'il est atteint. Je puis en effet dominer les systèmes et du haut du pic atteint enregistrer l'ensemble de la chaîne.

La première partie : *La Pensée,* est due à Abel Rey, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut d'Histoire des Sciences. La pensée d'un enfant, la pensée des sauvages, la pensée des civilisations les plus anciennes ont un air de famille qui permet par de savantes analyses et de prudentes synthèses d'aboutir à notre pensée logique, elle-même palier temporaire dans la ligne montante de l'humanité. On a cru longtemps que le primitif était à nous ce que l'enfant est à l'homme et que sa pensée possédait les mêmes articulations maîtresses que la nôtre. Explication a priori qui projette sur l'inconnu un connu sans rapport avec lui. La pensée primitive ne procède que par associations de contiguïté et de ressemblance, et elle est tout enveloppée de *magie.* Elle est diffuse par rapport à la nôtre. Le primitif n'atteint ses images du monde qu'à travers les mythes, où, par îlots le rapprochant de nous, apparaîtront des *procédés techniques.* L'aspect mythique atteint sa plus haute expression en Extrême-Orient. Les théories de Frazer, de Durkheim, de Lévy-Brühl, de Bergson, convergent dans ce résumé, condensé autant que je dois le faire. Le Proche-Orient, l'Egypte, la Grèce (les pays méditerranéens), rapprochent d'abord les deux tendances, font dominer les acquis de la technique, la clarté de la

logique sur la diffusion primitive. Et dès les VIe-IIIe siècles avant Jésus-Christ, nous possédons, surtout grâce à l'Hellénisme, une organisation systématique, complète et logique de la connaissance. C'est la fructification de la grande loi dynamique de la pensée : passage du confus et de l'indistinct à quelque chose de relativement plus clair et plus distinct, compréhension enfin précise de ce que d'abord on a deviné, explication par l'intelligence de ce que la pensée présenta à l'origine sous une forme intuitive et totalitaire. Les sciences expérimentales et les sciences rationnelles fabriquèrent l'outillage mental et sa fertilité progressive. En particulier l'essor et les victoires de la mathématique substituent graduellement au rationalisme qualitatif un rationalisme quantitatif qui est une « rationalisation de l'expérience ».

Technique mathématique et technique expérimentale se fortifient mutuellement et donnent à l'outillage de la pensée moderne occidentale son allure générale et sa force. Il faudrait insister ici sur ce qu'on a appelé le « miracle grec ». C'est la logique hellénique, celle d'Aristote, qui a fourni les moyens d'expression générale: la méthode, qu'on nommera chez nous cartésienne, moyens d'appliquer aux choses la mesure, c'est-à-dire la précision dans leurs rapports et leur prévision; la méthode expérimentale, c'est-à-dire les moyens propres à découvrir des relations entre les faits et à contrôler ces découvertes. Désormais chaque qualité étant exprimée par un concept-mot, leurs rapports simples par les jugements-propositions, les systèmes complexes de ces rapports par nos raisonnements, la syllogistique ou logique formelle nous donne l'outillage complet de la pensée discursive dans tout le domaine de la qualité, les mathématiques constituant à côté de lui le domaine de la quantité. Ce courant mathématique s'est développé à la Renaissance; le XVIIe siècle l'a définitivement canalisé, en même temps que s'élaborait l'outillage expérimental. Devant l'assurance acquise, notre siècle, qui veut la libération entière de la connaissance, se révèle essentiellement critique. Il ne croit plus aux impossibilités a priori. Il est prêt à douter de tout et à tout affirmer. Et l'histoire tout à fait actualisée de la pensée logique nous

offre le paradoxe d'une ascension constante vers la clarté, la précision et l'ordre, curieusement parallèle à une libération critique de l'esprit, à l'égard même des chaînes logigiques qu'il s'était antérieurement forgées.

En résumé : intuition, expérience et logification, voilà les trois sources de la connaissance. L'Extrême-Orient est surtout intuitif. Chez l'Occidental, la logique domine, mais l'intuition baigne cette logique qui sans elle se scléroserait. L'intuition est la couche d'eau profonde où les racines de la logique puisent leur sève. Les contradictions entre la logique et l'expérience nous ont délivrés des immuables et des absolus. Nous sommes assez forts pour douter.

Quelles recherches, quels exposés éminents de la connaissance dans le temps et dans l'espace, m'ont permis de mal distiller ces affirmations! il suffira de parcourir les titres des chapitres de cet imposant ouvrage pour s'en rendre compte. Théories, contre-théories, faits essentiels, sont offerts aux esprits les plus critiques, qui rendront aux travailleurs de l'Encyclopédie l'hommage exigé de leur science et de leur conscience.

Le *langage,* instrument de la pensée, a été étudié sous la direction d'Antoine Meillet, mort peu de temps avant que ne paraisse l'ouvrage. Antoine Meillet traite de la structure et des notions générales des faits linguistiques; M. Michel Lejeune, des changements et des lois de l'évolution grammaticale; M. James Février, de l'histoire de l'alphabet; M. Viggo Bröndal, des rapports du langage et de la logique. Tout cela d'une richesse étonnante.

Et voici la *Mathématique,* où, je vous l'assure, je me suis plongé avec courage sans oser vous dire que j'aie beaucoup pigé. Le soleil de nos plages a pigmenté des corps dont beaucoup doivent être adorables. Les lumières des certitudes et des probabilités m'ont pigmenté la cervelle au point que j'en suis obscurci comme, précisément à cette heure ma vallée du Vicdessos, par ces brouillards qui effacent les cimes. J'ai le mal des montagnes.

La nature des mathématiques, les nombres et les opérations, les fonctions « de variables réelles » et de « variables complexes », les équations différentielles, la « validité des

solutions », l'intégration logique, les « équations aux dérivées partielles », l'analyse fonctionnelle, la géométrie classique et moderne, la « théorie des groupes », la géométrie riemannienne, la topologie, la théorie des probabilités, offriront aux initiés des joies... exquises si je les mesure à ma courbature.

Mais quel bouquin! Et comme je le regarde avec respect avant d'aller le déposer dans son rayon après avoir vérifié le poids de la planche qui va le soutenir.

M.Paul Montel, professeur à la Faculté des Sciences, nous démontre d'ailleurs dans un avant-propos, agréable quoique ma-thé-ma-ti-que, que les bêtes se soumettent aux nombres dont leur instinct « a découvert les lois » que l'homme seul a pu formuler. Nos ancêtres comptaient leurs doigts... Les peuples comptent les milliards et le percepteur chaque année fait de nous des mathématiciens. Le goût, la sensibilité et la vie morale, la peinture et la poésie sont des mathématiques voilées, comme disait Forain. D'un « caractère nécessairement un peu ésotérique », nous concède M. Montel.

Et je ne saurais mieux terminer qu'en le citant :

La mathématique exerce son influence même sur la vie morale, soit d'une manière directe, comme dans l'étude des jeux de hasard par exemple, soit d'une manière indirecte, en contraignant l'esprit à des habitudes de netteté et d'ordre qu'il transporte tout naturellement dans le monde moral. L'imprécision et la confusion de la pensée facilitent pour certains hommes l'accomplissement d'actes que notre éthique réprouve. La science en général, et donc les mathématiques elles aussi, exigent une sincérité et une probité de tous les instants dont l'heureux effet est souvent contagieux.

Voilà qui est net. Les mathématiciens sont les plus vertueux des hommes. *Lascia le donne e studia la matematica,* disait au jouvenceau immoral la courtisane chevronnée.

PAUL VOIVENEL.

GÉOGRAPHIE

Huber (M.), Bunle (H.), Boverat (F.) : *La population de la France, son évolution et ses perspectives,* préface de A. Landry. 1 vol. in-8°, Paris, Hachette, s. d. [1937]. — Perrin (Armand) : *La civilisation de la vigne.* 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine.* Paris, Gallimard, 1938. — Lavedan (Pierre) : *Géographie des villes.* 1 vol. in-8° de la collection *Géographie humaine.* Paris, Gallimard, 1936. — Mémento.

La géographie humaine est-elle une partie de la démo-

graphie? La démographie est-elle une partie de la géographie humaine? Les sociologues répondront oui à la première question; les géographes répondront oui à la seconde.

Je ne veux pas, en faisant cette observation, soulever une vaine discussion de méthodologie; je veux seulement m'excuser de parler, sous cette rubrique, du livre en collaboration de MM. Huber, Bunle et Boverat, **La population de la France, son évolution et ses perspectives,** publié avec une préface du député Adolphe Landry.

Je tiens à en parler, car cet ouvrage est capital.

Au point de vue scientifique, il nous donne les faits et les chiffres d'une évolution menaçante pour l'avenir de la race blanche toute entière à intervalle plus ou moins éloigné, et menaçante, dans un avenir très prochain, pour l'existence même de la population française.

Au point de vue pratique, il nous met en demeure, soit de nous résigner à voir notre civilisation, notre langue, notre littérature et nos arts enveloppés, sous peu de temps, *dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts,* soit de faire d'énergiques efforts pour combattre cette descente au tombeau.

Les auteurs de la *Population de la France* nous exposent successivement l'état de la population depuis le début des recensements (1801), la répartition géographique de la population sur le sol français, le nombre des étrangers, la répartition par âges, la mortalité, la nuptialité, la fécondité, les mouvements d'émigration et d'immigration, les perspectives démographiques actuelles, les conséquences désastreuses qu'elles font craindre et les remèdes à appliquer.

Le tableau est complet. Il est exact. Il n'est pas poussé au noir. Il n'est pas rassurant, mais tout de même, entre les deux branches de l'alternative exposée plus haut, il faut choisir la seconde, donc agir. La civilisation gréco-romaine a péri du mal dont souffre la nôtre. Mais la civilisation gréco-romaine ne pouvait lutter : elle ne connaissait pas avec précision le mal qui la rongeait. Pour nous, la situation n'est pas la même : nous savons clairement, nous devons et nous pouvons agir en conséquence.

« Comment ne pas évoquer, dit M. Landry dans sa préface, la destinée tragique du monde gréco-romain, dont la dépo-

pulation a entraîné la perte, ensevelissant en même temps la civilisation que la Grèce et Rome avaient créée? Un tel drame n'est-il pas susceptible de se renouveler? »

Nos voisins d'Europe et d'Amérique, chez qui le mal, en général, n'est pas si grand que chez nous, accueilleront peut-être avec indifférence cette perspective. Mais eux aussi sont menacés, actuellement ou sous peu d'années. Et les plus menacés aujourd'hui sont ceux qui sont arrivés au plus haut degré de civilisation matérielle et même morale (Etats-Unis, Etats scandinaves).

Pour la France, où la dépopulation se fait sous l'effet de causes morales et de causes économiques plus agissantes que partout ailleurs, le remède est double : immigration contrôlée; relèvement de la natalité. Les modalités d'application, exposées par M. Boverat, sont nombreuses. Aucune n'est chimérique. Mais elles ne seront efficaces que lorsque le peuple français comprendra nettement que la question qui se pose pour lui, c'est de savoir s'il existera demain.

§

La collection de *Géographie humaine* publiée chez Gallimard s'est enrichie dernièrement de deux nouveaux volumes : **la Civilisation de la vigne,** par Armand Perrin, et la **Géographie des villes,** par Pierre Lavedan.

Ces volumes sont intéressants tous les deux, bien illustrés au point de vue des photographies, mais peut-être moins bien au point de vue des cartes. Je dois dire pourtant que si j'avais quelque scrupule de géographe à parler de la *Population de la France,* j'en ai tout autant, et peut-être davantage, à parler des deux volumes de la collection de *Géographie humaine.*

Il y a de la géographie dans l'un et dans l'autre, mais il y a bien autre chose.

La *Civilisation de la Vigne* est, pour une bonne part, un manuel de viticulture et de vinification. La *Géographie des villes* est un manuel d'urbanisme.

Sans doute, la géographie touche à tout, et il peut être intéressant, à propos de la géographie, de parler de tout. Ne serait-il pas prudent de poser quelques bornes? d'adopter

une règle de méthode? Quand ce ne serait que pour éviter d'être sec et superficiel, défauts presque inévitables lorsqu'on étend trop les sujets.

Je me rappelle à ce propos la règle posée par Ratzel : on doit regarder comme phénomène géographique tout phénomène pour lequel la question : « Où cela se passe-t-il? », est indispensable à l'explication. Cette règle n'est pas si sotte, quoique d'une application difficile.

Il me paraît que les deux écrivains dont je m'occupe en ce moment ont eu quelque peu conscience du caractère épineux de leur tâche.

Pour la *Civilisation de la vigne,* le sujet lui-même, tel qu'il est posé, appelle des réserves. On peut se demander s'il y a vraiment une civilisation de la vigne, c'est-à-dire un ensemble de faits économiques ou culturaux dépendant uniquement de la culture de la vigne. M. Perrin croit discerner « une mentalité spéciale, des habitudes qui se reflètent dans le paysage des terres, des maisons et des transports ».

Mais, d'une région à l'autre, mentalité et habitudes sont très contradictoires. Petite propriété ici, grande propriété là; ici production étroitement localisée, là production pour l'exportation; ici produit naturel après fermentation, là travail de coupage, d'addition d'alcool, de champagnisation. Rien de plus varié, en réalité, que les *paysages humains* de la vigne. Ils peuvent varier du tout au tout, dans une même région, selon des circonstances accidentelles. Comparez le paysage viticole du Languedoc avant le phylloxéra au paysage de la même région depuis le phylloxéra. M. Perrin reconnaît, du reste, que « la culture de la vigne n'est souvent qu'une des multiples orientations du travail annuel ».

La partie vraiment géographique de la *Civilisation de la vigne* concerne la répartition actuelle des régions viticoles (de 40° lat. S. à 52° lat. N.), les raisons naturelles ou humaines de cette répartition, ainsi que la répartition, la circulation et la consommation des vins, en confrontation avec les autres boissons tirées des végétaux, car, comme le dit justement Alexandre de Humboldt, « sur toute la surface du globe, l'homme a réussi à faire des boissons au moyen des

végétaux. » Les consommateurs de vin ne sont même pas les plus nombreux : à ce point de vue, les consommateurs de thé arrivent au premier rang. Considérées comme masses de consommation, ce sont là deux boissons qui s'excluent.

Le sujet de la *Géographie des villes* de M. Pierre Lavedan, posé d'une manière simple, ne prête à aucune critique. Mais la tâche n'est pas plus facile pour les villes que pour la vigne. Elle l'est même plutôt moins. Il y a encore moins de géographie dans l'évolution des villes que dans la culture de la vigne. M. Lavedan nous avertit lui-même, plus d'une fois, que par bien des côtés son sujet échappe à la géographie. Dans l'étude de l'évolution des villes, pour la plupart des cas ce n'est pas, dit-il, à la géographie de décider, mais à l'histoire. Si les *éléments de formation* d'une ville sont assez souvent, quoique pas toujours, d'ordre géographique (position et site), les *éléments de croissance* sont de l'ordre économique et politique : les éléments primitifs sont très souvent neutralisés ou annihilés. Quant aux *éléments de disparition* et de mort, ils ne dépendent le plus souvent ni de la géographie physique, ni même de la géographie humaine. Au fond, « l'histoire de l'évolution urbaine est celle d'un affranchissement progressif; la nature le cède sans cesse à l'art, ou du moins le naturel à l'artificiel. » Rien de plus exact.

Mais il est évident que lorsque M. Lavedan étudie la *structure* de la ville (plan, utilisation des espaces libres et bâtis), il fait de l'urbanisme, et non plus de la géographie. Urbanistes et géographes s'ignorent trop volontiers, dit-il. A cela il y a quelques raisons. Ils ne travaillent pas du tout la même matière. Lorsqu'une active école de géographes s'est vouée à l'étude de la France par unités régionales, il y a une trentaine d'années, elle a très volontairement laissé dans l'ombre l'évolution des villes. Les thèses de doctorat de ce temps sont curieuses à consulter à ce sujet.

Au fond, dans l'étude des villes, les problèmes vraiment géographiques sont ceux de la *densité* de population des régions urbaines (statique), et ceux du *mouvement* de cette population (dynamique). Ces problèmes sont liés à ceux de la circulation et de l'approvisionnement, très géographiques eux aussi. L'humanité occidentale a vécu jusqu'ici deux pé-

riodes de grande congestion urbaine : l'antiquité gréco-romaine, et la période contemporaine; au point de vue des masses humaines concentrées, la première période n'est en rien comparable à la seconde. Il est fort probable que l'antiquité n'a jamais connu les villes *millionnaires* qui aujourd'hui se multiplient. M. Lavedan exagère, selon moi, le chiffre de population de Rome et de Lyon à l'époque la plus brillante de l'empire romain, en évaluant la première à 1 million et demi, et la seconde à 200.000.

L'entassement urbain qui s'accentue aujourd'hui est-il appelé à durer toujours? M. Lavedan paraît sceptique à ce sujet : « La civilisation urbaine, dit-il, est fondée sur une double brimade imposée à la nature et à l'individu. » L'individu s'en tire en disparaissant : les grosses villes sont des mangeuses d'hommes et de peuples. La nature, elle, aura toujours le dernier mot.

MÉMENTO. — Ozouf (Mme R.) et Ozouf (R.). *Lectures géographiques, tome II, La France d'outre-mer* (2 vol.) Paris, Nathan, 1938. Ces lectures, précédées d'une préface de M. G. Hardy, sont copieuses et choisies d'une manière intelligente; elles permettent d'acquérir avec agrément une multitude de notions utiles; elles devraient être parcourues par tous les Français soucieux de connaître un empire colonial qui est aujourd'hui notre plus grande chance d'avenir. — Montandon (Dr George), *L'Ethnie française au Canada* (*Revue scientifique*, 15 juillet 1938). Le Dr Montandon dit *Ethnie* là où nous disons *Nationalité* ou *Peuplement*. Il n'y a pas de phénomène plus digne d'attention que la force expansive et l'énergie du peuplement français au Canada; il refoule devant lui tous les autres.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Jean Choleau et Marie Droüart: *Chansons populaires de Haute-Bretagne, accompagnées de nombreuses illustrations et notes; texte et musique.* Tome I, Vitré, Edit. Unvaniez Arvor, 8°, 150 p., 22 pl. — Madeleine Boutron : *Chansons populaires du Poitou (Vendée, Deux-Sèvres, Vienne) : Enfantines, comptines, rondes, chansons, danses.* Paris, Editions Pierre Schneider, 8°, 45 p. — Marie Texier : *Rondes et danses des pays d'Oc*, Editions Pierre Schneider, in-8°, 40 p., musique notée. — Annie Miller : *Chansons populaires françaises pour pipeaux de bambou et piano, arrangées.* Editions Pierre Schneider, in-4°, 32 p. — Annie Derolle : *La première année de piano*, pré-méthode basée sur les chansons populaires françaises, Editions Pierre Schneider, in-4°, 27 p. — Marius Barbeau : *Romancero du Canada*, Montréal, Editions Beauchemin, t. I, pet. in-4°, 254 p., musique notée.

Le nouveau recueil de **Chansons et danses populaires**

de Haute-Bretagne, établi après de longues et patientes recherches sur place, par Jean Choleau et Marie Droüart, tous deux de vieille souche bretonne, complète et par endroits rectifie les recueils antérieurs dont les plus connus sont ceux d'Orain, de Decombes et de Soreau (voir mon *Manuel,* t. IV, p. 783-787 pour des indications bibliographiques complètes). L'introduction situe les deux auteurs, les chansons et les danses dans leur milieu social. Peut-être l'occasion était-elle bonne (cf. p. 11) de décrire en détail les instruments de musique populaires, pour lesquels on se contente trop souvent de formules vagues. Une deuxième introduction, en patois de Vitré-Fougères, par Jean Lancelot fait comprendre les sonorités de ce patois et ses réactions sur le français proprement dit des chansons. L'ouvrage complet comprendra quatre volumes, auxquels on peut souscrire dès maintenant.

Celui-ci nous donne, accompagnées de commentaires comparatifs quand il y a lieu : les chansons de conscrits; d'amour; de mariage; dialoguées; de métiers; satiriques; de fêtes; historiques; et à danser. Qu'on n'oublie pas que la plupart de ces chansons à danser n'étaient accompagnées d'aucun instrument de musique, fait qui n'est pas spécifiquement breton ni celte, mais se constate aussi en Ukraine, en Serbie, chez maints peuples dits « sauvages ». Puis viennent les airs de biniou, uniquement destinés aux quadrilles, donc à des danses relativement modernes. Bien qu'insuffisante, surtout pour la comparaison française générale, la bibliographie des p. 147-148 sera utile. Si souvent les collecteurs truquent leurs documents qu'il importe d'affirmer ici la bonne foi entière des auteurs et le soin qu'ils ont mis à ne donner que des textes et des airs soigneusement contrôlés.

M. Pierre Schneider s'est acquis notre reconnaissance par la publication de nombreuses chansons populaires tant étrangères que françaises. Il a édité notamment une série de chants et danses populaires des pays d'Oc sous la direction de la société l'Art à l'Ecole. Ce sont pour la plupart des emprunts aux grands recueils folkloriques; mais il y en a aussi d'inédites. Si l'occasion s'en présente, je donnerai la liste de ces inédits, dans la mesure où les harmonisateurs ne les ont pas truqués. Grâce à cette diffusion par les écoles primaires, nos

chansons si méprisées encore il y a un demi-siècle vont pouvoir subsister, même celles qui ont des rythmes et des tonalités complexes, et bien que la réduction pour piano tende à uniformiser, à pétrifier même, des mélodies qui chantées par des paysans sont bien plus riches en harmoniques. Bonne aussi est l'idée d'Annie Derolle d'utiliser nos chansons pour la **Première année de piano.** Autant ces exercices-là que ceux qu'ont fabriqués pendant le siècle dernier des professeurs de technique digitale. De plus, l'exercice appris en chambre d'étude peut se transporter en plein air et servir normalement aux rondes et aux jeux de balle, et même au saut à la corde.

Le recueil de **Chansons populaires du Poitou** de Madeleine Boutron est original et par suite nécessaire aux folkloristes. La plupart ont été obtenues de la grand'mère et de la mère de l'auteur qui, semble-t-il, vivaient à Niort; on voudrait ailleurs des localisations plus précises que le seul nom d'un département. L'auteur dit que La Gigouillette « se danse dans les noces de campagne ». Quelles campagnes? La Gigouillette n'est pas connue partout dans les trois départements énumérés au sous-titre. « Voici le mois de mai » est localisé « Ouest »; c'est trop vague et sûrement faux. Quant à la chanson de l'*Aguilanu* (cf. bibliogr. *Manuel*, t. III, p. 391-392, bibliographie détaillée) elle n'est pas seulement une « vieille chanson vendéenne ». « Jean de Lignières » est en fait: « Quand j'étais chez mon père »; elle est française à peu près générale; je l'ai apprise en dialecte dauphinois, dans mon enfance. Avec des localisations meilleures (nom de villages, afin de pouvoir établir des cartes de répartition) et des renvois aux recueils de Bugeaud, Trébucq, Morpain, Boismoreau, Bourgeois, etc., Madeleine Boutron pourrait, en cas de nouvelle édition, accroître la valeur de son recueil.

Plus sage, Marie Texier a évité d'harmoniser ses **Rondes et danses des pays d'Oc.** De ce que ce recueil est destiné aux enfants, à les faire non seulement chanter mais aussi jouer, et même, par adaptation parfois contestable, à leur faire faire de la gymnastique rythmée (sinon rythmique), il ne s'ensuit pas que l'auteur avait le droit de ne pas indiquer ses sources, ni les endroits où la chanson soit seule, soit mimée ou dansée se rencontre. Lorsque des hommes comme Achille Montel (il

est mort à la tâche) et Louis Lambert ont consacré toute leur vie à courir les villages pour recueillir les chansons populaires, est-il vraiment honnête qu'on les pille sans même leur adresser un petit salut de reconnaissance? Et est-il de bonne pédagogie de laisser supposer aux enfants qu'on prétend instruire, que ces chansons et danses sont connues partout et en quelque sorte un bien commun à tous les pays de langue d'oc? Mais quand on considère les faits d'un point de vue moral, on passe pour un « savant grincheux ». N'étant ni l'un ni l'autre, je retire ce que je viens d'écrire.

Les schémas des pas et des gestes sont suffisants; les descriptions sont précises, même pour la farandole; il est vrai que l'auteur ne donne que la farandole simple, pas encore la complète. Aussi l'ouvrage, qui est « pour les petits », mais peut servir aussi aux adolescents un peu gauches, est-il à recommander non seulement dans les écoles mais aussi aux divers groupes de scouts.

On peut en dire autant des **Chansons pour pipeaux de bambou et piano,** éditées par Annie Miller pour la Guilde française des faiseurs et joueurs de pipeaux. Tous ces airs sont dits populaires et empruntés visiblement à divers recueils; ils sont classés selon le nombre de notes du pipeau (de un à neuf trous). Mais le mot « populaire » est pris ici dans le sens non-folklorique : « Que le jour me dure » est de Jean-Jacques Rousseau; « Dodo », « Le bon roi Dagobert », « J'ai du bon tabac », « Ah! vous dirai-je maman », « Il était une bergère », « Le petit Jésus est né », etc. sont des thèmes et des airs bourgeois, sinon exactement savants. On trouve le tout dans les recueils de Champfleury et de Ségur. Quant aux pipeaux, ils me sont d'autant plus sympathiques que j'en ai apprécié la souplesse musicale en Kabylie jusque tard dans les nuits claires.

Par contre le **Romancéro du Canada** (français) publié par Marius Barbeau, bien connu déjà pour plusieurs publications importantes (notamment ses *Veillées du bon vieux temps*, Montréal, 1920) est du type scientifique proprement dit, qui n'exclut ni la psychologie sympathique, ni l'écriture nette et rythmée. Ce volume contient 50 chansons sur environ 7.000 textes et plus de 4.000 mélodies conservées au Musée national

du Canada, à Ottawa. Destiné au grand public, l'ouvrage n'a pu donner absolument toutes les variantes obtenues; il n'est même sous cette forme réduite que le premier « d'une longue série » à laquelle on souhaite ici de paraître le plus vite possible. Pour la théorie générale, le lecteur devra étudier avec soin la préface rédigée par Mme Béclard d'Harcourt, bien connue elle aussi par ses études sur les thèmes mélodiques populaires de l'Amérique du Sud et qui compte parmi les meilleurs experts de la chanson française.

Chacune des 50 chansons est accompagnée d'un commentaire qui expose : 1° à quoi elle sert (de danse, de travail, de métier, etc.); 2° où elle se chante au Canada (localisations précises); 3° quelle est son histoire et pourquoi, dans certains cas, elle a disparu; 4° quel est son thème littéraire et descriptif, avec quelques comparaisons soit françaises seulement, soit européennes; 5° quelle est sa formule rythmique; 6° que donne son analyse musicale (modes; constitution). Ce système de présentation est un progrès considérable, comme on peut s'en rendre compte en recourant aux autres publications analysées dans cette chronique. Vu ce mérite, je ne chicanerai pas trop Barbeau sur ses interprétations, quand par exemple il admet les conclusions insuffisantes de Piguet sur la *Pastourelle;* ni sur ses renvois bibliographiques aux recueils français dont il ne connait que le tiers à peine; ni enfin sur son ignorance des recueils imprimés des XVIIe et XVIIIe siècles, où se retrouve déjà l'incipit, avec indication sommaire de leur mélodie, de la plupart de nos chansons folkloriques modernes. Il lui suffira, pour améliorer les volumes suivants, de se reporter à la bibliographie générale et par provinces que j'ai donnée, avec l'aide de mon ami P. Coirault, dans le t. IV de mon Manuel; de contrôler sévèrement l'authenticité des textes du Manuscrit de la Bibliothèque nationale; et de choisir entre deux systèmes : ou bien ne donner que les versions canadiennes et leurs variantes; ou bien établir la comparaison avec la France et divers pays européens (Suisse romande, etc.) absolument à fond, sans négliger la moindre version. Ce serait, il est vrai, un travail gigantesque. Pour l'étude, la première solution me paraît plus sage.

Si la théorie que les soldats en cantonnement pendant un

certain temps sont « d'excellents agents de dissémination folklorique » était vraie (p. 170), comment se fait-il que les longues occupations étrangères en France (Anglais, Espagnols, etc.) n'y aient pas laissé plus de traces folkloriques; et qu'en sens inverse, ces soldats n'aient pas disséminé davantage dans leur propre pays nos chansons à nous?

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE

Retour aux idées de Paul Adam et de R. Canudo. — Faire connaître les Civilisations les unes aux autres. — Le Continent de la Fraternité. — Réveil du Sphinx. — Une Préface de M. Paul Valéry. — L'Avenir de la France est en Méditerranée. — Les Atouts de l'Amour.

L'observateur le moins attentif est tenu de reconnaître que l'on parle beaucoup de la Méditerranée, depuis quelque temps. La guerre d'Espagne, les difficultés en Afrique du Nord, l'expansion italienne et l'incorporation de la Lybie à la métropole romaine ont requis maintes fois l'attention des politiques. Mais le problème sioniste, la question du Sandjak, l'émancipation des républiques du Liban et de Syrie n'ont pas provoqué moins de discussions, souvent passionnées. Et ce ne sont là que les aspects aigus d'une fièvre dont semblent atteints tous les peuples méditerranéens.

Quelques docteurs, depuis trois ou quatre ans, revenant **aux idées de Paul Adam et de R. Canudo,** opinent que le « Continent liquide » représenté par cette mer, baignant les rivages où s'épanouirent successivement tous les mythes et toutes les civilisations dont nos croyances et comportements demeurent imprégnés, est un lac spirituel aussi bien qu'une voie de communication.

Dans l'esprit des philosophes et des historiens, il concrète à merveille, il polarise excellemment l'ensemble des données subjectives et pragmatiques constituant l'humanisme, tel que nous pouvons l'opposer à l'empirisme des décrets à l'aide desquels on tente, ailleurs, de justifier un paganisme nordique, une morale quantitative, une conscience étatisée et un dogmatisme fondé sur le sang ou la couleur des cheveux.

Jamais l'idée méditerranéenne n'a tant occupé les écrivains ni les diplomates. Que le comte de Saint-Aulaire, en

son ouvrage consacré à *la Renaissance de l'Espagne,* suggère de créer un monde nouveau, « non par une rupture complète avec le passé, mais par l'adaptation d'un idéal ancien à des réalités nouvelles » pour assurer l'équilibre des Puissances en Méditerranée, — que M. René Pinon nous trace le graphique des *Fièvres d'Orient* (Egypte, Syrie, Palestine, Liban, Arabie, Alexandrette, etc...), — qu'on apprenne la création à Paris d'un centre *d'Etudes Méditerranéennes* et, d'autre part, la réunion d'un comité international de savants attachés aux recherches sous-marines en Méditerranée, — la réouverture d'un *Institut International de Hautes Etudes* (méditerranéennes) à Nice, — à Paris encore la fondation d'une Société des *Amis de l'Agérie,* comme il existe à Alger une Société des *Amis du Sahara,* — ou bien au Lycée de Marseille l'ouverture d'une classe de langue arabe; que Rome et Paris échangent des ambassades, tous les faits concordent : la Méditerranée est à la mode.

On peut penser que les initiatives prises depuis nombre d'années par l'*Académie Méditerranéenne* (1), d'une part, et par les *Amitiés Méditerranéennes* de l'autre, ne furent pas étrangères à ce résultat. Mais des publications comme *Les Cahiers du Sud* (Marseille), la *Kahéna* et la *Revue de Carthage* (Tunis), *la Revue des Conférences françaises* en Orient (Le Caire), non moins que des ouvrages comme celui de M. Yves Châtelain, *La Vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de 1900 à 1937*, pour ne citer que des témoignages actuels ou récents, parmi bien d'autres dont on aura plus tard l'occasion de signaler aussi l'intérêt, accentuent certainement la tendance de nos contemporains à s'initier aux survivances des mythologies, aux aspects nouveaux des rivages éternels.

Il faut, dit-on, faire connaître les civilisations les unes aux autres, révéler la France à l'Islam et l'Islam aux Français; instruire de leurs parentés et de leurs affinités les peuples que l'éducation et l'histoire ont trop divisés; il faut que le lac méditerranéen devienne le continent de la fraternité. Et, déjà, on aperçoit dans les mirages mouvants de ce

(1) Celle-ci, fondée à Nice en 1926, vient de s'installer à Paris, au Centre Marcelin-Berthelot, sous la présidence de M. Jean Vignaud.

continent surnommé par M. Gabriel Audisio « machine à fabriquer de la **civilisation** », quelque chose comme les indices d'une renaissance de la morale qualitative, quelque chose comme une promesse de sérénité, quelque chose comme l'annonce d'une rédemption de l'homme par l'homme. De tant de haines déchaînées par l'univers, naîtront quelques vocations providentielles. Le monde chrétien se dispose à faire sienne la parole de Mahomet : « Les cieux, la terre et l'univers entier ne sont point l'effet du hasard. Que la paix revienne en toi! »

En un gros volume qui paraît ces jours-ci et que l'on m'excusera de citer moi-même, *Refaire une Morale,* je me suis attaché aux symptômes annonçant « Le **Réveil du Sphinx** »; quand M. Tewfik el Hakim publie *L'Ame retrouvée,* exaltation du retour aux antiques traditions de l'Egypte initiatrice, quand M. Gaston Zananiri édifie un néo-sémitisme alexandrin; quand se réunit l'Académie Arabe du Caire et qu'on entend dire :

L'Union des peuples établis entre le Nil et l'Euphrate est un fait qui a donné ses preuves : la raison se trouve non seulement dans certains caractères spirituels qui leur sont communs, mais surtout grâce à la cohésion de leurs activités tendant à développer l'organisation sociale du Levant... Or ces caractères n'ont pas varié et il n'y a aucune raison pour que l'avenir du Levant ne puisse être édifié sur les mêmes bases qui ont constitué sa force dans le passé,

on comprend enfin les raisons de l'agitation islamique : ils sont quelques-uns à vouloir reconstituer un vaste empire sémitique, asiatico-méditerranéen. Et pourquoi non? Qu'aurions-nous à en redouter? Tout, si l'ambition se réalisait un jour (nous n'y sommes point!) sans la France. Rien si nous savons participer adroitement à l'opération. Telles étaient les pensées directrices des fondateurs des *Amitiés Méditerranéennes;* ils furent heureux de recevoir un encouragement significatif à la lecture des lignes suivantes de M. **Paul Valéry** :

Jusqu'ici, l'attitude européenne a consisté ou bien à négliger les valeurs indigènes vivantes; ou bien (c'est le cas le plus favorable) à tenter de transmettre nos connaissances et quelque peu

de notre esprit à nos sujets et protégés. Mais, si nous avons essayé — et parfois fort bien réussi — à leur apprendre quelque chose, l'idée ne nous est jamais venue, et ne pouvait guère nous venir, que nous pourrions apprendre quelque chose d'eux. Il n'y a point d'échange. Il nous parait même impossible et presque absurde que nous puissions recevoir le moindre apport spirituel de populations que nous avons soumises. Il est, du reste, incontestable qu'en toute matière qui s'enseigne la culture européenne est, à la lettre, infiniment supérieure.

Mais tout ne s'enseigne pas. Il est des produits de l'esprit plus subtils que ceux qui se résolvent en formules d'expression finie ou en méthodes et pratiques systématiques. Quant à ces richesses impondérables, je ne suis plus du tout assuré de notre supériorité. J'observe que notre prééminence intellectuelle n'a pas été acquise sans certains sacrifices. J'ai expliqué ailleurs que notre mode de vie, notre hâte, notre abus de puissance mécanique, d'activité vaine, d'excitants trop énergiques, sont des causes et des effets d'un affaiblissement de la sensibilité...

Et quant au rythme... Ici, il n'est plus de doute. Le seul fait de son absence totale dans notre enseignement, de l'usage étranger qu'on y fait de la poésie, nous accuse et nous condamne.

Si nous voulons véritablement nous associer ces populations, — et tout le monde sent l'importance croissante de ce souci — il nous incombe d'instituer une réciprocité de relations entre elles et nous, un échange réel, dont j'ai essayé de montrer qu'il n'est pas impossible, en expliquant sommairement que nous nous trompons si nous croyons qu'elles ne peuvent que recevoir et qu'elles n'ont rien à nous donner (1).

Un tel témoignage indique enfin qu'il y a quelque chose de changé dans les conceptions les plus académiques. Ainsi s'esquisse ce qui sera demain la pensée officielle

La France n'a pas gagné la partie, depuis vingt ans sur les marches de l'Est ni en Europe Centrale. Le seul avenir qu'elle puisse entrevoir, logiquement, dans un délai assez rapproché est en Méditerranée. Son empire est là. Il ne s'agit point pour elle de l'élargir au détriment de qui que ce soit. Mais si l'on s'orientait vers la solution des amitiés et des fédérations ethniques et spirituelles, qui ne voit ce qu'elle y pourrait gagner en prestige ,en autorité? Une politi-

(1) *La Revue Musicale*, juin 1938. Présentation d'un *Dialogue sur l'Art entre un Français et un Marocain de Fez*, par M. Pierre Féline.

que de collaboration loyale avec une Espagne pacifiée, avec une Yougoslavie rassurée, avec la Grèce, la Turquie, avec les républiques filleules du Liban et de Syrie, avec l'Egypte, avec les « dominions » de Tunisie et du Maroc (sans oublier la Roumanie), une politique de communauté et de réciproques échanges, une politique de rapprochements intellectuels édifierait enfin cette fédération méditerranéenne entrevue par Mistral et par Paul Adam, qui ne menacerait en rien le germanisme, mais qui rendrait à l'Europe tout entière un équilibre perdu. Le climat méditerranéen et les croyances parentes ont préparé toutes les ententes, toutes les unions. Ce sont de faux apôtres qui ont tout divisé. C'est l'U. R. S. S., c'est le Reich qui, par des propagandes contradictoires, agissant celle-ci sur le monde arabe, celle-là sur le monde juif, exaspèrent l'Islam en Mésopotamie et au Nord de l'Afrique française. Or c'est là que sont nos forces d'avenir et nos plus précieuses assurances de paix. Mais encore faut-il éviter de mécontenter le patriote africain ou asiatique sans lui suggérer un trop grand désir d'indépendance. Encore faut-il que nos politiques soient instruits de l'âme de l'Islam, de l'âme retrouvée du sphinx, de la communauté de nos croyances, de la réalité de nos parentés. C'est un rôle spirituel, d'accord avec la Papauté, que nous devons jouer; c'est un rôle de réconciliation. Celui qui devait être le Khalife, le Commandeur des Croyants, habite Nice; il aurait pu, dans le sillage de nos missions, jouer un rôle immense et s'opposer aux haines fratricides des Sémites; nous ne l'avons point voulu parce que ceux qui tiennent « les leviers de commande » s'imaginent encore pouvoir gouverner, prévoir, pacifier sans le secours de l'esprit, sans les atouts de l'amour. Le monde n'est divisé que par la haine; la Méditerranée pourrait être le symbole même de **l'amour**; qu'attendons-nous pour le vouloir?

On étudiera, en de prochaines chroniques, les diverses manifestations ou virtualités ignorées de l'esprit méditerranéen en se souvenant que la chrétienté et l'Islam ont eu pour origine la même espérance : l'Union.

JEAN DESTHIEUX.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Lanza del Vasto : *Judas, Grasset.* — Abbé Marc : *Pages d'Evangile,* Lethielleux. — *Les Evangiles et les Actes des Apôtres,* éd. Publiroc à Marseille. — Chanoine Bordet : *Les Quatre Evangiles en un seul,* éd. Publiroc. — Marie-Paule Salonne : *Une nuit dans sa Maison,* Spes. — Abbé Baudiment : *M. Dupont le Saint Homme de Tours,* éd. de l'Oratoire de la Sainte Face, 8, rue Bernard-Palissy à Tours.

Il y a plusieurs façons de présenter un livre religieux : on peut faire de la littérature autour d'un sujet pieux, on peut aussi se contenter de vouloir édifier, aider le lecteur. Le premier mode est celui de M. Lanza del Vasto avec son **Judas,** la deuxième tentative est celle de l'abbé Paul Marc avec ses **Pages d'Evangile.** Je dirai franchement et simplement que j'ai tiré autant de nourriture substantielle du modeste second livre que j'ai été peu touchée par l'effort éclatant de l'autre. Ce *Judas* appartient à cette sorte d'histoire romancée qui est insupportable quand elle s'attaque à des sujets graves et qui nous tiennent à cœur. Quand je lis, à propos des apôtres : « de ce jour, il y en eut deux se tenant à l'écart, attendus et servis par les autres avec vénération : Jésus et Judas », je bondis devant ces deux noms audacieusement juxtaposés, et d'autant plus que rien, dans les Evangiles ni dans la tradition, ne permet à l'auteur de décider que Judas fut cette espèce d'intellectuel vaniteux et perfide qui nous est présenté ici :

> Judas discourait ainsi dans son cœur : « L'homme est un animal curieux de plaisirs... L'homme intelligent connaît la loi de compensation et s'en prévaut... que cherche Judas dans le désert? son plaisir », et il cligna de l'œil.

ou :

> Il s'écriait à part soi : « Si vous dites *Amen* et, solennellement : *J'approuve,* à tout ce que je m'amuse à inventer, moi, je vous conduirai loin, mes amis ». Et il riait tout seul, s'enfonçait dans un rire plein de râles et de grognements.

Il est bien évident que Judas, le pauvre homme inculte, ne fut pas ce rhéteur insolent, ni celui (page 193) qui désirait la mort de Jésus afin que « le verbe fût devenu un mot vide, et dans ce vide de porte j'entrerais, moi, avec tout le troupeau », — il est bien certain que Judas, en face de Jésus crucifié, ne

pensait pas : « Ta mort ignominieuse montre que tu n'es pas un dieu. Et moi je t'aime parce que tu n'es pas un dieu. Parce que tu es un homme comme moi... Pourquoi ne m'as-tu pas aimé? Eh, oui, peut-être n'as-tu jamais aimé personne, que toi-même et ta gloire! »; aussi ce bavardage inutile et qui contredit l'Evangile nous exaspère et s'il nous est impossible de deviner exactement à quoi pensait Judas en s'allant pendre, nous savons bien, d'une part qu'il s'était encore senti aimé quand, au Jardin des Oliviers, à la minute même de la trahison, Jésus lui avait dit avec tant de douceur triste : « *Mon ami,* pourquoi es-tu venu? » et, d'autre part, qu'il ne se pendit pas parce qu'il avait cessé de croire à l'immortalité de l'âme, en proférant ces mots : « Je crois en toi, en toi seul, Rien! » — M. Lanza del Vasto a certainement des dons de styliste, mais il s'est grisé de ses dons au lieu d'écouter la voix douce et claire, si pure, si cristalline, si simple des Evangiles.

Si vous désirez l'entendre directement, cette voix-là, procurez-vous **les Evangiles et les Actes des Apôtres** en un seul volume, ou, si vous désirez lire les Evangiles fondus en un seul récit (mais sans qu'on ait rien ajouté au texte sacré, que les titres des divisions, et, en marge, les références), prenez les **Quatre Evangiles en un seul,** du chanoine Bordet, qui n'a supprimé aucun trait d'histoire, aucun sentence appartenant à l'Ecriture, sauf quand elles faisaient double, triple ou quadruple emploi : toute la teneur des quatre Evangiles a donc passé dans ce texte scrupuleusement établi. Cela ne fut pas si facile, l'ordre chronologique n'étant pas le principal souci des Evangélistes; le chanoine Bordet a adopté, lui, l'ordre indiqué depuis par le R. P. Lagrange. L'avantage de cette méthode de lecture, c'est qu'on y voit mieux et de plus près le personnage historique de N.-S., et l'unité de sa doctrine; les notes qui jalonnent chaque page aideront à cette compréhension. Les personnes qui connaissent mal l'Evangile auront donc avantage à approcher d'abord la personne de Jésus à travers ce petit livre.

Et rien ne pourra les mettre plus près de son cœur que les méditations sur des *Pages d'Evangile* publiées par l'abbé Marc. Je préviens tout de suite qu'il n'y faut pas chercher de plaisir

littéraire, vous n'y trouverez aucune qualité de style et il y faut même surmonter l'exaspération que cause cette manie de l'auteur de hacher toutes ses phrases de points de suspension, comme s'il était nécessaire de ponctuer à tout instant, et comme si les virgules, points-virgules, points et tirets ne suffisaient pas, judicieusement distribués, à l'ordre d'un texte! Mais la valeur spirituelle de ses commentaires, leur chaleur, leur compréhension évangélique et si profondément antijanséniste, tout ce qu'il apporte de lumière dans les versets qu'il explique et qu'il a choisis particulièrement appropriés aux crises que nous traversons (tels les chapitres : Jésus perdu et retrouvé au Temple, la Vocation de Matthieu, la Transfiguration, la Brebis Perdue, la Résurrection de Lazare, les Saintes Femmes au tombeau, etc.) font que, bien vite, on ne s'occupe plus de l'habit revêtu par ses réflexions. Personnellement, non seulement je ne me lassais point, pendant les vacances, de lire et relire ces *Pages d'Evangile,* mais j'ai pu constater quel attrait elles exerçaient sur des garçons de 14 et 15 ans qui ne sont point particulièrement mystiques.

Mystique, Mme Marie-Paule Salonne l'est, qui s'était fait connaître d'abord, voici neuf années, par un beau recueil de vers assez âpres, *Le Fruit de nos Entrailles,* fortement influencés par Lucie Delarue-Mardrus et qui n'annonçaient point la conversion qui devait suivre, il y a peu, bouleversant totalement la poétesse. Bretonne, et par conséquent chargée d'hérédités catholiques, Mme Salonne ne se contente pas d'une vague religiosité et le R. P. Janvier a raison d'écrire : « elle ne s'est pas arrêtée sur le seuil; ses croyances n'ont rien de flottant ni de romanesque ».

Quand donc elle écrit **Une Nuit dans sa Maison,** on peut prendre ce titre à la fois au propre et au figuré : Marie-Paule Salonne s'est rêvée enfermée toute une nuit dans sa petite église bretonne, passant toutes les heures sombres en tête à tête avec son Dieu caché sous les espèces et apparences du pain consacré, mais ses méditations la dépassent et appartiennent à tous ceux qui vivent du culte de l'universelle Eglise romaine. Le confessionnal, le bénitier, les cloches et les clochers, les vitraux, la chaire, et même les chaises d'église, le missel, les fleurs, les statues, le chemin de croix, l'harmo-

nium, la lampe qui ne s'éteint pas, le seuil de la sacristie, la marche de la Sainte Table, forment tour à tour les thèmes de ces méditations tantôt familières et tantôt élevées, toujours vivantes et nourries par une foi qui connaît ses raisons et ses besoins — si bien que Mme Salonne a souvent envie, nous avoue-t-elle, d'ajouter une strophe au *Cantique des Créatures* de saint François :

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la France que tu as faite si belle et si croyante quand même et malgré tout.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre mère la Bretagne que tu as faite encore plus belle et plus pieuse que la France et qui résistera et qui vivra encore, même le jour où la France aurait consenti à te renier pour jamais!

Mais comment cela serait-il possible avec tous les saints qui sont nés en France et y sont morts, et qui doivent prier pour elle? Quand, dans le *Credo,* nous récitons : « Je crois à la Communion des Saints », n'est-ce pas comme si nous disions : Je crois que mon pays ne peut pas connaître la mort spirituelle, puisque, dans et pour ce pays, ont vécu saint Louis et Jeanne-d'Arc, sainte Marguerite-Marie, le curé d'Ars, la petite sœur Thérèse, et tant de bienheureux, parmi lesquels il faut compter **M. Dupont, le saint Homme de Tours,** dont l'abbé Baudiment, supérieur du Grand Séminaire de Tours, vient d'écrire la vie.

Le « Saint Homme de Tours », qui est-ce? Un créole qui devient un saint; un laïc qui devance de cent années les instructions pontificales sur l'apostolat des simples fidèles; un homme qui exerça autour de lui, pendant que vivent, écrivent Taine et Renan, une puissante influence surnaturelle, tant par le rayonnement de ses vertus que par les extraordinaires miracles qu'il opère. Né en 1797, mort en 1876, M. Dupont (qui en réalité était un Papin du Pont, et même du Pont-Callec, aux armoiries « de gueules à cinq fusées d'or rangées en fasce », avec des ancêtres chevaliers de Saint-Louis, dont le plus illustre fut premier gouverneur de la Martinique vers 1635), M. Dupont, dis-je, venu en France fut d'abord un étudiant assez mondain (sa mère lui assurait une pension de 10.000 francs par an : plus de 100.000 francs

d'aujourd'hui!), mais vertueux et pratiquant. Et bientôt la charité l'amena à réformer sa vie profondément; de retour à la Martinique où il est nommé magistrat, il se marie, il est heureux, il a un enfant; il a trente-cinq ans, alors vient l'épreuve : sa femme tant aimée meurt. Dieu voulait lui apprendre à se détacher de ses liens humains. En 1834, il démissionne et revient en France « pour réaliser les vœux de son baptême et devenir un juste ». Il eut envie, alors, du sacerdoce, son confesseur estima « qu'il ferait plus de bien et aurait plus d'influence en restant dans l'état séculier ». Sa modestie l'y portait aussi, car, devançant la spiritualité de la petite Thérèse, sa voie lui paraissait, dit-il, « la petite route des petites âmes ». Peu d'hommes à cette époque osaient, surtout dans son monde, afficher comme lui une dévotion de bonne femme : il communiait presque quotidiennement, servait la messe, tenait les cordons du dais aux processions. Mais c'est à 40 ans qu'il décida de s'astreindre enfin à une rigoureuse ascèse; il s'imposa un dur règlement de vie et s'y tint jusqu'à la mort. Il se levait vers trois ou quatre heures, assistait à la messe à cinq ou six heures, mangeait maigrement, consacrait ses après-midi aux malades, aux pauvres, aux prisonniers, priait beaucoup, lisait, écrivait, méditait, se mortifiait (discipline, cilice, etc.) ne se couchant guère avant minuit. Une lourde correspondance spirituelle ou charitable et ses œuvres l'absorbaient; cet homme si riche donnait tellement en argent et en objets qu'il lui arrivait d'être obligé de rester au lit pendant qu'on lui raccommodait l'unique pantalon qui lui restait. On voit que celui qui fonda, à Tours, l'Adoration nocturne du Saint-Sacrement, puis le culte de Saint-Martin, avant de se faire pendant vingt-cinq ans « le serviteur de la Sainte-Face », on voit que celui dont la spiritualité était composée d'un abandon enfantin et d'un désir de réparation et à qui les plus cruels deuils n'arrachèrent pas un cri de révolte pendant sa longue vie, était bien digne des miracles inouïs (1) qui devaient s'opérer chez lui et par lui,

(1) Exemples : une enfant bossue et tuberculeuse instantanément redressée et guérie; des polypes énormes qui devaient être opérés le lendemain, instantanément fondus; un incroyant aveugle depuis six ans, instantanément converti et guéri : un gros panaris plein de pus, instan-

et dont il devint l'esclave, au fur et à mesure que les pèlerins affluaient et remplissaient sa maison.

Un tel héroïsme dans la charité et la piété, une humilité comparable à celle du curé d'Ars, ne permettront-ils pas un jour au « saint Homme de Tours » d'être élevé sur les autels? N'en doutons point.

Mémento. — *Anne-Elisabeth Seton* (Plon), par Jeanne Danemarie : récit fort émouvant, fort bien fait de la conversion et de la vie d'une jeune veuve américaine, protestante très intelligente, qui fonda un ordre de Sœurs de la Charité aux Etats-Unis et mérita d'être appelée « une fille américaine de M. Vincent ». Son influence a été telle, depuis plus d'un siècle, qu'une pétition pour hâter à Rome le procès de sa cause de béatification a recueilli en un clin d'œil plus de 50.000 signatures à un seul congrès.

— *Non, la confession n'est pas une corvée*, par le R.-P. Lucas, (*Editions Alsatia*), très remarquable ouvrage (du point de vue spirituel) écrit en style familier pour inciter les âmes timorées à ne pas craindre de fréquenter le tribunal de la pénitence. *Ma joie de communier*, par le R.-P. Lucas (*Idem*). Petit manuel qui contient des vers médiocres, mais qui, sans valoir le précédent, sera utile aux chrétiens hésitants. *Maman, je voudrais communier*, par le R.-P. Sudbrack (Ed. Alsatia). Excellent ouvrage d'un ton fort juste, qui formera les enfants à la prière et à la pratique des sacrements. *Clochers*, par Pierre Ladoué (De Gigord). Magnifique album illustré où un érudit nous fait admirer et comprendre l'art des églises. — *Légendes chrétiennes*, par Pierre Normand (Gallimard), de gentils récits. — *Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres*, par René Gobillot (Grasset). Une de ces puissantes congrégations d'enseignement et de charité qui ont rayonné par le monde, et dont notre pays [qu'on juge peu chrétien à l'étranger], a toujours été si prodigue. — *L'Eglise contemporaine* par E. Jarry (Bloud et Gay). Un auteur qui n'a pas beaucoup de rapports avec le créateur d'*Ubu-Roi*, présente en deux volumes de méthode scolaire, mais fort bien faits, l'histoire de l'Eglise contemporaine en Europe. — *La joie dans la Bible*, de Madeleine Chasles (Plon), nous montre les obstacles psychologiques à la joie de l'âme, puis nous conduit au faîte de la joie, par Dieu et jusqu'à Dieu.

HENRIETTE CHARASSON.

tanément disparu d'un doigt redevenu sain, etc. Le domestique disait : « Les guérisons étaient devenues si nombreuses que nous n'y faisions plus attention. »

LES REVUES

Atlantis : l'Ordre Teutonique contre l'Ordre du Temple; condition du salut de la France, recommandée par M. Paul Le Cour. — _Afrique :_ P.-J. Toulet à Alger en 1887; quelques vers de ses vingt ans. — _La Nouvelle Revue française :_ Francis Jammes vu par M. André Gide; commémoration de Guillaume Apollinaire. — _Matines :_ d'une prière inexaucée pour maintenir Francis Jammes en vie terrestre. — Mémento.

« Le drame de l'Europe » — drame dont le développement sournois continue après les quelques semaines d'éclat que l'on sait — a inspiré le principal du fascicule d'**Atlantis** paru le 21 novembre dernier. Il porte cette affirmation d'opiniâtre idéalisme en épigraphe :

Ce ne sont pas les forces matérielles, ce sont les forces spirituelles qui mènent le monde.

On ne saurait tenir cela que pour un souhait, au lendemain des accords de Munich, au surlendemain de la sanglante « colonisation » de l'Abyssinie et tandis que l'aviation italienne assassine les habitants des villes de l'Espagne républicaine.

Au demeurant, rien de plus vénérable que la puissance d'illusion : par elle, existe une ressemblance troublante entre l'ignorant et le savant très spécialisé. M. Paul Le Cour connaît aujourd'hui tout ce que l'on peut savoir touchant l'hermétisme et la symbolique. Il enrichit sans cesse son érudition. Ses précieux travaux lui valent des amitiés fidèles parmi ses lecteurs. Il rallie les deux courants qui menacent l'Europe actuelle par l'opposition de leurs forces, aux deux « Ordres » qui naguère — et toujours, assure-t-il — s'entre-combattirent pour l'hégémonie européenne : l'Ordre du Temple et l'Ordre Teutonique. En détruisant le premier, notre Philippe le Bel aurait, de loin, préparé la puissance du second. Les démonstrations de M. Paul Le Cour sont ingénieuses et admissibles. Les initiés seuls peuvent le suivre dans ses considérations sur le « symbole d'Agni », « l'équerre, que l'on trouve quatre fois dans la croix gammée », et sur Aor, le symbole sur lequel s'appuie la France « par l'idéal celtique ».

Dépositaires de « la véritable initiation », les héritiers de l'Ordre du Temple « se sont enfoncés dans l'égoïsme et le matérialisme ». M. Le Cour accuse ainsi ces légataires dégénérés :

Les loges maçonniques templières ont perdu le sens de leurs rites et de leurs symboles, elles ne sont plus que des assemblées s'occupant de questions politiques ou sociales. En Angleterre, le protestantisme, en bannissant les images et, par suite, les symboles, s'est privé de leur dynamisme, en France la maçonnerie se refuse à prêter serment sur la Bible et à reconnaître la transcendance du Grand Architecte de l'Univers (tout au plus certains admettent-ils son immanence). Les ambitions des marchands de la Cité, qui ont cru pouvoir réaliser à leur profit les visées templières en négligeant leur côté spirituel, se heurtent aujourd'hui à une résistance qu'ils n'avaient pas prévue et qu'ils n'ont pas encore comprise.

Et la France, de par son passé qui la rattache aux traditions templières, se trouve amenée à se ranger aux côtés de l'Angleterre en restant sourde aux appels venus de l'autre rive du Rhin. Et l'on comprend l'embarras où se trouvent l'Italie, l'Espagne nationaliste et le Portugal, obligés d'opter entre l'Ordre Teutonique et l'Ordre du Temple. L'attitude de Mussolini indique bien cet embarras, car, au mois d'août, il parlait d'aider l'Allemagne à faire à la France une guerre implacable et, en septembre, quand l'occasion s'en offrait par suite des événements de Tchécoslovaquie, il intervenait pour une solution pacifique dont il s'attribuait tout le succès.

En perdant ses traditions initiales, l'Ordre du Temple a perdu sa vigueur. On s'efforce de remplacer sa puissance spirituelle en développant sa puissance matérielle par des armements formidables.

Le redressement opéré par le Reich actuel n'a été possible, croit M. Le Cour, que par une direction philosophique et traditionnelle guidant la force matérielle. Le socialisme national ne serait que l'Ordre Teutonique ressuscité. Comme celui-ci formait ses chevaliers, le parti d'Hitler prépare aujourd'hui son armature de cadres dans les « Ordensburgen » de Croessinsee, de Vogelsang, de Sonthofen et de Marienburg. Les futurs chefs passent une année dans chacun de ces rudes séminaires et selon la progression où ils sont nommés ici. Le lieu du dernier n'a pas été choisi par hasard : là, en Prusse, était l' « ancien siège de l'Ordre ». Notre confrère recommande une imitation française de cet endoctrinement spirituel « de jeunes gens séparés du monde pendant un certain temps, vivant dans le recueillement, dans la médi-

tation, en face des grands spectacles de la nature ». A quoi j'objecte, paraphrasant un mot illustre : vérité au delà du Rhin; erreur en deçà. La pensée française est trop vivante pour qu'on la puisse uniformiser. Elle est nourrie de Rabelais, de Montaigne, de Diderot, pour ne citer que les plus grands. Même la discipline accommodante de la Société de Jésus n'a réussi à produire une colline auprès de ces trois Alpes.

Or, voici le remède à nos maux d'infériorité temporaire, que préconise M. Paul Le Cour :

Nous nous étonnons des résultats obtenus si rapidement par l'Allemagne, des succès qu'elle remporte, mais *l'ordre règne en Allemagne parce qu'elle est administrée par un Ordre.* Cet ordre éminemment français, fondé par des Français, c'est l'Ordre du Temple, devenu anglais et protestant par la faute de Philippe le Bel.

Ce ne serait pas la dictature.

Ce ne serait pas la monarchie.

Ce ne serait pas davantage la démocratie, avec ses ministres éphémères, qui s'avère impuissante à empêcher le désordre et le gaspillage des deniers publics, incapable de rendre à la France sa grandeur d'autrefois.

Mais ceci n'est possible que le jour où la Providence suscitera l'homme prédestiné, car rien ne se peut faire sans un chef qui assume toutes les responsabilités.

Que serait la France si l'Ordre du Temple avait continué à l'organiser, quand on se rappelle ce qu'il avait réussi à faire en si peu d'années?

Sa restauration ne pourrait s'accomplir que sur la base d'une collaboration étroite entre l'Eglise et la maçonnerie spiritualiste (les deux colonnes du Temple) avec retour à la métaphysique chrétienne (qui n'a aucun rapport avec la théologie). Or, il y a lieu de signaler que des tentatives de rapprochement entre les deux Eglises : celle de Jésus et celle de Jean, se manifestent en France.

Certes, nous sommes encore bien loin de possibles résultats. Cependant, la grandeur de notre pays en est l'enjeu. Son rayonnement dans le monde est en fonction de la lumière qu'il possédera et qu'il répandra. Que de tâtonnements, que d'efforts stériles avec notre organisation actuelle qui ne nous assure aucune continuité de directives! On s'imagine chez nous que le savoir scientifique joint à un grand désir de justice peut suffire à préparer des chefs politiques. C'est là une grave erreur aux conséquences

néfastes, surtout avec les concepts matérialistes de la science officielle.

. . . .

Ce que la S. D. N. n'a pas osé faire : appuyer ses décisions sur une force armée, Hitler l'a fait à son profit.

§

Afrique (novembre) fait cadeau de « Huit poèmes inédits de P.-J. Toulet » aux admirateurs du poète des *Contrerimes*. Ces pages valent par leur ancienneté et les promesses y contenues, bien largement dépassées. Nous devons ces textes à M. Louis Martin, « magistrat honoraire », qui explique ainsi leur possession :

Il y a quelque cinquante ans, un jour de novembre 1887, arrivait à Alger, venant de l'île Maurice, où il avait passé sa prime jeunesse, P.-J. Toulet, à peine âgé de vingt ans. Il élut aussitôt domicile rue Dupuch, où il avait appris que logeaient des étudiants et où j'habitais moi-même, dans un garni portant le n° 15 de cette rue.

Des relations amicales, dont la littérature faisait surtout les frais, ne tardèrent pas à s'établir entre lui et moi. Au cours de l'hiver 1888-89, nous fîmes représenter au Théâtre des Nouveautés (actuellement Casino Music-Hall de la rue d'Isly) une comédie en un acte en vers intitulée *La Servante de Molière*, en collaboration avec Antoine Cotoni, étudiant en médecine, qui mourut, quelques mois plus tard, à Lyon, où il était allé poursuivre ses études.

P.-J. Toulet avait choisi, pour ses productions poétiques, la forme délicate du sonnet, qui convenait le mieux à sa tournure d'esprit et à la concision à la fois nerveuse et souple de son style. C'est à cette époque — de novembre 1887 à juillet 1889 — qu'il composa et que nous recueillîmes de lui les quelques sonnets qu'on va lire et qui, bien que témoignant encore de quelque inexpérience verbale (il n'avait, je l'ai dit, guère plus de vingt ans), décèlent déjà par bien des points le futur poète des *Contrerimes* et le spirituel auteur de *Mon amie Nane* ou du *Mariage de Don Quichotte*.

Les vers les plus originaux de l'ensemble me paraissent ces deux tercets d'un quatorzain « A un absent », où se rencontre un vers faux : le troisième du quatrain initial.

Vous, dont un pays tiède abrite la jeunesse,
Vous ignorez encor le doute et la tristesse,
Satisfaits de grandir sous des cieux indulgents.

Un jour vous connaîtrez l'Europe aux froides brises,
La vieille Europe où l'homme entend couler le temps,
La vieille, triste, morne Europe aux heures grises.

Le jeune Toulet dédia à son ami Cotoni un sonnet inspiré par « don Juan vieillard, mais toujours amoureux », et cruel comme le peuvent les premiers essais de l'audace. Je lui préfère cette pièce — amère déjà — d'un dessin qui annonce le goût sans rival du poète épanoui :

Ne cueillez point le myrthe : aucun épithalame
Pour chanter les amours joyeux, demi-moqueurs,
Mais un psaume plutôt, funèbre, et qui proclame
L'amertume sans fin qu'elle met dans les cœurs.

Pâle et hautaine, avec des prunelles sans flamme,
Elle a le geste las et grave des vainqueurs,
Et dans ses longs baisers qui coulent jusqu'à l'âme,
Réside le pouvoir des pesantes liqueurs.

Elle inspire la peur comme d'autres la joie,
Plaine glacée, où nul Hélios ne rougeoie,
Marbre mystérieux, impassible décor.

Et je révère en vous, ô sinistre amoureuse,
L'image de la mort qui, mieux que vous encor,
Me sera bienfaisante, et fraîche, et langoureuse.

§

La **N. R. F.** du 1er décembre a demandé à M. André Gide l'article sur le regretté Francis Jammes. En voici les premières lignes. Elles associent étrangement la destinée du vivant au sort accompli de l'autre :

Je suis trop près moi-même de la tombe « par le deuil et par les années » pour pouvoir me désoler beaucoup de sa mort. Cette réussite du Bon Dieu qu'était Jammes a pleinement rempli sa tâche et, depuis nombre d'années déjà, le glissement vers le paradis n'était que trop sensible et dans son œuvre et dans sa vie. Dirai-je même que ce deuil m'apporte une satisfaction : celle de pouvoir faire figurer dans l'anthologie des poètes français que je prépare (et où ne doivent point figurer les vivants) un abondant choix de son œuvre.

Etait-ce vraiment l'heure de publier ces « Pages retrou-

vées » où M. André Gide déclare n'avoir jamais pu « prendre complètement au sérieux » un Jammes dont il ne rappelle que des attitudes ou des propos assez détestables? C'est bien la peine de terminer sur l'évocation d'une « amitié » que l'on assure n'avoir « jamais tout à fait perdue » ?

Ici encore, l'anecdote rapetisse l'homme. Je ne me lasserai de le redire : l'œuvre importe surtout; à moins d'actes publics, d'une importance sociale ou littéraire, la plupart des souvenirs se réduisent à des commérages. La curiosité se justifie rarement par la bienveillance. Que n'écrira-t-on pas sur M. André Gide, grands dieux! Je n'en veux pour exemple que l'allusion à « un négrillon dont il veut faire un poète », lors de l'Exposition de 1900, et qui figure dans une très remarquable étude écrite sur lui par M. E. Decahors — abbé, si je ne m'abuse — et que publie **L'Archer** (novembre).

Pour le vingtième anniversaire de la mort du poète d'*Alcools,* la N. R. F. (même fascicule) agrémente de poèmes inédits de Guillaume Apollinaire des souvenirs de M. André Rouveyre sur son ami. Ces pages sont intitulées : *Apollinarianes.* Elles traitent de l'homme et de « ses amantes ». En voici le ton :

De l'amour et des femmes, il [Apollinaire] ne connut que ce que la jeunesse et l'âge adulte peuvent en connaître; au total un exercice intense et délibéré des sens et de l'attendrissement, une fidèle et amère non-réussite, une souffrante nostalgie. Au moment que le cœur est généreux et insatiable, que l'esprit est fulgurant dans ses impulsions et dans ses avancées, l'ensemble des langueurs, des faiblesses et des dégradations qui constituent l'amour se trouve, sur-le-champ, assez vite pratiqué, puis bousculé et rejeté. Et voire, le caractère en vient à posséder un mouvement quasi automatique, qui mêle aux épanchements subis ou consentis la connaissance de leur défaite, comme en un inséparable contrepoint. D'ailleurs, de ce qui se produit comme de ce qui est atteint, que désirerait-on encore, alors qu'est satisfait cet orgueil, aux convoitises personnelles, qui détermine l'escrime douce-amère des débats entre les sexes?

Cela est un peu doctoral, peut-être? Mais le charmant poète, le gracieux jongleur de mots, l'allègre compagnon — de qui j'ai reçu de bien jolies lettres et pour nous deux flatteuses — a, dans la personne de M. André Rouveyre, un ami d'une

fidélité absolue. J'allais dire : un Horatio. Je le dirais, si Horatio n'avait reçu de Shakespeare des ailes que nous pouvons tous envier.

§

M. Henry de Julliot a écrit en septembre 1938 une « Prière pour qu'un poète ne meure pas ». Elle est publiée par **Matines,** dans le fascicule de novembre. Et Jammes est mort le jour de la Toussaint. Si la prière ne fut pas exaucée, du moins est-elle d'un disciple qui admire au point de ne pouvoir ou ne vouloir plus se défendre de l'imitation :

Mon Dieu, conservez-nous ce grand vieillard vivant
— C'est à peu près, Vous Vous souvenez, les paroles
Qu'il Vous disait de peur qu'un enfant ne s'envole —
Comme vous conservez un chêne dans le vent.
Il a tant sangloté devant son Crucifix
De poète et bravé le mal avec défi,
Il a préservé tant de cœurs de la famine...
Mon Dieu conservez-nous ce grand vieillard vivant!

. . . .

Il n'y a rien qui vous oblige à l'emmener
Tout de suite au ciel où les tant infortunés
Poètes recevront pour prix des jours pénibles
La lyre d'or et la couronne immarcescible!
Laissez quelques printemps se prendre aux doux pipeaux
De *Francis Jammes,* retardez le grand repos
Pour celui qui vêtit de feuilles Votre église.
Il n'y a rien qui vous oblige à l'emmener
Puisque Vous avez déjà saint François d'Assise!

§

Mémento. — *Chine* (novembre) : « Le respect de la personnalité humaine », par M. Pierre Scize. — « Images de la guerre », par M. Louis Laloy. — « Les deux Japon », par M. Charles Vildrac. — La revue publie la proclamation ci-après du généralissime Tchang Kai Chek :

MESSAGE AU PEUPLE CHINOIS

Depuis le début de la guerre, le plan de la résistance chinoise s'est appuyé sur les trois principes suivants :
1° Résistance prolongée;
2° Résistance partout et dans tous les secteurs;
3° Lutte pour prendre l'initiative des opérations.

C'est seulement en attirant les forces japonaises vers l'intérieur du pays que nous pouvons prendre cette initiative. Même si les ressources économiques et les fournitures de guerre sont épuisées, même si le blocus maritime est maintenu, même si toutes les communications avec l'étranger sont coupées, la Chine poursuivra la résistance jusqu'à la victoire finale.

France-Espagne (25 nov.), par la plume et par l'image, abomine l'Espagne républicaine et exalte l'action meurtrière des rebelles.

L'Archer (novembre) : Campagnou y donne une « Consultation médicale sur Stendhal » qui fera couler beaucoup d'encre à cause de sa virile franchise sur une œuvre admirable et un homme curieux, desservis par les excès d'une admiration portée au fétichisme.

Revue de Paris (1er décembre) : « Cantique des Cantiques », de M. Jean Giraudoux. — « L'œuvre d'Ataturk », par M. Guy de Courson.

La Revue universelle (1er déc.) : « Le drame d'Israël en Italie », par M. Paul Gentizon. — M. Jean Bonnerot publie des lettres inédites éclairant les rapports de Sainte-Beuve et de R. Töpfer.

Revue des Deux Mondes (1er déc.) : « La mort du cerf », poème de G. d'Annunzio. — « Les Académies de province », par M. C.-M. Savarit.

La Proue (cahier 38) agrège Shakespeare à la « poésie libre » qu'elle exalte, commémore Laforgue pour le cinquantenaire de sa mort, célèbre Théo Varlet, met justement à l'honneur M. Charles Vildrac et F. Vielé-Griffin avec MM. Fontainas et Klingsor, et fait suivre un beau poème de M. Marcel Millet d'une nombreuse anthologie de débutants.

La Grande Revue (novemb.) :M. R. Stéphan : « Ecoute, jeunesse ! » — « Francis Jammes », par M. Henri Clouard. — M. Michel Réville : « Le rapport public de la Cour des Comptes ».

Civilisation (oct.-déc.) : M. R. Charmet : « Causes et responsabilités de la crise de Septembre ». — De M. P. Angel : L'impérialisme capitaliste et la question coloniale ».

Cahiers du Sud (nov) : De M. Robert Kanters : « Aldous Huxley jugé par Blaise Pascal ». — M. Klaus Mann, écrivain allemand, neveu de Heinrich Mann, écrit sur les « Influences françaises » qu'il a subies et dont il exprime sa gratitude. A peu d'exceptions près, les auteurs cités ressortissent à l'homosexualité.

Revue des Poètes (nov.) : « Toulouse et poésie », par M. Jean Lebrau. — Poésies de Mme H. Séguin et MM. G.-L. Garnier, R. Cortat, G. Heim, etc.

Le Lunain (nov.) : M. Ernest Tisserand : « Le Trésor du Rythme » et « Utilisation des restes » ou l'exemple de Molière. — De M. J.-

G. Krafft : « Cristal et Campanule », avec « The Bloody Tower », poèmes. — « Les conseils de la critique », par M. Louis de Gonzague Frick. — « César », vers de M. Alfred Lavauzelle.

Le Bulletin des Lettres (25 nov.) : « Libres propos sur Francis Jammes », par M. L. Guichard.

La revue hebdomadaire (3 déc.) : « Picpus ou le docteur Goujon », par M. J.-E. Blanche.

Regains (été-automne) : fascicule intitulé : « Reconnaissance à Supervielle » et composé d'essais, témoignages et poèmes, avec un portrait du poète qui semble un frère jumeau du Gide d'environ 1900.

Le Parthénon (20 oct.) : publie un poème inédit d'Emile Faguet, écrit en 1894 pour célébrer Hélène Brault, et un essai de M. Pierre Hébert : « La baronne Brault et Emile Faguet », avec le souvenirs de M. Alcanter de Brahm sur le salon de celle-ci.

Pavés de Paris (18 et 25 nov.), par M. Emmanuel Berl : « La N. R. F. contre la paix » et « Juifs et Français ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Vendémiaire : L'échec de la Grève générale est un désastre pour les communistes. — Mémento.

Il faut bien croire M. Pierre Dominique, quand il donne dans **Vendémiaire** (7 décembre) un article sur la « dernière » grève générale intitulé : *L'Echec de la Grève générale est un désastre pour les communistes et le premier temps de la reconstruction d'une France nouvelle.* Si le titre est long, certains détails donnés dessous sont vifs et curieux et pourraient servir d'avertissement. Exemple :

La grève générale n'est qu'une méthode de combat.

Elle a remplacé la méthode insurrectionnelle. Elle vaut ce qu'elle vaut. Mais on ne conçoit pas plus une grève générale d'avertissement qu'une insurrection d'avertissement. L'avertissement entraîne en effet la réaction et le désarmement moral ou matériel de ceux qui avertissent. La chose était prévue. Elle l'était par les critiques politiques; elle l'était par le gouvernement; est-ce que par hasard elle ne l'aurait pas été par certains des chefs du mouvement? Car enfin, à qui fera-t-on croire que cette grève générale signifiait plus qu'une de ces fameuses sorties dont Trochu en 1871 amusait la patriotique population de Paris?

Et ce qui suit ne devrait-il pas faire réfléchir un grand

nombre de cerveaux alourdis, vieillis, un trop grand nombre de cerveaux fatigués par la contemplation majestueuse de leur nombril, doré parfois en profitant légalement du travail, mais plus souvent en exploitant les horribles dispositions des hommes?

C'est la défaite d'une méthode de combat : celle de la grève générale. C'est la défaite de chefs vieillis et qui ne se rendent pas compte que l'Etat (non pas bourgeois, mais administratif et politique, l'Etat-gendarme si l'on préfère) devient chaque jour plus fort, et qu'en tout cas, la bataille suppose le sacrifice possible et préventif du bien-être, de la liberté, de la vie. C'est la défaite d'un Parti : le Parti communiste qui est celui de l'étranger. C'est enfin l'écroulement d'une revanche contre les hommes qui ont renversé la politique française et substitué, à une politique continentale et de clientèle dont le caractère militaire et les origines stratégiques crevaient les yeux, une politique impériale et maritime.

L'échec apparaît ainsi comme marquant dans la politique française un tournant aussi important que les élections de mars-avril 1936. L'échec du 29 novembre implique en effet que le syndicalisme cessera demain d'avoir figure politique. C'est le premier temps de la reconstruction d'une France nouvelle.

Mémento. — *Le Canard enchaîné* (30 novembre) : un dessin de Pruvost : *La Roue tourne*, avec cette légende : « Et ça? Ce sont les fleurs apportées par les anciens du 6 février ». Soit. Mais je crois que les anciens du 6 février ont changé quelque chose à leur manière de voir, depuis que le président du Conseil a montré de la fermeté.

Candide (23 novembre) : De bonnes lignes de M. Edmond Jaloux sur Arthème Favard, qu'on surnommait le Napoléon de l'Edition. — La critique littéraire de Léon Daudet : *Amusante Amérique*, d'Adrien de Meeûs. — *Les Mystères de la Faim* (Docteur Ch. Fiessinger). — La musique : Gabriel Pierné, par Emile Vuillermoz.

(1er décembre) : La vérité sur les procès de Moscou; Révélations d'un haut fonctionnaire soviétique. — Une page de dessins de Sennep. — Mme de Staël était-elle belle ou laide? par Jean-Jacques Brousson. En tout cas :

Mme de Staël n'a pas manqué d'adorateurs et sa biographe s'empresse de mêler au dossier des portraits, ceux des amants de *Corinne*. « Les succès amoureux seraient flatteurs, même pour une jolie femme. Est-il utile de rappeler qu'elle garda pendant des années deux amants, remarquablement beaux, au temps de sa jeunesse : Narbonne, l'homme de cour, élégant entre tous, et, à la fin de son existence le jeune Rocca,

qui avait vingt ans de moins qu'elle; qu'elle fut liée pendant quatorze ans avec un des intellectuels les plus subtils qui aient jamais existé, Benjamin Constant?... On peut rappeler le nom de Talleyrand et l'attention passagère qu'il accorda à Germaine.. Celui de Mathieu de Montmorency... ceux du suédois Ribbing... du jeune O'Donnel, rencontré en Autriche, préfigure de John Rocca, des admirateurs plus lointains, qui défilèrent par centaines, dans les beaux étés de Coppet. »

La fin de *Napoléon et l'amour*, par Octave Aubry.

(7 décembre) : Le tragique destin de Cornélius Codreanu, par Jérôme Tharaud, de l'Académie française, et Jean Tharaud. — Les coupables : Dossier n° 5 : Marty. A mon avis, c'est une erreur de mettre dans une même série de « dossiers » M. Edouard Herriot (par exemple) et le sinistre Marty. On ne peut additionner, sans se tromper, que des choses ou des gens de même espèce. Tout de même, *il ne faudrait pas exagérer.* Combien d'individus, au monde, sont à mettre sur la ligne d'un être qui ne doit sa réputation (?) qu'aux révoltes, aux trahisons et à l'assassinat? — Un dessin de Sennep, page 3 : la Cloche à fromage (avec la tête de Jouhaux) et en légende : le glas. Avec mes condoléances, sincères — et amusées. — Frédéric II, de Pierre Gaxotte; pénétrante critique de Léon Daudet. — Les timides sont des forts, par le Docteur Charles Fiessinger.

Aux Ecoutes (26 novembre) : Salon d'automne, par André Salmon.

Gringoire (17 novembre) : Les nouveaux décrets-lois : L'erreur fondamentale, par André Tardieu. — Un dessin de Roger Roy : une table desservie, quelques chaises et bouteilles renversées, M. Blum passe la porte avec un charmant geste d'insouciance. Légende : La France paiera. — La Radio française sous la botte, par François Robbin. — La véritable histoire du docteur Faust, par Gilles de Bert. — Un tableau de la Russie soviétique, par Raymond Recouly, où on lit ceci :

> Rien ne serait plus intéressant, plus instructif que de comparer à ce récit un des chefs-d'œuvre de la littérature russe et de toutes les littératures, le livre magnifique de Dostoïewski : *Souvenirs de la maison des morts.*
>
> Le bagne sibérien où vécut le grand écrivain, qu'il a dépeint sous des couleurs saisissantes, était infiniment plus doux, plus humain, que les bagnes bolcheviques.

Les Français ont des idées à vrai dire assez singulières (je voulais écrire : nulles) sur la Russie. Ce qui ne les empêche pas de parler de ce malheureux pays avec ardeur et volubilité, sinon avec autorité. — M. Recouly nous rappelle ainsi que :

> M. Herriot, qui connaît la Russie pour l'avoir parcourue dans un wagon très confortable, en quelque deux semaines, parlait l'autre jour à Marseille des fils de fer barbelés, dont il serait criminel, selon lui, d'entourer cet immense empire.

Il oublie que cette ligne de barbelés ce ne sont pas les étrangers, mais les Russes eux-mêmes qui l'ont tracée. Il n'existe pas de pays au monde où, depuis vingt ans, les camps de concentration soient aussi nombreux, aussi peuplés. La Gougobez, qui s'emploie de son mieux à les remplir, a eu le sadisme de les placer tout à l'extrémité des terres nordiques, sous le climat boréal, où la moyenne de la température annuelle oscille *aux environs de zéro.*

Et puis il nous fait savoir qu'il a quelques raisons de vouloir parler, lui, de la Russie. Il sait « ce que c'est ».

Ayant fait de longs séjours en Russie des tsars, celle d'Europe et celle d'Asie, où j'ai passé plusieurs années, je lis à peu près tout ce qui se publie sur ce pays. Je suis, avec un intérêt passionné, son évolution.

Fin de la nouvelle d'Henry Bordeaux : le Parricide. — Fin du Mémorial de la ligne Jean Mermoz, récit de Jean-Gérard Fleury. — Le 25e centenaire de l'affaire de Saverne, par Léon Treich.

(24 novembre) : Je suis bulgare, par Henri Béraud. — Quatre mois de guerre avec Foch : la reprise de la Marne, par André Tardieu. — Les entretiens franco-britanniques, par Raymond Recouly. — Les lettres : Les débuts du duc Albert de Broglie (1825-1870) avec une préface de son petit-fils, par Georges Goyau, de l'Académie française. — De Léon Treich; la disparition de la veuve Houët (ou la preuve qu'il ne faut pas se disputer quand on a la chance d'avoir pu assassiner « sans ennuis » immédiats).

(2 décembre) : L'aube décisive (Bertrand de Jouvenel). — La Radio française sous la botte (François Robin). — Le cas du Maréchal Bazaine, par G. Larpent, se terminant, ou presque, ainsi :

En bref, l'affaire Bazaine se résume dans la déclaration du maréchal, à la clôture des débats du procès : « J'ai sur la poitrine deux mots : *Honneur et Patrie,* qui m'ont guidé dans toute ma vie militaire. Je n'ai jamais manqué à cette noble devise, pas plus à Metz qu'ailleurs, pendant les quarante-deux ans que j'ai servi la France. Je le jure ici devant le Christ. »

La Cavalière 1794, par Jean de la Varende; une nouvelle inédite. Rappelons que le *Mercure de France* a publié, il y a cinq ou six ans, un des premiers contes de M. de la Varende : *la Comtesse de Bernberg,* un bon. Je suis heureux de me souvenir de ce choix, qui met une fois de plus la revue à couverture mauve parmi les précurseurs. — Suite de : Vingt ans après... La Guerre des renseignements, récit inédit de Robert Boucard.

Je suis partout (25 novembre) : Pierre Gaxotte : Regards sur Moscou. — Dorsay : Le jeu des hommes et des partis : Honteuses et dangereuses hypocrisies. — René Richard : Le Problème espagnol et les entretiens de Paris. L'Heure de la décision. — Les Soviets sont-ils des traîtres ou des incapables? par Thierry Maulnier, dont voici la conclusion :

Si l'U. R. S. S. était hors d'état de faire cette guerre et de la gagner

aisément, nos bellicistes nous ont menti, menti sur la force russe, menti sur la faiblesse allemande, ou menti sur les deux points en même temps.

Et nous en revenons à cette conclusion que nous défions qui que ce soit de réfuter :

Ou l'U. R. S. S. ne veut pas faire la guerre à l'Allemagne.

Ou elle ne peut pas la faire.

Ou, en cas de guerre, elle se dispose à nous trahir.

Ou elle est incapable de nous aider.

Un missionnaire du Tchad, choses vues par le père Vuacher. — Le vrai dix-neuvième siècle (Drieu La Rochelle). — La critique, par Gabriel Brunet. — A l'Opéra : Le Rouet d'Armor. Les Santons (Pierre Laclau).

Marianne (23 novembre) : La folle course aux armements, par David Lloyd George. — Fortune des Pots (Tristan Derème). — L'homme et la confiance, (Léon-Paul Fargue). — Une grande enquête de « Marianne » : Le rôle de l'écrivain, par Maurice Romain. — (30 novembre) : Puissance de l'incrédulité (Maurice Magre). — Essai sur Jean-Jacques Rousseau (Romain Rolland) d'où je détache ces phrases assez ingénues englobant Voltaire parmi les « fascistes » dans une hypothèse hardie :

Pourtant, il y a tout lieu de croire que, comme Voltaire, il eût renié cette Révolution, qui le revendiquait. Mais les grandes œuvres dépassent toujours leurs auteurs. L'esprit, qu'ils ont déchainé, provoque des tempêtes, qu'ils n'avaient pas prévues.

Le Goncourt et la postérité, par Jean de Pierrefeu. — Dans la critique des livres de Ramon Fernandez, l'étude de l'admirable dernier roman de M. Georges Duhamel : *Cécile parmi nous,* dont le succès ne fait que croître.

(7 décembre) : Julien Benda : Politique et savoir-vivre. — Le livre et le grand public (Léon-Paul Fargue). — L'anniversaire de Gondinet, par l'infatigable chercheur, Auriant, déjà fort apprécié des lecteurs du *Mercure de France* pour ses attachants articles où, *ce qui est à peu près unique,* cet érudit ne se montre pas doctoralement ou sinistrement ennuyeux. Ce qu'il écrit est léger et pas solennel du tout, parsemé sans doute de pointes parfois aiguisées... C'est un fantaisiste, dans le sens le *meilleur* du mot, un fantaisiste *courageux,* qui sait beaucoup de choses, une honnête figure du monde des lettres, sur qui l'argent n'a pas son effet ordinaire. — Notre art, « celui de la chose vue », par Jérôme Tharaud.

La page musicale (25 novembre) : Marian Anderson intime, par Lucie Delarue-Mardrus. — Le rayonnement de l'œuvre de Richard Wagner en France, par Gustave Samazeuilh. — Bons et mauvais livrets (André Boll).

Reflets (24 novembre) : Fonction de la littérature, M. Jules Romains nous parle du « délire » de l'Europe (Philippe Diole).

Temps Présent (25 novembre) : Tabernacles vivants, billet de François Mauriac. — That is the question, par Louis Gillet. — Georges Cattaui : Le chevalier du désert, Lawrence d'Arabie et son secret. — Une ordination au Saulchoir, par André David. — C. Bardy : Science et apologétique. — A propos des revendications allemandes : L'œuvre missionnaire au Cameroun (Joseph Folliet).

(2 décembre) : Confusion, billet de François Mauriac. — Attention, danger de mort, par François Perroux, professeur à la Faculté de Droit de Paris. — La saison des gaffes. (Joseph Folliet). — Georges Houdin : La Paix par le Christ : *Examen de conscience international.* — Emmanuel Mounier : l'Armée, armature de l'Allemagne. — Une anthologie catholique, critique signée Alain Messiaen. Ce jeune poète — car il est poète, — est l'un des fils de la poétesse Cécile Sauvage qui fait figure depuis qu'elle n'est plus — car il faut disparaître, dans le monde des Lettres, en général, pour ne pas être discuté (1) par les bons camarades — qui fait, et c'est justice, figure maintenant de chef d'école. Avez-vous lu Cécile Sauvage? — Synchrone, à féliciter, dans la rubrique : Les Lettres et les Arts, « tombe » sur ce mot de Léon-Paul Fargue (dans une préface) : « Si la poésie est, tout compte fait, une vie de secours... » Allons! Fargue pas mort!... — Marcel Richard : Variations sur le rapprochement franco-allemand. — De quelques femmes poètes, par Agnès de la Gorce.

La Tribune des Nations (17 novembre) : Louis Gillet : Une belle leçon d'énergie. — Vers un libéralisme autoritaire, par Joseph Dubois. — De Mario Roustan, sénateur, ancien ministre de l'Education nationale : A la 34e conférence interparlementaire. Unification internationale de la législation sur les droits d'auteur. Il y a peut-être quelque danger à mêler trop vigoureusement la loi à ces relations délicates, à ces savoirs jusqu'ici non codifiés, non écrits, à cette psychologie presque unique que fait éclore la réunion d'un auteur et de son éditeur. Il faut dire que nous sommes d'accord avec M. Roustan quand il attaque avec douceur et cependant de la résolution une branche du commerce des livres peu intéressante : les exploitants, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment, de n'importe qui, — et donc les dévastateurs, le plus souvent, des œuvres tombées dans le domaine public.

Il y a des scandales qu'il faudrait faire cesser. On n'a pas le droit de mutiler des œuvres parce que le nombre de pages prévues empêche d'en donner la totalité, ou parce que certaines phrases pourraient faire rougir — effroyables menteuses! — quel-

(1) Discuté est un euphémisme dont je recommande l'emploi à mes confrères.

ques demi-douzaines de douairières hoquetantes et caquetantes. — Un très bel hommage à *Francis Jammes*, de Mme Madeleine Portier : Francis Jammes et l'exotisme. Hommage à Mme Portier pour sa tendre sensibilité.

Vendémiaire (23 novembre) : Sapiens : Il faut que la France puisse compter sur tous les Français. « Tout à fait d'accord » (Sylv. Forestier dixit.) — Polémique sur des hypothèses (Gabriel Chevallier). — Demain, l'Alsace? par Th. Sillargues. Ce titre émouvant est suivi de ceci :

Si la démocratie française continue de dégringoler la pente des abandons, si la crise économique s'aggrave, si les décrets-lois successifs et contradictoires se révèlent insuffisants, alors nous verrons se développer en Alsace une agitation analogue à celle qui inquiète nos amis Suisses.

Georges Pioch : La Musique. Trois *Requiem :* Mozart, Fauré, Verdi. Un chef d'orchestre : Bruno Walter. — Robert Aron : Le Parlement, antichambre des Dictatures? — Gaston Picard : Mes rencontres avec sainte Catherine. — Monique-H. Berger : A l'ombre des jeunes aviatrices en fleurs.

(30 novembre). — Sapiens : Efficace contribution à la paix du monde. — A la page 2, faite, surtout, d'échos divers, ceci : 1° le bilan de la faillite du marxisme au pouvoir. 2°; M. Léon Blum, ses perfidies et ses mensonges. 3° Les dictateurs sont à gauche, 36 lignes où M. Blum est encore.., cité. — Souvenirs sur Guy de Maupassant, par Axel Munthe, traduit de l'anglais par N. Ben Ezra. — Le mal dont souffrent les médecins, par Pascal.

La proportion des malades fortunés soignés dans les hôpitaux de notre Assistance publique est le double de celle existant dans les principales capitales d'Europe : Londres, Berlin, Rome, Bruxelles.

Prière de remarquer que Madrid et Pétrograd ne font plus partie des capitales d'Europe pour ce collaborateur d'une publication qui n'est pas impeccablement de droite.

(7 décembre) : Robert Aron : Le mystère des finances allemandes.

Outre l'inflation monétaire qui est la plus dangereuse, il en existe d'autres formes et, en particulier, l'inflation de crédit qui est pratiquée en Allemagne..

Anecdotes et souvenirs sur les Prix littéraires, par P.-Robert-Veyssié : Balayons la superfiscalité ou :

On aboutira à des injustices révoltantes, on tuera l'impôt par l'excès d'impôts, sans une révision de nos mœurs fiscales qui figurent parmi les plus malfaisantes du monde.

Si j'étais Président du Conseil..., par la Pie Borgne, avec ce sous-titre :

...Les livres de Céline, malgré leurs exagérations, leurs violences, leurs outrances, assainissent l'atmosphère...

Montherlant dictateur (sans signature). Je ne résiste pas au plaisir de citer une partie de ces lignes « rosses » (Est-ce pour cela qu'elles me plaisent? Alors que je sois couvert de cendres... ou invité à diner par Marx Dormoy).

La conférence donnée à « Rive Gauche » le 29 novembre, la veille de la fameuse « grève générale », par Henry de Montherlant, fut un appel à la dictature.

Il commença à lire un texte confus et totalitaire, dont il nous dit qu'il avait enchanté à la fois les communistes et les nazis, orné ici et là de magnifiques images olympiques tirées de l'arsenal lyrique de la *Relève du matin* ou des *Bestiaires*.

Montherlant n'atteignit à l'émotion qu'en parlant de soi-même... Le tout se termina par une charge à fond contre « les chrétiens et les midinettes ».

Il acheva sa diatribe en criblant de flèches la France d'aujourd'hui et « la honte de Munich ». Il opposa à ce défaitisme l'énergie de ses propres ouvrages.

...Vite! que M. de Montherlant s'occupe de soi-même et retourne à soi-même! La force qu'il a chantée avec tant de talent ne porte pas en elle cette étincelle du sacrifice qui permet aux grands peuples les redressements soudains.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Guillaume le Pacifique (*le Temps*, 24 novembre). — Von Ribbentrop et M. Daladier sur le Chemin de Jésus (*Paris-Soir*, 7 décembre). — Les enfants aux cerises (*le Figaro*, 3 décembre). — Comment travaillent Jérôme Tharaud, de l'Académie française, et Jean Tharaud (idem). — Variations sur les prix des 6 et 7 décembre (*le Journal*, 5 décembre; *l'Intransigeant*, 8 décembre; *Paris-Soir*, 9 décembre). — Hommage au *Mercure de France :* en prose (*le Courrier du Centre*, 28 novembre); en vers (*le Moment*, 5 décembre).

Le Reichstag a été ouvert hier par l'empereur Guillaume II en personne. Le discours du jeune souverain respire des intentions toutes pacifiques. Il s'en réfère aux préceptes de la religion chrétienne qui interdisent au maître d'une armée puissante de déchaîner les horreurs de la guerre sur son pays, fût-il même assuré d'avance de la victoire.

Voilà ce qu'on lisait, rappelle **le Temps,** dans *le Temps*. C'était le 24 novembre 1888. A un demi-siècle de là, l'Allemagne, par les mains de M. von Ribbentrop, fleurissait la tombe du soldat inconnu, à Paris. Plus d'un soldat tué attesterait des horreurs de la guerre. Cependant que l'ex-Empereur, quelque part en Hollande, scie du bois, bâille et se tient, qui sait, pour le plus heureux des hommes. En lisant dans la presse quel beau voyage fut celui de l'envoyé du Chancelier Hitler, et quel cordial accueil M. von Ribbentrop a reçu, l'ex-Kaiser se sera dit : « Un rêve à moi qui se réa-

lise. » Mais rien du « Nach Paris! » de 1914. Ne lit-on pas dans les souvenirs de M. Jules Combarieu sur les *Sept ans à l'Elysée* d'Emile Loubet (au fait, c'était le 31 décembre dernier le centenaire de l'ancien Président de la République), ne lit-on pas, à la date du 11 mai 1905, que le baron de Donnesmarck, ami personnel de Guillaume II, faisait part à M. Rouvier, président du Conseil, et à diverses personnalités, de ce qui suit :

Sa Majesté n'a pas de vues sur le Maroc et ne cherche pas à contrarier la France. Sa Majesté estime que France et Allemagne doivent se rapprocher sincèrement, cordialement, et vivre unies pour leur bien commun et pour la paix du monde. L'Empereur formule pour le moment quatre déclarations :

dont l'une était celle-ci :

Il veut venir en France et être reçu comme les autres souverains.

Il ne fut pas reçu. Et sait-on qu'une année auparavant, en 1904, apprenant le voyage du Président Loubet à Rome, Guillaume II avait exprimé le désir — il faut lire là-dessus les chroniques de Jean-Bernard — de se trouver à Rome en même temps que M. Loubet et assister à la réception aux côtés de celui-ci? Le Roi d'Italie dit au Kaiser que pareille rencontre n'était pas possible. Or Guillaume II déjà se rapprochait, au pied de la lettre, de M. Loubet, comme il croisait alors sur son yacht dans la Méditerranée et que le Président de la République venait de quitter Naples pour rentrer en France par mer.

— Soit, dit M. Loubet, si l'Empereur veut rencontrer notre vaisseau en mer, nous lui rendrons les honneurs de 21 coups de canon et quoique je sois son aîné je monterai le premier à son bord. D'ailleurs j'en ai prévenu le prince Radolin, ambassadeur d'Allemagne à Paris.

Mais Guillaume II ne parut pas. Il s'était dirigé sur Venise et de retour en Allemagne il prononçait le discours de Carlsruhe, le discours sur « la poudre sèche ». Parce que froissé, sans doute, qu'on n'ait pas accepté sa présence à Rome aux côtés du représentant de la France. C'était au temps où il y avait une question d'Alsace-Lorraine. La ques-

tion, depuis, s'était déplacée. Mais voici que France, Allemagne viennent de reconnaître que leurs frontières ne sauraient être autre chose que ce qu'elles sont aujourd'hui.

§

... M. Daladier et von Ribbentrop se sont rencontrés soir et matin,

disait **Paris-Soir** au moment de la visite de M. von Ribbentrop à Paris. Bien sûr. Mais ces lignes se rapportaient à l'année 1911, à l'époque où

le futur ministre allemand jouait les Roméo, en face de la fenêtre d'un jeune professeur qui devint président du Conseil.

En novembre 1911, M. Joachim von Ribbentrop, un grand et joli garçon blond, rose et rieur, s'inscrivait au cours des étudiants étrangers de la Faculté de Grenoble. Il avait dix-sept ans. On le savait d'une famille d'officiers qui servaient auprès de l'empereur. Cependant, l'étudiant n'avait pas la rigidité héréditaire de ces militaires de bonne noblesse voisine. Il affichait, au contraire, avec une certaine désinvolture d'élégance, un bon garçonnisme qui étonnait quelque peu, bien qu'il fût du meilleur aloi.

Rue Condorcet et Chemin de Jésus, il existait une pension pour étudiants riches. Elle était tenue et dirigée par l'abbé Lancelon. Le jeune von Ribbentrop alla frapper à la porte du Père, muni de bonnes recommandations. L'abbé lui fit place à sa table et lui donna sa meilleure chambre.

La chambre coûtait 275 francs par mois, une jolie somme pour l'époque, à l'enseigne des « Armes dauphinoises ». Une quinzaine des compatriotes du jeune Ribbentrop fréquentaient la pension, et ils appelaient « Trop » tout court leur camarade. Quelques-uns sont restés fidèles à Grenoble, et

ils se souviennent bien d'un certain chapeau de paille, d'une sorte de canotier aux formes audacieuses qu'arborait, non sans fierté, le jeune Allemand.

La consigne était sévère, chez l'abbé; « Trop » était beau garçon. Le Père cadenassait sa porte.

« Trop » et ses amis achetèrent une échelle de corde et, la lune venue, dans leurs manteaux couleur de muraille, ils sortaient en Roméo à la barbe du bon Père, par derrière le tout petit chemin de Jésus.

Et, à dix pas...

A dix pas de la chambre de l'étudiant von Ribbentrop, au numéro trois du même Chemin de Jésus, dans la pension Capelle, à la même époque, étudiait et professait le jeune Edouard Daladier.

Le Président du Conseil était alors professeur de géographie au lycée de Grenoble. Il avait 27 ans. La rue, cette venelle, la plus petite, la plus étroite de la ville, n'a pas 1 m. 50 de large. Pendant deux ans, von Ribbentrop et Edouard Daladier n'ont pas pu faire autrement que de se croiser matin et soir et soir et matin.

Extraordinaire destinée de deux hommes faits pour se rencontrer un quart de siècle après, dans la plus éclatante clarté des feux de la diplomatie aux yeux du monde.

Qui sait? A Munich, lorsqu'ils se rencontrèrent, ces deux grands hommes d'Etat ont peut-être pensé l'un et l'autre au Chemin de Jésus, sans oser soulever le voile du souvenir.

Le Chemin de Jésus... N'avait-on pas raison de crier au miracle?

§

J'avais, bien que ce ne fût pas la saison, promis des cerises à qui apprendrait par cœur l'ode à M. Neville Chamberlain, du poète Tristan Kingsor, parue dans le *Mercure*, rappelle M. André Billy dans **le Figaro,** et à propos de laquelle je soutenais cette idée que la poésie française aurait intérêt à redevenir impure, sociale et mnémotechnique.

En bref, M. Billy n'estimait pas possible que les enfants de l'école récitassent des vers non réguliers. (Mais M. Armand Got n'a-t-il pas groupé à l'usage des petits des vers de toutes sortes?)

Mon défi a été relevé, annonce le collaborateur du *Figaro*. Le pari a été gagné. Voici la lettre que j'ai reçue :

Cours de la Madeleine

La Madeleine

Lille, 21 *novembre* 1938.

Monsieur,

Je suis heureuse de vous apprendre que toute la classe de 9e sait depuis quelques jours déjà le poème de Tristan Klingsor: « A Messire Neville Chamberlain ». *Ils vont tous vous l'attester eux-mêmes en apposant leur signature au bas de cette lettre. Tous ensemble, professeur et élèves, nous vous saluons,*

M. PERINNE.

Suivaient vingt-deux signatures et cette interrogation :

Est-ce que nous avons mérité les cerises?

Bien sûr qu'ils les avaient méritées ces Laurence, ces Claudine, ces Annik, ces Bernard, ces Christiane, ces Edith, ces Chantal et ces Jérôme! Ceux que je ne cite pas m'excuseront, le cœur y est!

Je savais ce qu'il me restait à faire. Je me dirigeai vers un magasin de confiserie et le soir même une boîte de cerises en sucre

(Comment, Billy! ce n'était pas des cerises pour de vrai!)

prirent le chemin de Lille et de la Madeleine.

Et voici le remerciement écrit au crayon, de façon très ferme et très lisible :

Cher Monsieur Billy,

Nous vous remercions beaucoup de la jolie boite de cerises que vous nous avez envoyée. Nous savons tous bien la belle poésie et nous voudrions bien que vous veniez pour l'écouter. J'ai vu dans un magasin des petites broches qui étaient très jolies. A côté il y avait un petit carton où c'était marqué : le parapluie de Chamberlain.

..Je vous dis au revoir, cher monsieur Billy. Je vous embrasse bien fort.

CLAUDINE DUBRULE (8 ans).

M. André Billy sait ce qu'il lui reste — encore — à faire : c'est d'envoyer à la petite Claudine les petites broches et le petit carton. Mlle Claudine est une fine mouche.

§

Comme il y a une question du vers à dire « par cœur », il y a une question de la collaboration, et l'élection de M. Jean, pardon, de M. Jérôme Tharaud à l'Académie française a posé plus que jamais le problème. Les Tharaud, eux, comment travaillent-ils? Ils nous le disent, dans *le Figaro :*

Ecrire ensemble, cette chose qui nous semble tellement naturelle étonne, au contraire, le lecteur qui veut bien s'intéresser à nous. Que de fois on nous dit : « Comment travaillez-vous à deux? » Oh! c'est bien simple : notre travail est une conversation continue. Il est absolument impossible de dire que, dans toute notre œuvre, une seule phrase, une seule virgule, appartienne à l'un ou à l'autre. C'est l'aboutissement de cette causerie où chacun de nous jette au hasard ce qui lui passe par l'esprit, et dont nous notons au

passage ce qui nous paraît intéressant. Peu importe lequel d'entre nous est à la table de travail : ce serait une dactylographe que cela n'aurait pas d'importance.

Si l'un de nous est seul à bien connaître les choses dont il parle, l'autre écoute, essaie de comprendre, d'entrer exactement dans la pensée de celui qui raconte. Notre travail consiste justement, quand l'un de nous a vu, senti, compris, deviné quelque chose, à intéresser l'autre à ce qu'il croit avoir découvert. C'est dans cette volonté de faire entrer l'autre dans sa pensée que consiste précisément notre effort de création. C'est en nous expliquant l'un à l'autre que notre travail se fait, que l'idée se précise, que l'ouvrage sort des ténèbres et des balbutiements. L'un de nous est, pour ainsi dire, notre premier lecteur. Dès qu'une idée prend naissance dans une de nos deux cervelles, elle est aussitôt éprouvée dans la cervelle de l'autre. Et comme, ainsi qu'on s'en doute, les idées sont loin de naître toujours avec une clarté parfaite, cette chose obscure, cette tentative d'idée qui s'efforce chez l'un d'entre nous pour arriver à la lumière, est aidée, tirée par l'autre, qui s'emploie de son mieux à la faire sortir de son puits.

Mais n'est-ce pas la première fois que, lisant les Tharaud — l'article est signé : « Jérôme Tharaud, de l'Académie française, et Jean Tharaud » ? — Les lecteurs savent, à un certain moment, quel est de Jérôme ou de Jean celui qui s'exprime. On lit, et la parenthèse, qu'on remarquera, n'est point nôtre :

L'obscurité est surtout mon domaine. (Ici c'est Jean qui parle.) Je suis bien plus confus que mon frère. Je patauge beaucoup plus volontiers dans un marais de sentiments et d'idées, où je risquerais souvent de me noyer, si Jérôme ne me tendait une perche secourable. Au milieu de mes hésitations, il saisit le mot qui permettra de sauver l'idée embourbée. Parfois il y renonce, son esprit toujours clair refusant de me suivre dans mes velléités. Alors commence la bataille : je m'obstine, me mets en fureur jusqu'à ce que je l'aie convaincu qu'il y a cependant quelque chose dans cet informe bégaiement, ou que lui-même ait fini par me persuader du contraire et qu'il apaise mes colères...

Et les Tharaud d'ajouter :

Ce sont de ces batailles-là que nous menons, l'été, en Bretagne, dans les allées de notre jardin, quand, fatigués de voir notre table de travail et que les choses ne marchent pas du tout, nous sortons pour nous aérer un peu. Dehors la discussion continue, et ces disputes assez vives, car nous sommes l'un envers l'autre d'une abso-

lue franchise et nous ne nous ménageons guère, jettent notre vieux jardinier dans un étonnement candide. Comme notre ami Emile Henriot avait un jour la fantaisie de s'informer auprès de lui de l'emploi de notre temps : — « Oh ! lui dit le bonhomme, je vois bien comme ils font : ils sortent, ils s'engueulent et ils rentrent ! »

C'est tout à fait cela. Nous rentrons quand de ce débat, au milieu des fleurs pacifiques, a fini par jaillir quelque chose de clair, dont nous allons pouvoir nous servir.

Comme quoi les engueulades font les bons livres. Parfois.

§

On venait de rappeler que les Tharaud avaient reçu, en 1906, pour *Dingley l'illustre écrivain*, le prix *Goncourt*, qui en était à sa quatrième année, lorsque le trente-sixième prix *Goncourt* fut décerné. Il y a une question des prix littéraires, aussi, et les journées des 6 et 7 décembre l'ont aggravée. Prix *Goncourt*, *Femina*, *Renaudot*, *Interallié*, comment nier leur importance? M. P. D. (Pierre Descaves), à la veille des prix, notait dans **le Journal** :

Il faut bien reconnaître que, cette année, nos jeux littéraires furent rudement concurrencés par la grande rumeur d'un monde en armes; ils ont failli également être éclipsés par la rentrée parlementaire. Mais en fixant au 8 décembre l'ouverture des assises à la Chambre et au Sénat, M. Daladier a en somme accordé un sursis de prestige aux Prix *Femina* et *Interallié* qui se donneront le mardi 6 décembre, rue du faubourg Saint-Honoré, et aux Prix *Goncourt* et *Renaudot*, qui seront décernés le lendemain, mercredi 7 décembre, place Gaillon.

La politique disant à la littérature : « Passez la première, je vous en prie », c'est montrer combien les prix littéraires gardent tout crédit! Mais ne sont-ils pas trop? Ils sont trop si on considère que le *Goncourt* ayant, à une année de distance, engendré le *Femina*, puis, vingt-trois ans plus tard, le *Renaudot*, bientôt suivi de l'*Interallié*, on en est aujourd'hui, — il s'agit exclusivement ici des prix qui sont, ou le *Goncourt*, ou les satellites du *Goncourt*, les prix des deux journées consécutives de la première semaine de décembre, — on en est aujourd'hui, disions-nous, au prix des *Deux-Magots*, au prix de la *Table Ronde*. Encore faut-il compter.

le lendemain, avec le prix *Gaudissart.* Aussi de tant de prix naît quelle confusion! « Vous êtes du jury *Interallié,* me disait un confrère, vous voterez pour Pierre-Jean Launay... » M. Pierre-Jean Launay a recueilli des voix au *Goncourt,* et il venait de recevoir le *Renaudot* quand on apprit qu'il recevait, en outre, le prix des *Deux-Magots.* Si l'auteur de *Léonie la Bienheureuse* n'a pas recueilli des voix, aussi, au prix *Interallié,* c'est que, je crois bien, il est de ceux qui le décernent. Etant pour ma part de ceux qui décernent le *Renaudot,* on comprend mon haussement d'épaules devant la question du confrère qui voulait, et que je sois de l'*Interallié,* et que je donne ma voix, à ce titre, ô ma tête! à un membre de l'*Interallié.* M. Pierre-Jean Launay, figure loyale, bon écrivain et gentil camarade, n'est pas en cause. Mais pourquoi pas le prix de la *Table Ronde?* Qu'est-ce que le prix de la *Table Ronde?* Voici :

> Après le *Goncourt* et le *Renaudot,* à l'ombre de ces puissants seigneurs, a été fondé et décerné pour la première fois aujourd'hui le Prix de la *Table Ronde,* dit **l'Intransigeant.**
>
> Le jury en est formé par les reporters chargés d'assurer le compte rendu des deux autres prix : il présente donc cette originalité sur toutes les autres assemblées, d'être essentiellement changeant et éphémère, puisqu'il se renouvellera chaque année automatiquement.
>
> . . . .
>
> Ajoutons que ce prix consiste en une considérable caisse de bouteilles, offerte par le munificent comité national de propagande en faveur du vin. Honneur au mécénat liquide.

Et quel prix aurons-nous l'année prochaine? Ou bien le *prix du Monsieur seul,* le juré, l'unique juré se tenant dans un cabinet particulier, et méditant, s'engueulant — c'est plus fort que chez les Tharaud — avec lui-même, donnant aux reporters dont le flot bat sa porte le détail des tours, et proclamant pour finir, entre deux gorgées de « noir de noir », que le *prix du Monsieur seul* est attribué... à l'unanimité à M. X...; ou bien le *prix de Flore,* non qu'on veuille opposer le café de ce nom aux *Deux-Magots,* cela s'entend du Pavillon de Flore, le prix serait tiré à la loterie.

On vient de téléphoner chez Plon : « Vous avez le prix Goncourt. Ils vous attendent », écrit M. Troyat, dans **Paris-Soir.**

Je tombe des nues. Je regarde mes deux collègues de bureau qui gesticulent à contre-jour devant la petite fenêtre aux vitres sales.

— Allez-y! Allez-y!

Sans bien comprendre encore ce qui m'arrive, je dévale les escaliers, je bondis dans un taxi, je crie au chauffeur l'adresse de la librairie.

Dans la cour de l'éditeur, deux grands camions à carrure de tanks, vomissent sur le sol leurs boyaux de caoutchouc souple et des gens s'affairent et des cyclistes entrent, sortent, et il y a aux fenêtres des visages qui regardent à s'en écraser le nez. Je ne peux plus douter.

Je pousse la porte. Une foule compacte emplit le rez-de-chaussée du magasin. Quelques figures amies accrochent mon attention. Je souris. Et, aussitôt, les éclairs de magnésium me bombardent dans une rumeur d'éternuement et de claquement de mâchoires. On me pousse devant un micro :

— Dites quelque chose,

— Mais quoi?

— Ce que vous voudrez.

Or, j'ai surtout envie de ne rien dire! Comme c'est commode!

— Pour les actualités à présent. Juchez-vous sur ce comptoir. Tournez un peu la tête. Rentrez la pointe du pied. Un vendeur va vous présenter votre livre. Vous le prendrez. Et vous direz...

— Quoi?

— Ce que vous voudrez.

C'est une manie. Je m'exécute, assommé par une clarté brusque d'étalage. Je prends le bouquin, je bafouille quelques mots, je souris avec une grâce carnassière. Autour de moi, je vois des visages hilares, des mains qui agitent des livres. Un monsieur, hissé sur une chaise, s'efforce de me caricaturer au vol.

C'est lui que je redoute le plus.

(Il faut dire que le romancier est dessinateur.)

— C'est fini pour nous, monsieur Troyat.

Pour eux seulement, hélas! Des bras se tendent. Des volumes surgissent ouverts à la première page. Je signe, je signe, je signe sur des épaules, sur des cuisses, sur des poitrines bienveillantes. Je distribue des « hommages » et des « sympathies » et des « témoignages » et des « souvenirs ». Je pulvérise une formidable dose de cordialité sur toute l'assemblée.

Mais qui vous plaindrait, Troyat! La mariée n'est jamais trop belle. Souriez.

§

Et pourquoi pas le *prix du Sourire?* Ou du rire. Ce beau grand rire qui anime en diable le *Monsieur Dondaine aventurier* de M. Pierre Loiselet, à travers la satire, et quelle! Quant au *Prix du Sourire,* faut-il dire avec M. Louis Lefebvre, dans **le Courrier du Centre,** que c'est le titre d'un récent livre de M. Henri Mazel, « un manuel pratique de sagesse et de joie quotidienne » ?

Quel joli titre, reposant et plein de promesses! Plein de sagesse, aussi, et de force. On n'en peut pas douter quand on connaît le nom de l'auteur, qui s'est plu ici à couvrir d'un vêtement léger la profondeur de sa pensée.

Le collaborateur du *Courrier du Centre* poursuit :

M. Henri Mazel est parmi nous un des derniers représentants de la grande époque du symbolisme. On n'a pas oublié le rôle important joué par lui à l'époque héroïque où les Verlaine, les Charles Morice, les Moréas, les Henri de Régnier, les Louis Le Cardonnel, les Mallarmé, donnaient à la poésie une richesse nouvelle sur quoi elle vit encore aujourd'hui et continuera sans doute longtemps de vivre.

Le mouvement symboliste s'est d'abord manifesté par la courageuse floraison de revues, plus riches de collaborateurs enthousiastes que d'abonnés : *la Plume, les Entretiens,* le *Mercure de France,* qui est devenu l'une des grandes revues françaises, et, sans doute, la plus vivante; M. Henri Mazel, pour sa part, est le fondateur de *l'Ermitage,* qu'il a dirigé pendant six ans. Dès le premier numéro, il y définissait le rôle qu'entendait jouer l'Ecole nouvelle; à ses premiers collaborateurs, qui n'étaient que ses camarades de cours (car nous sommes du Quartier Latin), il joignait bientôt des écrivains de talent, entre autres, si je ne me trompe, un certain Tardiveau, qui devait devenir l'admirable romancier René Boylesve.

Et puisque j'ai cité, avec M. Louis Lefebvre, le *Mercure,* je veux transcrire ici certain sonnet que publie **le Moment, journal de Bucarest.** Ce « quotidien illustré d'informations politiques, économiques et sociales » fait une part à la poésie et aux poètes. Voici toute une page consacrée mi à Mallarmé,

mi au gentil prince Charles-Adolphe Cantacuzène, et comment ne pas citer ces vers, en date de décembre 38 :

Rue ample de Condé, silences épanchés!
J'y vois rôder encor les ombres de Vallette.
et de Dumur, près de l'hôtel de Beaumarchais;
le Mercure de France *à mes yeux se projette.*

J'y voudrais Fontainas; mais me recueille chez
Léautaud, Bernard et Mandin, d'une complète,
égayante façon; et, bon à mes péchés,
voici si lentement Duhamel qui s'arrête.

Immortel maintenant tout comme auparavant,
sous ses lunettes il vague si souriant,
ce Duhamel rêveur, docteur métaphysique.

Vieux quartier endormi, j'y cherche encor Quillard
et Remy de Gourmont. Et l'écho sympathique
murmure encor leurs noms après le grand départ.

On lit dans *le Moment*, aussi :

Anecdote de 1897 : M. Charles-Adolphe Cantacuzène ayant dit que les femmes étaient des Mallarmé, celui-ci exclama par écrit : « il est probable qu'elles et moi en souririons différemment. »

Et Willy, dans son coin : « Prince, elles ont souri, nous sommes désarmés. » GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Reprise de *La Prise de Troie*, d'Hector Berlioz. — Opéra-Comique : reprise de *Gargantua*, de M. Antoine Mariotte. — Radio-Paris : Première audition du *Marquis de Carabas*, conte lyrique de M. Romain Coolus, musique de M. Gabriel Grovlez. — Concerts Pasdeloup : Mme Hélène Pignari (dans la *Burlesque* de M. Richard Strauss).

Deux reprises importantes ont marqué le début de la saison lyrique: **La Prise de Troie,** à l'Opéra, et **Gargantua** à l'Opéra-Comique. L'œuvre de Berlioz, dirigée avec une persuasive ardeur par M. Philippe Gaubert, a retrouvé la brillante interprétation qui en renouvela le succès il y a huit ans. Cassandre ne quitte guère la scène, — sauf pendant le tableau de l'apparition d'Hector, — et le rôle est fort difficile : la seule valeur de l'artiste peut le sauver de la monotonie. Mme Marisa Ferrer s'y montre admirable autant par ses qualités vocales que par la noblesse de ses attitudes, l'émouvante sobriété de son jeu. MM. Singher dans le rôle de Chorèbe, de Trévi dans

Enée, Mme Renée Mahé et M. Etcheverry concourent à donner un vif éclat à la distribution. Les chœurs, qui ont eu de grandes défaillances le premier soir, se sont sans doute affermis devant le péril achéen. Les décors du regretté René Piot demeurent parmi les plus beaux que l'Opéra possède. Mais l'entrée d'Andromaque n'a point la saisissante grandeur qu'on lui avait donnée en 1899 avec Mlle Flahaut. A quoi bon ces évolutions, ces contorsions mélodramatiques, et pourquoi, surtout, faire d'Astyanax une jeune fille? La charmante danseuse qui mime le rôle du fils d'Hector est d'âge à séduire, elle aussi, Pyrrhus... On n'y a point songé, sans doute.

L'on avait monté *Gargantua* à l'Opéra-Comique en 1935, mais on avait fait de nombreuses coupures qui défiguraient la partition de M. Antoine Mariotte. Cette fois on s'est montré plus respectueux du texte : *Gargantua* retrouve ses quatre actes et s'épanouit plus à l'aise. Quelque réserve que l'on puisse faire sur une adaptation scénique du chef-d'œuvre que sa nature même semble rendre impossible à la scène, il n'en est pas moins vrai que la musique de M. Antoine Mariotte est étonnamment réussie, et que, tant par sa verve que par sa science, à l'instar de la prose du vieux maître, elle entraîne l'admiration. Mais c'est mieux qu'un tour de force : c'est l'expression riche et nuancée d'un tempérament original et puissant, à l'aise dans la truculence aussi bien que dans la finesse, — la même plume qui a dessiné les délicates images du Japon que sont les *Kakémonos* a su, sans effort, écrire l'extraordinaire motet dont l'irrésistible bouffonnerie assure le succès du premier acte de *Gargantua*. L'interprétation est excellente avec Mme Renée Gilly dans le rôle de Madeleine, M. Guénot en Grandgousier, MM. Musy et Hérent en Frère Jean et en Pichrochole. M. Louis Arnoult a pris possession du rôle principal, créé il y a trois ans par M. Verdière. M. Eugène Bigot dirige l'orchestre avec sa coutumière autorité.

§

Réparant une injustice, — c'en est une en effet que de tenir éloigné de la scène un ouvrage charmant, alerte, spiri-

tuel, et qui vaut aussi bien par la qualité du livret que par le charme de la partition, — le poste de Radio-Paris a donné la primeur du **Marquis de Carabas,** conte lyrique en trois actes de MM. Romain Coolus et Gabriel Grovlez. La fantaisie de M. Romain Coolus est parente de la souplesse de Théodore de Banville : les mots jaillissent et retombent en cascades, appellent les rimes imprévues qui elles-mêmes font naître — comme un écho de ce bruissement verbal — d'autres idées. Et cela paraît miraculeusement naturel, cela ne sent point l'artifice, étant admis le postulat que nous sommes dans la féerie, au pays du Chat Botté et de l'Ogre. Mais sous ce merveilleux, comme les personnages sont nos frères, et comme la bouffonnerie fait passer la satire! Et puis il y a dans cette féerie quelques inventions qui la placent bien dans notre temps sans lui ôter toutefois le délicat parfum que nous aimons retrouver et qui vient de Perrault. L'auteur des *Contes de ma mère l'Oye* n'aurait sans doute point imaginé la petite fille que l'Ogre, au troisième acte du *Marquis de Carabas,* s'apprête à faire hacher menu comme chair à pâté, et dont le vieux roi, à la scène suivante, appréciera de toute autre façon la tendre fraîcheur; mais cette invention, il l'eût aimée comme nous l'aimons, car il avait bien de la malice, le charmant Perrault, et toute proche de la malice de La Fontaine — celui des *Contes.*

La musique de M. Gabriel Grovlez est, elle aussi, délicieusement fine et aimable. Elle semble une illustration du texte née avec les paroles elles-mêmes. Elle est délicatement parodique et allusive : l'Ogre songe-t-il, devant l'irrévérence de la petite fille, que le crépuscule des personnages féeriques est proche? On entend à l'orchestre une évocation wagnérienne irrésistiblement bouffonne. Parle-t-on du château? La musique évoque à la fois le beau château de ma tante Tirelire et le Burg de Wotan. Et tout cela est fait d'une main légère, discrète, qui n'appuie jamais et ne force rien. On retrouve en ces pages le musicien des exquises pièces enfantines. Et l'on comprend que le jury du Prix de la Ville de Paris ait choisi, en 1936, la partition du *Marquis de Carabas.* Mais on ne comprend pas du tout que, cette récompense lui ayant été justement accordée, l'ouvrage de MM. Romain

Coolus et Gabriel Grovlez serait demeuré inconnu du public si le poste de Radio-Paris ne l'avait diffusé, sous la parfaite direction de M. Eugène Bigot et avec une interprétation de choix, réunissant Mme Lucienne Grovlez, Mlle Jeanne Roland, MM. Lovano, Huberty, Legrand, Prigent et les chœurs Joseph Noyon.

§

L'exploit accompli par Mme Hélène Pignari aux Concerts Pasdeloup a valu à cette brillante artiste un succès aussi éclatant que mérité. Après avoir donné du *Concerto en mi bémol majeur* pour piano et orchestre, de Mozart, une exécution d'une sensibilité et d'une finesse vraiment mozartiennes, elle a joué la **Burlesque** de M. Richard Strauss. Je ne crois pas qu'il existe dans la littérature du piano d'ouvrage aussi difficile à traduire : il y faut autant de force que de souplesse; on y trouve à peu près tout ce que le clavier seul ou joint à l'orchestre peut exprimer; il y a dans ces quinze minutes de musique une variété infinie de sentiments et de sensations. Œuvre de jeunesse — la *Burlesque* porte le numéro d'opus 14 et fut écrite en 1885, précédant ainsi les grands ouvrages symphoniques ou dramatiques de son auteur — cette page offre pourtant une image synthétique de Richard Strauss. On y trouve tels détails apparaissant comme des ébauches du *Chevalier à la Rose*, tels autres comme une préfiguration de *Till Eulenspiegel*, et partout cette richesse et cette variété, cette abondance et ce jaillissement, cette impétuosité, et aussi cette mâle vigueur qui caractérisent son style. L'orchestre, comme dans un concerto, tantôt domine, tantôt accompagne, tantôt encore laisse parler le piano seul; mais tout, ici, est d'une forme libre, et c'est cette extraordinaire variété du texte qui pose à l'interprète de bien dangereux problèmes, puisqu'elle exige des qualités qui peuvent sembler contradictoires. Or, Mme Hélène Pignari, toute frêle, a montré une étonnante vigueur là où il fallait de la force, une souplesse infiniment délicate où il fallait de la douceur, et partout une compréhension, une agilité d'esprit pareille à l'agilité de ses mains, un sens profond des nuances psychologiques tout aussi bien que des sonorités. Et venant

après son *Concerto* de Mozart, sa *Burlesque* de Strauss a donné une preuve renouvelée de l'étendue de ses ressources et de la perfection de son jeu. Faut-il ajouter que M. Albert Wolff et son orchestre ont légitimement eu leur part du très grand succès obtenu par l'éminente soliste?

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE. — Divers : *Etudes d'archéologie grecque*. Gand, Ecole des Hautes-Etudes, 1938. In-8 de XII-159 p., avec 20 planches hors texte et 7 figures dans le texte. — Stanley Casson : *Ancient Cyprus, its Art and Archaeology*. London, Methuen, 1937. In-16 de XII-214 p., avec 16 planches hors texte. — Alexandre Philadelpheus : *Nicopolis*. Athènes, 1938. In-8 de 30 p., avec 15 illustrations. — Nouvelles archéologiques : Athènes, Crète, Chypre, Rhodes, Macédoine.

Le recueil que vient de publier l'Ecole des Hautes Etudes de Gand sous le titre **Etudes d'Archéologie grecque** se compose de six parties distinctes, dont chacune mériterait une analyse particulière. Dans l'impossibilité de m'étendre aussi longuement qu'il le faudrait sur tous les sujets traités ici, je me bornerai à mentionner les études de M. Béquignon sur l'itinéraire d'Apollon dans la « suite pythique » de l'Hymne homérique; de M. Joseph Bidez sur une inscription en vers grecs trouvée à Trèves et où l'auteur voit une influence directe et peut-être même une rédaction personnelle de l'empereur Julien; de M. Robert Flacelière sur le fonctionnement de l'oracle de Delphes au temps de Plutarque, de M. Pierre de La Coste-Messelière sur deux frontons des monuments de Delphes; enfin de M. Charles Picard sur les Néréides et les Sirènes, travail profond et sagace, où l'archéologie est mise en œuvre comme appoint au folklore antique et à l'histoire des religions; mais je ferai une place spéciale à celle de M. Pierre Demargne sur les influences qui ont présidé à l'éclosion de l'ancienne civilisation crétoise, parce qu'elle constitue une bonne mise au point des controverses actuelles sur ce problème capital. Après avoir cherché en Egypte les initiateurs de cette civilisation si brillante, on est porté aujourd'hui à les chercher plutôt du côté de l'Asie antérieure, à la fois pour des raisons géographiques et archéologiques : la chaîne des îles égéennes, d'une part, établissant une liaison plus rationnelle et plus facile entre la Crète et les ports asiati-

ques, et, d'autre part, les découvertes archéologiques de ces dernières années ayant démontré l'existence d'un courant d'échanges entre les deux régions dès le troisième millénaire. Il serait néanmoins imprudent de se prononcer d'une manière trop catégorique. Selon toutes probabilités, la Crète, dès les plus hautes époques, a pris contact avec ses voisins, ceux de l'Est et du Nord comme ceux du Sud, et, s'il était injuste, jusqu'à ce jour, d'accorder une place exclusive aux influences égyptiennes, il ne le serait pas moins de leur dénier toute action. La solution serait plus aisée s'il était possible, comme le souhaite M. Demargne, de mettre les documents archéologiques en parallèle avec le développement historique des trois régions : Crète, Egypte, Asie. Mais la plupart des archéologues travaillent malheureusement sans souci de l'histoire, et l'histoire elle-même offre, pour certaines époques, des lacunes irrémédiables. On prend l'habitude de s'en tenir à des formules et à des classifications conventionnelles, même si elles sont douteuses ou, plus encore, manifestement inexactes comme cette chronologie « minoenne » d'Evans, dont Ridgeway démontrait pourtant, dès 1909, l'absurdité. La vérité, telle du moins qu'on peut l'atteindre, consiste à rester strictement dans le domaine documentaire, à se défier de toute tendance à l'hypothèse, et à ne généraliser que dans les cas, fort rares, où les témoignages sont très nombreux et rigoureusement concordants.

Du même point de vue, on lira avec beaucoup d'intérêt l'ouvrage de M. Stanley Casson, **Ancient Cyprus,** parce que Chypre fut incontestablement un point d'étape dans les relations de la Crète et de l'Asie. Les civilisations qui s'y sont superposées remontent jusqu'au début du quatrième millénaire (site de Khirokhitia); mais ce n'est qu'aux troisième et deuxième millénaires que Chypre a été vraiment le centre d'une activité remarquable, en contact avec la dernière période du monde crétois, et, en Grèce, avec la période prémycénienne et mycénienne. Le livre de M. Casson rassemble et condense les résultats des fouilles qui ont été entreprises dans l'île par une mission suédoise et par les services archéologiques locaux. Le savant lecteur de l'Université d'Oxford y fait preuve d'une méthode prudente, d'une sage méfiance des

opinions excessives, et il n'y aurait rien à lui reprocher s'il avait su se débarrasser de la fausse terminologie crétoise d'Evans et renoncer à la dénomination de Troie qu'il attribue généreusement, mais sans preuve ni vraisemblance, au site d'Hissarlik.

La ville de Nicopolis, en Epire, fondée par Auguste en commémoration de la bataille d'Actium, a laissé un champ de ruines qui n'a commencé à être exploré qu'en 1913, par M. Alex. Philadelpheus, aujourd'hui directeur du Musée National d'Athènes. Les découvertes qu'il y a faites, de 1913 à 1926, sont énumérées et décrites dans une courte brochure de 30 pages, **Nicopolis.** Outre une inscription monumentale qui semble dater de l'époque même de la fondation de la ville, la principale de ces découvertes est l'exhumation de la Basilique de Doumétios, construite vers le milieu du VIe siècle de notre ère, et dont le sol est presque entièrement recouvert de mosaïques d'une exceptionnelle richesse, où l'inspiration païenne se mêle curieusement aux manifestations de l'esprit chrétien.

§

Parmi les événements archéologiques de ces derniers mois, il faut signaler tout d'abord la restitution d'une tête d'éphèbe détachée de la frise du Parthénon et emportée d'Athènes, à l'époque du roi Othon, par un soldat bavarois. Parvenue, à la suite de diverses péripéties qu'il serait trop long de raconter, entre les mains du professeur Gomme, de l'Université de Glasgow, celui-ci la rapporta à Athènes, où elle a maintenant repris sa place sur l'un des fragments de la frise qui sont conservés au Musée de l'Acropole. — Au cours de travaux de fondation, en plein centre de l'Athènes moderne, on vient de mettre au jour, sur une longueur de quinze mètres, un tronçon de la muraille d'enceinte de l'ancienne ville. Déjà, il y a une dizaine d'années, dans le voisinage du même endroit, on avait découvert un autre tronçon du même mur. — Toujours à Athènes, dans les fouilles que les archéologues américains opèrent sur l'emplacement de l'Agora, quelques belles sculptures ont été exhumées, notamment une statue d'Hermès, en marbre, brisée en quatre morceaux, qui pourront être ra-

justés sans difficulté, la tête d'une statue d'Héra couronnée, et diverses inscriptions. — Hors d'Athènes, à Glyphada, à cinq mètres de profondeur, on a découvert, et partiellement exploré, une nécropole mycénienne. — En Crète, des fouilles ont été entreprises par l'Ecole anglaise d'archéologie près du village de Djermiado, dans le département de Lassithion; les premiers sondages ont ramené au jour des statuettes, des vases et autres objets qui attestent l'existence, dans ces parages, d'une longue installation humaine, depuis la période néolithique jusqu'à l'époque mycénienne. — Dans l'île de Chypre, à Tricomo, une découverte singulière a été faite : celle d'une trompette, paraissant dater du VIe ou du Ve siècle avant notre ère. Comme l'instrument est en terre cuite, il est possible qu'il ne s'agisse que d'un objet votif; il a une longueur de 29 pouces et un poids de 14 onces. Il a été déposé au Musée de Nicosie. — A Rhodes, dans la rue des Chevaliers, à l'endroit où s'élevait autrefois le temple d'Hélios, on vient de trouver une tête de marbre, de dimensions colossales, d'une excellente facture, et qu'il semble possible d'attribuer à l'école de Lysippe; on suppose qu'il s'agit d'une tête d'Hélios, car les trous creusés dans la chevelure indiquent qu'elle était entourée d'une auréole de rayons. — En Macédoine, près du village de Sédès, on a retrouvé et ouvert un tombeau du IIIe siècle avant notre ère, qui contenait, outre trois squelettes, des bijoux d'un art admirable : deux couronnes d'or; un collier, également d'or, terminé, à ses deux extrémités, par deux têtes de lion finement ciselées; deux fibules d'or, et une multitude d'objets de toilette féminine (miroirs, vases à parfums, etc.). Le tombeau lui-même était décoré, à l'intérieur, de peintures et d'ornements, qui, tous, sont en parfait état de conservation.

CHARLES VELLAY.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une lettre de Villiers de l'Isle-Adam à Théodore de Banville. — Villiers de l'Isle-Adam se lia simultanément avec Baudelaire et Banville. Le 31 août 1862, le poète des *Odes funambulesques* publiait au rez-de-chaussée du *Boulevard* une chaleureuse et pénétrante analyse d'*Isis :* « Je me sens tout

meurtri, écrivait-il dans le beau journal d'Etienne Carjat, par l'incontestable griffe du génie. » L'amitié se maintint près de trente années. Aussi avions-nous espéré joindre au tome dernier des œuvres de Villiers quelque témoignage épistolaire de cet attachement. D'El-Biar, près Alger, le peintre Rochegrosse, dont on a su la dévotion banvillienne, nous disait en janvier 1930 son embarras à combler la lacune :

Je suis tout à fait navré de répondre à votre aimable et si intéressante lettre comme je suis forcé de le faire. — Je n'ai, à mon bien grand regret, croyez-le, aucune lettre de Villiers à mon bien-aimé Père Banville. — Les quelques « autographes » que je gardais précieusement m'ayant été volés pendant la guerre dans l'atelier que j'avais à cette époque-là à Neuilly. Je le regrette infiniment, d'abord et avant tout parce que j'aurais été très heureux de vous faire plaisir, et aussi à cause de la grande admiration que j'éprouvais pour le Poète si profondément curieux et rare qu'était Villiers de l'Isle-Adam, admiration que m'avait d'ailleurs inculquée Banville lui-même, aux temps quaternaires où j'étais « petit ».

Voulez-vous, cher Monsieur, etc...

G.-M. ROCHEGROSSE.

L'occasion permettra sans doute de retrouver des missives. En voici une, confirmant l'intimité affectueuse, que M. Pierre Cornuau voulut bien nous communiquer, avant son passage à l'Hôtel des ventes :

Paris, 5 décembre 1873.

Mon cher et bien cher Banville,

C'est une chose vraiment inexplicable et extra curieuse [entre tant d'autres], que ma façon d'agir avec vous qui m'avez si héroïquement et si splendidement défendu contre ces messieurs. Mais cela ne fait rien. Vous savez que c'est comme cela que l'existence se passe et que les beaux vers admirables qui font tressaillir, à force de rayons et de magie savante, arrivent à leur adresse dans les vraies âmes, et non pas dans celles au travers desquelles on aperçoit un vague pain de sucre à l'horizon.

Et il y en a beaucoup, aujourd'hui, que le père soit ou ne soit pas « là-bas, dans l'île ».

Aussi je pense que les effusions de paroles et de visites et de poignées de main sont des choses de hasard qui sont inférieures à ce seul et parfait sentiment de la haute amitié de l'âme, et d'une magnifique estime poétique. Telles sont les choses que je garde

pour vous indépendamment de toutes les fadaises de la vie : bref, vous faites partie de mon trésor.

Et il ne faut pas me juger comme un esprit ingrat et frivole parce que je ne vais pas vous voir, vous tamponner les mains, et rire et faire des figures d'idiot, en vous disant que le temps est au froid, et que Bazaine (1) est dans une position qui frise la déconsidération. Sur ce terrain-là vous ne seriez pas embarrassé de trouver quelque drôlerie énorme qui me ferait rester court, puisque je n'ai pas le don de la parole, et je serais comblé d'humiliation. D'ailleurs et quand bien même je pourrais trouver moi aussi quelque petite bizarrerie propre à vous faire sourire, le pli est pris chez moi de rester bouche béante à vous écouter de sorte que la bizarrerie en question (puisque bizarrerie il y a, comme dit Molière), ne me viendrait que sur le palier, me crisperait profondément le cœur et j'en aurais encore pour un an avant de revenir.

— Et puis enfin, il y a la vie qui entraine avec tous ses instants, et qui ressemble à un conte de Shehrazade une nuit qu'elle avait eu la migraine, et que Schariar lui-même l'avait gagnée, et serait purement et simplement endormi.

Tenez, cher ami, je ne puis pas arriver à vous dire quelque chose de sérieux; j'aime mieux l'avouer tout de suite. C'est ce prodigieux « Vieux de la Montagne » qui me prend tout mon pauvre reste de bonne volonté, en supposant que (quoique vous en ayez dit) j'en ai réellement quelque petite étincelle créatrice : Flodoar, Frédégaire, Polo et Grégoire de Tours me rendent malheureux avec leur style café-concert où l'on parlerait solennellement. Il n'y a décidément que moi qui aie bien compris ce Vieux (un garçon de trente à trente-huit ans sublime et qui n'est sorti que deux fois de sa haute montagne de Syrie : la première, c'était « pour respirer l'air du ciel! », la seconde, je vous dirai cela tout bas quand nous nous reverrons, c'est-à-dire bientôt, je l'espère bien). Gondinet dirait que c'était pour aller au... Gondinet. Mais cela importe peu. — Voici maintenant l'intérêt que j'ai à vous écrire cette lettre.

— Voilà : *pour un motif d'une urgence et d'une importance absolues pour moi,* j'ai besoin, *mais bien besoin* du feuilleton que vous m'avez consacré à l'*Opinion* (2) : il est du lundi 9 ou 12 mai 1870.

Je suis allé à l'*Opinion*, j'en avais acheté une vingtaine. Je n'en

(1) Les débats du procès Bazaine s'étaient ouverts au grand Trianon le 6 octobre 1873.

(2) En réalité, *le National*, le 9 mai 1870. Banville y tint la critique de 1869 à 78. Son article sur Villiers est du 9 mai 1870. Mallarmé collabora au *National*.

ai plus un seul et il faudrait une lettre expresse de vous pour qu'on m'en donnât un, car ils ne savent pas où le trouver et sont peu empressés. — Enfin, je ne vous dis pas une chose en l'air, c'est vraiment sérieux.

Mon cher ami, *c'est bien important et bien pressé, je vous assure :* croyez-moi très sérieux quand je me mêle de l'être et notamment aujourd'hui! Il y va d'un intérêt, je vous l'avoue, tout à fait hors ligne pour moi. Répondez-moi un mot, voulez-vous, à ce sujet en m'indiquant l'heure à laquelle vous seriez chez vous un de ces jours.

Le prêter suffirait : je m'engagerais sur l'honneur à ne pas m'en dessaisir et à le rendre. Ecrivez-moi un *mot.* Je pars dans 5 jours *et* JE COMPTE SUR VOUS.

Votre ami, VILLIERS.

10, rue Clairaut, Batignolles, Paris.

Cher ami, je vous ai dédié ma nouvelle du *Convive inconnu* qui paraîtra dans le 1er numéro de la revue de Cros. Je vous dis cela sans intérêt. Enfin comprenez-moi bien.

L'allusion initiale : « Vous m'avez défendu contre ces messieurs » concerne un admirable feuilleton de Banville sur *la Révolte,* et, sous une forme pressante, les lignes finales sollicitent le prêt du numéro. C'était certainement afin d'obtenir la mise à la scène d'une œuvre dramatique. Dans un billet, également inédit, parti le 22 janvier 1874 de la rue Clairaut, — proche, aux Batignolles, de la rue Lacroix où résida ultérieurement Willette, — Villiers présente à un directeur *Morgane.* La mention du *Vieux de la Montagne,* d'ailleurs inscrit dans tous les ouvrages de 1880 à 1889, parmi les livres « à paraître », vérifie l'hypothèse que le manuscrit, sous la forme théâtrale, qui séduisait depuis l'adolescence le grand écrivain, existe quelque part. *Le Convive inconnu* parut le 1er janvier 1874, sans dédicace, à la *Revue du Monde nouveau,* dirigée par Charles Cros. Ce récit somptueux et poignant prit place avec de nombreuses variantes que nous avons recueillies, sous le nouveau titre : *Le Convive des dernières fêtes,* dédié à Nina de Villard, parmi les *Contes cruels.* Et le volume s'ouvrait intentionnellement dès le premier feuillet avec le nom du cher ami Banville, dédicataire des *Demoiselles de Bienfilâtre.*

MARCEL LONGUET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Hôtel Beauharnais. — Une maison à deux étages dont un corps de bâtiment s'alignait sur la Rue de la Juiverie, et l'autre sur la Rue de l'Escale.

Le propriétaire actuel possède le bail de sa vente, lors de la liquidation de la succession de la Comtesse douairière, grand-mère d'Alexandre de Beauharnais.

Un acte notarié, dressé sur du papier aussi fin que celui des pastels d'un Nattier ou d'un Péronneau, enrubanné d'une faveur de la couleur rose des nœuds de corsages de leurs modèles, écrit en ronde ou en bâtarde, gréé de boucles, larguées aux mâts des lettres, comme les voiles de la frégate que l'héritier — son oncle — commandait.

VENTE

Monsieur le Comte de Beauharnais

A

Monsieur Jousseaume et son épouse
puis à Mme Bernon et M. Dorbigny puis à Auguste
et actuellement P. Dubois.

15 juillet 1783

Deux maisons
Rue de l'Escale le 23 et Rue Juiverie 22
(actuellement rue Admyrault 22)
Me Mousseau

10 juillet 1783.

Par devant les Conseillers du Roi, notaires à La Rochelle, rue porte neuve paroisse Saint-Barthélémi, agissant pour et au nom de Haut et Puissant Seigneur M. Claude de Beauharnais, Comte des Roches Beauharnais, alias Bariteau, Chef d'escadre des Armées navalles de Sa Majesté, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire Saint-Louis, demeurant à Paris, en son hôtel 1, rue Notre-Dame des Victoires, paroisses Saint-Eustache, en vertu de sa procuration générale et spéciale à l'effet des présentes, Passée sans minute devant Mr Bonnomel et son confrère, Conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris, le trois de ce mois, l'original de laquelle est demeuré déposé et annexé à la minute du Présent acte pour sa validité et afin de recours après avoir été certifié véritable par ledit Sieur Thouron en Présence des notaires sous-signés.

Lequel au nom susdit a par ces Présentes vendu, cédé, et transporté pour toujours et en toute Propriété, et a obligé ledit Seigneur Comte de Beauharnais de Garantir de tous troubles, dettes, hipothèques, dons, douaires, substitutions et autres évictions quelconques.

A M. Jacques-Jacob Jousseaume, négociant et dame Anne-Françoise Souchard des Barres, son épouse, qu'il autorise, demeurant en cette ville, rue du Temple même paroisse Saint-Barthélémi, Présent et acceptans, acquéreurs pour eux leurs héritiers et ayant cause.

Deux grandes maisons se joignant par leur derrière, situées l'une rue de l'Escallee (anc.) 23 et l'autre rue Juiverie (anc.) 22, où sont leurs entrées et sorties dite Paroisse Saint-Barthélémi; Cnsive du Roi, Consistant les dites deux maisons, savoir, celle située rue de l'Escalle (anc.) 23 en vue grande cour donnant sur ladite rue, Porte Cochère d'entrée à gauche un petit bâtiment servant d'écurie, avec un fenil au-dessus; ensuite un petit péron ou platte-bande pour des fleurs, fermé par un treillis en feuillard avec trois tilleulles taillées en éventail, à droite de ladite Porte en entrant deux anciennes Remises servant actuellement de magasins; à la suite un sallon de Compagnie; joignants ce Corps de Bâtiment, un autre en face, dans lequel est le grand escalier, une salle à manger et une antichambre, par derrière une autre cour, un autre Petit corps de Bâtiment où est les cuisine, souillarde, office, garde manger, Bûcher, charbonnière et latrines, dans ladite cour est une Pompe et un timbre, deux grandes caves, voutées; au Premier étage, un appartement sur la Salle à manger avec deux cabinets donnant sur la Petite Cour, deux autres appartemens sur le sallon de compagnie et Remises, avec gardes-Robes, gardes-meubles et cabinets, au-dessus des cuisines et offices, plusieurs Petites chambres et cabinets; au Second étage ou mansarde Plusieurs greniers et chambres de domestiques et celle située rue Juiverie 22 consiste en entrant en un vestibuel où est l'escalier, un office, un Bûcher, une cave voutée; au Premier étage un appartement servant de Sallon de Compagnie avec son antichambre à côté une chambre à coucher, deux autres chambres, un cabinet, une galerie de communication et un siège de latrines, au second étage deux chambres et deux greniers et autres appartenances et dépendances audites deux maisons sans aucune exception ni Réserve, confrontant lesdites deux maisons ensemble, dans la Partie de l'Orient à ladite rue Juiverie, dans celle de l'Occident à ladite rue de l'Escalle; d'un côté au Midi aux maisons de M. Massé ca-

pitaine de navires et des héritiers ou Représentants les sieurs et dame Alliés négociants, de l'autre côté, au Septentrion, à la maison et Jardin des Sieur et dame Givelet...

Majuscules, orthographe, ponctuation, livrées à la fantaisie d'un des clercs de Maître Bonnomel et son confrère, qui, sous la canicule de la paroisse Saint-Eustache, rêvait aux « trois tilleules taillées en éventail » de la paroisse Saint-Barthélemi!

Tel était le cadre dans lequel évoluait l'aïeule de la Reine Hortense et du Prince Eugène.

Achat de vin — vente d'indigo — règlement de ses « comtes » — souci de la santé de son fils aîné (leur grand-père) revenu de « La Mérique » dans un état de « megreur » qui la fait « trambler », quatre points cardinaux grâce auxquels la mère de « Haut et Puissant Seigneur M. Claude de Beauharnais, Chef d'escadre des Armées navalles de Sa Majesté », pilotait la vie domestique de ses « Deux grandes maisons se joignant par leur derrière » (1).

Au cours d'un voyage officiel, le 6 août 1808, l'Impératrice Joséphine fit son entrée à La Rochelle.

Un journal local (2) publia la relation de la visite du couple impérial :

La Rochelle, 12 août.

Leurs Majestés impériales et royales arrivèrent à la Rochelle samedi dernier, six de ce mois, à deux heures et demie après midi.

A peine avait-on pu savoir que l'Empereur, cédant aux sollicitations des Rochellais, avait eu la bonté d'ordonner le changement de son itinéraire, et de promettre au Maire de la Ville qu'il viendrait la visiter.

Cette heureuse circonstance a procuré à leurs Majestés l'occasion plus particulière de se convaincre du vif attachement que lui portent tous les habitans d'une Cité, qui avant la révolution, rivalisait de splendeur avec les principales villes de commerce de l'Empire.

Les Maire et Adjoint avec le Conseil Municipal s'étaient portés pour les recevoir à une distance assez éloignée de la place, et le cortège, accompagné d'une compagnie de Chasseurs de la Garde Na-

(1) Lettres de la Comtesse Beauharnois de Beaumont à M. Gradis « negosian à Bourdeaux ».

(2) *Les Affiches*, Annonces et Feuille maritime et de commerce de La Rochelle.

tionale, était embelli par la réunion de trente jeunes demoiselles qui avaient manifesté le désir d'offrir à Sa Majesté l'Impératrice une corbeille de fleurs

La voiture de LL. MM. s'arrêta à l'endroit même où le Maire et Corps municipal devaient les recevoir. Le Maire, au nom de ses concitoyens, exprima à Leurs Majestés combien ils étaient heureux de les posséder dans leurs murs. Il présenta les clefs de la ville à S. M. l'Empereur qui lui adressa avec une affection paternelle ces mots : « Veuillez, Monsieur le Maire, garder ces clefs. »

SS. M. l'Impératrice de son côté parut entendre avec intérêt le compliment qui lui fut adressé au nom des jeunes personnes qui s'étaient avancées près de la portière. Elle reçut avec la bonté qui la caractérise la corbeille de fleurs que l'une d'elles lui offrit, et daigna non seulement la garder, mais encore recevoir les bouquets que les autres lui présentèrent.

Leurs Majestés firent leur entrée dans la ville au milieu d'un peuple avide de les voir et de leur témoigner la joie que lui inspirait leur présence. Elles furent saluées par trois salves de toute l'artillerie de la place.

Toutes les rues marquées pour leur passage étaient ornées de tentures et de décorations de feuillage. Un obélisque avait été dressé en moins de douze heures sur une place en face du bassin à flot.

Leurs Majestés furent accompagnées à leur palais par une foule nombreuse de citoyens de tout sexe et de tout âge, qui se pressaient et qui témoignaient par les cris répétés de vive l'Empereur, vive l'Impératrice, les sentimens que chacun d'eux aurait désiré pouvoir leur exprimer.

S. M. aussitôt son arrivée, s'entretint assez long-tems avec le sous-préfet sur divers objets concernant l'intérêt de la ville et de l'arrondissement, et reçut aussi une partie des autorités constituées, et avec l'Etat Major de la Place, les Officiers de la Garde Nationale. Elle monta ensuite à cheval et alla visiter le port, le chantier de construction, le bassin à flot et parcourut toute la jetée...

Napoléon contemplait la rade, bloquée par l'escadre des trois îles : Oléron-Ré-Aix.

Pendant qu'il inspectait la côte, quel fut l'emploi du temps de Joséphine?

On peut supposer qu'après avoir déposé les gerbes de fleurs à l'hôtel de M. Poupet, mis à la disposition des au-

gustes voyageurs (3), elle se fit conduire devant les deux maisons que les autochtones désignaient encore sous le nom de « l'Hôtel Beauharnais » : rue de l'Escale et rue de la Juiverie.

On se la représente, descendant de sa voiture, posant, avec précautions, sur les pavés pointus provenant du Canada, ses pieds chaussés de cothurnes... embrassant d'un coup d'œil — plus curieux qu'ému — le logis ancestral où, trente ans plus tôt, de l'Isle de la Martinique, le cadet gentilhomme qu'elle épousa en premières noces, à l'occasion des fêtes de Noël, adressait ses compliments à ses grands-parents.

Avant de monter sur l'échafaud, le général de Beauharnais avait recommandé à sa femme de prendre soin de ses enfants.

Son fils est Vice-Roi d'Italie.

Sa fille, Reine de Hollande.

Sa veuve a bien rempli la mission qu'il lui confia.

Si — au début du remariage de la ci-devant Comtesse — sa belle famille persifla Buonaparte, le 6 août 1808 le cadran solaire de l'hôtel Beauharnais marque l'heure de la réparation.

GERMAINE ANDRÉ-HESSE.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Les Cent-et-une écoles de peinture de la Nouvelle Europe. — Un des effets inattendus du conflit mondial, auquel on n'a peut-être pas donné l'attention qu'il mérite, c'est l'éclosion soudaine, sinon spontanée (et parfois même laborieuse) d'un nombre imposant de nouvelles Ecoles de Peinture.

Avant 1914, on connaissait les quatre ou cinq merveilleux mouvements de la Renaissance italienne, l'Ecole espagnole, les deux Ecoles des Pays-Bas du nord et du sud, celles aussi d'entre la Moselle et la Bohême, puis, enfin, l'école française comprenant d'abord les maîtres catholiques d'Avignon, de Touraine et de la Seine, écoles qui — chacune selon son caractère propre — devaient plus ou moins se prolonger jusqu'à nos jours.

L'art d'Occident, c'est la somme de cette activité régionale.

(3) La Préfecture.

Par politesse, la majorité des historiens passaient d'un pied léger sur l'« Ecole anglaise » qui, sans racines profondes, fut un résultat de la vogue de notre XVIIIe et qui, au plus loin, partait de l'enseignement d'un Antoine van Dyck et d'un Peter Lely, deux Néerlandais extrêmement doués du XVIIe siècle, installés à Londres et choyés comme seule l'élite de là-bas sait traiter les coloristes ou les compositeurs dont elle s'éprend.

Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi ce peuple qui possède la plus magnifique littérature du monde moderne, — de Chaucer et de Shakespeare à Shelley, Thackeray, Kipling et Hardy, — veut absolument prétendre à une véritable Ecole de peinture qu'il n'a point : même Hogarth part, non pas d'un point de vue plastique, mais moral ,sans parler du préraphaëlisme qui n'imposa au pinceau que l'illustration d'un adorable état d'âme poétique et social.

C'est pourquoi depuis le seul Bonington, les Ecossais, les Gallois, les Irlandais et les habitants des downs du Devon ou des rives de la Tamise s'en vont vivre à Paris, à Florence, à Munich quand ils désirent se servir de leur palette, sans remords... La salle des *Indépendants Britanniques* du présent Salon d'Automne offre des preuves tellement abondantes dans ce sens qu'il serait de mauvais goût d'insister.

Personne avant la guerre n'entendait parler, en tous cas, d'Ecoles de peinture estonienne, lithuanienne, croate, serbe, ukrainienne, tartare, néo-grecque, que sais-je? si, d'autre part, on connaissait parfaitement l'existence dans les Etats slaves, scandinaves, allemands, de portraitistes selon les principes de l'« Académie » et — là où il y avait du travail pour eux — de peintres de batailles, non moins scolastiques.

Lorsque, vers la fin du siècle dernier, éclata la vogue de l'Impressionnisme auquel, pendant quarante ans, une confusion intéressée et voulue a permis de rattacher un Seurat, un Manet, un Cézanne, un Degas, un Renoir, voire un Courbet! mais qui, en réalité, ne comptait que quatre adeptes : Monet, Sisley, Pissarro et Guillaumin — dont deux d'origine étrangère, — lorsque éclata la vogue de l'Impressionnisme, son métier relativement facile tenta aussitôt nombre de débutants parmi ceux auxquels la naissance refusait un robuste appoint

d'atavisme pictural, tels les Israëlites — Liebermann, par exemple, en Prusse — et les Anglo-Saxons qui, dans cette facture sans structure, reconnaissaient les aspirations artificielles et hasardeuses d'un Turner, considéré alors comme un génie.

N'oublions pas que les Anglais inventèrent l'improvisatrice aquarelle, si simple à manier, si flatteuse aux yeux des profanes, si tentante pour ses résultats aisés.

§

Plusieurs contrées de l'Europe Centrale ou Septentrionale — sans tradition presque ou de tradition modeste et si strictement locale que celle-ci n'arriva jamais à se répandre audelà des frontières — mais qui, grâce aux traités de paix, avaient obtenu une augmentation inespérée de territoire ou des droits de souveraineté ou qui, encore, venaient d'acquérir des richeses insensées durant les quatre années d'hostilité, se trouvaient, vers 1920, à peu près dans la position de nos « nouveaux riches » de la guerre. Il ne fallait à leur bonheur que les preuves tangibles d'un passé spirituel, d'une ancienne noblesse, d'une civilisation propre qu'exige la propagande politique lorsqu'elle doit être avantageuse et efficace.

Un art national est une chose qui pousse comme les arbres de la forêt et non pas une utile surprise découverte le jour où les diplomates en ont besoin, ainsi que nous le feraient croire les manifestations de ces patries neuves ou fortement enrichies qui nous offraient les unes après les autres, dans les différents musées du jardin des Tuileries, leurs ensembles avec maîtres baroques, classiques, avant-garde et cubistes, le cycle complet!

Il est inutile d'entrer dans les détails et de citer une à une ces rétrospectives qui eurent lieu au Jeu de Paume, au Pavillon de Marsan, à l'Orangerie, dûment inaugurées par chefs de légation ou ambassadeurs; les catalogues des *Indépendants*, de l'*Automne* ou d'autres groupements similaires moins importants, reflètent suffisamment l'anomalie.

Avec la mécanique supprimant la main-d'œuvre de milliers de fins artisans, avec l'émancipation des femmes dont le nombre va bientôt dépasser en certains Salons celui des expo-

sants hommes, avec l'avènement dans les Beaux-Arts des Juifs (1), la peinture devenue une arme de chauvinisme, s'avère une des causes insoupçonnées de l'encombrement prodigieux, de la malsaine abondance de nos annuels ensembles d'art.

Les interventions les plus pures, les plus désintéresssées de l'homme deviennent des moyens de fausser l'opinion. Croit-on vraiment qu'en notre vieil et étroit Occident il existe quelque chose comme vingt-cinq mille individus capables de créer un tableau digne de ce nom?

Il serait injuste, aujourd'hui comme hier, d'exclure les cas isolés, celui d'il y a cent ans, du jeune et unique Bonington, par exemple, déjà nommé, ou celui de Carle Pilo, contemporain suédois de Jean-François Boucher, celui également d'un Wilhelm von Kaulbach, au temps de Bismarck et, enfin, celui d'un Whistler, cet américain qui, surtout, travailla dans un atelier, rue Notre-Dame-des-Champs.

Mais que peuvent ces exceptions contre la nullité crue à laquelle seule une hospitalité mal comprise donne l'importance de quelque fait d'art authentique?

Le charmant ouvrier rustique qui autrefois était destiné à décorer les murs d'une auberge dans les vignes de Tokay ou les jolis meubles rococo de quelque armateur balte, envoie à présent des toiles aux Indépendants et fait partie de « l'Ecole de Paris », cette monstruosité conçue en désespoir de cause, afin de donner un titre à un effort international dont la seule raison d'être semble plutôt de masquer une barbarie universelle, approchant à grands pas des quatre coins de l'horizon.

VANDERPYL.

(1) Voir le *Mercure de France* du I-VI-35 : « Notes et Documents artistiques ».

LETTRES HONGROISES

LA POÉSIE. — Gyula Illyés : *Ordre dans les ruines*, Ed. Nyugat. — Lörinc Szabó : *Combat pour la fête*, Ed. Bartha Miklos. — Attila József : *Poésies complètes*, Ed. Cserepfalvi. — Ernö Szép : *Poésies complètes*, Ed. Athenaeum. — Aladar Komjathy : *La chaine des mots*, Ed. Singer et Wolfner. — *Le roman:* Zsigmond Móricz : *Tant que l'amour est neuf*, Ed. Athanaeum. — Géza Laczkó : *Défilé du roi*, Ed. Grill. — Zsigmond Remenyik : *L'herbe qui pousse*, Ed. Cserepfalvi. — Laszló Németh : *Des voitures en septembre*, Ed. Franklin. — Lajos Kassak : *A l'adresse de ma mère*, Ed. Cserepfalvi. — Aron Tamasi : *Une étoile scintille*, Ed. Révai. — Sandor Dallos : *Légendaire transdanubien*, Ed. Nyugat. — Zsolt Harsanyi : *Sacra Corona*, Ed. Singer et Wolfner. — József Darvas : *Le vainqueur des Turcs*, Ed. Dante. — Andor Németh : *Marie Thérèse*, Ed. Grill. — Borizs Balla : *Le blessé*, Ed. Révai. — Béla Justh : *A deux heures du matin*, Ed. Revai. — György Rónai : *Croisée des chemins*, Ed. Revai. — Gabor Thurzó : *Prélude*, Ed. Franklin. — LA CRITIQUE ET LES ESSAIS. — Sandor Marai : *Les quatre saisons*, Ed. Revai. — Laszló Németh : *Berzsenyi*, Ed. Franklin. — Mme Kosztolanyi : *Dezsö Kosztolanyi*, Ed. Revai. — Gabor Halasz : *Recherche de la raison*, Ed. Franklin. — Babits. — La mort de Nagy.

Nous notions dans le dernier article consacré à la littérature hongroise l'importance des questions sociales dans la production des jeunes auteurs, tous plus ou moins gagnés par ces courants, au détriment des œuvres de pure imagination. Après deux beaux livres en prose, l'un consacré aux paysans parmi lesquels il a passé son enfance, l'autre à Petöfi, c'est de nouveau le poète qui s'exprime dans un volume, **Ordre dans les ruines,** et non *ordre dans le sable* comme l'intitule un récent numéro du *Mois* qui en fait mention, que l'un des chefs de file de la nouvelle génération, Gyula Illyès, vient de faire paraître aux éditions du Nyugat, dont il est devenu l'un des rédacteurs. Ici aussi, les préoccupations sociales et politiques d'Illyès trouvent largement à s'exprimer, ce qui a valu à l'auteur, après que le livre a été saisi, une condamnation par le tribunal. Comprenant toute sa production poétique des dernières années, ce livre d'Illyès le montre en pleine possession de ses moyens, soit que son indignation éclate dans des vers où lyrisme et satire se combinent, soit qu'il évoque sa campagne natale, soit qu'il parle de sa vie sur ce ton mi-attendri, mi-moqueur, qui est l'une de ses caractéristiques, soit enfin que dans certains poèmes, comme *Ejfél utan,* il atteigne à l'expression dépouillée, singulièrement prenante et imagée, de la douleur.

A côté d'Illyès, son contemporain, Lörinc Szabó, le meilleur poète avec lui de cette génération, la seconde du Nyugat, a

réuni aussi, sous le titre de **Combat pour la fête,** l'ensemble de sa production des dernières années. On y retrouve le même élan, la même amertume, la même fougue, que dans les volumes de vers qu'il avait précédemment publiés, et certains poèmes comme celui qu'il a intitulé *Du Matin au Soir,* consacré à l'aviation, apparaissent comme des chefs-d'œuvre. A côté de ces deux volumes, dus à des vivants, le grand succès poétique de l'année a été la réunion en un volume des poésies complètes du jeune poète Attila József, dont nous avions parlé à plusieurs reprises, mort dans des circonstances tragiques, il y a quelques mois.

D'une origine extrêmement modeste et d'une pauvreté désespérante, József, dont les convictions politiques de gauche n'étaient guère faites pour lui faciliter l'obtention d'un emploi, avait de plus à lutter contre les maladies, tant physiques que morales, qui l'avaient déjà conduit plusieurs fois à des tentatives de suicide. Après avoir fait une partie de ses études universitaires à la Faculté des Lettres, il s'était tôt fait remarquer par des poèmes d'une sincérité poignante. Il avait créé avec quelques amis une jeune revue *Szep Szo* (le beau verbe.) Depuis, sa poésie n'avait fait que s'intensifier, son inspiration toujours humaine s'était encore élargie. Les poèmes qui ont été trouvés chez lui après sa mort ont surpris, par leur puissance et leur beauté même, ceux de ses amis qui croyaient le mieux le connaître. Presque inconnu du grand public jusqu'à ce qu'il eût mis fin à ses jours en se couchant sur les rails au passage d'un train, sa gloire posthume est aujourd'hui bien établie, grâce à la parution de ce volume, **Poésies complètes.** C'est de nouveau un grand talent hongrois, comme ce fut le cas précédemment pour le peintre Derkovits et pour maints autres, que l'indifférence de ses contemporains et en partie aussi la carence de certains pouvoirs publics, ont négligé de sauver alors qu'il en était encore temps.

Appartenant à la génération qui a précédé celle des trois poètes que nous venons de citer, l'une des figures les plus sympathiques du grand mouvement de rénovation littéraire d'avant la guerre, Ernö Szép vient, lui aussi, de réunir en un volume (**Poésies complètes**) l'ensemble de sa production en vers. Si, depuis quelques années, Szép s'est plutôt tourné

vers le théâtre ou vers le roman, il ne faudrait pourtant pas oublier que nombre de ses poésies charmantes ont beaucoup contribué à répandre dans le public, quoique sous une forme un peu diluée déjà, le goût des grandes innovations poétiques dont Ady, Babits, Kosztolanyi furent les principaux facteurs et, par là, puissamment aidé à établir le règne poétique du Nyugat. Néanmoins, le chef-d'œuvre d'Ernö Szép restera probablement l'*Acacia mauve,* ce ravissant roman évocateur de la vie budapestoise et où se retrouvent toutes les qualités de finesse, de fraîcheur, qui caractérisent ses meilleurs poèmes, devenus rapidement populaires, récités et chantés à l'époque florissante du « cabaret littéraire » en Hongrie.

Enfin, après s'être tu pendant plusieurs années, l'un des poètes de la seconde génération du Nyugat qui avait débuté sous le signe de Babits, Aladar Komjathy, fait preuve dans son récent recueil, **La chaîne des mots,** d'une vigueur nouvelle.

Dans le domaine du roman, nous avons presque chaque année marqué la place et l'importance du fécond créateur Zsigmond Móricz. Son dernier livre, **Quand l'amour est neuf,** raconte l'histoire d'un mariage orageux. C'est une œuvre puissante, cruelle, indiscrète, d'une crudité personnelle et intime. Elle montre que son auteur, maître incontesté dans l'art de la nouvelle comme dans la représentation de la vie de province et de la paysannerie, est tout aussi grand lorsqu'il s'agit de l'analyse impitoyable des rapports de l'homme et de la femme.

Sous le nom de **Défilé du roi,** nom géographique qui désigne ce défilé qui sépare la Transylvanie, où il a passé son enfance, de la Hongrie proprement dite où il a fait ses études et depuis poursuivi sa carrière, le sympathique critique et journaliste Géza Laczkó vient de publier un roman autobiographique des plus attachants. En effet, après avoir conté l'histoire, à peine romancée, de son enfance, au milieu des troupes de théâtre ambulantes, sa mère ayant été actrice en province, l'auteur passant en revue ses années de jeunesse, ses amours, ses études à Budapest et plus tard sa vie en Suisse, décrit la grande génération du collège Eötvös, l'Ecole normale supérieure de Hongrie, dont il fut l'élève, cette géné-

ration qui a joué un rôle prépondérant dans la vie intellectuelle du pays, au cours des derniers trentre ans. Ce roman très vivant vaut non seulement par les qualités de conteur dont fait preuve Laczkó, mais par l'étendue de cette culture dont il a, par ailleurs, maintes fois donné des preuves.

Autre autobiographie, celle Zsigmond Remenyik, **L'Herbe qui pousse,** où l'auteur raconte son enfance et sa jeunesse dans les cadres de la jolie ville épiscopale d'Eger.

Le troisième roman de László Németh, qui est le premier d'un grand cycle, doit son nom, **Des voitures en septembre,** à la multitude de charrettes et de voitures qui, en septembre, se dirigent des villages vers les villes et vers les lycées et écoles où elles amènent les petits villageois. C'est l'histoire d'un jeune paysan amoureux des livres et de l'étude et qui est retenu à la maison par ses parents, lesquels se méfient des bienfaits de la civilisation citadine. Ecrit avec une grande intelligence et dans un joli style, ce livre pécherait plutôt par une abondance d'idées et une tendance à un excès de dissertation.

Le nouveau livre de Lajos Kassak, **A l'adresse de ma mère,** comprend, outre des confessions lyriques, pleines d'actualité, du poète, du conteur, de l'homme d'aujourd'hui, des souvenirs d'enfance et de jeunesse, des poésies, des réminiscences de lectures. C'est un genre assez neuf, aussi bien de la part de l'auteur que dans la littérature hongroise, et l'œuvre aurait mérité plus d'écho qu'elle n'en a trouvé auprès de la critique et du public.

Une étoile scintille, d'Aron Tamási, est le second roman d'un nouveau cycle du plus illustre des romanciers hongrois de Transylvanie. C'est l'histoire fabuleuse, mystique presque, de Mathias Brise-glace, d'abord avant sa naissance, sa venue au monde, puis après. Débordant de mythes, d'invention, véritable poussée de légende populaire, unique dans son genre, bien plus éloigné du réel que la fameuse trilogie d'Abel, l'ouvrage précédent de Tamási que nous avons analysé en son temps, ce livre poétique montre Tamási à l'apogée de sa faculté créatrice, libre et plein de sens mythique, un peu comme un Giono hongrois.

D'une inspiration assez proche de Tamási, mais moins fumeux, plus classique ou plus latin, si l'on veut, que ce dernier, apparaît le livre d'un jeune conteur, Sándor Dallos, le **Légendaire transdanubien.** Il contient de très jolis contes surnaturels ou surréalistes, des sortes de légendes modernes.

Parmi les romans historiques, citons le livre de Zsolt Harsanyi consacré à la **Couronne de Saint Etienne,** et celui de Jozsef Darvas, **Le vainqueur des Turcs,** qui raconte l'histoire de Jean de Hunyad. Le poète et essayiste Andor Németh, auteur d'une histoire de la Commune, vient de publier une excellente biographie romancée de **Marie-Thérèse.** Enfin la réunion à Budapest, en mai dernier, du congrès Eucharistique a provoqué la floraison subtile et un peu artificielle d'une série de romans catholiques dont les auteurs subissent l'influence visible de Mauriac et de Bernanos. Citons **Le Blessé** de Borisz Balla, histoire d'un jeune viveur et de sa conversion, **A deux heures du matin** de Béla Justh, qui est également l'histoire d'une conversion, **La croisée des chemins** de György Rónai et **prélude** de Gábor Thurzó.

Dans le domaine de la critique, quelques beaux livres ont vu le jour. C'est d'abord le recueil de portraits, de strophes lyriques en prose, d'aphorismes, extraits de ses meilleurs articles du quotidien *Pesti Hirlap,* que Sándor Marai a publié sous le nom de **Les quatre saisons.** László Németh dont nous avons analysé précédemment l'intéressant roman a publié une très belle monographie du grand poète classique hongrois Berzsenyi. Par ailleurs la veuve du regretté poète **Dezso Kosztolanyi** a donné sous ce titre une biographie minutieuse, riche, émouvante, véridique et qui témoigne d'un grand talent personnel, de son mari, l'une des figures centrales de la littérature hongroise des trente dernières années et l'un de ceux qui sont les plus sûrs de rester. Enfin, l'un des meilleurs essayistes de la nouvelle génération, Gábor Halász, a publié sous le titre de **Recherche de la raison** une série d'essais sur des écrivains hongrois et étrangers, et en particulier sur l'œuvre de Proust, dont après *Du côté de chez Swann, A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs* vient de paraître en hongrois, avec le même succès, dans l'excellente traduction nuancée, merveilleusement fidèle et riche en en-

seignements du grand connaisseur de la littérature française en Hongrie Albert Gyergyai.

Notons que la grande et belle publication des Œuvres complètes du plus grand poète de la Hongrie actuelle, **Mihaly Babits,** en est à son quatrième volume des douze qu'elle doit comprendre définitivement. La Nouvelle Revue de Hongrie a consacré au même Babits un beau numéro d'**hommage,** précieux pour la connaissance de l'œuvre et de la personnalité du poète. Enfin un nouveau deuil a frappé la littérature hongroise en la personne de **Endre Nagy,** essayiste, journaliste, homme de théâtre qui fut l'animateur et le créateur en Hongrie de ces fameux « cabarets littéraires » qui, un peu sur le modèle des cabarets français de la bonne époque, se mirent courageusement au service de la vraie littérature et de la grande poésie qu'ils firent ainsi pénétrer dans les couches les plus diverses du public.

FRANÇOIS GACHOT.

LETTRES ORIENTALES

Edouard Herriot : Sanctuaires (Hachette).

EGYPTE

PALESTINE — SYRIE

Un nouvel itinéraire

de

Paris à Jérusalem

proclame la bande verte de l'éditeur. Mazette! Il n'y va pas avec le dos de la cuiller, l'éditeur, quand il s'agit de lancer le bouquin d'une Excellence! Il a bien soigné M. le Président de la Chambre. C'est peut-être M. Edouard Herriot qui a trouvé cette formule flatteuse et lapidaire. N'est-il pas un homme d'Etat, à l'instar de M. de Chateaubriand (lequel, mais c'est un détail, ne l'était pas encore quand il promena son orgueil et son ennui à travers ces contrées barbares ou barbaresques)? N'a-t-il pas, à l'instar de M. de Chateaubriand, publié au moins deux ou trois chefs-d'œuvre? Chez Juliette, sa belle payse, à l'Abbaye-au-Bois, ne s'est-il pas, en imagination, rencontré avec « ce grand et altier sauvage » qui ne voulait « voir que lui, et lui seul dans la maison »? « Il y veut un trône solitaire », disait Mme Récamier. Le pa-

rallèle s'est tout naturellement présenté à son esprit, mais le lecteur pressé et distrait n'y eût pas sans doute pensé, ne connaissant pas l'autre itinéraire, le seul, l'unique, le vrai, celui du Vicomte qui, avant Jérusalem,parcourut la Grèce et la Turquie, et, après, Tunis ou l'antique Carthage, si M. le Président de la Chambre ne se fût, en toute modestie, permis de le lui signaler. Pour mieux donner le change, il a emprunté sa plume à son illustre sosie.

Douce Egypte aux jardins tapissés de verveine, comme vous êtes charmante en cette heure qui n'est déjà plus le printemps, mais n'est pas encore l'été. Dans la plaine de Memphis, autour des vastes palmeraies, la moisson s'achève; les blés semblent un peu pâles pour avoir trop vite mûri. Des voiles passent signalant le Nil tout proche. Les canaux, comme un réseau de veines, transportent à travers les champs limoneux l'eau, ce sang du paysage. Le coton naît. Sur les chaussées plantées d'eucalyptus les petits ânes courageux trottinent, portant des fardeaux qui sembleraient devoir écraser leurs épaules étroites traversées d'une ligne noire. Les fellahs au corps sec s'empressent vers leur travail; de place en place, ils ont élevé des barrières de roseaux pour abriter leurs bêtes. Dans les mares se vautrent les buffles, les *gamous*, dont le mâle est si terrible, et la femelle si docile, osseux, lourds, pareils à des animaux de bronze. Les nappes du bersim, ce trèfle à fleurs blanches que les charretiers du Caire tiennent à la main par poignées pour rafraîchir leurs chevaux, enveloppent de verdure la terre privée d'épis. Les hérons garde-bœufs piquent sur le sol leurs taches blanches. Et dominant les buissons de roses ou les massifs de bougainvilliers, çà et là, laissant tomber autour de lui une averse violette, un jacaranda fleurit.

La fertilité de la nature, la bienveillance des habitants, leur charme conseillent ici le bonheur. L'esprit s'apaise et se recueille...

Est-ce Edouard ou René qui parle ainsi, ou le dernier des Abencérages? C'est la même phrase molle, féminine, chantante d'*Atala*, c'est la même incantation qui expire sur une idée de Jean-Jacques. On sent bien que M. Edouard Herriot, avant que d'être maire de Lyon, y professa les belles-lettres, dont témoigne, outre ce pastiche, certain manuel qui encourut les justes reproches de M. Fernand Vandérem. C'est un manuel de l'histoire ancienne et moderne de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine qu'il nous donne avec ses Sanc-

tuaires, qui, par malheur nous font souvenir, sans les faire oublier, des *Sanctuaires d'Orient,* de feu Edouard Schuré, alsacien et excellent écrivain français envers lequel la postérité, aussi ignorante que les publics qui s'y succèdent l'un après l'autre, s'est montrée ingrate. M. Edouard Herriot, qui, dit-on, est de surcroît féru de musique, n'est pas sans connaître son essai sur le *Drame musical,* dont le tome II est tout entier consacré à l'Orphée de Bayreuth et où ses œuvres sont commentées avec ferveur, intelligence et sensibilité. Voilà pour Edouard Schuré. Revenons à M. Edouard Herriot et à son guide-âne compilé et romancé à l'usage des touristes gens du monde. D'itinéraire à proprement parler il n'en est pas question, en effet. C'est dans le passé que M. Herriot voyage. Le présent ne l'intéresse pas. Il a tôt fait de fausser compagnie à M. de Chateaubriand, il a jeté au loin sa plume d'oie et pris un stylo. Son style, du coup, a perdu sa poétique solennité et son simili brillant. C'est un cours qu'il fait maintenant, enseignant à ses lecteurs ce qu'il vient d'apprendre lui-même dans la *Description de l'Egypte* et les travaux des Loret, des Moret, des Maspero, des Jean Cappart, des Howard Carter, et de M. Jean-Marie Carré qui a dressé l'inventaire et analysé les récits de tous les Français qui ont visité ou exploré l'Egypte et la Nubie. M. Herriot débite son cours en plein air et aussi à la salle Gaveau. Il est à la fois professeur et guide. De chez Amon (1), roi des Dieux, il mène ses auditeurs dans les temples et les syringes, les promène à travers les nécropoles d'Hermopolis, ici et là, partout toujours, il disserte en admirant, et discourt en faisant admirer, principalement sur les Pharaons et sur Bonaparte. Le thème est vaste, mais il a été tant de fois traité, quelquefois même avec talent. Par où M. Herriot passe, tant d'autres sont passés, dont le souvenir ne s'est pas effacé. Que trouver qui soit original, que penser, que rêver après Flaubert, Gérard de Nerval, Loti et Barrès? En passant, M. Herriot adresse un salut aux enfants de Lyon : au demi-solde Sève qui, par ses victoires et conquêtes, illustra le nom de Soliman, bien commun pourtant qu'il avait pris avec le turban, à Victor Loret, pour qui la flore et la

(1) Ammon.

faune, non plus que les mœurs et usages de ce pays, n'eurent de secrets, à Mouillard, qui, en suivant le vol plané des milans du Caire, conçut, vers 1863, le principe de l'aéroplane qu'il exposa dans l'*Empire de l'air, essai d'ornithologie appliqué à l'aviation.* Brusquement, M. Herriot plie bagage et, sans transition, file en Palestine. La révolte y gronde. Les descendants du Prophète font au peuple élu une guerre sans merci, qui ressemble assez à un pogrom. M. Herriot, qui ne tient pas à s'en mêler, s'enfonce dans « les profondeurs du passé », remontant « aux souvenirs du monothéisme », en compagnie de Guignebert, dont l'autorité en la matière lui paraît plus sûre que celle de M. Renan, tombé au rang de personnage romanesque. De Palestine, M. Edouard Herriot fait une rapide incursion en Syrie et, avant de quitter l'Orient, jette un regard sur l'avenir, lequel, comme l'a dit le poète franc, est à Allah. L' « itinéraire » de Paris à Jérusalem de M. le président de la Chambre s'achève en rapport parlementaire. C'est par là qu'il se distingue de celui de M. de Chateaubriand, qui, plus modeste ou plus orgueilleux que M. Herriot, prenait en ces termes congé de ses lecteurs :

> Je ne suis plus jeune; je n'ai plus l'amour du bruit; je sais que les lettres dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages : dans tous les cas, j'ai assez écrit, si mon nom doit vivre; beaucoup trop, s'il doit mourir.

Ce fut pour lui, malgré tout, une bonne précaution que d'avoir écrit sa confession posthume; M. Edouard Herriot écrasa, de son vivant, la sienne. Sur la bande on mettra aussi : *Mémoires d'Outre-Tombe.*

SKENDER ABD EL MALEK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Pearl Buck, prix Nobel de Littérature 1938. — Mémento.

Au moment où j'allais rendre compte aux lecteurs du *Mercure de France* du roman dernier paru de **Pearl Buck,** j'apprenais que le Prix Nobel de littérature 1938 lui était attribué. Modifiant le plan de ma chronique, je me plais à rappeler ce que fut jusqu'ici l'existence de la romancière.

Elle est née dans l'état de Virginie en 1892. Très jeune elle fut amenée en Chine où elle vécut dans une solitude relative. Pas d'enfants autour d'elle. Sa mère est sa grande amie. Et aussi une gouvernante chinoise qui lui apprend à lire les caractères de l'alphabet chinois. Son père est absent une grande partie de la semaine. Il voyage, en explorateur et en missionnaire, dans la contrée environnante. Pearl, entre sa mère (qui est musicienne) et sa nourrice, grandit devant un large horizon où roulent les lourdes eaux d'un fleuve. Quand le père revient, il raconte des choses étonnantes. Pearl est déjà en âge de comprendre les misères de l'humanité. Lorsque Pearl a dix-sept ans, sa famille rentre en Amérique et Pearl est envoyée au Collège : il convient qu'elle connaisse la vie américaine, qu'elle fréquente des jeunes filles de son âge, qu'elle se prépare à remplir son rôle. Mais les années passées près du Chinkiang ont laissé des traces ineffaçables en sa petite âme. Et Pearl se sent différente des autres. Mariée à un Américain, professeur à l'Université de Nankin, Pearl Buck, désormais, s'intéresse avec passion à la vie chinoise. Elle se mêle à cette vie non pas en curieuse, mais humainement et avec amour. Elle lit le chinois, et dévore tous les romans écrits en cette langue. Pendant dix ans — au cours desquels la révolution sociale gronde au cœur de la Chine — Pearl Buck observe et écrit.

En 1932, le mari de Pearl Buck vint passer à Cornell (célèbre Université américaine) un congé studieux. Alors se produisit un événement capital dans la vie de Pearl Buck. Il est significatif de bien des choses et vaut qu'on le raconte. Pearl Buck fut invitée par le Comité directeur des Presbytériens d'Amérique à parler dans un banquet où étaient présentes 1.500 personnes. Elle accepta car elle avait quelques vérités à leur dire. Toutes n'étaient pas bonnes à dire. Elle les proclama tout de même et fit scandale : les Missions étaient mal organisées; les missionnaires n'étaient pas à la hauteur de leur tâche; celle-ci d'ailleurs est trop difficile pour des humains; enfin était-on bien sûr de la vérité qu'on apportait à des peuples nantis déjà d'une religion et d'une philosophie? Tant pis si philosophie et religion n'étaient pas identiques à Boston et à Nankin. Le dénouement de cette

tragédie se produisit en 1933 : Pearl Buck fut déclarée « hérétique » et se vit contrainte de démissionner du corps des Presbytériens. On dit que sur le pont du bateau qui l'emportait une fois de plus vers les rives du Chinkiang, elle s'écria avec un sourire attristé : « Je suis toujours chrétienne. » Son premier roman (*East Wind, West Wind*) eut en 1930 un succès considérable. En 1931 elle emporta le Prix Pulitzer avec *The Good Earth.* Ses nouvelles ont depuis cette date attiré sur elle l'attention du monde entier.

This proud heart que je viens de lire (publié par Methuen, Londres) est l'histoire d'une jeune femme, Suse, qui douée naturellement pour la sculpture, n'arrive pas à se trouver et à se réaliser à travers l'amour et la vie. C'est qu'elle est à la fois amante, épouse, mère, artiste, américaine, universelle. Autant d'instincts qui luttent en elle, autant de « moi » qui se contrarient et se haïssent l'un l'autre. On croit que « la faim dévorante » qu'elle sent en elle trouvera son aliment dans l'amour : son premier mari, type de l'Américain moyen, ne la comprend pas et meurt sans se douter qu'il l'a fait souffrir de trop l'aimer; son second mari, très Américain aussi dans son goût du luxe et sa nonchalance, la trompe sans cesser de l'admirer. Alors Suse se tourne vers les blocs de marbre qui attendent d'elle la vie. Et cette femme qui déjà a donné la vie humaine à deux petits êtres (qu'elle adore du reste) se console de ses souffrances muettes en sculptant des images belles.

Mais on devine que sa faim ne sera pas encore apaisée. Elle est marquée pour la solitude et la douleur. La première partie de ce roman est très réussie : le caractère du premier mari de Suse est dessiné avec un art subtil. Il fallait à la fois peindre un homme sympathique et responsable des souffrances de la jeune femme. Pearl Buck, restée au fond très américaine, nous incite à l'indulgence et à l'amitié à l'égard de Marc. A l'égard du second mari de Suse, Blake, c'est différent. Du reste cette deuxième partie est moins ferme, moins solide, et moins convaincante.

Le style de Pearl Buck est sans recherches. Mais il est souple et séduisant. Il ne fouille pas le réel comme celui de Proust (par exemple); il le rationalise. On peut voir là un

reproche. On est obligé cependant de l'admettre : Pearl Buck impose, en même temps qu'une vision large des choses et des êtres, un style irréprochablement pur.

MÉMENTO. — Deux livres de vers m'arrêtent : *The people, yes*, de Carl Sandburg (Harcourt Brace, Londres) et *A glad day* de Kay Boyle dont c'est là le premier livre poétique (New Directions, Norfolk, Connecticut). Dans le premier Sandburg, l'auteur des fameux poèmes de Chicago et des *Contes de Rootabaga* déploie toute sa verve et sa fantaisie. Il chante les mots du Peuple; il reproduit ses litanies. Mais le peuple n'est pas dans ce livre une masse aveugle et brutale marchant vers son destin. C'est

Une ombre longue
Qui tremble autour de la terre,
Surgit du brouillard gris
Pour entrer dans la rouge fumée.

Et les chansons du peuple, que sont-elles? Sandburg répond :

Le cri d'oiseaux sauvages
Vers un foyer, sur la route,
Ou bien le désir d'un enfant
De manger la lune,
Ce pain d'épice en or!

Et toujours ce besoin chez Sandburg de s'amuser et d'amuser au dépens des banalités :

Le chou-fleur est un chou qui a été au collège.
Hier? c'est une pièce de cinq sous jetée sur un tambour de l'Armée du Salut.

De Kay Boyle dont je n'ai jamais beaucoup aimé les nouvelles voici quelques poèmes réussis. Kay Boyle y emploie une forme qui rappelle la « prose polyphonique » inventée par Amy Lowell dont j'ai parlé à mes lecteurs. Couplets chantants, proses massives, se mêlent pour composer un lyrisme généreux. J'aime particulièrement « the Spiritual for 9 voices » dont voici un court passage :

Je fus hier soir au banquet du dindon (oh! dieu! n'abandonne pas tes enfants, à cette heure).
Mes amis étaient assis tout comme ils seront assis au ciel,
Avec leurs ailes grand'ouvertes et leurs cœurs tout chantants,
Leurs bouches pleines de nourriture, la table de verrerie. (Oh! dieu n'abandonne pas tes enfants, à cette heure!)

Si nous passons à la prose américaine j'ai plaisir à signaler quelques œuvres intéressantes. Tout d'abord de Sinclair Lewis un roman de sa meilleure veine, *Les Parents Prodigues* (*The Prodigal Parents*, Jonathan Cape, Londres). Histoire sérieuse plaisamment narrée : Fred Cornplow est un gros marchand d'autos à Sachem-Falls, ville type des Etats-Unis. Il est marié à Hazel qui lui a donné deux enfants. Howard et Sara. Ces enfants terribles passent

leur temps à des meetings communistes, à boire des cocktails, à courir les routes, à s'ennuyer. Fred et Hazel ne comprennent rien à cette génération intelligente, artiste et toquée. Alors Fred imagine de fuir. Il fait une chose inouïe et, pour un Babbit comme lui, audacieuse : il entraîne sa femme en Europe, à Constantinople, à Paris et tous deux se jettent voluptueusement dans l'indépendance et le plaisir. Mais pendant leur absence les enfants terribles ont fait des bêtises : Howard esclave de ses amis s'est mis à boire; Sara s'est mariée à sa fantaisie, et c'est tout dire. Fred retourne en Amérique et, père prodigue, il pardonne ou plutôt obtient de ses enfants le pardon de son escapade. Il continuera à faire vivre sa famille en vendant beaucoup d'automobiles. Mais tout ce qu'il a vu — mal vu c'est vrai, mais vu et deviné tout de même — lui composera désormais un monde irréel et flatteur qui le consolera. Le roman se lit avec un intérêt croissant. L'humour et la fantaisie de Sinclair Lewis trouvent à s'exercer sur les enfants terribles des Etats-Unis 1938 : jamais l'opposition entre parents et enfants n'a trouvé style plus alerte et plus coloré. Manies, plaisirs, langage pittoresque des jeunes sont là tout frais sortis de la plume de Sinclair Lewis. Fred, Sara et leurs amis sont charmants et vains; entre leurs mains soignées tout devient joujou, le communisme comme l'art, le mariage comme l'automobile. Moins âpre que ses précédents romans, *The prodigal parents* est un livre irisé, ondoyant, exquisement désabusé.

De Faulkner dont la réputation n'a fait que grandir en France ces derniers temps je signale *The Unvanquished* (Randon House, New-York). Livre composé d'histoires se rapportant à la guerre du Sud contre le Nord des Etats-Unis, et de ses lendemains. L'unité est réalisée par le narrateur, jeune au début, homme de 22 ans à la fin. Les guérillas des premières pages du livre, l'exaltation de l'enfant, son camarade, le petit nègre Ringo, la grand'mère, belle figure de méridionale, aristocrate et hautaine, sont parmi les images les plus curieuses du livre. Dans la seconde partie on lira avec goût les pages qui concernent la carrière politique du père du narrateur, comment il inaugura le premier chemin de fer de sa ville, comment il fut tué par le partisan adverse. La méthode de Faulkner ne manque pas de nuance, mais n'évite pas toujours la lourdeur. Ses « à propos », « je veux dire que », « rappelez-vous ceci », ses parenthèses, son goût des rétrospectives respectent la continuité fluide de la vie mais ralentissent le débit.

Et pour finir voici un gros volume de John Dos Passos, le délicat poète dont j'ai parlé à diverses reprises. *Journeys between wars* (Harcourt Brace, New-York) commence par des aventures et des impressions d'Espagne (1919-1920), puis vient un voyage dans l'Orient-

Express, Venise (the Coney Island of Coney Islands), Constantinople, le Caucase, Tiflis, la Perse, Leningrad. Enfin — et c'est l'essentiel du livre — Dos Passos nous raconte l'Espagne pré-révolutionnaire et l'Espagne de la révolution. J'ai l'impression d'ailleurs que l'ambition de Dos Passos est modeste : ni philosophique, ni sociale. *Journeys between wars* n'est qu'un recueil d'articles réunis ou passent joliment les figures de don Quichotte, du Greco, de l'aubergiste de la Sévillane, des gondoles, et du milicien. Style pittoresque, bariolé, sinueux. Dos Passos reste poète jusque dans le journalisme.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Dom Thaddée Yong Ann-Yuch, O.S.B.: *Aux origines du conflit Mandchou-Chine-Japon. Paix de Versailles.* Paris, Librairie orientale Paul Geuthner.

Il nous avait toujours semblé que les religieux de l'ordre de saint Benoît étaient des contemplatifs qui se tenaient en général « au-dessus de la mêlée ». Mais voici qu'un Bénédictin (il est vrai que c'est un Chinois qui se dit « docteur en sciences politiques et diplomatiques », le R. P. Dom Thaddée Yong-Ann-Yuen, apporte, avec son ouvrage **Aux origines du conflit mandchou,** un démenti catégorique à cette croyance.

Le livre du religieux chinois a été écrit avant la dernière poussée japonaise en Chine, mais il nous la fait prévoir et nous l'explique. Car les origines de l'actuelle lutte sino-japonaise sont les mêmes qu'on trouve à la base du conflit mandchou, à savoir la traditionnelle « politique continentale » de pénétration et de conquête sur le continent asiatique que le Japon a poursuivie inlassablement depuis qu'il s'est élevé à l'état de Puissance moderne, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Et c'est cette même politique que le général Tanaka a glorifiée et amplifiée dans son fameux *Mémoire,* qui a été la principale cause de la rapide extension des possessions territoriales du Japon en Extrême-Orient : les îles Liou-Kiou, Formose, la Corée, la péninsule de Liao-Tung et récemment toute la Mandchourie et le Jehol. Bien que la presse japonaise soit remplie de références et de discussions sur cette politique, le ministère japonais des Affaires étrangères n'en proclame pas moins officiellement qu'elle n'est que « la mission

du Japon pour maintenir l'ordre et la paix dans l'Extrême-Orient ». Cependant, dit notre auteur, ceux qui étudient, qui réfléchissent sur la politique internationale, sont rarement trompés par l'euphémisme des expressions diplomatiques; pour eux les actes en disent plus long que les mots. Et que disent ces actes? Tout simplement qu'ils illustrent parfaitement la politique continentale du Japon qui est à l'origine d'au moins six guerres déclarées ou non déclarées en Extrême-Orient et la cause de désordres et de querelles politiques en Chine. Comme nous le rappelle le R. P. Dom Thaddée, la Chine n'a pas apposé sa signature au bas du traité de Versailles de 1919, parce qu'elle jugea qu'il était injuste de la part de la Conférence de la Paix de décider le transfert au Japon des droits antérieurs de l'Allemagne sur la plus sacrée de ses provinces, le Shantung, au lieu de les restituer normalement à la Chine, souveraine légale de ce territoire. La solution non satisfaisante de cette question du Shantung fut du reste une des deux importantes raisons pour lesquelles le Sénat des Etats-Unis d'Amérique a refusé de ratifier le traité de Versailles, privant ainsi l'Europe de la coopération américaine dans le règlement des nombreux problèmes d'après guerre, paralysant dès ses débuts la Société des Nations, qui sans la présence de la grande république, n'avait pas la force nécessaire pour jouer un rôle puissant dans la vie internationale.

Il faut lire l'ouvrage du R. P. Thaddée, car il n'est pas seulement utile pour la compréhension du passé des relations entre Chine et Japon, mais encore c'est un guide dans le maquis de la politique internationale actuelle en Extrême-Orient. Quels que soient les événements en Europe, nous ne devons pas oublier l'Asie. Les effets et les conséquences de la politique japonaise en Chine se répercuteront nécessairement un jour, si ce n'est sur la situation générale en Europe, tout au moins sur sa situation économique.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La déclaration commune franco-allemande. — La première quinzaine du mois de décembre a porté entièrement, du point de vue international, sur la visite à Paris de M. von Ribbentrop, ministre des affaires étrangères du Reich, pour la signature de la déclaration commune franco-allemande, et sur la violente offensive de presse déclanchée en Italie en faveur des revendications insensées que la puissance fasciste prétendrait formuler aux dépens des positions de la France dans la Méditerranée. La coïncidence de cette campagne antifrançaise des éléments fascistes les plus excités avec la démarche à Paris du ministre allemand a donné lieu à bien des suppositions, car on n'ignore pas que la politique concertée italo-allemande est toujours parfaitement orchestrée. Le moins que l'on puisse dire est qu'il importe d'être attentif à des manifestations de cette nature, non pas qu'elles révèlent un péril immédiat, mais parce que, si absurdes que soient de telles revendications au sujet de la Corse, de la Tunisie et de Djibouti, on s'efforce par elles de créer de l'autre côté des Alpes une mystique susceptible de rallier, à la longue, un peuple entier à l'idée monstrueuse de la guerre fatale et nécessaire.

La déclaration franco-allemande, analogue à celle que le chancelier Hitler et M. Chamberlain signèrent à Munich, le 30 septembre, pour affirmer la volonté de l'Angleterre et de l'Allemagne d'avoir recours désormais à la procédure de consultations, est conforme aux indications qui avaient été données à son sujet dès le lendemain du dernier entretien que M. François-Poncet eut à Berchtesgaden avant de rejoindre son nouveau poste diplomatique à Rome. Le document signé à Paris, le 6 décembre, par M. von Ribbentrop et M. Georges Bonnet est bref, précis, et ne laisse place à aucune équivoque. C'est une déclaration en trois points où il est dit que le gouvernement français et le gouvernement allemand partagent pleinement la conviction que des relations pacifiques et de bon voisinage entre la France et l'Allemagne constituent l'un des éléments essentiels de la consolidation de la situation en Europe et du maintien de la paix générale. Aussi les deux

gouvernements s'emploieront-ils de toutes leurs forces à assurer le développement dans ce sens des relations entre les deux pays. A la base de cette déclaration de bonne volonté et de bon voisinage, il y a la constatation qu'entre la France et l'Allemagne aucune question d'ordre territorial ne reste en suspens et que les deux gouvernements reconnaissent solennellement comme définitive la frontière entre leurs pays telle qu'elle est actuellement tracée. De plus, les deux gouvernements s'affirment résolus, sous réserve de leurs relations particulières avec des puissances tierces, à demeurer en contact sur toutes les questions intéressant leurs deux pays et à se consulter mutuellement au cas où l'évolution ultérieure de ces questions risquerait de conduire à des difficultés internationales.

Qu'il y ait là un sérieux effort pour améliorer les relations entre l'Allemagne et la France — relations qui sont d'une importance capitale pour le développement d'une sincère politique de paix — on ne saurait le contester. En fait, une procédure nouvelle, celle des consultations mutuelles, se trouve instituée entre la République française et le Reich hitlérien. Si cette procédure ne ferme pas définitivement la porte au recours à la force, elle permet du moins d'épuiser tous les moyens de règlement pacifique avant d'en arriver à un conflit armé. Par là la déclaration commune franco-allemande, complétant la déclaration commune germano-britannique, substitue, dans une certaine mesure, une garantie morale nouvelle aux garanties effectives que comportait le traité de Locarno, lequel fut remis en question par la répudiation unilatérale du Reich allemand. Ainsi l'alignement diplomatique de la France et de l'Angleterre dans leurs relations avec l'Allemagne est parfait, et il ne manque plus désormais qu'un alignement diplomatique analogue de l'Italie et de l'Allemagne dans leurs rapports avec la France pour que la politique de coopération des quatre principales puissances, envisagée à la Conférence de Munich, puisse se développer normalement. Mais il s'en faut de beaucoup, on le sait, que le gouvernement de Rome soit disposé à prendre une telle position à l'égard de la France, et c'est là que réside la cause profonde du trouble international de l'heure présente. La disposition de la déclaration

commune franco-allemande reconnaissant comme définitive la frontière actuelle entre l'Allemagne et la France est capitale pour la sécurité de l'Occident et il faut l'estimer à toute sa valeur morale et politique, car il ne saurait être indifférent que cela soit désormais établi noir sur blanc dans un acte diplomatique engageant officiellement le Reich hitlérien.

Une autre disposition essentielle est celle par laquelle les deux gouvernements se disent résolus à demeurer en contact pour toutes les questions susceptibles de conduire à des difficultés internationales, mais « sous réserve de leurs relations particulières avec des puissances tierces ». Ceci prouve à l'évidence que la déclaration commune franco-allemande ne saurait affecter en rien ni l'axe Rome-Berlin tel qu'il est établi, ni l'accord franco-britannique tel qu'il assure la coopération permanente des deux grandes puissances démocratiques occidentales, ni même le traité d'alliance franco-polonais et le pacte d'assistance mutuelle franco-soviétique, bien que ces deux derniers accords aient singulièrement perdu de leur valeur pratique en raison des bouleversements qui se sont produits en Europe centrale et de l'anéantissement du bastion tchécoslovaque. Pas plus que l'accord italo-britannique et la déclaration commune anglo-allemande n'ont eu pour effet d'affaiblir dans la moindre mesure l'étroite entente franco-britannique, la déclaration germano-française ne saurait avoir pour effet d'ébranler le bloc italo-allemand. Seule la nervosité injustifiée qui s'est manifestée à Rome, où l'on aurait voulu obtenir l'ajournement de la signature de l'acte diplomatique du 6 décembre, ou du moins sa subordination à des conditions ouvrant la porte à un débat colonial et à un règlement de la question espagnole susceptible de hâter la victoire — toujours incertaine — du général Franco, a pu faire supposer que le rapprochement germano-britannique visait à ébranler l'axe Rome-Berlin. En réalité, la déclaration commune signée à Paris par M. Georges Bonnet et M. von Ribbentrop est surtout destinée à créer un nouveau « climat » et à favoriser, au fur et à mesure des événements, une harmonisation de la détente européenne dans le cadre de la politique inaugurée à Munich. Qu'il y ait là une utile contribution à l'apaisement des esprits, on peut le croire; mais la déclaration commune franco-alle-

mande, en raison même de son caractère général, laisse subsister tous les problèmes européens dans leur complexité première, et il faut bien se dire que les documents de cette nature n'ont de valeur pratique que dans la mesure où les parties en cause sont résolues à persister dans la voie nouvelle où elles sont engagées. On ne pourra plus reprocher désormais à la France de se retrancher dans une attitude systématiquement hostile à tout effort de rapprochement et d'entente avec l'Allemagne. C'est là un prétexte — d'ailleurs faux — que le gouvernement du Reich hitlérien ne pourra plus invoquer pour essayer de justifier sa tactique brutale consistant à résoudre unilatéralement et à sa manière, par l'étalage de la puissance de son appareil militaire et la menace de recourir à la force, les problèmes européens faisant obstacle à l'hégémonie germanique.

En ce qui concerne les entretiens que M. von Ribbentrop eut avec les ministres français à l'occasion de la signature de l'acte diplomatique du 6 décembre, on sait qu'ils eurent le caractère tout à fait général d'un traditionnel « tour d'horizon » et qu'on ne pouvait en attendre aucune décision ferme sur un point déterminé. Il n'a jamais été question d'une véritable négociation franco-allemande, puisqu'on savait d'avance que la France ne s'engagera en aucun cas dans une négociation avec le Reich sans accord préalable avec l'Angleterre, et que, de son côté, l'Allemagne ne se prêtera à des pourparlers avec d'autres puissances qu'après s'être concertée avec l'Italie. M. von Ribbentrop et M. Georges Bonnet ont procédé à un échange de vues tout à fait libre, ce qui leur a sans doute permis de définir les positions de leurs gouvernements respectifs en présence de la situation nouvelle en Europe centrale, de l'évolution de la crise espagnole et des problèmes qui se posent en ce qui concerne le développement des relations économiques entre les deux pays. Certainement, la question coloniale telle que voudraient la poser les revendications du Reich n'a pas été discutée, pour la raison bien simple que les déclarations récentes du président du conseil, M. Daladier, et l'exposé fait à la Chambre des Communes par les ministres britanniques responsables ont défini avec toute la précision nécessaire les points de vue identiques de la France et de

l'Angleterre en cette matière, points de vue qui ne laissent place à aucun débat utile de cette nature dans l'état présent des choses.

S'il y avait encore quelque logique dans la politique générale d'une Europe que le trouble des esprits expose d'un jour à l'autre aux fluctuations les plus déconcertantes, la déclaration commune franco-allemande et les entretiens que M. von Ribbentrop eut avec M. Daladier et M. Bonnet devraient créer des possibilités sérieuses pour une coopération réellement féconde des quatre principales puissances. Mais, en même temps que l'on assistait à Paris à une heureuse détente dans les relations franco-allemandes, on voyait l'horizon européen se charger de nouveaux et lourds nuages. La polémique anglo-allemande a repris un ton particulièrement âpre, car il n'est pas de pays où la persécution dont les juifs sont victimes en Allemagne ait provoqué des réactions plus vives de l'opinion qu'en Angleterre. D'autre part, l'explosion de colère fasciste contre la France qui s'est produite en Italie à la suite de l'exposé fait par le comte Ciano à la Chambre des députés a projeté la pleine clarté sur l'impatience des dirigeants de Rome à trouver enfin une contrepartie, indispensable au prestige du régime, aux durs sacrifices en Europe centrale et orientale dont l'Italie fasciste a dû payer l'amitié allemande. Le comte Ciano a eu beau déclarer à l'ambassadeur de France et à l'ambassadeur d'Angleterre que ces manifestations n'exprimaient point la politique du gouvernement de M. Mussolini, il n'en reste pas moins que la presse fasciste tout entière, pourtant si sévèrement contrôlée par le régime, s'est appliquée à donner à la revendication insensée de la Corse, de la Tunisie et de Djibouti le caractère d'une manifestation « spontanée » des aspirations profondes de l'Italie nouvelle. Il n'y a pas à s'en préoccuper outre mesure, l'Italie s'étant engagée elle-même par son accord avec l'Angleterre, à peine mis en vigueur, à ne point porter atteinte au *statu quo* dans la Méditerranée. D'ailleurs, si elle pouvait être tentée de s'y risquer, elle provoquerait en toute certitude de la part de la France et de la Grande-Bretagne une réplique foudroyante qui mettrait sans doute fin au rêve impérial du fascisme exaspéré. Mais qu'il s'agisse d'une menace sérieuse ou simplement d'un grossier moyen de chan-

tage diplomatique, on ne peut qu'être frappé par le fait que les choses se passent comme si la manœuvre en partie double était concertée entre Berlin et Rome. Tandis que l'Allemagne fait des avances à la France, la presse nationale-socialiste est déchaînée contre l'Angleterre; tandis que l'Italie s'efforce d'exploiter au mieux de ses intérêts l'accord italo-britannique, la presse fasciste hurle sa haine contre la France. Cela n'est pas de nature, il faut bien en convenir, à favoriser l'apaisement des esprits en Europe et à raffermir la confiance dans l'évolution de la situation internationale. Les prochains mois s'annoncent comme devant être aussi lourds de souci et d'angoisse que ceux de l'été dernier.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Amelia Earhart : *Dernier vol,* traduit de l'anglais par Andhrée Vaillant; Nouv. Revue franç. » »

Docteur J. F. Larrieu : *Paradoxes archéologiques sur l'évolution de l'architecture religieuse du moyen-âge au XVIIIe siècle;* Picard. » »

Art

Gustave Hirschfeld : *Arcs de triomphe et Colonnes triomphales de Paris.* Avec 38 héliogravures; Arthaud, Grenoble.

Education

Docteur René Allendy et Hella Lobstein : *Le problème sexuel à l'école;* Edit. Montaigne. 20 »

Wilhelm Stekel: *L'éducation des parents,* traduit de l'allemand par Hélène P. Bernheim; Nouv. Revue franç. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Victor Magnien : *Les mystères d'Eleusis, leurs origines, le rituel de leurs initiations.* Avec 10 figures et 8 h. t.; Payot. 50 »

Georges Muchery : *Traité complet de chiromancie déductive et expérimentale.* Avec de nombr. figures; Edit. du Chariot. 50 »

Histoire

Général Cartier : *Un problème de Cryptographie et d'Histoire.* Avec 38 documents clichés; Mercure de France. 21 »

Louis Madelin : *La France de l'Empire,* Avec des illustrations; Flammarion. 7,50

Napoléon : *Les plus belles pages de Napoléon.* (Lettres. Discours. Proclamations. Ordres. Messages. En appendice : Documents divers. Témoignages de contemporains. Bibliographie et Iconographie sommaires). Avec un portrait d'après Vignen. Notice de J. G. Prod'homme; Mercure de France. 27 »

Docteur Louis Pastor: *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen-Age*, ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des Archives secrètes du Vatican et autres. Tome XX. Traduit de l'allemand par Alfred Poizat et W. Berteval; Plon. 60 »

Jean Robiquet : *La vie quotidienne au temps de la Révolution*; Hachette. 20 »

Littérature

Marthe Borely : *L'émouvante destinée d'Anna de Noailles*; Edit. Albert. 15 »

Docteur Léon Cerf : *Mariages de rois, mariages d'enfants*. Avec des illustrations; Edit. de France. 25 »

Jacques Debû-Bridel : *Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville*; Nouv. Revue franç. 32 »

Raoul Dupré : *Atmosphère*; Edit. du Moghreb, Casablanca.

Henry van Etten: *Chronique de la vie quaker française de 1750 à 1938*. Avec 43 illust.; Société religieuse des amis (quakers). 22 »

Gabriel Gobron : *Notre-Dame des neiges*, histoire d'une famille de boulangers. Préface de Valentin Bresle; Edit. Ambiorix, Rethel. 15 »

Henry Goudard : *Près d'eux*. Préface de Henry Bordeaux; Stock. 18 »

Cherry Kearton : *L'Ile des manchots (The Island of penguins)*, traduit par J. Fournier-Pargoire et F. Colas. Avec 63 photographies tirées en héliogravure; Boivin. 24 »

Th. René Lafarge : *L'Impératrice Eugénie et ses femmes*. Préface de M. Henry Bordeaux; Hachette. 18 »

Marie de Roumanie : *Histoire de ma vie*, tome III. Avec 32 gravures h. t.; Plon. 50 »

Paul-Emile Schazmann : *Bibliographie des Œuvres de Madame de Staël et description d'après les exemplaires originaux des éditions françaises publiées de son vivant et des inédits posthumes*. Avec 12 reprod. des titres d'éditions originales et 4 illust. h. t. Préface de M. Fernand Baldensperger. Introduction de la Comtesse Jean de Pange; Attinger. » »

Jacques Vier : *François Mauriac, romancier catholique?* Imp. Tancrède. 3 »

Livres d'Etrennes

René Lelu : *Trotte-menu chez les chasseurs d'images*, grand roman d'aventures. Avec des illust. de Dutertre; Edit. sociales internationales. » »

Samivel : *Brun l'ours*, texte et dessins; Delagrave. » »

Poésie

Georges Bonnefoy : *La suite interrompue*; La Caravelle. 10 »

Simone Chevallier : *Paysage d'étangs*. Présentation par Lucie Delarue-Mardrus. Avec un portrait par Marie Laurencin; Cahiers d'art et d'amitié. » »

Umberto Fraccacreta : *Deux poèmes d'amour*, traduits de l'italien par Pierre de Montera; Droz. » »

Gœthe : *Elégies romaines*, traduction française de J. P. Samson, avec le texte original en regard; Edit. de Présence, Kundig, Genève. » »

Dani Hervouet : *Vers l'amour et l'au-delà*; Debresse. 6 »

Lyse Marval : *L'ombre d'un rêve*; La Caravelle. 9 »

Arsène Yergath : *La maison des images*. Avec une préface de Julien Lanoë; Cahiers du Sud, Marseille. » »

Politique

Paul Allard : *Le Quai d'Orsay, son personnel, ses rouages, ses dessous*; Edit. de France. 18 »

Eugène Pépin : *Le Panaméricanisme*. Avec 2 cartes; Colin. 15 »

Henri Rabasseire : *Espagne, creuset politique*. Préface de M. R. Davée; Edit. Fustier. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Colonel A. Grasset : *Passage de la Meuse par la 163e Division*. Avec 6 croquis; Berger-Levrault. » »

Capitaine P. Lyet : *Joffre et Galliéni à la Marne*. Avec des cartes; Berger-Levrault. » »

Général H. Mordacq : *Les grandes heures de la guerre. 1° La guerre de mouvement*. Ill. de Rémusat; Plon. 9 »

Psychologie

Gaston Bachelard : *La psychanalyse du feu;* Nouv. Revue franç. 22 »

Questions coloniales

X : *L'industrialisation de l'Indochine;* Soc. d'études et d'informations économiques. 5 »

Questions juridiques

L. Julliot de La Morandière : *Le droit commercial;* Colin. 15 »

Questions religieuses

Divers : *Nuit mystique. Nature et Grâce, Sainteté et Folie. (Etudes Carmélitaines);* Desclée De Brouwer. » »

Georges Goyau : *Le Christ chez les Papous;* Beauchesne. » »

Roman

Ferreira de Castro : *Forêt vierge (A Selva)*, traduit du portugais par Blaise Cendrars; Grasset. 24 »

Roger Chauviré : *Cécile Vardoux;* Flammarion. 18 »

Jacques Farnèse : *Un homme passa;* Edit. du Triptyque. 18 »

Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet*. Avec introduction et notes par Edouard Maynial; Garnier. 11 »

Charles Foley : *Du sang sur la couronne;* Flammarion. 16 »

Maurice Genevoix : *Raboliot;* Nelson. 7,50

Docteur Lucien Graux : *Et ce fut la nuit blanche;* Chiron. » »

Charles Laquieze : *Aïssata*, légende soudanaise; Picquot, Bordeaux. 18 »

Simenon : *L'homme qui regardait passer les trains;* Nouv. Revue franç. » »

Sigrid Undset : *La Croix. Christine Lavransdatter*, traduit du norvégien par T. Hammar et M. Metzger; Stock. 36 »

Frédéric Urmatt : *Les Possédés du Saint-Esprit;* Mercure de France. 15 »

Sciences

A. Balachowsky : *Les cochenilles de France, d'Europe, du Nord de l'Afrique et du Bassin méditerranéen. Caractères généraux des cochenilles. Morphologie externe;* Hermann. Deux fascicules. Chacun. 18 »

Marc Cantagrel et Max Geloso : *Cours de chimie*. Première année : *Initiation à la chimie;* Dunod. » »

Elie Cartan : *Leçons sur la théorie des Spineurs. I: Les spineurs de l'espèce à trois dimensions*, d'après des notes recueillies et rédigées par André Marnier; Hermann. 25 »

Jean Cavaillès : *Axiomatique et système formel;* Hermann. 18 »

Jean Cavaillès : *Dedekind. Les axiomatisations (Zermelo, Fraenkel, Von Neumann);* Hermann. 12 »

Jean Cavaillès : *La non-contradiction de l'arithmétique;* Hermann. 18 »

Jean Cavaillès : *Préhistoire. La création de Cantor;* Hermann. 25 »

Jean Cavaillès : *Le problème du fondement des mathématiques;* Hermann. 20 »

Paul Dienes : *Logic of algebra;* Hermann. 18 »

J. Granier : *Eléments d'électrotechnique*. Avec des figures; Dunod. » »

Paul Niggli : *La loi des phases en minéralogie et pétrographie.* I: *Génération.* II: *Applications minéralogiques et pétrographiques de la loi des phases;* Hermann.
Fascicule I. 25 »
Fascicule II. 15 »

René Souèges : *Embryogénie et classification.* Fascicule I: *L'espèce et les classifications actuelles;* Hermann. 20 »

René Souèges : *Les lois du développement;* Hermann. 18 »

Robert Tournaire : *La naissance de la vie.* Préface du Professeur G. Urbain; Nouv. Société d'édition. 27 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Cinquantenaires. — Le centenaire d'Hégésippe Moreau. — Une lettre de M. de La Varende. — Une lettre de M. Roger Lannes. — Actualité d'Apollinaire. — Verlaine vous parle. — Le Sottisier universel.

Cinquantenaires. — Le 6 janvier 1889 voyait mourir Alphonse-Jean-Baptiste Fanolliet, le doyen des artistes de la banlieue de Paris. Il avait appartenu, pendant plus de cinquante années consécutives, aux théâtres de Batignolles et de Montmartre.

C'était le décès le 10 d'Eugène Lavieille, le peintre paysagiste, élève de Corot; le 11, de Mme Calmon, la femme du sénateur inamovible : elle avait publié des romans sous le pseudonyme de Gérald, et un volume de pensées qui restait anonyme.

Le 13, s'éteignait Edmond Hédouin, l'aqua-fortiste; le 17, Mansour, le compositeur de musique; le 19, Adolphe Cholet, « l'auteur dramatique bien connu », disait une gazette (mais qui le connaît encore?), le directeur associé du théâtre du Palais-Royal lors de la direction Plunkett.

Ce même 19 janvier, mourait Victor-Gabriel Félix, résident de France au Congo, le second fils de la « grande » Rachel. Le 23, Alexandre Cabanel, le peintre, membre de l'Institut, l'auteur de *Jésus au jardin des Oliviers et de Jésus au Prétoire,* fermait les *yeux.*

Le 29, Rousseaw Saint-Hilaire, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques : il avait débuté par des romans historiques; il avait défendu, sous la monarchie de juillet, la politique de M. Thiers dans *le Constitutionnel;* il était l'auteur d'une *Histoire d'Espagne.* Voilà une *Histoire* qui demanderait à être revue et augmentée. Le 30, autre histoire, c'était l'affaire de Meyerling; l'héritier présomptif de la couronne d'Autriche-Hongrie, le prince Rodolphe-François-Charles Joseph, mourait subitement, au château de Meyerling où il était en partie de chasse. On devait en parler longtemps, on en discutera toujours. Un peu de sang et beaucoup d'encre. — G. P.

§

Le Centenaire d'Hégésippe Moreau. — Le 19 décembre dernier a consacré le centenaire d'Hégésippe Moreau. Le poète est mort, en effet, le 19 décembre 1838, à Paris, sa ville natale. « Enfant de l'amour », Hégésippe Moreau ne s'appelait ni Hégésippe, ni Moreau, mais Pierre-Jacques Roulliot, du nom de Marie-Philiberte Roulliot, sa mère. Hégésippe était un prénom de fantaisie, Moreau le nom de famille de son père putatif. Il faut relire là-dessus ce qu'en a écrit M. Léon Bocquet dans l'ouvrage paru en 1923 : *Les Destinées Mauvaises.*

Mauvaise, certes, la destinée de celui qui a connu « les sommeils éreintés dans les encoignures de portes, à la belle étoile, sous les ponts, dans les chantiers, les terrains vagues »; qu'on ramassait endormi sur les marches de la Sorbonne, qui, chassé des maisons en construction, devait se satisfaire de l'hospitalité provisoire du Dépôt. La destinée du malheureux qui, d'humeur instable, si on lui trouvait un emploi de surveillant d'études, quittait la pension, bâtissait d'injouables vaudevilles, appelait la mort, songeait au suicide et cela à ce point que l'année 1832, en pleine épidémie, il se roulait à l'hôpital, « dans les draps où venait de trépasser un adésique ». Hégésippe Moreau survécut, d'ailleurs. Cinq années encore d'expédients — notamment il avait fondé un journal appelé *Diogène,* ou éclaire comme on peut sa lanterne — et après un mois d'hôpital, le 19 décembre 1838 avons-nous dit, Hégésippe Moreau s'éteignait.

Le lendemain, sur un avis paru dans *le National,* trois mille personnes, gens de lettres, étudiants, ouvriers, Béranger à leur tête, suivaient au cimetière le cercueil du lamentable poète, mort *ab intestat,* anonyme sous le n° 12, Salle Saint-Louis, à la Charité. La piété d'un ami sauvegardait le corps de la fosse commune.

L'auteur du *Myosotis* a sa tombe à Montparnasse. Depuis 1903, une stèle en marbre blanc supporte un buste en bronze, œuvre de Coutant-Montorgueil. On remarque ce quatrain de Pierre Dupont :

Passant, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la Muse :
Hégésippe Moreau.

Mais la Muse, vraiment, ne nourrit pas son homme. — G. P.

§

Une lettre de M. de La Varende.

A Monsieur l'Administrateur du *Mercure de France.*

Monsieur,

Je tiens à user de mon droit de réponse concernant l'article

de M. Hirsch au sujet de Villiers : il dépasse la littérature. Je laisse les plus discourtois s'ébattre sur mes proses, toutefois je ne permettrai à nul, fût-ce au Pape, de suspecter mes intentions morales.

Mais qu'est-ce qu'il lui a pris, ce matin-là, à M. Hirsch? Moi, narguer Villiers! narguer Marie Dantine? Les deux ou trois cents fidèles qui ont entendu mon panégyrique de Saint-Brieuc, dont l'article de la *Revue des Deux Mondes* est le résumé, en resteront plutôt surpris... Je parlai de Villiers, parce que Pierre de Villiers et Jean de la Varende étaient tous deux, en même temps, chambellans de Charles VI, et maîtres des forêts au duché de Normandie. Il était aimable de renouer une amitié vieille de 500 ans, et j'aurais été un joli coco de vouloir la bafouer! Ce n'est pas précisément mon genre vis-à-vis de ces choses-là.

Quand on commente Villiers, la cocasserie s'impose; autrement, on le trahirait : il l'aimait et l'exploitait. Et, aujourd'hui — voici l'important — il n'y a pas deux manières de dire les choses graves, si l'on veut se faire entendre : les dire en souriant. Nous avons autant de cœur que les vieux, mais nous ne le portons plus en bandoulière, comme un tam-tam de nègre pour faire poum-poum à chaque pas.

§

Le lyrisme à toute volée demeure l'apanage de deux seuls discours : le sacré et le politique, et ceci explique leur discrédit. Mon moyen de faire connaître et aimer Villiers fut d'amuser, d'abord, avec ce qui chez lui pouvait fixer l'attention, et qui ne mérite, d'ailleurs, rien autre que la gaieté... Cependant, du rire, nous n'avons peut-être pas été loin des larmes.

Sans doute, les gens spirituels qui ont plaisanté Villiers pour le seul plaisir de l'esprit ont-ils agacé M. Hirsch. Me servant des mêmes faits, avant eux, — l'article date de juin dernier, — mais arrivant pour novembre et le centenaire, c'est moi qui trinque à leur place. J'explique ainsi la réaction de M. Hirsch, car il me sait, par le respect et l'affection que je lui témoignais à lui-même, capable d'un peu mieux que de railler.

Oui, j'ai dit que Marie Dantine finit par aimer Villiers « *dévotieusement, maternellement : mieux, caninement* » — « Ce n'est pas beau du tout », critique M. Hirsch. Attention! *Beau,* pour lui, ne dépend plus ici de l'esthétique mais de l'éthique... *Ne sutor...* Caninement, placé ainsi, *après* dévotieusement, maternellement, veut exprimer l'obscure et chaude fidélité, la charité suprême, sans même cet examen qui reste à la mère, dont Marie Dantine s'anima. Et l'exprime bien.

J'ai manqué de respect en appelant Marie « une servante »?

Je suppose que M. Hirsch fait lui-même sa tambouille, car, si ce terme-là l'indigne à tel point, je le blâme violemment de se faire servir. Les paysans que nous sommes ont moins de morgue : pour eux, les serviteurs restent de la famille; la *servante* qui m'éleva a quitté la maison quand j'avais 31 ans.

Au contraire : je suis le seul qui aie montré combien Villiers a pu honorer Marie, étant le seul à avoir tiré son plein sens de cette fameuse bouteille de vin de Champagne, que l'agonisant voulu boire, après le mariage. Les témoins se consternent : la nouvelle marquise ne sait pas signer, et demande : « Faudra-t-il faire une croix, comme pour mon premier...? »

J'ai écrit : *Il offrait à cette femme bafouée, désolée, au comble de l'humiliation, le vin qui abreuve les triomphes, les baptise, le vin des noces attendues, choyées... la Dévouée avait enfin sa fête...! Il y a ici quelque chose de sublime. Tout homme de cœur peut baiser les mains, bientôt mortes, qui soutinrent ce verre-là.*

Je pense qu'à défaut de M. Hirsch, mon cher et grand Villiers a dû être content.

Je suis vôtre, Monsieur l'administrateur, etc.

3 décembre 1938. LA VARENDE.

§

Une lettre de M. Roger Lannes.

Paris, le 6 décembre 1938.

Monsieur le Directeur,

Le numéro du « Mercure de France » du 1er décembre me donne à la fois le plaisir de voir publié un texte de moi consacré à la création poétique, et le désagrément de lire une note anonyme où je suis mis en cause assez discourtoisement, à propos de la récente attribution du « Prix de l'Age Nouveau » par les membres de l'Académie Mallarmé. Ceux-ci sont seuls juges de la façon dont l'auteur de la note explique comment il fut décerné à M. André Dez et à moi. Ceci ne me regarde pas.

Où je me sens en droit d'élever une souriante protestation, c'est quand on cherche à me rendre responsable des commentaires de presse, suscités par ce prix, et du choix fait par les journaux de la Haute-Vienne ou du Cantal parmi les photos que leur adressèrent les agences de presse.

Si ceux-ci, comme les feuilles de Paris, n'ont publié que les miennes, c'est que M. André Dez, retenu par des obligations exigeantes, n'a pu venir le jour du prix remercier les académiciens Mallarmé, autour de la table des délibérations. Je le regrette, car

lui et moi aurions, sans nul doute, formé un couple bien sympathique.

Tout ceci n'est pas bien grave, et même les poètes peuvent se louer que l'auteur de la note la termine en faisant confiance à la générosité de M. Marcello-Fabri, déjà si évidente. — ROGER LANNES.

§

Actualité d'Apollinaire. — Les dés sont jetés. Chaque trait fulgurant donne naissance à un poème, chaque feu à une œuvre. Ainsi, poétique, le testament se monte, toutes les fois plus grand et plus fort. La mosaïque qui, au début, ne consistait qu'en une seule pierre de couleur, se transforme en un chef-d'œuvre étonnant, le feu d'artifice en incendie qui illuminera tout l'avenir.

Tel est l'état actuel de l'œuvre que nous a léguée celui qui, au dire de Jean Cocteau, « avait une grosse goutte de gloire au bout de sa plume ».

Les manifestations, commémorant le 20e anniversaire de la mort de Guillaume Apollinaire, ont montré — de par leur variété et le succès qu'elles obtinrent — l'audience très particulière, presque unique, dans laquelle se trouve la postérité vis-à-vis du grand poète. La place, malheureusement, nous manque ici pour nous attarder sur un hommage qui demande toute une étude.

Pour l'instant, nous nous contenterons de signaler brièvement le bilan de l'année de grâce 1938. Ce fut tout d'abord — synthèse admirable de la vie et de l'œuvre — l'exposition qui, en la bibliothèque Sainte-Geneviève, à l'aide de manuscrits, de livres, de photographies et de dessins, reconstitua l'atmosphère si pure des *Soirées de Paris,* dont Apollinaire était le directeur. Max Jacob qui, à cette occasion, avait abandonné son ermitage de Saint-Benoît-sur-Loire, y fit une étincelante conférence. L'auteur de *Cornet à Dés* rappela de nombreux souvenirs personnels et insista sur l'importance et l'influence qu'eut Guillaume Apollinaire sur la littérature, la poésie et la vie contemporaines.

Ensuite ce fut, grâce à l'initiative de l'infatigable Maratier, une exposition « Guillaume Apollinaire et ses peintres », qui réunit, en la Galerie de Beaune, une documention iconographique unique.

Enfin, tout récemment, le jeune groupement « Les Réverbères » rendit un hommage vibrant à l'auteur des *Calligrammes.* Des écrivains et des poètes firent revivre leurs souvenirs personnels. Sous la présidence d'Edouard Dujardin, secrétaire général de l'Académie Mallarmé, on entendit successivement André Salmon, Jean Cocteau, René Lalou, René Dumesnil. Nombreux furent les amis du poète qui, au milieu d'un public considérable, étaient venus apporter,

par leur présence, leur hommage à la mémoire du grand disparu. Entre autres, Mmes Jacqueline Apollinaire et André Salmon, et MM. André Rouveyre, Serge Ferat, Maratier, Kisling, Zadkine, Paul Léautaud, Darius Milhaud, André Billy, Picasso.

Après une très belle lecture de *La Chanson du Mal Aimé,* faite par Mme Madeleine Milhaud, la section théâtrale des « Réverbères », dirigée par notre ami Francis Crémieux, interpréta *Les Mamelles de Tirésias* avec l'ardeur, la fougue et l'amour qui caractérise cette jeune troupe.

Au début de cette nouvelle année, nous pouvons dire que jamais Apollinaire n'a été plus près de nous, ni plus cher à nos cœurs. — RENÉ DE BERVAL.

§

Verlaine vous parle. — Paul Verlaine ne s'exprime pas seulement par la voix de l'artiste dramatique qui interprète la pièce de M. Maurice Rostand. On a pu entendre Paul Verlaine, le mercredi 7 décembre, à la radio.

Il s'agissait d'un enregistrement sur disques : M. Jean-Paul Vaillant, animateur de la *Société des Ecrivains Ardennais,* disait une légende en patois; M. Jean Rogissart, *Renaudot* 37, chantait *la Chanson des Peleurs.* Mais Verlaine, comment pouvait se faire entendre Verlaine? C'était Cazals qui parlait, c'était sur les lèvres du vieil ami de Verlaine que ressuscitait la chère voix. — G. P.

§

Le Sottisier universel.

L'ARRIVÉE A PARIS DE MM. CHAMBERLAIN ET HALIFAX. — ...Cependant, après ces charges, la police procéda à de nombreuses arrestations. Et seize des manifestants ont été inculpés d'offenses publiques à chef de gouvernement étranger. A 20 heures, ils assistaient au Quai d'Orsay à un dîner qu'offraient en leur honneur M. Daladier et M. Bonnet. — *Le Populaire,* 24 novembre.

Grenoble, 29 août. — A Appien, un ouvrier platineur, dont la femme est concierge à l'usine Gorju, a tué celle-ci d'un coup de fusil de chasse et s'est suicidé. Le meurtrier descendait ensuite au rez-de-chaussée. — *Le Matin,* 30 août.

ACCIDENTS DU TRAVAIL. — ...M. Joseph Duprat, ouvrier à la fonderie Gilbert frères, éclat de fonte dans l'œil droit. Huit jours de prison. — *La France* (Bordeaux), 21 août.

De nombreux vendangeurs, venus en train spécial, sont arrivés au début de l'après-midi. Ceux qui n'avaient pas d'engagement ferme ont été dirigés vers l'Abattoir. — *Le Petit Méridional,* 8 septembre.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.